L'ÉPOPÉE SERBE

DANS

SES CHANTS HÉROÏQUES[1]

I

LA TRIADE SLAVE ET LA BATAILLE DE KOSSOVO

I. — LA TRIADE SLAVE : RUSSIE, POLOGNE ET SERBIE

Un des phénomènes les plus frappans de la guerre actuelle est la métamorphose de l'âme des nations en lutte qui s'opère sous nos yeux avec une rapidité vertigineuse. Cette métamorphose n'est au fond que la manifestation de leur plus intime nature, mais elle se réalise avec une spontanéité si subite qu'elle revêt l'éclat d'un météore et nous effraye ou nous ravit comme un miracle. Des anciennes nations d'Europe qui se sont jetées dans la mêlée sanglante, Allemagne, France, Angleterre, Italie, chacune a sorti sa devise, barbare ou chevaleresque, justicière ou héroïque, pour la brandir dans le combat comme un drapeau. Et nous nous sommes écrié : « Voilà son vrai visage et sa pensée de toujours. Mais maintenant elle se connaît mieux, elle s'affirme tout entière. Sous le coup de foudre d'un péril mortel, elle a fait sa synthèse. »

Il n'en est pas de même de la grande race slave, qui est entrée dans la lice comme le plus jeune et non le moins puissant des champions du droit nouveau des peuples. Roulant sa masse énorme entre les hauts plateaux de l'Asie et de l'Europe, de

la mer Caspienne à la Baltique et aux Balkans, ce nœud gordien de la lutte entre l'Orient et l'Occident, les descendans des Scythes et des Sarmates sont les derniers venus dans la civilisation européenne. Héritiers tardifs de l'empire byzantin, convertis au christianisme mille ans après les peuples latins et germaniques, ils n'ont été mêlés qu'incidemment à leurs querelles intestines, mais ils ont apporté aux nations chrétiennes leur fougue héroïque dans le combat contre l'Islam et les Tartares. Aucun des peuples slaves n'a donné de lui-même une formule définitive. Toutefois, de l'ensemble de leurs manifestations, se dégage une originalité profonde, une volonté encore inconsciente et comme le sourd murmure d'une force irrésistible. Avec toutes ses contradictions, l'âme slave demeure un mystère. Mais voici qu'au milieu de la convulsion mondiale, le sphinx du Nord s'est soulevé. Déjà on peut deviner son énigme à ses mouvemens. Il y a des heures d'angoisse, dans la vie des peuples, où de tous les points de l'horizon on entend rugir les quatre vents de l'Esprit. Alors, dans l'effroyable tourmente de toutes les forces déchaînées, se mêlent les voix du passé et de l'avenir, les voix des démons de la terre et des anges du ciel. L'Enthousiasme domine la Terreur. La Douleur mortelle et l'Espérance invincible s'embrassent sur le champ de bataille, et de leur étreinte jaillit un cri de révolte et de résurrection, où s'exprime le Verbe nouveau. Voilà ce qui est arrivé à l'âme slave à travers la nation serbe, première victime et première ressuscitée de cette guerre terrible.

Mais avant d'assister à ce drame, qui se reflète dans sa poésie héroïque, tentons une synthèse à vol d'oiseau de l'âme slave en général par une esquisse de son organisme intérieur. Cet organisme se présente à nous sous la forme d'une triade.

Géographiquement et historiquement, la race slave nous apparaît en trois groupes principaux : la Russie, la Pologne et les Jougo-Slaves (1). Autant de rameaux du tronc primitif, autant de faces diverses de ce génie ondoyant et multiple. Il faut considérer successivement et chacun en particulier ces peuples, pour comprendre les facultés diverses du génie slave, fécond en contrastes, en sursauts et en métamorphoses et tirer l'horoscope conjectural de ce qu'il promet à l'humanité.

(1) Il faudrait y ajouter les Tchèques, mais on peut les rattacher aux Jougo-Slaves.

L'âme russe est la plus puissante des trois, à la fois la plus massive et la plus élastique. Vaste comme les trois régions, forêts septentrionales, steppes herbeux et déserts arides, expansive comme ses trois grands fleuves, le Volga, le Dniéper et le Niémen, qui coulent majestueusement vers la mer Caspienne, la Mer-Noire et la Baltique, la race moscovite joint en elle tous les contraires. Elle a du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. Elle tient de l'Europe par son besoin d'activité et de l'Asie par sa puissance de rêve. On y trouve à la fois la méditation aiguë de l'extrême Septentrion, l'immobilité glacée des régions arctiques, qui fige la pensée dans l'Éternel, et les brusques impulsions du sang méridional, où la vie ruisselle à torrens et pétille en flammes subites. Pour parler avec un poète, l'âme russe est pareille à ce sapin couvert de neige qui rêve d'un palmier sous le soleil brûlant. Elle déborde de désir, mais l'infini l'oppresse. Elle aime à naviguer sur ses fleuves immenses, à se perdre dans ses steppes fleuris, dont les ondulations indéfinies appellent toujours plus avant. Le peuple russe n'est nullement conquérant par nature, mais nomade et agriculteur. Harcelé par l'ennemi, le moujik se fait cosaque, devient bogatyr et zaporogue. Quant aux Varègues conquérans, qui s'imposèrent à ce peuple autochtone et s'absorbèrent en lui, ils ne sont nullement scandinaves comme le veulent les historiens de l'école allemande, mais slaves eux aussi, comme l'indiquent leurs noms et comme l'ont démontré les historiens de l'école russe, Godéonof et Zabiéline. Les trois frères, ancêtres mythiques des Varègues, s'appellent Rourik (le Pacifique), Sinéous (le Victorieux) et Trouvor (le Fidèle). Vocables plus slaves que germaniques. Le mot *Slovo* ou *Slava* qui joint tous les peuples de cette race en une même famille, qui retentit dans leurs festins comme une fanfare et allume tous les yeux comme des torches dans leurs combats, signifie à la fois *gloire* et *parole*. Il identifie la lumière et le verbe.

Regardons un instant l'âme russe dans ses traditions primitives et populaires, païennes et chrétiennes. Nous y trouvons, dès l'origine, deux courans opposés. Ils partent de ce que j'appellerai son *pôle masculin* et son *pôle féminin*. Dans les *bylines*, ou cantilènes épiques, n'apparaît guère que le côté masculin. Le géant Sviatogor est le Titan russe, en même temps qu'une sorte d'Hercule. Tueur de monstres et prodigieux

cavalier, il fait trembler la terre sous ses pas. Quand il passe, les forêts ondulent comme des champs de blé et les fleuves sortent de leurs lits. Sa force est grande, son désir illimité. « S'il y avait un anneau au ciel et un anneau à la terre, dit Sviatogor en un jour d'exubérance, je prendrais celui-ci de la main droite, celui-là de la main gauche, et je rapprocherais pour les confondre la terre et le ciel. » Comme le Titan grec, le Prométhée russe est puni de son orgueil. A la fin de sa carrière glorieuse, les dieux le changent en rocher dans les montagnes saintes. Mais il a eu le temps de léguer son épée à son frère d'armes, Ilia de Mourom, et lui communique le dernier souffle de son âme à travers une fente de son tombeau. Or, Ilia de Mourom est un fils de paysan qui devient *bogatyr*, c'est-à-dire bon compagnon de lutte et le type du paladin slave, par sa fraternité d'armes avec Sviatogor. Il est extrêmement caractéristique que le premier héros slave est fils de paysan et non conquérant, mais défenseur de terre. Cela prouve que la nation russe, qui devint guerrière pour la défense du sol, place l'agriculture au-dessus de la guerre et ne fait pas de celle-ci son but principal et son moyen d'existence comme la race germanique.

Ce qui n'est pas moins frappant, c'est le rôle inférieur que joue la femme dans cette poésie primitive. Voici la légende bizarre, mais suggestive, qui présente la femme comme un être séduisant, mais dangereux, qu'il faut toujours dompter pour n'en pas être la victime. Dans ses équipées, Sviatogor porte avec lui sa femme dans un coffret de cristal qui s'ouvre avec une clef d'or. De temps à autre seulement, il laisse sortir cette sirène d'une beauté merveilleuse de sa prison transparente. Elle profite d'une de ces escapades et du sommeil du géant pour séduire Ilia de Mourom, en le menaçant de mort s'il n'obéit pas à sa fantaisie. Ilia informe loyalement Sviatogor de la trahison de sa femme, et celui-ci, au lieu de se venger sur son heureux rival, tue l'infidèle et fait d'Ilia son compagnon inséparable jusqu'à sa mort. — Ajoutons que le côté féminin de l'âme russe apparaît, dès ces temps reculés, dans les missionnaires, les saints et les saintes qui convertissent la Russie au christianisme. Elle éclate sous la forme d'un sentiment religieux et d'une abnégation qui vont jusqu'au fanatisme. Témoin ces moines de Kief qui, par esprit de sacrifice, se faisaient murer vivans dans leurs cellules et qui sont encore

aujourd'hui l'objet de la vénération populaire dans la ville de Vladimir, première capitale de la sainte Russie.

Que si maintenant nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution historique du peuple russe du XIIe au XVIIIe siècle, c'est son côté masculin que nous voyons saillir avec une vigueur redoutable. Le but de cette évolution, la mission propre de la Russie, semble être de constituer un centre puissant d'équilibre entre l'Europe et l'Asie, par la triple lutte contre les Tartares, contre les Turcs et contre l'élément germano-scandinave. Cette lutte se ramasse et se personnifie dans les deux impressionnantes figures d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand. Ivan, qui écrasa les Tartares par la prise de Kazan et d'Astrakan et mit fin pour toujours à l'épouvantable règne de la Horde d'Or, a dû posséder lui-même quelque chose de la férocité tartare pour accomplir son œuvre. Pierre le Grand, qui ouvrit à la Russie la route de la Mer-Noire par la prise d'Azow sur les Turcs, qui terrassa en un seul jour Charles XII et Mazeppa, à la bataille de Poltava, qui fit entrer la Russie dans le concert des peuples européens, est la plus complète incarnation du génie moscovite en son impulsion civilisatrice. Type unique en son genre. Dans la fougue de sa jeunesse, il se fait charpentier et pilote, constructeur de navires, sous l'idée fixe de s'ouvrir le chemin de la mer. Pour doter sa nation d'un port sur la Baltique, il rassemble tout un peuple dans les marécages de la Néva et en fait sortir Saint-Pétersbourg avec ses coupoles, ses obélisques et ses tours. A dix-sept ans, sa première grande joie avait été, à la terreur de sa mère, de se lancer en pleine tempête sur le golfe d'Arkangel, dans une barque à voile. A cinquante-trois ans, sa dernière joie fut de se jeter à l'eau pour sauver un bateau. Et il eut la chance d'en mourir après avoir achevé son œuvre et fondé le plus grand empire de la terre. En Pierre le Grand revivent, sous un aspect moderne, les héros de la légende varègue, le géant Sviatogor et le boyatyr Ilia de Mourom, avec, dans ses veines, une étincelle prométhéenne et, dans sa tête, un souffle d'Alexandre le Grand. Sa nostalgie de la mer, du fond du steppe, est moins un désir de conquérant qu'un élan de l'esprit, une soif inextinguible de connaître, un désir d'embrasser le globe comme les flots de l'Océan. Le duc de Saint-Simon, qui le vit à Paris sous le Régent, avait remarqué en lui « la majesté la plus liante, la

plus fière, la plus soutenue et en même temps la moins embarrassante, une sorte de familiarité qui vient de liberté, un découvert d'audace et de roi partout chez soi. »

Chose remarquable, si la folle expédition de Napoléon Ier sema pêle-mêle en Russie toutes les idées de l'Occident et les fermens multiples de la Révolution, ce sont les facultés féminines de l'âme russe, sa passion, son rêve et sa fantaisie qui remontent à la surface avec la poésie romantique des Pouchkine, des Lermontoff et de leurs émules. Mais c'est surtout dans le roman russe des Tourguénef, des Tolstoï et des Dostoïewski que cette féminité s'étale et s'épanouit dans une flore exubérante et bigarrée comme des steppes au printemps. Elle s'exprime sous la forme d'une intuition merveilleuse, d'une sympathie profonde pour tous les caractères possibles et pour toutes les classes de la société. Sans philosophie positive, mais grouillant de vie et débordant de pitié, le roman russe est à la fois anarchique et saturé de sympathie universelle. Il invente la religion de la souffrance humaine. Qui ne se souvient d'un mot célèbre du poignant roman de Dostoïewski : *Crime et Châtiment?* C'est celui de Raskolnikof à la malheureuse Sonia. Celle-ci, pour sauver sa famille, a sacrifié son honneur; mais la pauvre et stoïque prostituée a conservé dans son abjection volontaire une conscience aussi pure que celle d'une martyre chrétienne. Sa clairvoyance devine le crime caché de son compagnon d'infortune et l'oblige à un aveu public qui amènera son expiation. Alors Raskolnikof se met à genoux devant Sonia. Comme elle s'en étonne, il répond : « Ce n'est pas devant toi que je m'agenouille, c'est devant l'immensité de la souffrance humaine. » Il n'y a pas dans toute la littérature russe de mot plus caractéristique que celui-ci. Il résume l'âme russe moderne, il en révèle toute la profondeur féminine.

Il y a, dans le génie russe, tel qu'il s'est manifesté jusqu'à ce jour, une solution de continuité et comme un abîme entre son pôle masculin et son pôle féminin, entre ses instincts positifs et son idéal entrevu. Ceux-là sont violens et encore mal ordonnés, l'autre plane dans le ciel. En ses heures d'inspiration, l'âme russe ressemble parfois à l'aurore boréale qui vibre, au-dessus des champs de glace, en gerbes de lumière multicolore. Sera-t-il donné un jour à ce génie puissant d'harmoniser sa force d'action avec ses aspirations sublimes, par le

sentiment de la solidarité humaine qu'il possède à un si haut degré? Le géant Sviatogor, qui rêvait de saisir d'une main l'anneau de la terre et de l'autre l'anneau du ciel, réussira-t-il à les joindre par une chaîne de diamant? Quoi qu'il en soit, l'essor prométhéen du génie russe devant le plus formidable des problèmes montre l'étendue de ses facultés et l'énormité de sa tâche.

*
* *

Si la Russie représente la forte souche et le tronc vigoureux de la grande race slave, la Pologne et la Serbie en sont les rameaux les plus importans. La Russie orthodoxe et la Pologne catholique s'opposent dans leur histoire comme deux sœurs rivales, qui se ressemblent malgré leurs contrastes et leurs dissensions perpétuelles. Elles s'attirent et se repoussent tour à tour avec la même violence. Terribles furent leurs haines et leurs combats. Elles s'influencent et se mêlent en se disputant l'empire et ne pouvant se passer l'une de l'autre. Voisine de l'Occident et plus affinée, la Pologne apparaît une Russie plus méridionale, composée des élémens les plus riches, mais d'un tempérament moins équilibré, aussi désordonnée qu'impétueuse et inégale dans son action. Passions et enthousiasme, vices et vertus, défauts et qualités, tout chez elle est poussé à l'extrême. L'individualisme aristocratique prédomine. Les nobles caractères et le génie abondent. Mais toutes les forces sont prodiguées, dispersées au hasard et aboutissent souvent au désastre. Aucune nation européenne n'a égalé l'héroïsme chevaleresque de la Pologne; aucune n'a montré autant d'imprévoyance, de contradictions et d'inertie aux heures de crise. Au Moyen Age, le rôle de la Pologne fut, d'un côté, de mettre un terme à la poussée de l'Ordre teutonique; de l'autre, d'arrêter l'invasion turque, ce qu'elle accomplit avec une fougue magnifique. Malheureusement, ses incurables dissensions intestines facilitèrent l'odieux partage, l'écartèlement de la nation en trois tronçons, crime politique dont l'instigateur fut Frédéric II de Prusse.

Ici éclate une de ces explosions de l'âme nationale, qui nous semblent des miracles parce que les puissances spirituelles y triomphent de l'écrasement matériel. Ce fut après la destruction de son indépendance nationale que l'âme polonaise produisit sa plus belle floraison. D'une part, ses héros exilés

allèrent défendre la liberté des peuples opprimés sur tous les champs de bataille de l'Europe ; de l'autre, c'est alors que les trois plus grands poètes de la Pologne, Mickiewicz, Slowaki et Krazinski trouvèrent le verbe de la nation (1). Comme jadis le peuple d'Israël avait pris conscience de sa mission par ses prophètes, dans l'exil babylonien, la conscience de la Pologne se cristallisa dans son martyre. De la tombe de la Pologne jaillit une flamme vivante d'enthousiasme. Et de cette flamme partit une phalange de héros et de poètes. En eux fleurissait une même idée, qui se répandit comme une semence féconde sur l'Europe. Cette idée qu'on peut appeler l'idée messianique de la Pologne, c'est Krazinski qui la formula avec le plus de clarté dans sa lettre à Lamartine : « La Pologne, dit-il, a été choisie pour prêcher aux peuples, non par des paroles, mais par des actes et des faits, le grand et saint principe des nationalités terrestres, qui, seules, en tant qu'inviolables et sacrées, peuvent arriver un jour à constituer une humanité harmonique et universelle. »

***

Si le côté masculin et le côté féminin de l'âme slave se contre-balancent à poids égaux dans la nation russe, si d'autre part la sensibilité féminine l'emporte dans l'âme polonaise par l'excès de la passion et de l'enthousiasme, c'est la force virile du génie slave qui ressort dans la nation serbe avec une énergie farouche par l'héroïsme guerrier et la puissance indomptable du sentiment national.

Ainsi nous apparaissent les trois organes essentiels de la triade slave et leurs fonctions diverses.

L'équilibre puissant de la grande Russie lui assure un rôle directeur parmi les nations sœurs. La dispersion de l'ardente Pologne a fait rayonner le génie slave sur l'Europe et formé d'abord son lien avec l'Occident. D'autre part, l'isolement et la concentration exclusive de l'héroïque Serbie ont fait de ce petit peuple de montagnards un bélier redoutable contre l'absolutisme oppresseur de l'Islam. Sa force de résistance lui a permis de sonner, la première, l'hallali des résurrections nationales, malgré les obstacles en apparence insurmontables et les complications les plus difficiles.

(1) Voyez le beau livre de Gabriel Sarrazin sur *les Poètes romantiques de la Pologne*.

Un simple coup d'œil jeté sur le pays et sur le peuple serbe fait comprendre l'originalité de son rôle historique. L'ancien royaume de Serbie englobait, dès le IX[e] siècle, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, et s'étendait, au XIV[e] siècle, sur toute la Macédoine, menaçant l'Empire chancelant de Byzance, avant la chute de Constantinople.

Ce territoire montagneux et convulsé constitue la partie la plus sauvage et la moins pénétrable de la péninsule balkanique. De l'Adriatique au Danube, c'est un enchevêtrement inextricable et tumultueux de hautes montagnes coupées de rares défilés. Dans les vallées fertiles de la Morava, de la Save et de la Drina, s'étalent de riches cultures de maïs et de blé, abondent la vigne et les arbres fruitiers. Çà et là, blanchissent des villes fortifiées, où les minarets turcs alternent avec les tours carrées des églises orthodoxes. A mi-côte, des forêts épaisses de chêne et de sapin, de vastes pâturages parsemés de maisons isolées qui forment des villages. Au sommet des montagnes, des rochers abrupts, des cimes dénudées souvent couvertes de neige. Et si l'on gagne la crête par un col, le regard s'effraye de nouveaux abîmes, embrasse de nouveaux cirques de montagnes par-dessus le labyrinthe des vallées tortueuses. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, un océan d'arêtes et de pics encercle la vue. Du haut des Alpes de l'Herzégovine, le Monténégro apparaît avec ses gorges profondes comme une mer houleuse pétrifiée ou comme un vaste gâteau de cire aux mille alvéoles. Tel le repaire désolé qui fut longtemps une citadelle de la liberté slave et l'est encore sous la botte autrichienne. Cette haute vallée est dominée par trois crêtes neigeuses, le Lotchen, le Kom et le Domitor, comme par trois sentinelles géantes dont l'œil plonge à pic dans l'Adriatique.

Au Nord, à la frontière serbe de la Hongrie, le Danube roule ses flots jaunes, tantôt resserrés entre des falaises abruptes, tantôt élargis en rives herbeuses. Au confluent des rivières, qui se jettent dans le Danube, s'étendent des marécages où se baignent des troupeaux de buffles sous le vol des vautours. Des montagnes qui bordent le fleuve émergent des monastères, aux fenêtres nombreuses, qui ressemblent à des ruches d'abeilles ou à de hautes forteresses. Ici, entre les bras du Danube, une île surgit comme un tourbillon de pierre, en forme de pyramide, avec ses terrasses, ses remparts crénelés et sa tour gigantesque.

C'est la ruine d'un ancien château fort. Là, plusieurs générations de haïdouks se défendirent, de siècle en siècle, contre les janissaires et leurs pachas. Plus loin, à l'encoignure d'un tournant, le fleuve a creusé une grotte profonde dans un rocher perpendiculaire. C'est là, selon la légende, que séjourna saint Sava, le monarque apôtre, qui convertit les Serbes au christianisme. Dans cette anse tranquille, le fleuve trouble et violent apaise un instant son courroux; mais le soir, quand le soleil teint les rochers de pourpre violette, ses flots ont l'air de rouler des cuirasses d'acier et du sang rouge. — La grotte de Saint-Sava et le château des haïdouks! D'un côté, la méditation intense qui invoque le Christ et fait descendre le ciel dans les cœurs; de l'autre, la guerre à outrance contre l'oppresseur étranger, — c'est toute l'âme de la Serbie.

On comprend qu'un peuple immobilisé, par sa situation géographique, dans le cercle étroit de ses montagnes, condamné à une vie rude et solitaire, un peuple qui a conservé ses mœurs primitives jusqu'à nos jours, ait développé surtout les qualités viriles de la race slave. Elles se manifestent chez lui par trois vertus essentielles : *le sentiment patriarcal de la famille; l'héroïsme guerrier;* et par-dessus tout *le culte de l'indépendance nationale.* De si hautes vertus, affirmées pendant un millier d'années par ce peuple intrépide, suffiraient pour lui valoir les sympathies du monde entier. Mais il y a plus, — et nous touchons ici au cœur même de notre sujet, — la Serbie a donné à ces hauts sentimens, qui sont la moelle des nations fortes, une expression puissante dans sa poésie populaire anonyme. Cette expression est inégale et rude, mais singulièrement intense et originale. Les mœurs, la vie, les grands événemens de la nation serbe s'y peignent avec un réalisme énergique et un symbolisme naïf, mais souvent grandiose et toujours saisissant. C'est donc à la fois par sa valeur intrinsèque et par son action dans l'histoire que cette poésie mérite une place à part dans le folklore européen.

Pour nous en faire une idée, essayons de pénétrer, à la suite des voyageurs du dernier siècle, dans une de ces maisons construites en planches de sapin et en torchis, aux toits couverts d'aubier, de tilleul et de foin, qui s'abritent à l'ombre des forêts de la Schoumadia, au pied des âpres cimes du Roudnik.

Nous sommes au soir, en hiver. Une famille nombreuse,

composée de trois générations, d'une dizaine de couples et d'une trentaine de membres, est rassemblée autour du foyer commun, dans la chambre centrale de la vaste maison, où habite avec sa vénérable épouse l'aïeul, le *starévitza*, chef souverain de sa descendance. Aux murs, des trophées de sabres et de fusils alternent avec des têtes de cerfs, des faucons empaillés, des jougs de bœufs et des socs de charrue. Près du large foyer, où une racine de chêne brûle à petit feu sur la braise, l'aïeul octogénaire est assis, le coude sur le genou, le front dans la main, plongé dans sa méditation et comme brisé par le poids des années. Mais, autour de lui, bourdonne la ruche familiale. Les femmes filent; les jeunes filles brodent des soutaches rouges sur des robes de laine; les jeunes gens fabriquent des torches avec des écorces de bouleaux. Soudain, au milieu des rires et des taquineries, une dispute éclate entre une jeune femme et sa belle-sœur. La sœur étant plus estimée dans la famille serbe que l'épouse, le frère nouvellement marié préférant souvent les conseils de sa sœur à ceux de sa femme, ces querelles sont fréquentes. Les autres s'en mêlent; il se forme deux partis dans l'assemblée. Les cris s'élèvent et bientôt des malédictions sinistres sortent des bouches irritées. Alors le starévitza, sortant de sa rêverie, se lève tout droit de son escabeau. Il dresse sa haute et maigre stature; son profil d'aigle se dessine au-dessus de sa barbe blanche, à la lueur du feu, ses yeux étincellent, et le vieillard cassé semble devenu un haïdouk qui commande son bataillon. Il étend sur sa famille divisée son bâton d'érable et s'écrie :

— Pas de querelles de femmes au lendemain de Noël! Souvenez-vous que le Christ est né hier!

— Il est né en vérité... répond en chorus sur un ton de liturgie, toute l'assemblée subitement calmée et devenue silencieuse.

— Grand-père, chante-nous une *pesma*, dit un jeune homme. Aussitôt une petite fille de dix ans, la favorite du patriarche, détache du mur une large guitare qui n'a qu'une seule corde de crin et porte la gouzla avec l'archet au vieillard qui s'est rassis. D'une main tremblante, il prend l'instrument, mais dès qu'il l'a posé sur ses genoux et en a tiré quelques notes sourdes, il se transforme une seconde fois. Le starévitza semble devenu maintenant le génie du passé qui sort des siècles lointains, sous la figure d'un gouzlar des temps héroïques, au long caftan, à la barbe tordue et séculaire qui descend jusque sur ses genoux.

Il commence d'une voix monotone, marquant d'un coup d'archet, à chaque vers, le rythme trochaïque. Puis la voix s'anime par degrés et la mélopée traînante se change en une déclamation pathétique. Des scènes guerrières passent devant les yeux dilatés du rhapsode; de puissans personnages parlent par sa voix tantôt furieuse, tantôt attendrie. Ce qu'il raconte, ses auditeurs l'ont entendu maintes fois, mais l'écoutent toujours comme une chose nouvelle et palpitante de réalité. C'est la splendeur du tsar Douchan et l'effrayante tragédie de la bataille de Kossovo, c'est la mort de Lazare et ce sont les exploits merveilleux du héros national Marko. L'assemblée est suspendue aux lèvres de l'aïeul. Elle accompagne son récit de larmes ou de soupirs, de cris de joie ou d'imprécations. Quand il en vient aux épisodes plus récens, aux combats de Kara-George et du haïdouk Véliko, un jeune homme bondit vers le feu, y allume un fagot d'écorces et, frappant la pierre du foyer de ce flambeau improvisé, en fait jaillir un millier d'étincelles. Puis il crie : « Noël! Noël pour la Serbie! Autant d'étincelles, autant d'enfans pour le combat! Autant de balles contre le Turc! » Alors les sabres sortent des fourreaux, les fusils se brandissent, les femmes agitent leurs quenouilles, et la famille répète en chœur: « Noël! Noël pour la Serbie! »

Mais le chanteur est épuisé. Il laisse tomber la gouzla de sa main défaillante. L'enfant attentive, qui n'a pas quitté le vieillard des yeux, se blottit sur ses genoux, contre sa poitrine... et l'aïeul étreint convulsivement son arrière-petite-fille, comme si toute la douleur du passé voulait embrasser toute l'espérance de l'avenir.

De telles scènes font comprendre ce qu'a été pour la Serbie sa poésie anonyme. Pendant plus de cinq cents ans, elle a gardé sa tradition et maintenu son courage sous les plus dures persécutions. Par elle son histoire est devenue une propriété nationale. Elle fut le feu qui couve sous la cendre, et l'on comprend aussi que ce peuple fut toujours prêt à prendre les armes, à la première alerte de guerre, au premier signal d'insurrection. « Plus on a été obligé de cacher ses sentimens devant l'oppresseur turc, dit M. Vesnitch, plus ceux-ci ont été forts et plus, par instinct même de conservation, nos ancêtres se sont attachés à notre passé national, premier point de départ de l'avenir. Comme les prêtres illettrés ont dû apprendre par cœur leurs

prières, on peut dire que toute la nation a appris par cœur son histoire, que chaque génération a embellie de son idéalisme (1). » Ainsi se vérifient, pour la Serbie, les magnifiques paroles de Mickiewicz sur la poésie populaire des Slaves : « Arche d'alliance des temps anciens et des temps nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées et la fleur de ses sentimens. La flamme dévore les œuvres du pinceau, les brigands pillent les trésors, la chanson échappe et survit ! Vous naissez avec la nation, avec elle seulement vous mourez ! »

Cette poésie, d'où vient-elle? Comment est-elle née? Quels en sont les auteurs? Comme partout, on trouve à son origine des rhapsodes, des chanteurs de profession qui n'ont laissé qu'un vague souvenir. Ces rhapsodes se sont perpétués jusqu'à nos jours, mais, s'ils ont conservé l'antique tradition nationale et, plus ou moins, l'ancien mode de récitation, ils ont changé de mœurs, de costume et d'allure au cours des âges. Les trois périodes de la poésie populaire serbe sont parallèles aux trois grandes périodes de son histoire. Au temps de la splendeur impériale et féodale du royaume de Serbie, les *gouzlars* primitifs étaient attachés aux *Krals* (rois) et célébraient leurs exploits. Ils chantèrent en contemporains les exploits du tsar Douchan, le plus puissant des souverains serbes. Après la défaite de Kossovo, qui mit fin, pour quatre siècles, à l'indépendance de la Serbie, les gouzlars restèrent attachés aux *Knèzes* (seigneurs féodaux) qui maintenaient une certaine indépendance à la nation. Leurs cantilènes se concentrèrent alors autour des souvenirs tragiques de la bataille de Kossovo qu'ils transformèrent en une sorte d'épopée légendaire. Dans la longue période de vasselage, où les Knèzes eux-mêmes, sans se convertir à l'islamisme, subirent le joug turc et durent souvent suivre les armées du Sultan, la poésie nationale se conserva surtout chez les *haïdouks* (brigands révoltés et patriotes) qui, dans leurs forêts et leurs montagnes, continuaient à harceler les maîtres du pays. Les chanteurs des *pesmés* cessèrent alors d'être ces rhapsodes somptueux, aux caftans brodés d'or, entretenus par les princes du temps jadis et qui faisaient la joie de leurs fêtes. C'était maintenant la bande errante et proscrite des aveugles, des mendians et les haïdouks eux-mêmes. L'âme collective, qui

(1) Préface de M. Vesnitch aux *Chants de guerre de la Serbie*, par M. Léo d'Orfer.

vivait en eux par le chant, leur conférait une sorte de noblesse. Ils glorifièrent surtout Marko, personnage plus légendaire qu'historique, sorte de haïdouk national. Pendant la période moderne d'affranchissement et d'insurrection, qui commence, au début du XIXe siècle, avec le règne de Kara-George et se poursuit jusqu'à nos jours, les gouzlars reprennent les vieilles cantilènes avec un nouvel enthousiasme, en y ajoutant des *pesmés* sur les grandes guerres dont ils ont été les témoins. Jusqu'à cette époque, la Serbie était restée totalement inconnue de l'Europe. Les voyageurs qui la visitèrent alors remarquèrent avec étonnement que la poésie populaire y était devenue la propriété de tout le monde. Il en est encore ainsi de nos jours. Elle règne au foyer. Chaque maison a sa gouzla. Les vieilles gloires, les vieilles douleurs, les éternelles espérances se transmettent de père en fils. Mais il n'y a pas seulement les chants héroïques. Les saisons et les fêtes, Noël, Pâques, la Saint-Jean, ont leurs cantilènes. On chante au labour, à la moisson, dans les bois, à la chasse, sur les barques des fleuves et même dans les cimetières, où jeunes gens et jeunes filles échangent des sermens fraternels en tressant des couronnes en souvenir des morts. Signe singulier d'une race éminemment mâle, les chants d'amour, d'une vive tendresse, mais d'une passion contenue, sont réservés aux femmes. Ainsi cette poésie est devenue en quelque sorte la respiration de l'âme multiple et cependant une de la nation, dans ses joies et ses douleurs, dans ses travaux et ses combats (1).

Les chants serbes nous ont été transmis à l'état primitif. Végétation touffue, où des fleurs éclatantes s'épanouissent au milieu des herbes folles et de l'ivraie sauvage. A cette moisson désordonnée il a manqué un Homère, car elle contient les

(1) Les *pesmés* serbes furent d'abord recueillies par Vouk Stepanovitch Karadjitch (né en 1788, mort en 1865) qui passa près de cinquante ans à rassembler ses immenses matériaux et les publia en quatre tomes, formant un ensemble de 50 000 vers. — Auguste Dozon, qui fut consul français à Belgrade et habita la péninsule balkanique pendant trente ans, en a traduit les plus beaux morceaux dans son volume sur l'*Épopée serbe* (Leroux, 1888). Tout récemment, M. Léo d'Orfer a donné des *Chants de guerre* de la Serbie un choix excellent avec une intéressante préface (chez Payot, 1916). — Voir aussi Talvj, *ferbische Volkslieder.*

Sur l'histoire, les mœurs, la poésie et la littérature serbes, je dois des documens et des renseignemens précieux à M. Milenko Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, auteur lui-même d'une série de travaux éloquens sur sa patrie, parus dans *la Revue Bleue*, dans *la Revue hebdomadaire* et ailleurs. C'est un devoir pour moi de rendre hommage ici à sa courtoisie généreuse comme à son érudition éclairée.

gerbes de deux où trois épopées grandioses. Peut-être un Shakspeare slave en tirera-t-il quelque jour d'émouvantes tragédies. En attendant, ils sollicitent de notre part un autre genre d'intérêt. Par son héroïsme dans la dernière guerre, par sa fidélité admirable à la parole donnée, par son martyre sublime, affirmant sa force morale indestructible et sa renaissance prochaine, la Serbie est entrée d'un bond et au premier rang dans la solidarité des peuples qui se battent contre l'hégémonie teutonne, pour la liberté du monde. Par la noblesse de son attitude et son courage stoïque dans la souffrance, elle attire, comme la Belgique, la sympathie et l'admiration universelles. Dès lors, on se demande par quel miracle de la vie intérieure cette nation, toujours persécutée et opprimée par ses voisins, a su maintenir l'intégrité de sa conscience et poursuivre son idéal en dépit des circonstances contraires. C'est un problème de psychologie nationale d'un caractère unique. Ailleurs, de grands génies ont moulé des nations pour leurs missions spéciales, avec les élémens ethniques les plus divers. Ici, nous voyons l'âme nationale subconsciente poursuivre inflexiblement son idéal avec des élémens ethniques homogènes et contraindre la nation entière, comme ses héros, à le réaliser. Il nous a donc paru d'un intérêt palpitant de suivre la formation de cet idéal national à travers la poésie populaire des Serbes, qui accompagne leur histoire depuis son origine jusqu'à nos jours.

Le tableau de cette histoire se présente à nous sous la forme d'un triptyque. C'est d'abord la grandeur et la splendeur d'un passé à jamais perdu, qui reluit comme un soleil couchant, à travers le désastre de Kossovo. — C'est ensuite la longue, l'obstinée résistance au terrible joug ottoman, qui se personnifie dans la légende de Marko. — C'est enfin, par une série de sursauts, le réveil de toute la nation et son élan vers un idéal nouveau, qui sort comme une fleur merveilleuse du vieux tronc reverdi.

II. — LE VIEIL EMPIRE SERBE. — LA BATAILLE DE KOSSOVO

La nation serbe reçut le christanisme et la civilisation, entre le xe et le xiie siècle, de l'empire byzantin en décadence. Ce peuple jeune et vigoureux, qui se forma sous le roi Némania et grandit au souffle des croisades, devint assez fort en l'espace

de deux siècles pour effrayer les faibles empereurs de Constantinople. Mais, à peine constituée, cette nation énergique succomba à une formidable invasion. Les Turcs furent les bourreaux de la Serbie naissante, qui, par sa situation géographique, était exposée directement à leur choc. L'histoire du peuple serbe ressemble donc à celle d'un chevalier du temps des Croisades, qui aurait reçu l'initiation chrétienne et le baptême du sang en quelques victoires éclatantes, mais qui, tombé au pouvoir de l'ennemi et réduit en esclavage, serait resté captif jusqu'à sa maturité sous le plus dur des jougs. Cette fatalité a pesé sur toute l'histoire de la Serbie et lui imprime un caractère tragique. On ne peut qu'admirer le courage avec lequel ce peuple a réagi contre son destin et fini par en triompher par l'énergie de la volonté et la puissance du souvenir.

La splendeur éphémère de la jeune Serbie est marquée par le règne du tsar Douchan. D'autre part, la sombre destinée, qui rendit peu après la nation vassale des Ottomans, se résume dans la personne du tsar Lazare et dans la bataille de Kossovo. Les gouzlars se sont surtout attachées au souvenir de ce désastre, comme si cette blessure toujours ouverte dans l'âme nationale était l'excitant nécessaire pour la revanche future. Mais, avant de regarder ce que la poésie populaire a tiré de l'histoire, nous devons donner un coup d'œil à ce que les très rudimentaires chroniques byzantines, serbes et latines nous permettent de savoir ou de deviner de ces deux princes (1).

Douchan avait en lui l'étoffe d'un Charlemagne guerrier, conquérant et législateur. Son énergie fougueuse, ses vastes ambitions se tempéraient d'une vue large et d'un instinct civilisateur. Son vieux père, Ourosch, kral de Serbie, ayant épousé une princesse byzantine, la belle Sinicha, voulut déposséder du trône son fils Douchan, né d'un premier lit. L'héritier présomptif s'écria : « Il ne sera pas dit que le royaume est tombé en quenouille. » Il surprit son père dans la forteresse de Patrik et l'envoya mourir dans la citadelle de Zvetchan. Déjà les Ottomans avaient conquis Brousse et menaçaient Constantinople. C'est alors que Douchan conçut le projet hardi de conquérir Byzance et de tenir tête aux Turcs, avec sa jeune nation, dans l'antique capitale, héritière de Rome, clef de l'Orient et de

(1) Sur les origines de la Serbie voyez Léopold Ranke, *Serbien und die Türkei* et l'intéressant livre de M. Joseph Reinach, *la Serbie et le Monténégro*.

l'Occident. C'était le rêve d'un croisé doublé d'un César en herbe. Il faillit le réaliser. Repoussant les offres d'alliance de l'empereur Cantacuzène, Douchan s'empara successivement de l'Albanie, de l'Épire, de l'Acarnanie et battit le roi de Hongrie à Raguse. Réunissant la première Skouptchina à la citadelle de Skopié, il se fit proclamer tsar des Serbes, des Grecs et des Bulgares, et se mit à porter la tiare. Étienne Douchan fut surnommé *Silni*, ou le Puissant, par son peuple et se montra aussi habile administrateur que grand guerrier. Il fit rédiger un code serbe, appela à sa cour des savans étrangers et divisa le pays en voïvodies qu'il distribua entre les meilleurs chefs, organisant ainsi la féodalité en Serbie, sous le sceau de sa couronne. Douchan s'était débarrassé de la suprématie de Byzance en nommant un patriarche national.

Cependant, pareille à une immense nuée d'orage qui monte sur l'horizon et assombrit le ciel, la formidable invasion ottomane s'amassait autour de Constantinople. Les nouveaux barbares, les Turcs, héritiers des Huns et des hordes de l'Asie centrale, après avoir conquis une partie de l'Inde et toute la Perse, s'étaient emparés de l'Asie Mineure. Déjà le Croissant, qui pour trois siècles allait devenir la terreur et le fléau de l'Occident, le Croissant, qui précède la tête monstrueuse de la force brutale, couronnée par l'anarchie sous le nom de pouvoir absolu, le sinistre Croissant turc se dressait à Brousse, en face de la Croix et de la vieille Byzance, héritière impuissante de la Grèce et de Rome. Quelle tentation pour le jeune Tsar de s'emparer de Constantinople pour devenir ensuite, avec toutes les nations balkaniques réunies sous son sceptre, le boulevard de la chrétienté contre l'Islam ! Le Charlemagne improvisé de la Serbie eut cette pensée et cette audace. Mais à peine eut-il pris son élan vers son rêve impérial que le destin trancha sa vie. Il mourut brusquement de la fièvre, au village de Djavoli, au moment où il croyait voir briller à l'horizon cette coupole de Sainte-Sophie, qui fut cent ans plus tard la proie des Turcs et qui devait rester le mirage décevant de tant de Césars, de rois et de peuples.

Sous les successeurs de Douchan, le cyclone turc se déchaîna sur les Balkans. Le petit peuple serbe encore en formation ne pouvait résister à la longue à l'innombrable armée musulmane militairement disciplinée. L'usurpateur Voukachine ayant

péri avec la fleur de la jeunesse serbe dans une grande bataille sur la Maritza (1371), Étienne Lazare fut élu kral de la Serbie. Il avait été page du tsar Douchan, qui l'aima pour sa noblesse, son désintéressement, sa fidélité, et lui donna en mariage la princesse Militza, issue de Vouk, le troisième fils de Némania. Si Douchan ressemble à un Charlemagne plus ardent, Lazare fait penser au pieux saint Louis, par son mélange de douceur et de fermeté, d'héroïsme et de foi pleine de sacrifice. L'histoire et la légende s'accordent à lui reconnaître l'âme d'un roi de justice. En montant sur le trône, il plaça la croix sur sa bannière, mais refusa le titre de tsar que lui donna le peuple et que lui ont conservé les cantilènes. Profitant de la criminelle invasion de la Hongrie, le sultan Mourad, qui avait rassemblé une armée considérable à Philippopolis, s'empara de Nich, point central des communications entre la Thrace et la Serbie. Lazare accourut et battit l'armée turque à Cerkvitché. Mais on savait des deux côtés que la lutte allait reprendre après et qu'elle serait décisive. Mourad disposait d'inépuisables légions asiatiques. Outre les voïvodes serbes, Lazare n'avait avec lui que les krals de Bosnie et de Bulgarie, les montagnards de l'Albanie et de l'Herzégovine et l'héroïque prince de Monténégro, Georges Balcha.

C'est alors qu'eut lieu la fameuse bataille de Kossovo (1389) où périrent à la fois le roi Lazare avec l'élite de son armée et le sultan Mourad, tué par le chevalier favori du Kral, bataille qui mit fin pour quatre siècles à l'indépendance de la Serbie. Avec la libre fantaisie de la poésie populaire, les *pesmés* ont groupé autour du roi martyr un certain nombre de personnages antérieurs ou postérieurs, comme le traître Vouk Brankovitch et une série de récits dramatiques purement légendaires. De cette vaste fresque, au dessin archaïque, aux gestes heurtés, mais d'allure tumultueuse et de passion grandiose, détachons les épisodes les plus saisissans qui peignent au vif le caractère et l'âme serbes.

Dans une pesma célèbre, le gouzlar se représente le moment psychologique, où le roi Lazare eut à décider de son destin et du destin de sa nation. Il le fait sous une forme naïve et symbolique. De ce symbolisme étrange se dégage cependant un sens profond, si l'on pénètre le sentiment intime du poète, qui se cache sous sa vision confuse.

Le sultan Mourad fond sur Kossovo. En arrivant, il écrit une lettre menue, et l'expédie vers la ville de Krujevatz entre les mains du knèze Lazare.

« O Lazare, qui tiens la tête de la Serbie, ce qui ne fut jamais et ce qui ne peut être, c'est qu'il y ait deux seigneurs et une seule terre et que les mêmes rayas paient deux tributs. Nous ne pouvons régner tous les deux à la fois. Envoie-moi donc les clefs et les tributs, les clefs d'or de toutes les villes et le tribut pour sept ans. Si tu ne veux pas me les envoyer, viens sur les champs de Kossovo, afin que nous y partagions la terre avec nos sabres. »

Lorsque la lettre menue parvient au knèze Lazare, il verse des larmes amères.

Lazare sent un frisson passer sur son corps. Il a entendu une voix intérieure. Et voici qu'au message du tyran de la terre succède un message du roi du ciel.

Un faucon au plumage gris arrive à tire-d'ailes des lieux saints, de la cité de Jérusalem, et il porte une légère hirondelle. Ce n'est pas un oiseau, ce n'est pas un faucon gris, mais bien le prophète Élie, et ce n'est pas une hirondelle légère qu'il porte, c'est une lettre de la Mère de Dieu. Il l'apporte au knèze Lazare et la laisse tomber sur ses genoux.

Voici ce qu'annonçait cette lettre :

« Lazare, issu d'une race illustre, pour quel empire vas-tu te décider? Veux-tu l'empire du ciel ou bien l'empire de la terre ? Si tu choisis l'empire de la terre, ordonne de seller les chevaux et de resserrer les sangles. Guerriers serbes, ceignez vos sabres, puis ruez-vous sur les Turcs, et leur armée périra tout entière. — Si tu choisis l'empire du ciel, fais ériger un temple à Kossovo et ne lui donne point de fondemens de marbre, mais seulement d'écarlate et de soie. Ensuite, fais communier ton armée et range-la en bataille. Elle succombera tout entière, et avec ton armée, toi aussi, knèze, tu périras. »

Lorsque Lazare a lu ces mots, il songe et roule dans son esprit de nombreuses pensées :

« A quoi me résoudre ? Pour quel empire me déciderai-je ?... Si c'est la terre que je choisis, l'empire de ce monde est bien passager et court, tandis que l'empire du ciel durera dans les siècles des siècles. »

Lazare a préféré l'empire du ciel à l'empire de la terre. Il fait construire un temple à Kossovo. Il ne lui a point donné de fondemens de marbre, mais seulement d'écarlate et de soie. Il mande ensuite le

patriarche de Serbie, et aussi les douze évêques les plus puissans, fait communier l'armée et la range en bataille.

A peine le Knèze en avait-il pris le commandement que les Turcs se ruent sur Kossovo (1).

A prendre cette pesma à la lettre, il semblerait que Lazare ait préféré son salut personnel dans l'autre monde à la victoire de son peuple sur la terre. Mais telle ne peut avoir été la pensée du gouzlar. Elle serait contraire à l'esprit du peuple serbe, aux actes sans cesse renouvelés de son histoire, au souffle dominant de son inspiration poétique. Il est évident qu'ici le chanteur populaire n'a pas su ou pas voulu dire le dernier mot de son sentiment. Le dilemme qui se posait en réalité pour le roi des Serbes devant la sommation de Mourad était celui-ci : ou garder sa couronne avec une apparence de pouvoir sous la suzeraineté du Sultan, ou accepter le défi et tenter la lutte pour la liberté, à la vie à la mort. Si Lazare n'avait pas livré ce combat suprême, la Serbie recevait définitivement l'empreinte ottomane et risquait la conversion en masse à l'Islam, ce qui advint plus tard aux Bosniaques et aux Albanais. Alors on aurait pu dire de la capitale serbe ce qu'une pesma devait dire plus tard de la prise de Constantinople : « L'araignée s'établit comme gardienne dans le palais des empereurs et tire le rideau sur la porte ; la chouette fait retentir les voûtes royales de son chant lugubre. » Il fallait cette bataille pour resserrer l'union de tous les chefs sous leur roi, mais il fallait en outre que cette union fût consacrée par la foi religieuse de cette race. Voilà ce que signifie cette tente où tous les évêques viennent célébrer un service religieux à la veille du combat. « L'église d'écarlate et de soie » est l'église militaire de l'armée en marche. Le choix de Lazare devient ainsi le sceau de l'idéalisme apposé sur le front de son peuple. C'est le choix entre Mammon et Dieu, entre la servitude et l'honneur. Lazare sait que par ce combat, dût-il succomber avec son armée, il fixera la destinée spirituelle de sa nation. Et de fait, pour les temps futurs, la bataille de Kossovo devint le signe de ralliement de la pensée serbe, l'étendard indestructible de la révolte. Ce combat, où la nation prit conscience d'elle-même, ne cessera de crier à vingt générations :

(1) J'emprunte cette traduction et la plupart des suivantes à l'excellent recueil cité plus haut de M. Léo d'Orfer.

« Sauvons l'âme avant tout. Une bataille peut se perdre ; mais l'âme, si elle est vivante, est toujours sûre de ressusciter, fût-ce après cinq cents ans ! » Ainsi Kossovo est devenu la devise d'une race, qui, sous tous les jougs et tous les martyres, n'a jamais renoncé à la lutte parce qu'elle n'a jamais désespéré. Kossovo sera l'incompressible appel de la patrie écrasée à la patrie libre et victorieuse.

Dans la pesma qui chante le départ des chefs pour Kossovo, éclatent leur enthousiasme guerrier, leur ardeur jalouse à prendre part à la lutte suprême et leur résolution unanime d'offrir leur sang en holocauste à la patrie. La tsarine Militza, sœur des neuf Yougowitch, ne réussit pas à garder auprès d'elle un seul de ses frères. Le serviteur même de Lazare, le vieux Goluban auquel le Tsar ordonne de rester auprès de sa femme, n'obéit qu'en pleurant et finit par déserter son poste, pour courir lui aussi au lieu tragique où se décide le sort de sa nation. La scène est pittoresque et dramatique dans sa fière simplicité.

...Le lendemain, dès que parut le jour et que s'ouvrirent les portes de la cité, la tsarine Militza sortit du palais et se tint tout près de la porte. Voici venir les troupes en bon ordre, tous les cavaliers avec leurs lances de guerre, et, en tête, Bochko Yougovitch sur son alezan tout chamarré d'or pur : l'étendard de la Croix l'enveloppe et couvre jusqu'à l'alezan. L'étendard est surmonté d'une croix d'or ; de la pomme rayonnent des croix d'or ; de chaque croix pendent des croix d'or, dont les franges flottent sur le dos de Bochko.

Alors s'avance la tsarine Militza. Elle saisit l'alezan par la bride, et, passant son bras au cou de son frère, elle commence à lui parler tout doucement.

« Frère Bochko, mon frère Yougovitch, le tsar Lazare t'a donné à moi pour que tu n'ailles pas te battre à Kossovo. Il te salue et par moi te fait dire de remettre l'étendard à qui tu voudras et de demeurer avec moi, à Krujevatz, afin que j'aie un frère pour jurer. »

Mais Bochko Yougovitch répond :

« Va-t'en, ma sœur, va vers ta blanche tour. Pour moi, je ne veux pas revenir en arrière ni laisser en d'autres mains l'étendard de la Croix, dût le Tsar me donner Krujevatz, pour que de moi l'armée puisse dire : « Voyez Bochko, le lâche Yougovitch, qui n'ose point aller à Kossovo verser son sang pour la Sainte Croix et pour la foi mourir à Kossovo. »

Il pousse alors son cheval vers la porte.

Mais voici venir le vieux Bogdan. Derrière lui marchent sept

Yougovitch. L'un après l'autre, elle les arrête, mais pas un des sept ne veut même la regarder.

Quelques instans se sont à peine écoulés qu'apparaît le jeune Voïno Yougovitch conduisant les destriers du Tsar tout caparaçonnés d'or pur. Elle arrête le cheval gris qui porte Voïno, et jetant les bras au cou de son frère elle commence à lui parler de la sorte :

« O mon jeune frère, Voïno Yougovitch, à moi le tsar Lazare t'a donné. Il te salue et par moi te fait dire : Remets les destriers à qui te plaira et reste avec moi à Krujevatz, afin que j'aie un frère pour jurer. »

Mais Voïno Yougovitch lui répond :

« Va-t'en, ma sœur, va vers la blanche tour. Je ne voudrais, moi, guerrier, revenir en arrière ni abandonner les destriers du Tsar, quand je saurais devoir périr. Je vais, ma sœur, aux champs de Kossovo, verser mon sang pour notre Sainte Croix et pour la foi mourir avec mes frères. »

Et ce disant, il pousse son cheval vers la porte.

La Tsarine, quand elle vit cela, tomba aussitôt sur la pierre froide, et, dans sa chute, elle s'évanouit.

Mais voici venir le glorieux Lazare. Lorsqu'il voit sa dame Militza, les pleurs coulent le long de ses joues. Il regarde à droite et à gauche, il appelle son serviteur Golouban :

« Golouban, mon serviteur fidèle, descends de ton cheval de cygne, prends ta maîtresse sur tes bras blancs, et porte-la jusqu'à la tour élancée. Il te pardonne, au nom de Dieu, si tu ne vas pas te battre à Kossovo, mais reste ici dans mon blanc palais. »

A peine le serviteur Golouban a entendu ces mots que les larmes coulent de son visage, il descend de son cheval de cygne, prend la dame, la prend sur ses bras blancs et la porte à la tour élancée. Mais à son cœur il ne peut résister, car Kossovo l'appelle à la bataille. Il revient vers son cheval de cygne, le monte et s'élance à Kossovo.

Les gouzlars n'ont raconté la bataille de Kossovo que par épisodes détachés, d'une haute poésie, mais formant un ensemble un peu confus et parfois contradictoire, avec des lacunes qui nuisent à la netteté des caractères et à l'unité de l'action. Toutefois, en rassemblant et en reliant ces fragmens épars, en les soulevant avec le fleuve de passion qui les traverse, on peut revivre cette journée sanglante telle qu'elle apparut aux poètes des cantilènes et telle qu'ils l'évoquèrent devant leur public, d'année en année et de siècle en siècle. Essayons de la reconstituer (1).

(1) La trahison de Brancovitch résume les jalousies qui divisaient alors les voïvodes, mais cette partie du récit est purement légendaire. En revanche, la mort

Un haut plateau, parsemé de brousses et de petits cours d'eau. C'est Kossovo. On l'appelle aussi *le Champ de merles*, car au printemps d'innombrables oiseaux y gazouillent dans la cime des trembles et des érables. Au loin, des montagnes bleues, assises en cercle, ont l'air de protéger de leur solitude ce cœur de la Serbie. Mais maintenant elle retentit du bruit des tambours turcs et des trompettes chrétiennes. Elle fourmille de soldats. Les deux armées sont en présence et campent face à face.

D'un côté, au centre, sur une large colline, le Sultan avec ses janissaires. Sur une hauteur, à droite, son fils Bayésid (Bajazet), surnommé *Ilderim* (l'Éclair), avec le farouche géant Evrenosbey et ses Turcomans. Sur la gauche, l'autre fils du Sultan, avec les recrues de l'Asie Mineure et de la Perse. En face de l'armée turque, Lazare occupe une autre colline avec ses voïvodes et l'élite de ses troupes. Brankovitch campe sur une série de coteaux, à gauche, avec ses douze mille hommes. Derrière un marais, le vieux Bogdan attend avec ses fils, les neuf Yougovitch, à la tête de leur cavalerie. L'armée turque est trois fois plus nombreuse que l'armée serbe. Les pesmés s'émerveillent devant sa masse disciplinée : « L'armée des Turcs a tout occupé. Cheval contre cheval, guerrier contre guerrier. Les lances de guerre forment une noire forêt, et partout des étendards pareils à des nuages et des tentes à croire à une tombée de neige. Le ciel dût-il répandre des flots de pluie, ces flots ne toucheraient pas la terre, mais rien que des hardis chevaux et des guerriers. »

Le combat s'engage d'abord dans la plaine entre les fantassins et les archers. Une nuée de flèches obscurcit le ciel ; suit un corps à corps. L'élan des Serbes est tel qu'ils enfoncent l'ennemi et approchent des palissades du camp.

Mais brusquement les barrières tombent, et le camp vomit une masse imposante de trois mille cavaliers. Devant eux, les Serbes s'arrêtent immobiles. Ce sont les janissaires aux turbans rouges, avec leurs sabres recourbés, montés sur leurs chevaux tartares. Ils s'avancent lentement, au pas, comme s'ils hésitaient devant la foule grouillante des fantassins. Au milieu d'eux se dresse une apparition terrifiante. Isolé comme

de Lazare et le meurtre du sultan Mourad, par Miloch Obiélitch sont des faits historiques transformés par la légende en symboles et en types nationaux.

un astre rouge au centre de comètes flamboyantes, le Sultan, svelte et superbe sur son cheval noir, s'arrête, parcourant des yeux le champ de bataille. Fils des tyrans de l'Asie et d'une Circassienne, Mourad était d'une beauté sinistre. Une simarre écarlate, étincelante de pierreries, recouvrait son armure. Une aigrette de diamans, au cimier de son casque, annonçait de loin le padischah. Agile comme un léopard, redoutable au combat comme un cavalier du steppe, sachant trancher trois têtes en trois secondes, il ne se servait que rarement de ses armes. Ses yeux fulgurans d'orgueil et de luxure, dans son visage mince et pâle, toujours impassible, répandaient autour de lui un nimbe d'effroi et de fascination, qui tenait tout le monde à distance, mais retenait malgré eux les cœurs tremblans. Devant le regard de Mourad, les femmes terrassées se prosternaient d'avance. Ce regard glaçait ses ennemis et versait à ses soldats la soif du carnage. Son geste commandait à son armée, comme l'éclair commande à la foudre. Il étendit le bras en clamant : « Allah !... » et trois mille voix reprirent ce cri dans un hurlement pareil à celui d'une horde de bêtes fauves... Et déjà les janissaires, partis au galop, balayaient l'armée serbe à coups de lances et de sabres...

Du haut de la colline adverse, le tsar Lazare, debout au seuil de sa tente, a vu le recul des siens. Il se concerte avec les chefs et les hérauts d'armes, il donne des ordres. Par la gauche, Brankovitch, avec ses douze mille hommes, tombera sur les janissaires. Mais Lazare, d'abord, avec tous ses vassaux, ira droit au Sultan le défier. De l'autre côté, les Yougovitch appuieront l'assaut. « A cheval, dit-il, et sans tarder. »

Dans sa cotte d'acier luisant, la grande croix rouge fixée sur sa poitrine, la main appuyée sur sa longue épée, Lazare avait l'air d'un croisé devant Jérusalem; mais son grave visage et son regard pensif avaient la douceur triste du Christ à son dernier repas. Se tournant vers son plus fidèle chevalier, Miloch Obiélitch, qu'il aimait comme un fils, il lui dit : « Ami Miloch, il faut nous séparer. Je sais que je vais mourir... Mais je t'ordonne de rester ici pour défendre mon camp. Tu dois me survivre et aider mon fils en bas âge à monter sur le trône. » A côté de son maître, le jeune Miloch a l'air d'un saint Jean. La candeur, la foi, l'espérance rayonnent de son visage. Mais, aux paroles sévères du Roi, ses yeux se remplissent de larmes.

Il se sent défaillir, et sa tête se penche sur l'armure de son maître en sanglotant. Puis, tout d'un coup, il la relève fièrement : « Tu veux donc mon déshonneur éternel ? Sache que, si tu ne me permets pas de te défendre dans ce combat, je me percerai de ce poignard aussitôt toi parti ! » Lazare sourit et, saisissant la main de Miloch qui brandit le poignard incrusté de rubis, il murmure : « Soit, puisque tu le veux. Si je meurs, tu me vengeras. — Si tu ne tues pas le Sultan, c'est moi qui le tuerai. Je le jure, » ajoute Miloch. Et le Tsar confirme : « Puissent tomber ainsi tous ceux qui attenteront à mon royaume, à la libre Serbie ! » Ils s'embrassent et montent à cheval. Trente bannières les suivent avec le gros de l'armée, et tous se jettent dans la fournaise...

... Mais qu'apporte ce cavalier qui arrive ventre à terre, sans armes et couvert de sang dans le camp des Yougovitch ? « Le Tsar est tombé en combattant sous les lances des janissaires. On ne sait s'il est mort ou vivant. Miloch lutte encore avec les siens pour délivrer son maître. » A cette nouvelle, le vieux Bogdan et ses neuf fils entrent en bataille avec toutes leurs troupes. Là-dessus s'engage une mêlée effroyable, où les chevaux cabrés se mordent, pendant que leurs cavaliers se transpercent, où les étendards brandis et volant par les airs retombent sur des monceaux de cadavres, où l'on ne distingue plus les chevaliers des fantassins, les glaives des javelots, le Croissant de la Croix et les morts des vivans. — Mais qu'aperçoivent les Serbes? Des queues de cheval à la lance des chrétiens. Brankovitch a trahi. Toute son armée combat dans les rangs des Turcs. Pour comble d'horreur, Mourad a fait trancher la tête du tsar Lazare tué sur le champ de bataille. Un janissaire a hissé le chef auguste du souverain sur la pointe de sa lance et promène le lugubre trophée, au galop de son cheval, entre les deux armées. Un immense cri de joie roule sur l'armée ottomane et se répercute de colline en colline, d'échos en échos. Devant ce désastre, les Serbes privés de leur chef, saisis de douleur et plongés subitement dans un morne silence, ont senti tomber leur courage. C'est la déroute fatale. Les voïvodes qui ont survécu s'échappent. La plupart des Yougovitch sont tombés avec leur père. Les derniers regagnent leur camp pour un combat désespéré, où ils périront tous. La bataille est perdue...

... Cependant Miloch grièvement blessé n'est pas mort. Il

quitte le champ de bataille, où il s'était évanoui sous une hécatombe de cadavres, et rejoint le camp. Là, il apprend le désastre, la fin de Lazare, l'outrage à sa dépouille suivi de la déroute irrémédiable. Les pesmés ne nous disent pas la métamorphose qui se fit instantanément dans son cœur foudroyé.

O vertu, le poignard est ton arme sacrée!

Il est d'André Chénier, ce vers superbe à propos de l'assassinat de Marat par Charlotte Corday. Un dard rouge de ce genre sillonna l'âme bouleversée de Miloch. Il n'eut plus qu'une pensée: venger son roi dans le sang du sultan sacrilège. Le féal chevalier se changea en un génie vengeur, sa tendresse se cuirassa d'une haine farouche, et l'ange de l'Amour devint Azraël, le démon du meurtre. Puisque, par une louable délicatesse, les gouzlars n'ont fait qu'effleurer cet événement, écoutons le récit qu'en fait un poète turc :

Déjà les lances brillantes comme le diamant ont été changées par le sang qu'elles ont versé en lances de la couleur de l'hyacinthe; déjà les pointes des javelots s'étaient transformées en rubis étincelans, et le champ de bataille jonché de têtes et de turbans en un immense carré de tulipes. Tout à coup, un noble serbe, Milosch Obiélitch, s'ouvre un chemin à travers les morts et les combattans. En passant au milieu des gardes du Sultan, il s'écrie qu'il veut lui révéler un important secret. Mourad ordonne qu'on le laisse approcher. Alors le Serbe se prosterne, comme pour baiser les pieds du Sultan et lui enfonce un poignard dans le cœur. Les gardes se précipitent sur l'assassin, mais lui, doué d'une force et d'une agilité prodigieuse, en tue plusieurs et trois fois échappe à la foule des assistans. Enfin, n'ayant pu atteindre son cheval qu'il avait laissé au bord de la rivière, il succombe, vaincu par le nombre (1).

Comme un cortège noir de pleureuses antiques, comme les choéphores en deuil de la tragédie grecque, portant des torches funèbres, des vases de parfums et des couronnes d'asphodèles, les *pesmés* ont gémi sur la défaite de Kossovo et versé des torrens de larmes sur les héros illustres, tombés dans la journée néfaste. Voici d'abord la tsarine Militza, qui attend l'issue du combat sur le balcon de son palais. Deux corbeaux tournoient

(1) Poème de Séadeddin, *ap.* Boatulli. Cité par J. Reinach, dans *la Serbie et le Monténégro.*

sur sa tête. L'épouvante suinte de leurs ailes rouges. « Avez-vous vu les deux armées terribles? » demande la Reine. Et les oiseaux noirs répondent en croassant : « Les deux armées se sont heurtées, et les deux tsars ont perdu la vie, mais il reste quelque chose des Serbes... de la désolation et du sang. » Arrive Miloutine, un serviteur portant dans sa main gauche sa droite coupée, son corps criblé de dix-sept blessures, son cheval ruisselant de sang. « Maîtresse, descends-moi de mon vaillant cheval. Lave-moi avec de l'eau froide et fais-moi boire du vin vermeil, car mes blessures sont graves. » La Tsarine obéit et murmure : « Où est tombé le glorieux Lazare? » Et le serviteur commence son récit. Il raconte la mort de son maître, celle du voïvode Milosch, de Strahinia et de beaucoup d'autres. Enfin il énumère les Yougovitch, les neuf frères de la Reine, tombés l'un après l'autre jusqu'au dernier, « le frère n'ayant pas voulu quitter le frère. » Alors la tsarine Militza se laisse choir dans les bras de son fidèle serviteur, qui expire lui-même, après avoir lancé une malédiction redoutable contre le traître Brankovitch.

Plus terrible encore, dans sa sombre grandeur, est la fin de l'Aïeule, de la mère de Militza et des neuf Yougovitch, en son raccourci légendaire et dramatique. La mère octogénaire du vieux Bogdan, la vieille couveuse des neuf guerriers farouches, est un modèle de stoïcisme. Elle ne veut ni pleurer, ni trahir sa douleur, fût-ce d'un mot ou d'un signe. Par son immobilité, par son silence impassible, elle bravera jusqu'au dernier soupir le vainqueur sauvage et l'implacable destin.

La mère de la Tsarine a supplié le Tout-Puissant de lui donner les yeux du faucon et les blanches ailes du cygne pour pouvoir voler au-dessus de la plaine de Kossovo et revoir ses neuf fils. Exaucée, elle les a trouvés morts, mais son cœur a été ferme et elle n'a pas versé une larme. Elle revient dans sa blanche maison, suivie des neuf destriers, des neuf lévriers et des neuf faucons restés près des neuf cadavres.

De loin, ses brus purent l'apercevoir, et elles allèrent à sa rencontre. Alors, les neuf veuves commencèrent à se lamenter et les neuf orphelins à pleurer, les neuf bons destriers à hennir, les neuf farouches lévriers à aboyer et les neuf faucons à claquer du bec.

Mais la mère eut encore le cœur si ferme qu'elle ne versa pas une larme.

Quand le lendemain le jour paraît, voici que deux corbeaux arrivent, les ailes tout ensanglantées et le bec blanchi d'une sanglante écume. Ils portent, coupée, une main d'homme, une main ayant au doigt une bague d'or, et la laissent tomber dans le sein de la mère. La mère des Yougovitch prend cette main, la tourne et la retourne, puis elle appelle l'épouse de Damian.

— Ma bru, épouse de mon fils Damian, peux-tu reconnaître à qui est cette main?

— Cette main est celle de Damian, car je reconnais cette bague, ô ma mère, cette bague que je portais le jour du mariage.

A ces mots, l'Aïeule s'attendrit et sent faiblir son courage. Elle reprend la main de Damian, la tourne et la retourne, et puis lui parle doucement, d'une voix étouffée : « Ma main, pomme verte, où as-tu grandi et où as-tu été arrachée? » Puis, avec un sanglot déchirant : « C'est sur mon sein que tu as grandi. C'est à Kossovo que tu fus arrachée! » Pourtant, une fois encore, la mère des Yougovitch se ressaisit. Elle ne cédera pas. Cuirassée dans sa résolution, elle se raidit et se redresse de toute sa hauteur... Mais tout à coup, elle tombe comme une masse inanimée. — Ainsi mourut l'*Hécube serbe*.

Or, à la même heure, un pâle trait de soleil, un mince rayon d'espérance filtrait à travers les nuages sur la solitude lugubre du vaste champ de bataille. Timidement, les merles se remirent à siffler dans les buissons et les rossignols à gazouiller dans la cime des trembles. Un souffle embaumé du printemps glissa dans les airs. Car une femme inconnue, une belle jeune fille, s'avançait entre ces collines parsemées de boucliers troués, d'étendards brisés et d'hécatombes humaines. La jeune fille jetait autour d'elle des regards inquiets, mais son front était serein et sa démarche assurée, Elle portait sur ses épaules du pain blanc et une coupe d'or dans chaque main. Dans une des coupes brillait de l'eau claire, dans l'autre fulgurait du vin rouge.

Elle s'était levée au clair soleil d'un matin de dimanche. Retroussant ses manches jusqu'à l'épaule, elle s'en va par la vaste plaine, marchant à chaque pas dans le désastre. Quand elle trouve un des héros vivans, elle le lave avec l'eau fraîche, elle le désaltère avec le vin, elle le réconforte avec le pain.

Elle se penche sur un guerrier dont la poitrine saigne d'une large blessure. C'était Paul Orlowitch, le porte-drapeau du prince. Après qu'elle l'eut conforté, le guerrier lui dit : « O chère sœur, qui erre

dans le champ désolé des merles, quelle grande douleur est tombée sur toi? Pourquoi fouilles-tu dans le sang des héros et les retournes-tu sur leur lit de mort? Qui cherches-tu, ô vierge éclatante de vie, dans le champ des trépassés? Est-ce ton frère, ou le fils de ton frère? Est-ce un vieillard, est-ce ton père?

— Frère chéri, chevalier inconnu, dit la jeune fille, je ne cherche ni mon frère, ni mon neveu, ni mon père. Je cherche un ami perdu. L'autre jour je sortais de la belle église de Samodrèje où communièrent les compagnons du tsar Lazare, avant la bataille. Il en passa plusieurs. Ils portaient des manteaux magnifiques brodés d'or et bordés de martre. Alors passa Milan Toplitza. Splendide était le héros. Son visage rayonnait de vie et d'audace. Son sabre traînait sur le pavé; des plumes ornaient sa toque de soie; un bracelet d'or étincelait à son bras. Et le héros, tournant vers moi ses yeux, détacha le bracelet et me le tendit en disant : « Prends, jeune fille, prends ce bracelet et souviens-toi de moi. Regarde, je vais là-bas au camp du prince combattre avec ses vassaux. Prie Dieu, chère âme, que je revienne sain et sauf. Bien-aimé! que tous les bonheurs te sourient. Si je reviens, tu seras mon épouse fidèle. »

Le porte-drapeau, couché dans l'herbe et appuyé sur son coude, répondit : « Chère sœur, trop belle jeune fille, chercheuse infortunée de ton amant au champ de Kossovo. Vois-tu là-bas, sur cette colline, cet amas de lances qui ressemble à une tente écroulée? C'est là que Toplitza combattit tout le jour, sous l'assaut des Turcs. Il combattit encore dans l'étroit vallon, où le sang lui monta jusqu'aux étriers. C'est là qu'il est tombé avec cent autres chevaliers... Ton bien-aimé n'est plus parmi les vivans... Le beau Toplitza dort, avec ses armes, au fond d'un torrent... Mais nul ne sait où... »

Les gouzlars n'ont rien dit du drame intérieur de cette fiancée d'un mort, de cette veuve avant les épousailles, revenant chez elle baignée de larmes, qui tombent en silence sur une terre sans pitié. Mais toute l'histoire postérieure de la Serbie dessine son geste et proclame sa pensée. On le voit, on l'entend. Après la nouvelle funèbre qui a tranché sa vie en deux et flétri sa jeunesse, elle a regardé son bracelet et l'a baisé. Puis, elle a jeté la coupe de vin rouge dans le torrent et s'est écriée : « O Toplitza, il est venu notre jour de noces. Hélas! tu ne seras pas mon époux et je ne serai pas ta femme, puisque tu es mort. Je serai donc ta sœur en Dieu... et tu seras mon frère d'âme... éternellement!... » *Frère d'âme* et *sœur en Dieu*, ces termes, qui reviennent fréquemment dans le langage de

cette nation, révèlent l'arcane de l'âme serbe. Une tendresse féminine d'une douceur infinie se cache sous son visage masculin d'une énergie parfois farouche. Les mœurs et les chants de ce peuple mettent l'amour fraternel au-dessus de l'amour conjugal et mesurent la force du sentiment à sa candeur et à sa durée. Trait original de spiritualité intense, la sœur est plus estimée que l'épouse et le frère placé au-dessus de l'époux, parce que leur amour est plus désintéressé et pétri de sacrifices. Les jeunes filles qui n'ont pas de frère auront le droit de se choisir un *probatime*, un frère d'élection. Au printemps, on verra des jeunes gens et des jeunes filles se donner de chastes baisers à travers des couronnes de fleurs tressées au cimetière. Ils resteront unis toute la vie par un lien de protection et de fidélité sans pouvoir s'épouser. Ainsi, au cours des âges, l'amante inconnue de Toplitza a suscité des centaines de frères et de sœurs. Ainsi la fiancée douloureuse, qui traverse seule la plaine sinistre de Kossovo, est devenue l'Espérance immortelle de la Serbie.

Mais cette âme démembrée, pantelante, dispersée de la patrie, où sera-t-elle désormais? Dans quel cœur battra-t-elle encore après le grand désastre? Pour les gouzlars elle s'est concentrée dans l'image du roi martyr. Ils n'ont pas pu croire que sa tête coupée, fichée sur un poteau selon la coutume turque, ait pu être déchiquetée par les corbeaux et les vautours. Dans leurs rêves, ils l'ont vue flotter au fond d'une source limpide qu'elle éclairait d'une lumière mystérieuse, puis s'élever dans les airs, rejoindre son corps glorieux au-dessus du champ de bataille bossué de collines funèbres. Pendant quatre siècles, ce fantôme planera sur la Serbie opprimée, comme l'étoile de sa splendeur passée, annonciatrice de sa libération future.

Dans une prochaine étude, nous verrons comment de ces germes épars est sortie une patrie nouvelle et comment le peuple serbe, ce nouveau Lazare, est ressuscité.

ÉDOUARD SCHURÉ.

ARMELLE LOUANAIS

TROISIÈME PARTIE (1)

Son existence s'ordonna avec une facilité dont il fut lui-même surpris.

Il avait gagé la paysanne qui servait M. Burhan. Quelques centaines de francs à peine, en y comprenant son casuel, lui permettraient de subsister dans la pauvreté, car il refusait désormais l'aide humiliante de l'évêché. Il visitait ses paroissiens, leur parlant le langage le plus simple. Bien qu'il y mît son cœur, ces campagnards considérèrent avec surprise ce prêtre qui, peut-être à son insu, raffinait dans la simplicité de ses paroles et de ses manières. Bien qu'ils lui accordassent une supériorité qu'ils ne pouvaient définir, les villageois regrettèrent l'ancien recteur qui leur ressemblait comme un frère.

Cristallisés dans certaines formes primitives de la pensée, ces Bretons ne purent accepter de leur nouveau curé une morale plus stricte, une charité plus tendre, une foi plus fervente. Ils accordaient à M. Helléan d'être un monsieur bien instruit et d'une mine à porter la crosse, mais ils écoutaient sans émotion son langage, dont les mots dépassaient la matérialité de leur existence. Peu à peu Nicolas fut contraint de faire taire en lui le poète et d'éteindre sa flamme, car il ne pouvait rendre sensible à ces paysans ses émotions. Combien les illusions généreuses de son maître Lamennais se fussent évanouies au contact de ces esprits indécrassables! Ce n'est pas d'une tour d'ivoire qu'on peut concevoir les troupeaux humains

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

en leur réalité. Il s'aperçut bientôt avec angoisse qu'il était obligé de comprendre son sacerdoce rural comme une administration de la piété; il devait se contenter de gérer les âmes, d'en tirer le moins mauvais parti possible, mais sans espoir de les renouveler. Son apostolat fut impuissant à remuer ce peuple qui se voulait immobile dans le bien et le mal et qui, peut-être, ne pouvait pas être autre chose que ce qu'il était? Ainsi l'ajonc des landiers végétera sur son schiste sans espérer donner des roses.

La difficulté des communications, bas sentiers, palues marécageuses, empêchait ses confrères des paroisses voisines de renouveler leur visite de bienvenue. D'ailleurs, ce fier monsieur, qui, ne pouvant soutenir le terre à terre d'une conversation récréative, se renfermait dans le silence, les gênait. D'autre part, avec une certaine raison, ils lui reprochaient de n'être pas assez curieux de la vie des cultivateurs, ses ouailles, et de les regarder d'une trop grande hauteur, comme un seigneur parmi ses tenanciers.

D'un commun accord, ces recteurs de sang campagnard, vigoureux et portés sur leur bouche, ratifièrent à l'unanimité le jugement de M. Burhan : « M. Helléan ne possède pas les qualités nécessaires pour son ministère champêtre. » Devant lui ils gardaient une attitude déférente. L'aise des manières de Nicolas et sa politesse de race contenaient leur jovialité. Plus tard, se rappelant ce qu'on chuchotait à Vannes de l'intérêt mystérieux porté par Mgr de la Motte-Broons de Vauvert à ce prêtre, ils soupçonnèrent l'Évêché d'avoir placé l'abbé Helléan dans cette « trêve » pour renseigner le prélat sur l'état d'esprit de son clergé rural.

Le désert s'agrandit autour de Nicolas, et, lorsque, sortant des rues granitiques du Guerno, il s'avançait sur les « grées » dont les genêts déferlaient au vent marin, le sentiment qu'il était un navigateur perdu s'affirmait en lui.

Un seul être lui témoignait quelque affection, le frêle tisserand-sacristain, Jean Tabo. Par une pudeur de prêtre encore jeune, Nicolas, — respectant tous les signes de la vie affective chez ses paroissiens, — n'avait encore osé demander à cet artisan pourquoi il entretenait de fleurs blanches son atelier. Ce geste n'était pas celui d'un paysan.

Le deuxième mois qu'il desservait le Guerno et qu'il se

trouvait triste jusqu'à la mort en sentant qu'il lui fallait descendre à chaque prône plus bas, afin d'être compris de ses paroissiens, par un doux après-midi automnal, avec une brise qui apportait le chant plaintif des flots aux rivages invisibles, Nicolas monta dans le clocher afin d'apercevoir l'espace. Il étouffait, enfermé dans son village caché au fond d'un vallon dont le cimetière herbu formait cuvette. Lorsqu'il atteignit la galerie, il domina le village et la châtaigneraie qui commençait à l'abside de l'église. Répandus parmi les arbres, des bêquebois, appuyés sur les plumes rigides de leurs queues, frappaient l'écorce avec le bruit d'un index contre une porte, et, sous la ramée, les coups de trompette de l'épeiche retentissaient.

Comment les idées surgissent-elles soudain des sources insondables de l'intelligence et remontent-elles à la surface? Pourquoi Nicolas vint-il à se rappeler son origine dans la passion et la honte et pourquoi chercha-t-il à estimer le nombre d'années que lui imposerait Dieu avant qu'il lui fût permis de s'éteindre à cette vie, en silence? A la bien examiner, son existence lui semblait de plus en plus un châtiment. Sans vouloir se dérober à sa misère, il supputait les chances de sa rentrée dans la vue divine. Les paroles désolantes de Job revinrent à sa mémoire. Elles lui parurent s'appliquer à sa vie comme la chape au moulage. Les yeux clos, il se les rappela : « Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous tiré du sein de ma mère? Je souhaiterais d'y être mort et que nul œil ne m'eût vu. J'aurais été comme si je n'eusse jamais eu l'être. Laissez-moi donc que je pleure ma misère avant que je descende dans cette terre couverte des ombres de la mort, où il n'y a point d'ordre, mais une confusion et une horreur éternelles. »

Le soir venait; un rossignol s'égosilla, chant suave comme une voix d'ange annonciateur. Il rouvrit peu à peu les yeux, laissant le village se peindre dans ses iris; il les ouvrit davantage; il les écarquilla, se redressa et se raidit, stupéfait! A vingt mètres au-dessous de lui, Armelle le regardait avec l'expression ardente du naufragé qui, se croyant perdu, aperçoit le navire sauveteur. Un pied posé sur une pierre tombale, le genou ployé, elle s'appuyait sur une haute canne. Un grand chapeau laissait retomber une plume d'autruche grise sur son dos. Le rossignol chantait toujours dans l'air safrané. De la galerie du clocher, Nicolas la fixait sans incliner la tête.

L'expression de bonheur d'Armelle le transit. Enfin, il pensa : « Je n'ai jamais voulu que le bien de Dieu pour cette âme; pourquoi me troublerais-je? » De la joie germa en lui et s'épanouit, quelle que fût sa volonté d'en refréner l'expression. Il songeait qu'enfin une grande âme malade et qui cherchait le ciel palpitait devant lui. Hélas! dans cette paroisse, il n'avait jusqu'ici desservi comme prêtre que des corps à peine animés d'une lueur d'esprit. En ce village matériel, Armelle Louanais lui devenait plus précieuse encore qu'à Vannes. Seules, des âmes comme la sienne donnaient une valeur à sa prêtrise et l'assuraient de l'utilité de sa mission. Ces pensées rassurèrent Nicolas; aussi pas une ombre n'obscurcit son grand front, qui donnait une singulière lumière à sa figure.

Le rossignol ayant cessé de répandre ses trilles au-dessus du village vermeil aux reflets de l'Occident, Armelle, comme réveillée par le silence, salua, les yeux levés vers le clocher. Se penchant sur la balustrade, Nicolas tendit sa main vers elle et il se trouva que, sortant de l'ombre, cette main touchée par un rayon devint extraordinairement lumineuse. Lorsque Nicolas sortit de la tour par le portillon que surmontaient des dragons noués, Armelle s'avança vers lui, joyeuse :

— Gageons que vous ne m'attendiez pas, monsieur Helléan?

Souriant, il en convint, et le bonheur donnait de la grâce à son austérité et de la douceur à ses yeux gris.

Fébrile, Armelle lui expliqua qu'elle était venue pour affaires importantes. Elle venait d'acquérir Kerbras.

— Ce manoir à l'entrée du Guerno? demanda-t-il surpris. Les terres y seraient-elles d'un bon rapport?

— Je n'en sais trop rien! La ferme m'intéresse peu; la maison seule m'importe. Elle acheva lentement : Parce que je vais l'habiter.

Instinctivement il tourna la tête vers la toiture aiguë et les lucarnes à tympans moulurés de Kerbras, qui écrasait de sa superbe les chaumières à l'entrée du village. Comme il restait muet, Armelle, agitée, lui raconta que sa tante Anaïs viendrait la rejoindre, aussitôt les indispensables réparations entreprises. Fatiguée par le fracas des voitures, à Vannes, Mme Feuillanty avait pensé que la paisible campagne conviendrait à sa santé.

Comme s'il n'avait pas entendu cette explication, sans la regarder, Nicolas prononça lentement :

— Pourquoi venez-vous ici?

— Parce que, sans vous, je risquais de perdre Dieu. La fragilité de ma foi m'effraie. J'ai besoin d'être guidée, et c'est votre devoir de prêtre de ne pas m'abandonner.

A cet aveu, Nicolas baissa la tête jusqu'à ce que son menton touchât son rabat, et parut l'oublier.

Au même instant, une fille âgée, d'une laide maigreur, la couturière Pascaline, préfète de congrégation, pénétrait dans le cimetière. Mécontente, elle s'arrêta. Que voulait cette étrangère à son curé?

Angoissée par l'attitude de Nicolas, Armelle eut envie de lui demander comme une grâce la permission d'exister humblement dans ce village, afin de participer au rayonnement de sa foi. Elle n'osait lui dire :

— Ne comprenez-vous pas que je suis heureuse d'accepter cette existence parmi d'épais paysans que je déteste, afin de retrouver Dieu par vous et rendre moins douloureux votre injuste exil?

Après un silence terrifiant, Nicolas promena son regard sur le cimetière, qui n'avait presque plus de signification funèbre sous les pervenches et les bourraches azurées recouvrant de leurs fleurs les fosses, et une pitié infinie amollit sa volonté. Mlle Louanais n'était-elle pas aussi abandonnée qu'il pouvait l'être lui-même? Davantage même, puisqu'une brume lui dissimulait encore parfois la lumière éternelle.

Cependant il eut le courage de la fixer avec un morne regard, et il la quitta lorsqu'il la vit prête à pleurer.

***

Pourquoi cette douceur de l'air? Pourquoi le village lui paraît-il plus accueillant, avec ses logis d'un granit argenté? La lourdeur même des habitans se revêt de poésie, et leurs paroles confuses, qui désolaient naguère Nicolas, lui paraissent déceler la vertu même des âmes profondes. D'autre part, ses relations avec la Chênaie restent constantes, et les lettres de Félicité de Lamennais se succèdent. Nicolas tient sur sa table cette prose brûlante, qui ravive en lui le souvenir de son séjour à Plesder.

Chaque après-midi, son déjeuner terminé, il sort dans son jardin. Revêtu d'un long manteau de bure, car sa maigreur le

rend frileux, un peu à l'imitation de son maître Féli, il parcourt les allées bordées d'ifs ridiculement taillés en vasques et en pylônes par l'abbé Burhan. Parfois la grâce d'un rosier le retient au passage et il sourit aux fleurs tandis qu'avec un polissoir il martyrise ses ongles sans en avoir conscience. Lorsque ses pas s'égarent sur un semis de légumes, par la fenêtre de la cuisine, la servante Jacqueline, mécontente, le hèle. Il promet d'être attentif.

Quelques instans encore, cette paysanne, dont la lèvre supérieure, brûlée dans son enfance, se retrousse comme une feuille racornie sur des dents gâtées, guette avec mépris son maître qu'elle nomme : « le grand monsieur! » Ah! certes non, jamais elle n'oubliera M. Burhan, cet homme du bon Dieu qui comprenait les choses, tandis que celui-ci ne prend pas même de goût à sa nourriture et à sa boisson.

Un après-midi de septembre, au moment où Nicolas se retournait à l'extrémité d'une allée, son regard, dépassant le mur couvert de pommiers en chandeliers à trois branches, s'arrêta sur le pignon du manoir de Kerbras. Par une baie cintrée du grenier deux yeux sombres le fixaient. Pensif, il reprit sa promenade. Au détour de l'allée il dut s'en retourner et les points brillans des prunelles dans la longue face pâle d'Armelle le frappèrent encore.

Le lendemain, Nicolas remarquant que M[lle] Louanais s'était établie à son poste d'observation en conçut de la contrariété. Encadrée par sa petite fenêtre, ses cheveux en bandeaux touchant au claveau supérieur, elle semblait une cariatide. Nicolas la plaignit de sa solitude, mais n'étaient-ils pas tenus, l'un et l'autre, à la plus sévère réserve? Quand bien même Dieu les absoudrait de leur pure amitié, ne devaient-ils pas humilier leurs hautes consciences devant l'opinion des méchantes gens? Quand bien même ils seraient une Claire d'Assise et un saint François, pourraient-ils avoir un commerce spirituel, dans les temps modernes, sans prêter aux calomnies? L'abbé ne le croyait pas. Aux siècles de petite foi, les petites entraves.

Après réflexion, Nicolas s'abstint de fréquenter son jardin. Ce lui fut une privation. Les murs de son enclos le mettaient à l'abri de la curiosité de ses paroissiens qui ne diminuait pas avec les mois depuis qu'à l'auberge du *Plat d'Étain* un roulier, arrivant de Vannes, avait raconté que M. Helléan pouvait porter

le titre de prince. L'abbé subissait avec tristesse l'effet de ces commérages. Dans les premiers jours de son arrivée au Guerno, Armelle abordait à chaque instant Nicolas sous le prétexte de lui demander des renseignemens au sujet de son installation à Kerbras. Comme il la croyait imprévoyante et la savait gênée par l'acquisition du manoir à des conditions désastreuses, il s'était mis à sa disposition, courant avec elle les artisans afin de les décider à travailler à d'honnêtes conditions. Bientôt il s'aperçut qu'elle multipliait les occasions de le retrouver. Elle ne pouvait rien décider sans obtenir son avis. D'un caractère autoritaire, Armelle se faisait petite fille et jouait l'embarras. A chaque moment, elle envoyait Noémie à la cure afin de prier le recteur de se rendre à Kerbras.

— Voyez, lui disait-elle, me voici dans la plus grande incertitude. Ma tante se désintéresse de ces travaux et je ne sais comment en terminer. Faut-il placer un tambour dans le vestibule? Que pensez-vous de la réfection de l'escalier? Croyez-vous qu'il faille condamner cette baie?

Lorsqu'elle posait ces questions devant Mme Feuillanty, celle-ci, effarouchée, s'éloignait en s'exclamant :

— Mon Dieu! c'est vrai, ne me mêlez pas à ces affaires. J'en suis malade.

D'abord, Nicolas s'amusa d'être choisi comme conseiller. De sa vie il n'avait eu l'occasion de diriger des ouvriers et comme il n'avait jamais eu le moyen de modifier les milieux dans lesquels il vivait, il la prévint qu'il fallait tenir ses conseils pour détestables. Néanmoins, elle l'obligeait à donner son avis et il dut présider à la disposition du salon. Le mettant en présence du mobilier entassé, elle le vit ordonner aux menuisiers la mise en place des tables, des consoles, des tentures. Il prit goût à ce jeu. Les tableaux furent mis en valeur à bon éclairage sur les panneaux et chaque armoire, chaque vitrine, chaque fauteuil atteignit son plus haut degré d'utilité et de charme.

— Vous êtes merveilleux, s'écria-t-elle, le teint coloré, lorsque ce fut terminé, et elle ajouta qu'il avait un tel génie d'organisation qu'on l'eût cru châtelain lui-même.

Brusquement l'ombre descendit sur le front du prêtre et Armelle baissa les yeux.

Rompant le silence, Mlle Louanais reprit avec gaieté :

— C'est un peu pour vous que j'ai composé cet intérieur amical. Il fallait donc qu'il fût à votre guise.

— Oubliez-vous toujours que je suis d'église?

D'une voix nerveuse, elle repartit :

— Je n'oublie pas plus le respect que je dois à votre sacerdoce que mon propre honneur, mais j'assure qu'il serait absurde de nous refuser une consolation que permettrait Dieu.

— Je n'ose interpréter si librement la volonté divine, mademoiselle; et, l'ayant saluée, il voulut se retirer sans paraître remarquer la main qu'elle lui tendait. Elle insista; la politesse du galant homme l'obligea d'accepter ce que le prêtre avait refusé.

En lui pressant les doigts, Armelle eut un sourire navré. Lui parti, des larmes amères brûlèrent ses beaux yeux et elle se demanda s'il éprouvait seulement un soupçon d'amitié pour elle. Peut-être même ne la supportait-il qu'avec lassitude?

Néanmoins, elle s'obstina et le réclama. Plusieurs fois Noémie revint du presbytère avec des excuses. Lorsque Armelle rencontrait l'abbé dans les rues du Guerno, elle lui reprochait avec tristesse d'abandonner Kerbras qu'il privait de vie spirituelle. Sa présence consolait Anaïs emprisonnée par son infirmité; et ne se souvenait-il pas qu'elle-même avait toujours besoin de son aide pour réduire les méchantes raisons, fruits de sa jeunesse voltairienne qui poussaient encore parfois comme des buissons aigus, déchirant tout?...

... Les éclats de sa voix attiraient sur leurs seuils quelques villageois qui tendaient vers eux leurs têtes comme des escargots sortis de leurs coquilles cherchant leur orientation. D'un signe discret Nicolas les lui désigna. Elle en sourit, mais lui voyant une expression grave, Armelle l'assura que ces paysans n'existaient pas plus pour elle que leurs maisons et que le peuple n'avait aucun jugement à porter sur ce qui dépassait sa compréhension.

— Quoi que vous en puissiez penser, répondit-il, plus tard les distances entre nous et ces villageois diminueront et comme eux, résignés, nous deviendrons les gestes de ce paysage. Alors vous les jugerez avec plus de charité.

Mlle Louanais jeta les yeux sur le Guerno dont les logis sombres construits avec des pains noirs, aurait-il semblé, somnolaient, écrasés de stupeur. De tout son orgueil, elle protesta :

— Allons donc! ne m'obligez pas à croire que nous pourrions devenir comme ces rustres. Je frémis rien que de l'imaginer, — plutôt mourir!

— Eh bien! soit! le retour à la lumière éternelle, conclut-il doucement en la quittant.

Son ton, son expression épouvantèrent Armelle qui crut deviner le silencieux sacrifice de Nicolas et elle s'offrit à Dieu en holocauste pour racheter cet homme malheureux entre les hommes.

Un peu plus tard, dans un examen de sa conscience, elle s'expliqua la défiance que lui marquait l'abbé Helléan. Elle se l'avoua, depuis qu'elle l'avait apprécié à Saint-Pierre, chez M. de Saint-Jacut, en sa chaire ou dans l'intimité des conversations spirituelles, autant que les clartés de la foi, elle souhaitait son bonheur de femme privée des affections du monde par la disgrâce de son visage. Depuis la disparition d'Albert Louanais, Nicolas lui était apparu comme la seule âme virile digne de ses soins, de ses pensées, de son respect. Lui fallait-il s'en accuser devant Dieu qui surprend tous les secrets? Même quand les paroles du prêtre ne pouvaient la convaincre, elles versaient en son cœur une indicible joie et l'espérance de la justice surnaturelle.

Or, Nicolas venait de prononcer un effrayant aveu : « Soit! le retour à la lumière éternelle! » Non! non! elle ne voulait pas qu'il mourût. Elle lui défendait de mourir. O mort redoutable qui lui prendrait ce saint qu'elle ne verrait plus et ne pourrait plus chérir dans la faiblesse de son cœur humain!

Et ce cri sortit de ses lèvres :

— Qu'il vive, même en me tenant écartée de lui! Mais qu'il soit vivant et qu'au moins je puisse l'apercevoir! Oh! mon Dieu, c'est la grâce que vous m'accorderez, car ce prêtre m'approcha de vous.

***

Pendant quelques semaines, Armelle s'abstint de paraître dans le bourg lorsque le recteur allait visiter, chaque après-midi, les malades et les vieillards.

Malgré sa bonté, l'abbé Helléan ne savait toucher ces créatures qui regrettaient les verts propos d'Alexis Burhan ravigotans comme du vin fort, et ses prises de tabac.

Le sentiment de son impuissance prophétisée par le chanoine de Saint-Jacut accablait quelquefois Nicolas. Trop distinguée, son âme ne pouvait rayonner sur ces paysans ou plutôt rayonnait au-dessus de leur faible compréhension. Le zèle merveilleux d'un Vincent de Paul lui-même ne se fût-il pas émoussé devant ces êtres immobiles, véritables récifs sur lesquels déferlaient en vain les vagues de la charité? Parce que ces campagnards se satisfaisaient d'une chétive existence matérielle, ils ignoraient jusqu'au sens des mots qui ouvrent l'infini. Nicolas en vint à songer que, s'ils pensaient comme des êtres affinés, peut-être n'auraient-ils plus la force de subir les misères de leur condition. Opinion terrible qui réglait à jamais le sort du bas peuple : rester en sa demi-nuit comme le cheval de labour sous ses œillères, ou bien, apercevant le ciel, vouloir s'évader du joug, courir vers l'aventure et la société des autres hommes.

Insensiblement Nicolas se renferma devant eux, alors qu'il aurait voulu leur exprimer sa compassion. Aussi, bientôt, les villageois d'un commun accord déclarèrent avec un sourire que Monseigneur leur avait fait de l'honneur en envoyant au Guerno un monsieur prêtre digne d'une si grande ville qu'il n'apercevait plus leur taupinière.

Cependant, chaque jour, Nicolas accomplissait ces visites qui ne lui donnaient guère de consolations. En quittant ses malades, il s'éloignait du village. La grand'rue franchie, les logis s'espaçaient et, après la traversée de quelques champs, la campagne aux landes déguenillées apparaissait. Souvent il s'était demandé si l'on pouvait rendre responsables les laboureurs de cette stérilité. Puisque ce pays n'avait guère changé depuis l'aube du monde, pourquoi lui, recteur éphémère, aurait-il la prétention de transformer ces hommes de caractères aussi indéfinissables que leurs horizons embrumés?

Ce samedi-là, au sommet de la « grée » rugueuse, Nicolas s'étant retourné aperçut, dressé sur le dolmen du Bilio, une sorte d'oiseau gigantesque aux ailes ouvertes. Il devina Mlle Louanais. Son châle élargi derrière les épaules par le vent, elle ressemblait à un aigle voulant prendre sa volée. A l'arrêt de Nicolas, Armelle s'immobilisa, n'osant le rejoindre et trop fière pour feindre de le rencontrer. Bientôt l'abbé fut arrêté par des ajoncs arborescens et dut rebrousser chemin. Au loin il aperçut Armelle guère plus haute qu'une plume noire plantée sur la

lande. L'ombre commençait à descendre du firmament et il y avait danger à s'égarer sur cette colline crevée d'anciennes carrières d'ardoises. Il redescendit vers le Guerno. Devant lui la brise paraissait souffler la plume noire et il en éprouvait de l'angoisse.

« Pourquoi l'ai-je chassée de mon entourage? En avais-je le droit? N'ai-je pas obéi à des préjugés indignes de mon caractère? »

Il souffrait, car l'âme noble d'Armelle eût peuplé sa vie terrestre.

Cependant M[lle] Louanais, en fuite, étouffait sa colère et sa honte. Ne savait-il pas que l'esprit de pureté absolue avait réglé leurs rapports? N'était-elle pas sa pénitente? Combien il avait tort de la négliger quand tout vacillait encore dans sa conscience et que ses révoltes menaçaient de tout emporter du bon grain semé!

Lorsque l'abbé Helléan regagna le bourg, les villageois s'étaient endormis au crépuscule comme leurs volailles. Une seule fenêtre de Kerbras était encore éclairée et, devant les rideaux diaphanes, une longue silhouette passait et repassait.

« Pauvre âme en peine! » songea-t-il.

Rentré au presbytère, il y fut accueilli par les reproches de Jacqueline. Une chandelle devant son visage à la bouche retroussée sur les dents par sa brûlure ancienne, elle glapissait :

— Est-ce l'usage chez les « grands messieurs » de courir la nuit les chemins? Comme l'heure de mon service est passée, vous trouverez bon que j'aille me reposer.

Il dut aller prendre lui-même à la cuisine l'âcre soupe dont les légumes s'étaient attachés à la marmite, et, seul, dans la salle où neigeaient les écailles de la chaux des murailles, il prit son repas de solitaire. L'image du grand aigle noir du Bilio l'obsédait. Il imaginait, à cet instant même, la douloureuse Armelle dans sa grande maison où M[me] Anaïs Feuillanty, de plus en plus débile, rampait maintenant comme une limace, s'abstenant de descendre à la salle à manger. Elle se trouvait donc seule, comme lui. Oubliant son souper, Nicolas ferma les yeux en cherchant le pourquoi de certaines destinées effrayantes. Puis il se signa.

***

Assez tard dans la nuit, de jeunes paysans, qui marquaient la mesure du talon de leurs bottes, avaient chanté une chanson de marche qui célébrait une « belle Angélique » que

> Son père fit mettre dans une tour,
> Car elle aimait trop les amours,
> Son père la fit mettre au couvent,
> Car elle aimait trop les amans.

Réveillée dès l'aube par les meuglemens des troupeaux en route pour les prairies, Armelle de sa fenêtre voyait les brumes tourner comme des écharpes de mousseline entraînées par d'invisibles danseuses, lorsque ses servantes, aux petites figures de poupée, traversèrent la cour du manoir en élevant vers leur maîtresse un bouquet :

— Voyez, mademoiselle, ce que nous venons de trouver dans la poignée du grand portail. Les jolies argentines et les Belles-d'onze-heures! Sainte Vierge! Il n'y manque pas même des roses blanches. C'est aujourd'hui premier jour de mai et vous n'avez pas été oubliée.

La tradition galante voulait en effet que les jeunes gens fissent hommage du « bouquet de mai » aux portes des jeunes villageoises. Armelle sourit, puis, secouant doucement la tête, elle assura ses servantes que ces fleurs leur étaient destinées par quelque « aimable » de leur connaissance.

— Ne suis-je pas une vieille personne? leur dit-elle.

Avec emportement elles protestèrent que les filles du pays enviaient à Mademoiselle sa beauté et la blancheur de lait de son teint. L'offre de ce bouquet témoignait donc de l'admiration des paysans pour la châtelaine du manoir.

Leur sincérité finit par toucher Armelle.

— Eh bien! commanda-t-elle à Noémie, ne fais pas souffrir plus longtemps ces pauvres Belles-d'onze-heures que tu secoues comme des tisons et mets-les dans le vase de cristal du salon.

Ses domestiques éloignées, Armelle demeura songeuse.

« Moins heureuse que les petites paysannes de cette paroisse, conclut-elle, je n'ai jamais reçu de fleurs et il ne pourra jamais m'en être offert. » Dans le bocage qui prolongeait le cimetière, linottes et loriots s'égosillaient de joie. Sur la toiture argentée

de Kerbras roucoulaient des colombes et, dans le ciel, quelques engoulevens, flèches volantes, dardaient l'air avec des cris stridens qui annonçaient la prochaine arrivée des hirondelles. Dans les jardins, sous le couvert des poiriers et des cerisiers éclataient les fanfares des grimpereaux et des pinsons. Des merles affairés s'élançaient de bosquet à bosquet en gloussant d'allégresse, et les hoche-queues qui pirouettaient sur l'herbe célébraient d'un coup bref de leurs petites trompettes chaque trouvaille d'un vermisseau. Attardée dans l'aurore, une hulotte chevrotait à la cime d'un orme dont une branche morte, sortant de la frondaison reverdie, servait de perchoir au rapace en détresse. Mille cris moqueurs explosèrent alors, et des moineaux tourbillonnèrent autour de la chouette qu'aveuglait le soleil énorme à l'horizon vaporeux. Au loin dans la châtaigneraie de la « ravine pleureuse » des coucous se clamaient leurs appels amoureux aussi monotones que le sentiment éternel qui les provoquait.

« Oui, c'est le printemps, le joli mois de mai, o gué! o gué! des vieilles chansons de France, réfléchissait Armelle, toujours endolorie par la pensée que l'abbé Helléan lui avait signifié sa volonté de vivre isolé. C'est donc quand même le printemps?

« A dix-huit ans pour la dernière fois, je connus cette ivresse des floraisons nouvelles et ce bondissement du cœur parmi les promesses joyeuses de la terre. Le mois suivant éclatait la variole qui m'assassina, car alors je mourus vraiment à la vie. Depuis ce temps je n'ai jamais pu regarder un bourgeon sans penser qu'il contient le ver rongeur qui l'anéantira. Printemps, hiver et mort, termes inséparables. Pourquoi donc ensuite d'autres printemps, d'autres espoirs trompeurs? Faudra-t-il que j'en pose la question à l'abbé? De quel regard peut-il donc lui-même considérer un mai nouveau, lui qui n'en attendit jamais rien? Cependant, pourrait-il le nier? Dieu voulut cette joie brève, afin que se continuât sa création. Ainsi donc nos esprits, là encore, errent parmi d'apparentes contradictions. Nous ne savons pas s'il nous faut nous réjouir avec la candeur des oiseaux ou bien si nos consciences doivent prévoir déjà l'automne et l'agonie de ces amours ailées qui nous donnent une vision du Paradis. L'Éden saurait-il être autre chose qu'une éternelle floraison, c'est-à-dire une jeunesse perpétuelle des êtres dans la plénitude de leur grâce et de leur tendresse?

Pourquoi, donc, mon Dieu! d'abord l'horrible expérience sur nous de l'existence instable, où nous nous flétrissons chaque minute non seulement dans nos corps, mais dans nos âmes, car l'esprit lui-même saurait-il échapper aux hivers et ne pas s'endurcir, se rider et se flétrir? »

Quand Armelle pénétra dans sa salle à manger lambrissée de châtaignier rouge, le soleil horizontal en s'y réfléchissant dorait toute l'atmosphère. En lui servant son petit déjeuner dans les poteries de Locmaria, dont la couverte reluisait, Noémie, que sa gaîté enivrait, lui dit :

— Mademoiselle ne s'imagine pas comme c'était beau, tout à l'heure, pendant notre retour de la laiterie. Tout était blanc comme un voile de communion : route, courtil, pommiers et l'air, le ciel, le bourg. On ne pouvait pas ouvrir les yeux, tant c'était clair et pourtant doux, voyez-vous, ah! doux comme, — ici la servante chercha sa comparaison et acheva : — oui, doux comme de la crème pure.

Tandis que Noémie parlait, sur sa tête agitée les ailes de sa coiffe battaient, et il semblait qu'un vol imaginaire emportait cette fille naïve au-dessus des réalités, dans ce pays que le bonheur seul habite. L'enthousiasme de la petite servante émut Mlle Louanais qui voulut, contre son habitude, gagner dès cette heure matinale cette campagne transfigurée qui promettait tant de satisfaction.

A travers les sentiers creux hayés de chênes têtards, le parfum de l'aubépine lui sucrait les lèvres et ces arbrisseaux constellés de leurs fleurs lumineuses semblaient pavoiser un parcours de Fête-Dieu. A droite, à gauche, dans les prés d'une verdeur humide, des pâquerettes écarquillaient leurs yeux vers le ciel où festonnaient quelques nuées légères comme des gazes parmi le firmament d'un azur sans cesse plus clair. La brise s'étant levée, des pommiers aux troncs moussus laissèrent pleuvoir des pétales, et cette averse délicieuse couvrit de ses gouttes éblouissantes les herbages. Parmi les fleurs, des abeilles d'or vif scintillaient avant de s'abattre sur les pistils, puis ivres de pollen s'envolaient en bourdonnant de joie.

Les mains jointes avec ferveur et le cœur bondissant d'une allégresse intime, Armelle songeait :

« Oh! mon Dieu! comme je voudrais échanger les pensées qui m'étouffent! L'envie me vient de me parler à moi-même,

mais s'ils entendaient ma voix, les paysans me tiendraient pour une insensée. Être condamnée au silence, quand tout chante, tout vibre, tout rit autour de moi! Jamais autant qu'aujourd'hui je n'éprouvai la cruauté de ces promenades solitaires. Moi seule suis muette lorsque tout s'exprime. »

A la croisée de chemins ruraux bordés par le houx verni et les églantiers aux arcs épineux roses d'églantines, un grand bouvier en costume de toile bise, portant son aiguillon haut dressé comme un tambour-major sa canne, marchait en avant de bœufs enjougués qui traînaient un araire. La lumière jouait sur les larges macules blanches des animaux qui s'avançaient en cadence. Afin de les faire obliquer vers le sentier de gauche, le laboureur, sans retourner son corps, se cambra et, le bras jeté en arrière, la tête de profil, toucha de son aiguillon la croupe des bêtes qui levèrent leurs mufles luisans d'où la bave filait et obéirent. Plus loin, cet homme, passant devant une croix de pierre érigée au centre du carrefour en expiation d'un assassinat, souleva d'un geste noble son chapeau à galons de velours. Puis il se recouvrit et se prit à siffler avec une insouciance qui signifiait :

« Sait-on jamais qui vit ou meurt demain? »

Armelle méditait encore sur le geste du bouvier lorsqu'il lui parut que les merles du pays, réunis, semaient de leurs trilles l'air sonore. A l'orée d'une de ces humbles sapinières dont les arbres fracassés des tempêtes prennent au crépuscule des silhouettes fantomatiques, une noce marchait derrière ses sonneurs de binious et de bombardes qui, tournant les cornets de leurs instrumens de droite, puis de gauche, conquéraient de leurs gais pépiemens genêtraies et chenevières et faisaient monter à l'assaut des levées de terre bergères et pastours émerveillés. Le cortège des paysans bleu de roi et de leurs femmes aux châles violets, défilait au pas relevé. Les jeunes gens avaient passé leurs bras autour des cous de leurs voisins et, derrière eux, les filles, en jupes à vertugadins, se tenaient par les mains. Un long vieillard penché comme un saule pleureur conduisait la mariée; une femme imposante tenait le coude du marié, un géant à petite tête illuminée de satisfaction.

En arrivant à la hauteur de M[lle] Louanais, par respect, ces campagnards s'arrêtèrent. La mariée, quittant son père, s'approcha d'Armelle, et, suivant l'ancien usage, lui demanda

d'en recevoir le baiser qui porte bonheur, richesse et paix.

— Oh! chère petite, bien volontiers, répondit Armelle en considérant la face lisse aux prunelles d'eau claire de cette innocente villageoise.

Lorsqu'elle l'eut embrassée, elle lui retint les poignets en lui disant :

— Je te voudrais heureuse, mon enfant. Mais je ne suis pas la bonne fée qu'il faut à tes noces. C'est à ce brave garçon, bientôt ton mari, que je te recommande.

Intimidé, le mari rougit en murmurant :

— J'aurai de l'obéissance à votre parole, ma belle demoiselle.

— Belle, mon ami, reprit Armelle, c'est à ta femme qu'il te faut adresser ce compliment. Vois sa fraîcheur, sa jeunesse.

Solennel, le marié répliqua, la main levée comme s'il prêtait serment :

— Et moi, je dis que vous avez quelque chose sur votre visage, mademoiselle, qui vous met par-dessus nos filles de campagne.

Et, l'ayant saluée avec gravité, il rejoignit sa mère.

Derrière les sonneurs, repris d'haleine, qui gonflaient leurs joues comme un Borée des maîtres de la Renaissance, les paysans, frappant du pied avec la brutalité de leur race têtue, disparurent sous le couvert des chênes. Armelle ne les voyait plus qu'elle les entendait encore chanter :

Quand le gai printemps nous enchante,
O belle! chante chante chante!
On voit chez nous les tourterelles
Roucouler d'amour aux tourelles
O belle! chante chante chante!
Et sur les routes les demoiselles
O belle! danse danse danse!
Sautent aux bras de leurs époux.
Dansons, amis, car l'air est doux
Demain pleuvra
Tantôt mourra!

« ... Il existe donc des gens quelquefois heureux, » pensait Armelle qui s'était appuyée un instant contre l'un de ces petits calvaires chenus de lichens, multipliés sur les sentiers de Bre-

tagne qu'ils spiritualisent de leurs stations mélancoliques et tendres.

Elle reprit sa promenade sans but parmi les verdures délivrées de la brume mais encore argentées par la rosée. En contrebas du chemin, dans une prairie élyséenne qu'entouraient d'harmonieux frênes dont les basses branches couvertes de feuilles éclairées à contre-jour formaient des verrières d'émeraude, trois vieilles fileuses aux quenouilles placées en travers de leurs justins, de leurs bras droits tendus faisaient virer leurs fuseaux et penchaient leurs têtes blanches vers une pâtouresse aux cheveux d'un jaune de paille répandus sur les épaules. Tandis que l'humble troupeau, — jument mouchetée de vieillesse, bœufs roux, vaches pie, âne songeur, chèvre à barbiche, brebis et agneaux neigeux, — cherchaient leur vie de touffe en touffe, la fillette assise sur l'herbe tenant de la main gauche une badine, qui semblait une palme avec ses feuilles conservées, lisait un livre de piété posé sur son genou.

Cachée par le hallier d'épine-vinette, Mlle Louanais écouta l'enfant qui psalmodiait : « Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison de l'homme pût aisément les comprendre, elles cesseraient d'être merveilleuses et ne pourraient être appelées ineffables. »

— Comprends-tu ces paroles? demanda la première des fileuses à celle qui la côtoyait et qui s'écria :

— Pourquoi ne comprendrions-nous pas, quoique nous ne sachions pas regarder dans les livres? Marie-Cinthe, ma petite, continue.

D'attention, les trois vieilles cessèrent de pincer le chanvre et ouvrirent la bouche pour mieux entendre.

Les grands yeux de génisse bordés de cils roux de la pâtouresse se baissèrent sur la page :

« L'impie veut savoir, et c'est là sa perte. Il demande le salut à la science, il le demande à l'orgueil, il se le demande à lui-même, et du fond de son intelligence ténébreuse, de sa nature impuissante, sort une réponse de mort. » La bergère s'étant arrêtée respirait avec force, car elle avait lu d'une traite cette longue phrase, quand la première fileuse questionna ses compagnes :

— Cette fois, petites mères, avez-vous compris?

— Nenni, répondirent-elles.

Et la fileuse conclut tristement :

— Ces choses de Dieu nous passent la tête aussi haut que ces frênes nous toisent. Toi, Marie-Cinthe, explique-nous l'écriture.

Déjà l'enfant levée bondissait comme un chevreau. Autour d'elle sa longue crinière jaune fouettait l'air et sous sa cotte soulevée par le tournoiement, ses bas verts à chevilles rouges apparaissaient. Enfin, dans une dernière pirouette, elle s'arrêta devant une haie où elle cueillit des fleurs d'un blanc crémeux à longues hampes laineuses.

— Des bouquets-de-lait ! Les premiers ! Des bouquets-de-lait ! annonça-t-elle aux fileuses.

— Cette Marie-Cinthe sait reconnaître ses lettres dans les livres, mais elle est encore plus simple que nous, murmura la questionneuse. Bah ! y a-t-il besoin de savoir pour mourir ? Travaillons ! Moi, j'ai garni mon fuseau.

— Et moi aussi.

— Le mien est plein.

Soudain, d'un même geste vif, elles brisèrent leur fil et l'enroulèrent sur des bobines. Leurs fuseaux allégés, elles recommencèrent d'étirer le chanvre, puis de le filer avec des gestes qui rappelaient le jet des mains envoyant le grain aux sillons. Jusqu'au soir, ces trois femmes sur l'âge allaient se déplacer d'arbre en arbre, afin d'exposer leurs corps à la bienfaisante chaleur des rayons printaniers. Pour occuper leur pensée, elles ronronnaient le *Kyrie Eleison*.

« Combien j'aurais voulu que l'abbé Helléan eût assisté à cette scène ! songeait Armelle en s'éloignant avec précaution pour ne pas éveiller l'attention des fileuses. Quel thème pour un prochain prône ! L'impie veut savoir, et c'est là sa perte. Il demande le salut à son orgueil et du fond de son intelligence ténébreuse sort une réponse de mort. Me faut-il me retrouver là tout entière ? Non ! car je ne suis pas et ne veux pas être l'impie, si je suis l'orgueilleuse. »

L'instinct, qui guidait toujours Armelle hors des bas sentiers où ses regards se heurtaient aux tranchées pierreuses vers les coteaux d'où s'apercevait l'espace, la conduisit à la lande de Camoël que son tumulus dominait. De ce piédestal une Bretagne nouvelle se révéla, ce jour de mai, une Bretagne fortunée, claire et radieuse comme une terre méditerranéenne. A perte

de vue, les pommeraies, ces vignobles du Septentrion, éclataient de blancheur rosée. Ces vastes parasols de lumière changeaient le caractère du pays, ordinairement noir et bleuâtre, qui portait aux délectations moroses. Aujourd'hui, ce sol de l'éternel gémissement, couronné de ses fleurs myriadaires, riait et semblait danser. En effet, dans leurs vergers, les pommiers inclinés sur leurs frondaisons circulaires en forme de jupes semblaient les bacchantes d'une immense ivresse.

Avec un sourire ambigu, Armelle pensa :

« Que dirait l'abbé de cette joie universelle ? Ne saurait-il y reconnaître la volonté certaine de Dieu de nous accorder parfois le rire, s'il laisse souvent pleurer nos yeux ? »

Toujours dressée sur le tumulus raviné par des fouilles, Armelle cherchait une réponse à la question qu'elle se posait, lorsque des cris mêlés d'imprécations l'obligèrent à se retourner dans la direction du village dont la flèche grise seule dépassait les arbres des « pourpris. » A travers lande, entre les buissons qui la cachaient jusqu'à la taille, courait la mariée, ses bras à larges entournures de velours tendus en avant et son châle flottant comme un étendard en arrière de ses épaules. A cent mètres, derrière elle, bondissaient le marié et ses garçons d'honneur, leurs chapeaux de laine dressés et s'excitant à rattraper la jeune épouse. Plus loin s'égaillaient les invités bleus, rouges ou violets, qui semblaient des papillons.

« La dérobée ! C'est une dérobée, » se dit Armelle curieuse de cette tradition évocatrice des premiers âges du monde, la fuite de la femme devant l'homme qui doit la conquérir.

Les dents serrées entre ses lèvres ouvertes, avec une expression d'énergie désespérée, la mariée s'efforçait à maintenir sa distance.

« Me faut-il lui souhaiter d'échapper à son mari ? pensait Armelle ? Non ! petite paysanne, ne refuse pas ton bonheur qui doit être dans l'asservissement. »

Cependant, le grand mari qui sautait les ajoncs pour raccourcir son chemin arrêta net sa femme de ses poignets qu'il laissa tomber sur ses épaules et pour toute vengeance l'embrassa. Maintenant soumise entre ses bras, elle palpitait, tandis que lui-même expirait avec force l'air de son ample poitrine.

A ce spectacle Armelle étreignit ses mains.

Les parens des époux et leurs garçons et filles d'honneur les

avaient rattrapés. Tous demandèrent alors à la demoiselle du manoir de leur faire l'honneur d'assister au *Benedicite*.

Ne pouvant refuser cette invitation, Armelle les suivit.

A la limite de la paroisse et au moment d'entrer dans la commune de Noyal habitée par le marié, sous les frondaisons d'une avenue de pommiers fleuris, trois octogénaires à longs cheveux blancs touchant aux cols brodés de leurs chemises, tenaient des plats d'étain sur lesquels étaient posés du pain, du sel et les clefs de la maison qu'habiterait désormais la jeune femme. Un vieillard rompit la miche sur laquelle il jeta quelques grains de sel et la lui offrit en signe de bienvenue dans sa nouvelle paroisse. Quand elle y porta la bouche, les villageois de Noyal la « huchèrent. » Ensuite le plus vénérable de ces patriarches remit à l'épouse les clefs du logis que, gardienne fidèle, elle ne devrait plus abandonner que morte. Les vieillards s'étant alors approchés d'Armelle, la conduisirent avec une fière courtoisie vers les tréteaux dressés sur l'herbe semée de pâquerettes. Des échelles mises sur le côté et maintenues par des piquets servaient de bancs rustiques. Tous y prirent place après que la demoiselle se fut assise, et tous se relevèrent quand l'abbé Helléan, qu'ils avaient prié de venir réciter le *Benedicite*, parut à l'entrée de l'avenue. Sur les ailes de son chapeau des pétales avaient neigé et, lorsqu'il salua l'assemblée et Mlle Louanais, ils tournoyèrent au soleil avant de tomber sur l'herbe.

Tandis qu'elle souriait, charmée de ce gracieux hasard, Nicolas y parut insensible autant qu'à la splendeur de la prairie et des arbres en effervescence sous ce firmament d'*alleluia*.

L'indifférence du prêtre l'offensa et, ne pouvant oublier son ressentiment, Armelle pensa :

« Pour être un saint, faut-il donc sortir des voies de la nature? Je me sens moi-même encore païenne, puisqu'une fleur, un rayon, un parfum, un chant, la lumière et l'ombre m'exaltent ou m'abattent, me donnent espoir ou me désespèrent. »

Cependant l'abbé Helléan parut prendre conscience de son entourage, lorsqu'en considérant ses paroissiens en habits de vives couleurs, il leur dit :

— Mes chers amis, comme je me sens noir, en ma soutane, parmi votre beau bouquet de jeunesse!

Leur rire formidable prouva qu'ils n'avaient pas compris la

tristesse de sa réflexion et il baissa les paupières d'un air songeur. Émue, Armelle réfléchissait qu'aucune pensée ne pouvait être commune à ces bonnes gens et ce recteur plus isolé parmi ses ouailles qu'un navire sur l'océan. Lui et elle, seuls, parlaient le même langage. Pourquoi donc l'avait-il écartée de son existence ? Solitude affreuse parmi tant de clameurs.

S'étant placé entre les mariés, l'abbé Helléan leur prit à chacun une main qu'il pressa tendrement :

— Mes amis, prononça-t-il, vous allez me promettre de vous aimer et assister d'un grand cœur !

— C'est promis, balbutièrent-ils, la tête penchée sur la soupe brûlante d'où s'élevaient des vapeurs en couronnes.

Saisie par l'invocation de Nicolas, Armelle se répétait ses paroles avec amertume :

« Il faudra vous aimer d'un grand cœur ! Comment ose-t-il donner cet avertissement à ces époux, lui qui fuit l'amitié la plus légitime ? »

A cet instant, leurs regards s'étant croisés, comme elle le considérait avec une expression peinée, les yeux de Nicolas, d'abord troublés, s'éclaircirent, prirent la limpidité du ciel et, aurait-il semblé, sa profondeur. Encore une fois, il s'évadait vers ces espaces inaccessibles où rien ne pouvait plus le toucher des appels de ce monde.

Ses mains unies sous son menton pressé contre son rabat, le prêtre récitait d'une voix forte le *Benedicite*, lorsqu'un coup de vent fit pleuvoir des milliers de blanches corolles sur les assistans pieusement inclinés.

Quand les mariés goûtèrent leur soupe, les fleurs mêlées au bouillon de leurs écuelles les firent communier avec l'espoir et la fécondité du printemps.

***

L'une des religieuses de la Sagesse qui tenaient à la fois l'école et l'infirmerie du Guerno vint prévenir M. le recteur que Jean Tabo, son sacristain, se trouvait malade. Nicolas vit s'éloigner la sœur dont le visage demeurait presque invisible sous sa cornette. A peine savait-il son nom en religion : Sœur Marie. Récemment elle avait succédé à une autre sœur Marie endormie dans la paix du Seigneur. Elle lui était si semblable par son costume, ses manières rétrécies et la façon dont elle

portait sa tête dolente inclinée sur l'épaule, qu'en la voyant, les paysans, oubliant la substitution, s'imaginaient que leurs bonnes Sœurs possédaient une sorte d'éternité.

Aussitôt, Nicolas se rendit à la maison de Jean Tabo. Lorsqu'il entra dans la haute salle de l'ancienne gentilhommière où les tonneaux empilés emplissaient l'air de leur odeur de moût, il trouva devant le métier du tisserand, assise sur un escabeau, Armelle, un bouquet de fleurs blanches à la main. Elle sourit tristement à l'abbé en lui offrant son tabouret, unique dans la pièce. Il l'obligea à le garder. Maintenant un flot de sang colorait le beau visage de Mlle Louanais, ferme de ligne comme un camée dans ce clair-obscur favorable à sa disgrâce. Feignant de ne pas remarquer son émoi, Nicolas, tourné vers son sacristain, l'assura que sa santé lui paraissait plus satisfaisante qu'il ne le craignait.

Sa lente consomption avait encore affiné Jean Tabo, et ses cheveux blonds, comme fanés, mollissaient sur ses tempes creuses. Néanmoins, par coquetterie, il maintenait redressées ses petites moustaches dorées. Il affirma qu'il ne souffrait pas de son corps, mais d'ailleurs...

— D'ailleurs, répéta comme un écho Mlle Louanais.

Avec indifférence, le tisserand, tout en lançant la navette, car il avait repris son travail aussitôt les premières questions de son recteur posées, d'une voix qu'entrecoupait son essoufflement, expliqua que le peigne en frappant les fils faisait s'envoler des parcelles invisibles d'étoupe. Or, il savait qu'en les respirant, il y gagnait la mort. Qu'importe !

Sévèrement, Nicolas le réprimanda, quand Armelle, qui hésitait depuis quelques instans, plaça résolument dans le pichet posé sur l'embrasure de la fenêtre son bouquet de fleurs blanches

« Pourquoi se fait-elle complice de la malheureuse passion qui tue ce pauvre garçon ? » songea-t-il.

En effet, Armelle n'ignorait rien des amours désespérées de Jean Tabo, ce descendant déchu d'un gentilhomme marin.

A l'oreille du tisserand, Nicolas murmura :

— Ces fleurs vous font un mal inutile.

Baissant le menton vers son métier, Jean Tabo repartit :

— Il y a des poisons dont on vit et du pain quotidien qui fait mourir.

A cette réponse, Nicolas ferma les yeux, tandis qu'avec une expression concentrée, Armelle considérait le bouquet qu'elle venait d'apporter.

Marchant vers la fenêtre, Nicolas retira les pâquerettes du vase et reprit :

— Je vous répète, Jean, que ce sont des ciguës pour vous.

D'un ton plaintif, le tisserand protesta :

— Ah! monsieur Helléan, vous êtes prêtre, vous ne pouvez pas comprendre.

Armelle serra nerveusement son cachemire sur ses épaules.

Avec un sourire mélancolique, Nicolas replaça les fleurs dans leur vase. Après une quinte de toux, l'artisan prit un pot de colle et enduisit les fils enroulés sur son métier en disant puérilement :

— Si j'avais collé plus souvent ma filasse, l'étoupe, maintenue, se serait moins envolée.

— Puisque vous aviez un moyen d'épargner votre poitrine, reprocha Nicolas, comment n'avez-vous pas pris cette précaution?

— Pourquoi sauver ce qu'on voudrait consumé? répondit l'artisan.

Les regards de Nicolas et d'Armelle se croisèrent. L'abbé s'était composé un visage impassible, mais Armelle, craignant de laisser paraître sa vive émotion, après un bref salut, s'éloigna.

Encore quelques instans, Nicolas s'entretint avec Jean ; il ne trouvait plus ses mots ou bien, lorsqu'ils sortaient de sa bouche, ils semblaient dépouillés de leur signification et tombaient un à un, glacés, dans la salle obscure.

Le tisserand souriait d'un affreux petit sourire.

*
* *

Un garçonnet aux yeux verts bordés de cils rouges sonnait d'une clochette à travers les venelles et annonçait d'une voix dolente :

— Priez pour l'âme de Jean-Sébastien Tabo, aide-sacriste, dont l'enterrement se fera demain à neuf heures.

Le glas pleurait au vieux clocher.

Pas un être ne remuait dans les rues du Guerno. Par cette matinée de juin au ciel ouaté, il semblait que chaque villageois,

tapi derrière ses volets, n'osait bouger. Une fois de plus, l'effrayant prestige de la mort accablait ces Bretons chargés d'un incommensurable passé de deuils.

Suivant l'usage, Jean Tabo, descendu de son lit-clos, était exposé sur son banc tendu de draps sur lesquels des fleurs avaient été épinglées. Une paysanne avait posé sur les cheveux blonds du jeune tisserand une couronne de marguerites enfilées bout à bout. Les objets que Tabo avait aimés, un violon au manche recollé et au ventre noirci, une montre portant gravés une ancre marine et les lis de France, un chapeau gris à boucle d'argent et quelques bijoux, avaient été disposés sur une table à son chevet comme il en avait exprimé le vœu. Ils constituaient les souvenirs d'une destinée plus brillante, car, d'après la légende, ils lui venaient de son aïeul, Yves de Penestin-Tabo, capitaine marin sous Louis XVI.

Ainsi que la coutume l'ordonnait, les voisins de Jean veillèrent son corps. A l'aube, ces veilleurs furent avertis que Mlle Louanais consacrerait sa matinée à la garde de Jean Tabo. Quand ils la virent arriver solennelle dans la robe noire unie qui la grandissait, ils la laissèrent avec le mort. Armelle, debout, ses fines et longues mains posées en travers l'une de l'autre, le cou ployé, examina Jean avec une ardente pitié. N'avait-il pas été l'incarnation d'un roman d'amour qui, souvent, l'avait plongée dans la méditation? Le tisserand se croyait le descendant du capitaine de corvette auquel le Roi avait confié la garde du port de la Roche-sur-Vilaine contre les entreprises anglaises. Destitué à la Révolution, Tabo de Pénestin avait suivi les bandes vendéennes dans le Bocage. Dégradé par son existence misérable, le fils de cet officier épousait une paysanne, la mère de Jean. Imaginatif comme un Armoricain, le tisserand avait espéré le miracle qui lui restituerait son rang dans la société. Or, il crut ce miracle possible quand il atteignit sa vingtième année. Sa distinction native toucha la fille rêveuse d'un notaire de Nivillac, Blanche Lerne. Souvent, Jean visitait cette famille où sa politesse était appréciée. Il osa demander Blanche en mariage. Le père rit, la mère se fâcha, Blanche pleura.

Le tisserand s'en revint d'abord plus surpris que découragé, s'estimant d'un sang plus relevé que ce notaire. Les années s'écoulèrent. Parfois, lorsque son cœur manquait d'éclater, Jean

partait pour Nivillac et tournait autour de la maison de la jeune fille jusqu'à ce qu'il l'aperçût. Un soir, Blanche lui jeta par la fenêtre une fleur blanche. Il y vit le symbole de son prénom et la confirmation de sa fidélité et, à partir de ce jour, Jean entretint dans son atelier des bouquets blancs.

« O malheureux jeune homme! » pensait Armelle, et les larmes coulèrent de ses yeux.

Pleurait-elle sur l'amant infortuné étendu dans sa lividité ou sur sa propre destinée? Songeait-elle que, jamais, même des fleurs virginales offertes par un cœur chaste ne lui seraient données?

Après l'enterrement, Nicolas s'étant dépouillé des ornemens funèbres, retrouva Mlle Louanais devant la fosse de Jean Tabo, qu'un soldat retraité au masque dantesque comblait d'une terre boueuse comme un mortier. L'expression tragique d'Armelle l'émut. Sa pâleur faisait paraître plus noirs ses sourcils et les papillotes qui vrillaient sur ses tempes. La rougeur lugubre d'un foyer qui s'éteint s'apercevait au fond de ses yeux ténébreux.

D'une voix affectueuse qui commandait pourtant l'obéissance, il la pria de se retirer.

— Seriez-vous donc comme les médecins des corps? Vous éloigneriez-vous des êtres aussitôt qu'ils sont morts? lui répondit-elle.

Elle suivit pourtant Nicolas dans la grand'rue où l'aveugle innocent, qui avait vieilli, battait la mesure d'un bras débile avec des arrêts et des soupirs.

Frémissante, Armelle reprit :

— Non, vous ne pouvez me comprendre en ce moment. Quelle épouvante! Consolez-moi! Défendez-moi!

Paupières baissées et attentif à lui celer sa propre émotion, Nicolas pensait :

« Jean Tabo, quel cœur de femme plus vaste, plus douloureux, et plus compréhensif, pouvait pleurer sur ta destinée. »

Armelle répétait comme une enfant cherchant secours :

— Ne m'abandonnez pas!

— Ne pas vous laisser, ma pauvre amie?

La tendre expression de Nicolas, si rare chez cet homme austère, la toucha jusqu'aux larmes. Ne pouvant supporter la vue de ses pleurs, Nicolas voulut se retirer, mais, au lieu de

lui donner son habituelle poignée de main inerte, il lui pressa les doigts amicalement. Alors, les pleurs d'Armelle jaillirent amèrement et elle s'enfuit sous ses voiles ramenés.

Demeuré seul, Nicolas releva les yeux vers son église templière en murmurant :

— Épargnez-la, mon Dieu !

***

L'abbé Helléan vénérait son église d'avoir été contemporaine des Croisades. Pourtant, son architectuie trapue manquait d'élan.

A la tribune, l'imagination d'un imagier avait taillé dans le chêne des sibylles et une synagogue qu'un immense moine aux prunelles exorbitées surveillait du sommet de l'escalier. Dans un pilier de granit, un tronc pour les défunts se composait d'un coffre de fer forgé au Moyen Age à l'imitation d'une porte fortifiée. L'entaille pour glisser l'argent imitait la bouche édentée d'une tête de mort. Tandis que les villageois besognaient à leurs champs, pendant la journée, seul habitant de la maison de Dieu, leur recteur y goûtait une ivresse profonde. Le vent marin sur la toiture de la nef harmonisait son gémissement presque humain à ses prières.

Un après-midi, la porte du transept, si basse qu'elle obligeait à faire la révérence pour la franchir, fut ouverte avec précaution. Se glissant le long de la chapelle Sainte-Anne, l'arrivante, dont les yeux avaient une mobilité craintive, s'arrêta près d'un pilier que la projection multicolore d'un vitrail baignait de son arc-en-ciel. Agenouillé devant le maître-autel, Nicolas ne se détourna point. Au bout de quelques minutes, Armelle, prosternée, releva peu à peu son long cou d'un galbe architectural et considéra le prêtre, ses mains jointes à plat tenues à hauteur du menton, qui gardait l'immobilité d'une statue tombale dont il avait la grande allure en sa large soutane drapée ; et elle soupira :

« Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous permis de m'émouvoir pour le seul être qui ne fût seulement qu'esprit en vous? Seigneur ! j'envie Marthe et Marie que vous avez comblées. »

La cadence de l'horloge à balancier placée derrière le chœur donnait sa mesure à la quiétude de l'église. Quand devait sonner l'heure, un grondement annonçait la sonnerie qui éclatait enfin,

solennelle, imposant à Armelle le sens effrayant de sa vie éphémère. « Encore une heure de consumée, » songeait-elle en relevant les paupières sur Nicolas, dont l'agenouillement prolongé la peinait. Incapable de prier, elle attendait. Puis, après avoir considéré une dernière fois le prêtre dont le corps seul gisait là abandonné de son esprit délivré par la prière, Armelle rentrait à Kerbras, plus misérable.

... Or, il arriva vers le printemps qu'une mouchette d'un vitrail étant tombée, un rouge-gorge de la coudraie voisine s'enhardit à traverser la rose et vint se poser sur la couronne de la Vierge. Peu à peu s'accoutumant au clair-obscur de la nef, cet oiselet rendit visite aux saints des autres chapelles. Enfin, il descendit sur les bancs à pupitres et explora les casiers où le paroissien romain voisinait avec le Graduel et Vespéral contenant les vespres de Férie et les fêtes semi-doubles et simples, afin de se nourrir du pain bénit abandonné par les fidèles.

Un jour Nicolas, touché par la gentillesse de l'oiseau, le suivit dans ses évolutions. C'est ainsi qu'il découvrit Armelle à l'ombre d'un pilier. Au premier moment, elle maintint sa tête inclinée et affecta de l'ignorer ; ensuite, détestant son attitude mensongère, elle se redressa et, prenant son chemin pour quitter l'église, elle rencontra le prêtre dans l'allée centrale. Avec une simplicité de cœur qui la surprit lorsqu'elle y réfléchit plus tard, ils échangèrent quelques mots sur la fantaisie du passereau.

La semaine suivante, ayant remarqué que, parfois, le rouge-gorge ne trouvait pas de pain dans les pupitres, elle lui émietta la mie qu'elle avait apportée. Afin de rassurer ce petit quêteur, Nicolas et Armelle se reculaient sous la tribune, naïvement satisfaits lorsqu'ils le voyaient s'abattre sur la nourriture. L'oiselet accomplit le miracle de les rapprocher dans leur piété et leur tendresse d'âme. Heures ineffables! Parfois ils percevaient les modulations chromatiques du vent, le vagissement d'un enfant abandonné en son berceau, le choc d'un marteau ou l'appel guttural d'un bouvier au labour. Tous les bruits s'adoucissaient à travers les murailles romanes et reculaient l'existence quotidienne dans un domaine presque légendaire. Elle et lui ne vivaient-ils pas ainsi l'histoire très reculée d'un moine d'Ombrie et d'une vierge d'Assise?

Minutes délicieuses de prières conjuguées, le prêtre devant son autel, la pénitente à son banc. Heures de communion dans la douceur de cette nef templière.

Enfin, chaque samedi, Mlle Louanais, à l'ombre du confessionnal, découvrait son âme au prêtre. Elle se présentait la dernière, afin de laisser passer avant elle les villageoises et de n'être pas harcelée par leur impatience et leurs piétinemens.

Une porte à gros fuseaux fermait ce tribunal de la pénitence. Lorsque Nicolas était entré la première fois dans ce confessionnal, il y avait trouvé un siège de cuir, emprunté à un cabriolet par M. Burhan, ami du confortable. Une horrible lithographie espagnole, portant l'inscription : *Sagrado Corazon de Jesus*, était clouée dans les stalles.

L'abbé Helléan écoutait les plaintes d'Armelle et devinait ce qu'elle ne savait exprimer qu'en doléances confuses.

Des profondeurs de son abîme, ne criait-elle pas vers Dieu :

« Pourquoi ne suis-je pas Marie de Magdala, mais une femme de foi tiède et de grande passion ? Pourquoi me laisser sans défense contre ce que je ne pourrai rejeter qu'avec ma vie même ? Pardonnez-moi d'être plus sensible qu'intelligente, plus avide de bonheur passager que d'éternité. J'aime cette vie parce que ma croyance n'est pas assez absolue pour me permettre d'aspirer à la mort. Pauvre mortelle, l'éternité m'épouvante encore. O mon Dieu ! me condamnez-vous lorsque je traduis, suivant les besoins de ma faiblesse, les paroles de votre serviteur ? Quand il m'indique le ciel où je trouverai la seule paix qu'une déshéritée de ma sorte puisse attendre, je me révolte, car il me semble qu'il m'accable du terrible : *Requiescat in pace !* Or, je veux vivre d'abord, vivre comme tant de créatures que vous avez comblées, Seigneur ! »

Dans l'ombre de son tribunal, Nicolas, dépouillé de son humanité par sa qualité de confesseur, ne voyait plus en Armelle qu'une âme qui ne voulait pas renoncer à son infortune, parce que cette infortune lui semblait plus précieuse encore que tous les autres biens. Alors, juge pitoyable, il offrait cette victime à Dieu pour prix de son absolution.

. . . .

Le dimanche après vêpres, Nicolas se rendait à Kerbras afin d'y présenter ses hommages à Mme Anaïs Feuillanty, de semaine

en semaine plus impotente, malgré la bataille qu'elle livrait à sa paralysie, se condamnant à sinuer comme un escargot, une heure chaque jour, afin de se prouver à elle-même qu'elle n'était pas percluse.

Le manoir était précédé d'une cour enclose de hauts murs fleuris de valérianes. Accoutumée au luxe relatif de son hôtel du Méné, Mlle Louanais, depuis le jour où Nicolas avait prétexté de ses occupations pour ne plus prendre une part active à l'installation de Kerbras, avait cessé de lui accorder aucune attention. Au son de la cloche, Noémie courait au portail qu'on maintenait toujours fermé et même renforcé de traverses. Le cœur battant, Armelle, du vestibule, écoutait les pas de Nicolas frapper vivement les dalles de la cour, car il avait conservé son allure cavalière.

Pâle d'émotion, elle lui tendait la main. L'abbé décevait toujours sa tendresse par son respect cérémonieux.

Depuis quelques semaines, Nicolas l'inquiétait. Son front sculptural, dégarni sur les tempes, semblait maintenant d'ivoire jauni et dominait le visage émacié. Ses yeux, d'un feu jadis si vif, s'étaient éteints et de la cendre semblait les poudrer. De plus en plus, l'abbé se complaisait dans une sorte de vision intérieure, qui le rendait insensible aux êtres et aux aspects de son entourage. Armelle n'ignorait pas l'une de ses peines secrètes ; pas une fois Mgr de la Motte-Broons ne l'avait mandé à Vannes, et ses bras ne s'étaient jamais ouverts au prêtre trop éclatant en mérites qu'il avait condamné au lent enlizement de ce ministère rural. Dans sa chaire du Guerno, Nicolas n'avait plus ces mouvemens chaleureux qui soulevaient jadis son auditoire de la cathédrale Saint-Pierre. Son thème favori, c'était désormais le renoncement. Naguère nerveuse et nuancée, sa voix s'assourdissait et peu à peu ses prônes ressemblaient aux homélies monotones des autres recteurs de campagne.

Quelquefois, en cherchant à pénétrer la pensée de Nicolas et en croyant la découvrir, Armelle éclatait en sanglots, — sanglots d'ivresse heureuse et sanglots désespérés, car Dieu était entre eux, et l'abbé Helléan demeurait un saint.

Armelle précédait le prêtre dans l'escalier, et sa robe fanfreluchée déferlait sur chaque marche avec le bruit frais des gouttes d'eau dans une vasque. Il la suivait, la tête baissée, pensif et doux. Quand il atteignait la chambre de Mme Feuil-

lanty, il s'inclinait avec une grâce fière qui ravissait la vieille dame, férue d'étiquette. Anaïs avait observé qu'il tenait son chapeau castor en homme d'épée, le pouce sur le rebord, la paume en dessous, et qu'il le balançait inconsciemment d'une façon gracieuse. Cette particularité faisait rêver Armelle, qui se remémorait le drame obscur de l'enfance abandonnée de Nicolas.

Avec un effort qui empourprait jusqu'à ses bajoues et ridait son nez, l'infirme se soulevait de sa bergère, afin d'esquisser une révérence. Ensuite, avec solennité, elle le conviait de s'asseoir en face d'elle. Passant derrière le fauteuil de sa tante, Armelle, les mains posées sur le haut dossier, y appuyait son menton.

A travers une conversation assez plate dont Mme Feuillanty imposait le cours, Armelle et Nicolas essayaient d'échanger quelques idées. Anaïs les ramenait à sa mesure, car elle se targuait d'avoir un grand jugement.

— Quelle que soit la supériorité de votre intelligence, leur disait-elle, vous ne savez guère ce qu'est la vie. Laissez mon expérience vous l'expliquer. Pour les uns, ce sont les pleurs; d'autres acceptent; certains espèrent, — et Mme Feuillanty, éclatant de rire, termina : — et tous meurent!

D'un air impertinent, Armelle demanda :

— Certains espèrent... quoi, ma tante?

Embarrassée, Anaïs balbutia de faibles explications.

Venant à son aide, Nicolas exprima que Mme Feuillanty voulait signifier l'espoir suprême.

Armelle se récria :

— Espoir effrayant, puisqu'il suppose d'abord la mort.

— C'est vrai, la mort, murmura la paralysée avec terreur.

— Rien d'effrayant pour des gens de foi, assura Nicolas d'un ton uni.

Les prunelles chargées d'orage, Armelle éclata :

— Vous n'aimez pas la vie! La résurrection ne nous laissera pas nos corps et nos âmes d'ici-bas, et ce sont eux que je ne veux pas perdre, que je ne puis me résigner à abandonner, Même si je devais être quelque créature angélique, vous ne m'empêcheriez pas de verser des pleurs de sang sur la fin de cette pauvre vie. Non! je ne puis pas encore admettre l'abandon de ce que je suis, de ce que nous sommes, et mon imagi-

nation s'épouvante toujours du mystère terrible qui fera de nous des esprits délivrés.

Et comme, les paupières baissées, avec une expression ambiguë, il ne protestait pas contre ses paroles de révolte, elle reprit d'un ton encore plus passionné :

— Pour être d'Église, il faut avoir renoncé à ce que vous ne savez pas estimer à sa juste valeur, et c'est à Dieu même que je crie : « La mort m'épouvante, puisque dans l'au-delà je ne serai plus celle que je suis ici-bas ! »

Toujours muet, Nicolas posa sur son front ses mains fragiles, amenuisées par sa vie exclusivement spirituelle, médita quelques secondes à leur abri, puis, après quelques complimens à Mme Feuillanty, se retira.

Derrière lui Armelle descendit l'escalier, énervée, malheureuse, prête à s'excuser, à s'expliquer. En lui ouvrant le portail, elle se plaça de telle sorte qu'elle lui en rendait impossible le passage. Nicolas la salua profondément et elle dut s'écarter. Aussitôt le prêtre éloigné, elle regagna le salon d'Anaïs. L'impotente s'y traînait, les jambes ployées entre deux chaises qu'elle poussait pour se donner l'illusion qu'elle marchait encore.

— Tu vois bien, je vais mieux, Armelle. Oh ! je me sens forte encore, et je... ah ! mon Dieu !... et je...

Transie par ce spectacle, Armelle se retira dans sa chambre, une pièce en longueur percée de trois fenêtres. D'abord, elle la parcourut à grands pas, comme si cette course dérisoire lui eût permis de rattraper Nicolas.

« Sa vertu n'est que glace, » songeait-elle.

Après une amère méditation, elle conclut :

« J'oubliais, hélas ! la grêle affreuse qui me marque. Quoique prêtre, c'est un homme avec des yeux. Je lui fais horreur, et mon désespoir de perdre les faibles avantages de ma vie temporelle doit lui paraître absurde. »

Sur cette pensée, elle tomba à genoux devant son lit et cacha son visage dans la courtine.

C'était un dimanche soir, et quelques buveurs, alourdis par l'ivresse du cidre, sortirent de l'auberge du *Plat d'Étain* en chantonnant avec mélancolie. Quel paradis perdu ces paysans regrettaient-ils ?

A huit heures Noémie vint heurter la porte d'Armelle.

N'obtenant pas de réponse, la servante s'enhardit à ouvrir et se trouva devant sa maîtresse qui, bras croisés, fixait le ciel crépusculaire.

— Pourquoi m'observes-tu de la sorte? demanda Mlle Louanais réveillée de son cauchemar. Va-t'en.

Deux jours Armelle resta enfermée, provoquant jusqu'à la compassion de Mme Feuillanty, pourtant exclusivement préoccupée, depuis vingt années, de défendre pied à pied son corps contre les attaques incessantes de la vieillesse et de la maladie. Pendant ces nuits d'insomnie, Armelle, contemplant les étoiles, songeait que les cœurs sont lancés comme les astres à travers le vide infini et que la loi même du monde les fait errer sans espoir de s'unir jamais, image de l'universelle solitude des terres et des âmes.

*
* *

Les nuages de dix années avaient encore passé sur l'église templière et le velours des lichens recouvrait maintenant jusqu'aux soubassemens des contreforts. Car rien ne demeure immobile, même une seconde, des édifices centenaires qui paraissent offrir une silhouette stable au milieu des champs retournés par le versoir des charrues. Le front de Nicolas s'était gravé de traits parallèles, mais sa taille conservait toujours une sveltesse de cavalier et sa marche cette aisance impérieuse qui intimidait toujours des villageois. Plusieurs fois, le chanoine de Saint-Jacut l'avait avisé que Mgr de la Motte-Broons, quand on faisait allusion au désir que certaines personnes auraient eu de voir revenir à Vannes l'abbé Helléan balançait son index d'un geste négatif sans vouloir s'expliquer.

Un jour que le vieux chanoine intercédait plus directement, l'évêque prononça :

— Qu'il se fasse oublier.

— Plairait-il à Votre Grandeur de le voir mourir? avait reparti M. de Saint-Jacut outré.

— Dieu ne l'a pas voulu, répondit à voix basse le prélat soucieux.

Après onze ans de rectorat au Guerno, Nicolas n'avait pu se façonner à son milieu rustique. Ses confrères du canton, qui ne lui portaient guère d'amitié, ne discutaient plus sa supériorité morale, ils l'admettaient, mais la hauteur naturelle de sa cour-

toisie les glaçait. Enfin, contrariés de ne pouvoir le suivre dans ses commentaires exégétiques à leurs réunions de conférences, ils le qualifiaient d'idéologue.

Par une matinée d'avril embuée de vapeurs qui traînaient sur le sol, ayant quitté sa cure, Nicolas fut abordé par le facteur rural, vaseux jusqu'à mi-bottes au sortir des fondrières qui enfermaient le Guerno. En lisant la suscription de la lettre, il sourit comme à l'aspect d'un visage ami. Traversant le village couleur de pain bis où les mornes habitans demeurés aux logis besognaient avec lenteur, afin d'aller savourer sa correspondance, Nicolas gagna le menhir du Bilio. Cette pierre levée, ayant été chaulée, servait d'amer aux navigateurs. S'y adossant, il rompit l'enveloppe et son visage prit une expression douloureuse. Sur un papier taché par les larmes, Jean de Lamennais lui annonçait que son frère, Félicité, après avoir par ses ouvrages provoqué la rénovation religieuse de la France et fait s'incliner la catholicité française devant Rome, s'était mis hors l'Église pour laquelle il avait combattu.

Une grande peine accabla Nicolas. Pas un jour, il n'oubliait l'accueil affectueux de Félicité à la Chênaie, cet accueil qui l'avait ressuscité en donnant un but à sa vie plus isolée des autres hommes que la graine plumeuse emportée par les vents peut l'être de la tige mère. Depuis tant d'années, chaque mois, Nicolas lui écrivait ses impressions de desservant et son regret de voir ses paroissiens se laisser glisser avec indifférence vers l'éternité.

Et Lamennais répondait :

« Voyez en nos paysans une lignée qui remonte jusqu'à la nuit des âges. Comment votre volonté pourrait-elle déjà briser cette chaîne qui descend des menhirs jusqu'à nous? Soyez la goutte d'eau qui, s'unissant aux innombrables gouttes d'eau, percera le dolmen et attendrira les cœurs. »

Un jour enfin Nicolas, lui découvrant sa blessure inguérissable, lui avait offert le spectacle d'une âme qui ne pourrait plus cesser de saigner, car Dieu avait voulu que la consolation lui fût défendue afin de l'obliger à tendre son espoir par delà cette vie. Remué d'une pitié immense, Féli avait crié vers lui : « O mon ami, je pleure avec vous et je ne vous consolerai pas et je ne peux pas vous consoler. L'autre monde, le définitif, vous rétablira dans votre honneur et dans la joie, à votre

hauteur. O mon héroïque ami, acceptez mes larmes brûlantes, hélas! larmes inutiles : Je comprends, je devine, je souffre avec vous. »

Adossé au menhir, les feuillets ouverts sur les genoux, ses yeux cendrés fixés sur les marécages qui descendaient jusqu'à la mer, Nicolas méditait dans l'affliction.

« Comment cet homme délicieux, le seul qui se fût penché sur lui avec charité, pouvait-il s'être retranché de la communion des fidèles? Son intelligence n'était que flamme. Cette flamme aurait-elle tout brûlé de ce qu'elle avait éclairé? O variations de la vacillante intelligence! Tout autant que le cœur, la raison se lasserait-elle? Dans son ardente « instruction aux évêques, » Lamennais ne foudroyait-il pas les gallicans? et il bridait l'université. Plus tard, par son *Indifférence en matière de religion*, son éloquence de feu déniait toute autorité à la raison individuelle et il proposait d'accepter la vérité imposée par le consentement universel des foules. Quelle célébration des plaines auxquelles il livrait les quelques montagnes glorieuses de cette terre! A la plate multitude il sacrifiait les héros et les saints, ces éminences. Tribun chrétien, Félicité, n'osait-il pas réclamer le rétablissement de la théocratie et Rome gouvernant les peuples même dans l'ordre civil? Ensuite, étrange évolution, ses proses ultra-royalistes du *Conservateur* et du *Drapeau blanc* le contredisaient et le lis royal rougissait aux reflets de plus en plus éclatans du bonnet phrygien. Il arrachait bientôt de sa hampe le « Drapeau blanc » et Lamennais en appelait à la démocratie de ce que la royauté n'avait pu réaliser. Voici que l'ouragan des journées de Juillet l'avait emporté jusqu'à monter à l'assaut du château Saint-Ange dont il avait été le plus hardi capitaine!

Se rappelant sa longue correspondance avec Lamennais, Nicolas comprit que parfois leurs orgueils avaient communié; et parce qu'ils s'étaient crus supérieurs à la moyenne humaine, ils étaient devenus des amis fervens. Les consolations qu'ils se prodiguaient les élevaient et leurs discussions les distinguaient. Même les aveux de leurs faiblesses les attendrissaient comme des preuves de leur générosité. Mais, tandis que Nicolas acceptait de porter en silence sa croix, par sa révolte Félicité se foudroyait lui-même. Maintenant il apparaîtrait à tous les hommes comme un grand chêne découronné.

De tout l'amour qu'il avait éprouvé pour Lamennais, Nicolas le plaignit et pensa : « J'aperçois ce maître, jadis le plus aimé, le plus vénéré, le plus entouré de l'affection de l'élite française, tombant à une solitude comme la mienne. » Songeant à cette matinée brumeuse de septembre où Lamennais, le capuchon sur la tête et un bâton au poing, l'avait emmené vers Plesder, vaincu par son émotion, Nicolas se couvrit le visage.

Après un certain temps, il rouvrit des yeux étincelans et décida qu'il devait rejoindre celui qui avait été son père spirituel et comme sa famille. O joie! s'il pouvait être le consolateur après avoir été le consolé! Oui, il irait se jeter dans ces bras affectueux qui le serrèrent à l'heure la plus infortunée de sa jeunesse et il s'écrierait :

« Je suis à vous, même dans les conséquences de votre acte, car vous fûtes alors pour moi toute la douceur de la terre et je vous resterai dévoué dans votre calvaire! Je le suis, parce que vous avez voulu demeurer sincère, quand vos croyances nouvelles, préparant votre martyre, vous retranchaient de toutes les joies et vous découronnaient même de votre gloire, les hommes rencontrés par moi au Plesder vous ont abandonné l'un après l'autre. Puisque vous voilà seul, Lamennais, je viens à vous! »

Jetant un regard vers l'obscur Guerno qu'enveloppait encore comme un suaire son brouillard blanc, Nicolas eut envie de courir, de voler vers la Chênaie. Il échapperait donc enfin à ce village de boue et de nuit. Quelle ivresse! Il retrouvait la grande maison claire et l'allée des tilleuls à hautes jambes, et le salon au sopha cramoisi sur lequel le génial Lamennais, enthousiaste, annonçait les temps nouveaux et la justice du ciel.

Dominé par ces visions, Nicolas s'était mis en marche hâtive, et déjà sa paroisse s'effaçait à l'horizon violacé quand il s'arrêta, plein d'émoi.

Sa tentation grandissait : abandonner ce Guerno sépulcral et aller se réfugier définitivement à Plesder. Avouer à Lamennais toute la vérité : « Je n'en puis plus moi-même, Maître, acceptez-moi. » L'image mélancolique d'Armelle traversa son souvenir; mais, loin de l'arrêter, il s'avança plus vite vers la mer. Puis, soudain, s'immobilisant, il se contraignit après un affreux soupir à retourner vers le Guerno. A la réapparition de

son clocher qui n'était guère plus distinct qu'une volute bleue de tabac et pas plus haut qu'un épi, les yeux humides d'une infinie détresse à laquelle se mêlait une infinie douceur, il maîtrisa sa révolte et, courbé vers la terre si lente à satisfaire son vœu redoutable, lèvres serrées, il pensa :

« Tais-toi, mon âme. Accepte ! »

***

Quelques mois encore s'étaient égouttés aux sons de glas succédant à des sons de glas. Chaque après-midi, afin de visiter ses malades égaillés dans leurs métairies, Nicolas parcourait sa paroisse, pierreuse en ses coteaux, vaseuse en ses chemins, à qui l'on eût voulu faire l'aumône de la couleur, de la lumière et d'un peu de chair sur ses os.

Le romarin, humble oliban de Bretagne, parfumait l'air moite. L'abbé Helléan l'écrasant entre ses paumes le respirait. Cette délicate sensualité ramenait quelquefois sa pensée vers Armelle, seule douceur de son existence.

L'année précédente, Anaïs Feuillanty était morte. Une heure avant d'expirer, cette veuve énergique avait noté les événemens de sa vie, strict examen de conscience où elle s'était jugée sans indulgence. Puis, de l'index, car elle ne pouvait plus parler, elle avait écrit dans la paume ouverte de sa nièce : A Dieu !

Maintenant, Armelle vivait seule dans le manoir qui sonnait le vide dans ses pièces à peine meublées, car l'hôtel du Méné conservait presque tout le mobilier paternel. Elle estimait qu'il n'eût pas été bon de l'arracher à l'atmosphère où il continuait de maintenir le souvenir du défunt. Privée de son confort et, pourrait-on dire, de sa permanente amitié, Armelle, dans la nudité indifférente de Kerbras, vivait avec l'unique sentiment de Nicolas et la piété dont il lui avait inspiré le goût. L'abbé, plus indulgent avec les ans, avait accepté son amitié avec une prudence qui lui avait concilié le respect de ses paroissiens.

Ce jour de printemps, lorsque, au retour de sa promenade, Nicolas pénétra dans son église, le soleil en rajeunissait les paremens de granit ocellés de délicieuses moisissures nuancées comme des plumes de paon. S'avançant vers la clôture du chœur formée d'une ferronnerie en fleurs de lis, il sourit. En côté du maître-autel, Armelle ravivait d'un pinceau léger l'or

des chanfreins de la menuiserie. Une Sœur de la Sagesse, au visage effacé sous la vaste corolle de linge blanc de sa coiffe, lui offrait le vase empli de poudre métallique. Mlle Louanais en robe d'indienne rayée dont la jupe s'évasait autour d'elle, ses cheveux noirs en bandeaux, sauf deux repentirs dont les grappes retombaient à moitié des joues, absorbée par son travail, ne l'avait pas aperçu. Elle lui apparaissait de profil, bras levés vers la corniche qu'elle restaurait et son cou long d'une blancheur ambrée supportait sa tête de patricienne florentine. Un pressentiment l'avertit enfin. Son œil légèrement bridé vers la tempe et que recouvrait à demi la paupière bombée découvrit le prêtre et elle eut pour lui un délicieux sourire. Nicolas fit signe à la religieuse et à Mlle Louanais d'achever leur besogne.

Dans les combles de l'église, les moineaux mêlaient leur gazouillis à la cadence de l'horloge. De temps à autre, la brise maritime donnait une âme sonore à la nef.

Son réchampissage énervait maintenant Armelle. Enfin, elle jeta son pinceau, et la Sœur s'éloigna, glissant sans bruit. Quittant son prie-Dieu, Nicolas vint retrouver Armelle, qui considérait avec un certain dépit l'autel restauré par ses soins.

La quarante-et-unième année n'avait pas épaissi le galbe parfait de sa taille cambrée. La figure et les mains conservaient leur grâce et leur lumière et, avec le temps, les taches de la petite vérole s'étaient presque fondues dans le teint doré par la vie champêtre. Cependant, un fin réseau de rides commençait à s'entre-croiser sur ses tempes. L'éclairage vertical de l'église les accusait et Nicolas les remarqua :

« Bientôt, songea-t-il, nous serons deux vieillards. »

Depuis quelques mois, cette constatation assurait sa sérénité.

Comme elle s'excusait d'avoir peint maladroitement l'autel, il lui exprima tout au contraire sa satisfaction. Encouragée par son approbation, Armelle lui exposa qu'il fallait envoyer restaurer ce retable dont certains bas-reliefs tombaient en poudre. Afin de les examiner, ils durent passer devant le tabernacle et simultanément ils fléchirent les genoux. Une pureté intime habitait leurs cœurs. Tournant autour du retable, l'abbé Helléan disserta sur les accommodemens regrettables apportés à ce meuble exquis du XVIIIe siècle. Elle l'écoutait, charmée de lui trouver ce sens délicat de la beauté. Parfois, la religieuse passait comme un feu follet entre les piliers.

— Est-ce sœur Marie de l'Épiphanie ou sœur Marthe? demanda Nicolas. On ne lui voit pas le visage sous la cornette.

Avec un léger sourire, Armelle répondit :

— Dieu me pardonne, je n'y ai prêté moi-même aucune attention, tandis qu'elle m'aidait.

Nicolas chuchota :

— Au fait, devant Dieu, à quoi bon un nom?

A cette déclaration, Armelle émue baissa les paupières, songeant avec une pitié profonde que si la petite sœur grandissait d'avoir abandonné son nom rustique pour un saint vocable, quelle peine secrète et permanente devait être celle de Nicolas d'avoir perdu, devant les hommes et presque devant Dieu, l'illustre nom de ses ascendans?

Quand ils sortirent de l'église, des cris stridens emplirent le village muet et elle lui dit :

— Vos écoliers n'étudiaient pas tout à l'heure avec cet élan?

— Le Breton n'aime que la liberté de rêver, Armelle.

Cependant les jeunes garçons, en courant sur leurs pieds nus, entre-choquaient leurs sabots tendus à bout de bras et clamaient d'allégresse; mais de même que le sable a vite fait d'absorber l'eau, bientôt la morne campagne ensevelit leur tumulte. Ce fut à nouveau la paix des champs, et ils se séparèrent dans le silence mortel des choses.

***

Une tristesse grise et douce comme un ciel armoricain avait peu à peu transformé le caractère excessif d'Armelle.

« Il vaut mieux ces cendres sur ce foyer ardent, » pensa d'abord Nicolas.

Cette nouvelle attitude le rassurait, lui faisait espérer pour elle et pour lui des années de délectation mélancolique. Il crut en elle la femme vaincue et peu à peu son amitié s'enhardit à des témoignages humains, car il souffrait de l'affliction de M[lle] Louanais. Dans sa bonté, Nicolas se demanda s'il n'avait pas quelquefois outrepassé ses droits de prêtre? Sa morale n'avait-elle pas été parfois celle d'un pharisien? Combien il eût été plus méritoire d'avoir pour elle une pure affection! Ainsi son divin Maître en usait avec les Galiléennes.

Lorsqu'il se fut ainsi reproché son jansénisme, Nicolas résolut de témoigner à M[lle] Louanais plus d'abandon, car il la

voyait maintenant indifférente à sa destinée humaine et lui-même, maladif et prématurément usé, s'estimait un vieillard. Insensiblement leurs relations prirent un charme d'intimité discrète où ils apaisaient la soif inextinguible de leurs grandes âmes.

Parfois il pensait : « Comment ai-je pu rebuter si durement les élans de l'infortunée Armelle par la crainte qu'en se rapprochant de moi ce n'était pas seulement Dieu qu'elle cherchait? Homme de peu de foi et de faible volonté, pourquoi lui présentai-je un visage aride, alors qu'en de telles circonstances Jésus n'eût été qu'amour et charité? »

Or, il arriva qu'Armelle poursuivait des pensées parallèles; l'harmonie commençait à régner entre leurs esprits et un regard leur suffisait à démêler en eux les sentimens les plus délicats.

Elle fit donc un rêve qu'elle crut désormais réalisable.

Le lendemain de Pâques, un jour clair brillait sur les pommiers blancs. Armelle encore allègre de la grande fête de Dieu vainqueur de la mort et comme ressuscitée elle-même d'un hiver interminable, cinq mois de pluies perpétuelles, s'était acheminée vers la « grée » du Bilio dont le menhir chaulé aperçu de l'océan servait d'amer aux marins et leur signalait l'entrée du tranquille estuaire de la Vilaine. De ce lieu, le plus élevé de la paroisse, Nicolas apercevait plus de ciel et plus d'infini et, chaque fois, Armelle semblait découvrir à la limite de sa vue des raisons d'espoir. Ce lundi de Pâques, les ajoncs jaunes flamboyaient comme des milliers de cierges : c'était la brève apothéose de cette lande qui retomberait bientôt à sa verdeur noirâtre et ne dresserait plus vers le firmament bas que ses épines au lieu de fleurs. Sur les sentiers, cachées à mi-corps par les buissons d'ulex, les familles endimanchées s'avançaient, le père en tête, les pannes de son chapeau soufflées par la brise maritime, sa femme élargie par sa jupe à vertugadin derrière lui et leurs enfans s'égrenaient par âges et par tailles. Nulle joie chez ces Armoricains au repos; la résignation et la gaucherie de limoniers qui, tout à coup retirés de leurs chariots et délivrés de l'effort, titubent surpris de leur liberté. L'Atlantique invisible derrière les marécages, de ses déferlemens semblait imposer sa mesure aux battemens de cœur des nostalgiques promeneurs.

La première arrivée au menhir, Armelle s'y était adossée. Toujours svelte avec cette sécheresse naissante qui annonçait l'œuvre des ans, elle considérait l'espace ou bien lisait un menu livre gravé au fer d'une croix sur laquelle vrillait une vigne. Elle aperçut l'abbé suivant lentement une vieille femme infirme cassée sur deux petits bâtons qui la faisaient marcher à quatre pattes. Entre ses bras Nicolas portait, — avec la maladresse d'un « grand monsieur, » aurait déclaré sa servante Jacqueline, — une tourte de pain dont la farine semée sur la croûte avait blanchi sa soutane.

A ce moment la paysanne, s'arrêtant, remercia son recteur et l'avertit qu'approchant de sa chaumière, elle pouvait désormais porter sa provision.

Avec belle humeur cette pauvresse ajouta :

— Votre complaisance mérite sa petite récompense.

Empoignant sa miche, d'un couteau de poche elle l'entama et tendant au prêtre le morceau, avec solennité elle prononça :

— Hier, vous m'avez donné l'hostie de Pâques qui est le pain du bon Dieu! Aujourd'hui, mangez ce pain du pauvre homme en souvenir de Perrine Larno.

Ayant rompu la croûte, Nicolas en offrit à Armelle la moitié et ils mangèrent en remerciant.

— Oui! oui! c'est du bon, du blanc qui fait du bien au cœur, dit joyeusement l'infirme. Je n'en mange qu'une fois l'an de cette sorte et je m'en vais vite le porter à la maison, car mon bonhomme paralysé l'attend depuis l'an dernier à même date. Ah! dame!

Cette Perrine si proche de la mort emportait gaiement son pain de vie, sautant sur la jambe qui n'était plus appuyée par sa canne et s'effondrant aussitôt après pour rebondir encore.

Quand la paysanne eut disparu, Armelle, le visage animé avec le sentiment de l'heureux hasard qui la servait, rouvrit son petit livre et sourit aux pages feuilletées. Il la considérait avec une bienveillante curiosité. Que voulait-elle lui apprendre? Enfin elle appuya son index nerveux sur une tête de chapitre et lut :

« Lorsque saint François habitait Assise, il visitait souvent sainte Claire et lui faisait de saintes instructions. Celle-ci désirait ardemment faire un repas avec lui et lui en avait fait la

demande à plusieurs reprises, mais en vain. Cependant les compagnons de saint François dirent un jour :

« — Père, vous vous montrez trop sévère à l'égard de Claire en lui refusant la grâce de prendre un repas avec vous. Rappelez-vous que ce fut à votre prédication qu'elle renonça au monde. Père, il est convenable que vous lui accordiez cette faveur.

« Et saint François suivit leur avis. »

Relevant la tête elle sourit à Nicolas qui songeait, les mains croisées, regardant l'horizon avec bonté. Comme il se taisait toujours, d'une voix intimidée et malheureuse Armelle dit que, certes, elle n'osait pas se comparer à Claire, la noble plante spirituelle de saint François ainsi qu'elle est nommée dans les *Fioretti* et cependant elle le priait d'accepter à déjeuner à Kerbras.

Douze années s'étaient écoulées depuis leur connaissance à Vannes chez le chanoine de Saint-Jacut et jamais ils ne s'étaient rencontrés dans la familiarité d'un repas. Il accepta simplement.

La joie fut lente à se manifester chez Armelle, tant elle n'espérait pas ce bonheur! Un peu plus tard, en réfléchissant qu'il allait se trouver pour elle à Kerbras, elle dut se contraindre pour ne pas chanter sa victoire.

Les naïves servantes se réjouirent comme d'un miracle de la présence du recteur à la table de leur maîtresse, et leurs coiffes voletaient comme des feux follets de l'office à la salle à manger.

Nicolas et Armelle s'étaient placés en vis-à-vis. Avec intention elle tournait le dos à la fenêtre, son visage maintenu dans une ombre favorable, tandis que Nicolas lui apparaissait éclairé de face. Jamais elle ne lui avait trouvé un aspect aussi consumé. Au-dessous du front sèchement sculpté, les arcades sourcilières formaient comme des grottes au fond desquelles luisaient les pupilles fiévreuses. Sa soutane flottait sur la mince poitrine; cependant la haute taille conservait son prestige, et l'attitude noble du recteur inclinait toujours au respect les paysans les moins sensibles. Armelle le considérait avec une tendre vénération.

Les fruits servis, Noémie se retira. Posant ses coudes en côté de son assiette, Armelle inclinait maintenant sa tête sur ses mains réunies en une attitude câline et méditative.

Rejeté sur son dossier, Nicolas, l'ayant contemplée, lui dit avec douceur :

— Dieu vous aperçoit bien belle en ce moment.

— Moi, belle ? s'exclama-t-elle haletante.

La joie et la détresse mêlées la transfiguraient. Il acquiesça d'un hochement grave du front. Peut-être, pour la première fois, examinait-il ce qu'une grande et belle affection peut mettre de beauté dans un visage blessé.

Comme l'extase d'Armelle le gênait, quittant la table, il marcha vers une fenêtre d'où s'apercevait, entre deux coteaux, une partie de l'Atlantique. Un navire à la crête moutonneuse des vagues ondulait. A gauche, quelques moulins à vent, plantés sur la « grée, » fauchaient les nuages.

Immobile, Armelle prolongeait le rêve magnifique qu'il avait fait naître par son éloge extraordinaire, le premier qu'elle reçût de lui.

Tout à coup Nicolas la sentit s'approcher et l'entendit murmurer :

— Pauvre village, comme il est touchant aujourd'hui !

Assise devant sa croisée, face au portail de Kerbras, une couturière, Pascaline, préfète de la congrégation des Enfans de Marie, considérait avec rancœur Mlle Louanais. Quand elle reprit son travail, son aiguille parut traverser la chair d'un ennemi.

Armelle et Nicolas continuaient de s'entretenir, et l'indulgence de son amie pour le Guerno charmait l'abbé, qui lui répéta les paroles prononcées à leur première entrevue chez M. de Saint-Jacut :

« Nous ne jugeons rien que d'après l'état de nos esprits. »

Elle lui demanda s'il pensait vraiment que nous ne pouvons pas même connaître la vérité des choses qui tombent sous notre examen.

— Certes ! nos sens nous trompent presque toujours, Armelle. D'ailleurs, l'art saurait-il exister sans cette illusion visuelle ?

— Ceci devient effrayant, reprit-elle. Ainsi plus nous sommes personnels et plus nous nous tromperions ?

Il s'inclina.

D'une voix pathétique, elle conclut :

— Qu'importe, si nous croyons réel, de toute la force de notre cœur, ce qui n'est qn'imagination.

Ils demeurèrent devant la fenêtre, sans parler, et peut-être l'un et l'autre ne regardaient-ils pas le paysage mais leurs âmes, ou bien le prodigieux mystère des destinées retenait-il leur examen mélancolique?

***

Depuis cinq jours, elle n'avait plus avec Nicolas que de furtives entrevues. Elle l'apercevait à sa messe du matin, puis il demeurait dans sa sacristie avec le frère qui tenait l'école du Guerno, ou bien, lorsqu'il sortait avec les fabriciens, s'il venait s'inquiéter de ses nouvelles, il retournait vite les retrouver. Dépitée, elle devait s'éloigner. Quelles préoccupations nouvelles l'absorbaient? Lorsqu'elle se rappelait le déjeuner où il lui avait fait l'aveu de sa beauté, son cœur bondissait encore de joie. De se sentir privée de sa vue et du son de sa voix, privée de ses conseils et de ses instructions qui l'affermissaient dans sa foi et la guérissaient des blessures presque quotidiennes de sa pensée malheureuse et trop active, elle se trouvait affamée à mourir.

Contre son ordinaire, ce dimanche après vêpres, l'abbé Helléan s'abstint de sa visite à Kerbras, cette visite qui composait la somme presque totale de son bonheur, chaque semaine.

Charles Géniaux.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA SYRIE FRANQUE

GESTA DEI PER FRANCOS

« Il n'y a en la mer d'Orient, écrivait au XV[e] siècle un chroniqueur, *mât sinon revêtu des fleurs de lis.* »

En fait, et bien avant que les *Capitulations* signées, en 1535, par François I[er] et Soliman, eussent officiellement consacré la situation, le Français était indiscutablement tenu, par tout le Levant, pour le représentant traditionnel de la civilisation chrétienne.

Situation privilégiée : d'où venait-elle?

Tout d'abord de ce que le « *Franc* » avait été, pendant deux siècles, le chef de la Croisade : les « *Gesta Dei* » s'étaient faits « *per Francos.* »

Mais au XV[e], au XVI[e] siècle surtout, la Croisade était depuis bien longtemps close. Si prestigieux qu'eût été le guerrier, sa conquête s'en était allée par morceaux. Pourquoi son prestige avait-il survécu à sa défaite finale, à sa dépossession totale, au point qu'après deux cents et trois cents ans, les descendans de ses sujets de jadis, — et ceux mêmes de ses vainqueurs, — agréaient le protectorat moral des petits-fils du croisé franc, dominateur éphémère?

A cette question aucun de nos *manuels* d'histoire ne répond. De beaux coups d'épée, voilà ce qu'ils racontent. Mais l'épée n'assure de durable influence que si, tel le soc d'une charrue, elle a ouvert le sillon où ont été jetées de fertiles semences. Or si l'on s'en rapporte à nos *manuels*, il apparaît bien qu'une poignée de féodaux est parvenue à établir, quelques années, d'Antioche à Jérusalem, sur une population vaincue et restée

étrangère, un gouvernement militaire, qu'elle a conquis et perdu des places, bâti des forteresses et forgé des armes, puis que le cimeterre ayant été finalement plus fort que l'épée, les principautés franques de Syrie, sans assises sérieuses, ont croulé les unes après les autres, ne laissant d'autres souvenirs que celui d'une brillante épopée. Et nos *manuels* sont certes excusables; car si je consulte ceux qui se sont penchés sur cette histoire, il semble qu'ils n'aient aperçu que les vices d'un système mal bâti, disent-ils, et condamné dès sa naissance à une existence éphémère. L'énigme subsiste.

Elle s'éclaire si, au contraire, j'ouvre les livres des spécialistes de l'archéologie, de la numismatique, de l'histoire économique tels que le baron Rey, le marquis de Vogüé, M. Gustave Schlumberger, M. Enlart, M. Heyd, si surtout je consulte les documens contemporains des princes qui régnèrent en Syrie; car je m'aperçois qu'ils y ont fait régner avec eux des institutions et des coutumes qui en valaient bien d'autres, une civilisation très originale, fruit d'une alliance singulière de l'Occident féodal et de l'Orient patriarcal et qui parut assez féconde pour que, sur le modèle qu'offrait le royaume franc de Syrie, d'autres colonies chrétiennes se soient organisées de l'Arménie à la Grèce, de Chypre à Rhodes (1).

Si le royaume de Jérusalem, en effet, n'a vécu que deux siècles à peine, il s'est survécu à lui-même dans ses filiales. C'est des premiers jours du XIIe siècle aux derniers du XVe, que, dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, ont régné des princes issus de dix de nos provinces : Lorraine, Flandre, Poitou, Normandie, Champagne, Languedoc, etc. De Chypre où M. Enlart a relevé partout les restes d'une magnifique civilisation française à l'Hellade où, dernièrement, un illustre pèlerin,

(1) Outre le magnifique *Recueil des Historiens des Croisades* (latins, grecs et arabes) que j'ai beaucoup exploité pour l'établissement d'une thèse sur *les Colonies de Terre Sainte* restée manuscrite, j'ai consulté avec fruit pour cette étude : Beugnot, *Mémoire sur le régime des terres dans les principautés franques* (Bibl. de l'École des Chartes, 3e série, t. XV). — Dodu, *Les Institutions monarchiques du royaume de Jérusalem*, 1894. — Du Cange, *Les Familles d'Outre-Mer*, publiées par Rey, 1876. — Enlart, *L'Art gothique à Chypre*, 1895. — Heyd, *Histoire du Commerce du Levant*, 1879. — Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre* 1852. — Rey, *Les Colonies franques de Syrie*, 1882. — *L'Architecture militaire des Croisés*, 1887. — Röhricht, *Regesta regni Hierosolytani*, Innsbrück, 1893. — Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, 1889. — *Les principautés franques d'Orient*, (*Revue des Deux Mondes*, 1876). — *La Prise de Saint-Jean d'Acre* (ibid. 15 juillet 1913). — Vogüé (Marquis de), *Les Églises de la Terre Sainte*, 1859.

M. Maurice Barrès, vénérait, — étonné, — à travers les « *burgs dorés,* » les traces de la plus originale des dominations, d'Arménie, où régnèrent des Lusignans, à cette île de Rhodes où l'on salue avec émotion le *bastion d'Auvergne* et les *ostels* fleuris du lis de France, il y a tout autre chose qu'une domination militaire : un régime fécond en belles et bonnes œuvres. Or de ce régime, qui a fondé notre influence aujourd'hui huit fois séculaire, la Syrie franque fut le berceau. Ce sont les *Assises de Jérusalem* qui ont ensuite régi le royaume de Chypre jusqu'au milieu du xve siècle, ce sont elles qui ont servi de modèle aux *Assises d'Antioche*, portées jusqu'en Arménie, comme aux *Assises de Romanie*, loi des principautés féodales de Grèce.

Ce qu'était ce régime en Syrie pendant les deux siècles que vécut le royaume de Jérusalem, c'est ce que je voudrais dire ici en quelques pages.

*
* *

On n'attend pas de moi le récit de la Croisade. Il est dans toutes les mémoires. Mais dès l'abord j'entends insister sur le caractère presque exclusivement *français* de l'entreprise. Car encore faut-il comprendre pourquoi le nom de *Franc* va rester en Orient synonyme d'Occidental et en quoi telle chose se justifie.

Sans doute, à la fin du xie siècle, — comme par la suite, — la Croisade entraîne vers l'Orient des armées fort composites : Anglais, Allemands, Italiens y prirent part. Ce n'en est pas moins du centre de la France, de Clermont, que part le mouvement; c'est un pape champenois, Urbain II, qui le déchaîne, un moine picard, Pierre l'Ermite, qui le propage, et si l'armée croisée ne se recrute pas seulement dans les limites de la Gaule, il est assez remarquable que les chefs des corps dits « allemands » et « italiens » sont gens de *langue d'oil* qui n'ont jamais donné leurs ordres que dans le parler de France : un Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, et un Baudouin de Flandre, comme un Bohémond et un Tancrède, princes normands de la Basse-Italie. Si nous considérons que, par ailleurs, les corps français ont pour capitaines un duc de Normandie, un comte de Chartres, un marquis de Saint-Gilles et Hugues de Vermandois, petit-fils de Hugues Capet, il faut convenir que les Orientaux ne se trompèrent point en tenant pour *Francs* les guerriers

de la Croisade et que point n'était besoin de l'apparition, par la suite, de trois rois français en Orient, Louis VII, Philippe-Auguste et saint Louis, pour que le prestige de l'entreprise rejaillît légitimement sur la France lointaine.

*
* *

Que tous ces chefs de guerre ne fussent entraînés vers l'Orient que par le prosélytisme religieux, c'est ce qu'il est difficile de croire, — et que tous brûlassent du seul désir de délivrer le tombeau du Christ, il s'en fallait.

La preuve en est que, par exemple, Tancrède, — celui-là même qui, grâce à la *Jérusalem délivrée* du Tasse, passe, assez faussement, il est vrai, pour le type du héros chrétien, — bien avant d'atteindre Jérusalem, tenta de se tailler une principauté dans Tarse, sur la côte de Cilicie; et la preuve encore que Bohémond, son oncle, autre Normand de Sicile, parvint, l'année suivante, à se faire prince d'Antioche, tandis que, s'enfonçant dans le pays de l'Euphrate, Baudouin de Boulogne y devenait comte d'Édesse. On devait voir de même Raymond de Saint-Gilles s'introniser dans Tripoli.

Jérusalem restait cependant le but suprême de la Croisade; car ce serait tomber dans une bien plus grande erreur que de dépouiller l'expédition de tout caractère idéaliste. Un Godefroy de Bouillon, — vrai type, celui-là, de chevalier chrétien, — ne se laisse point détourner de la voie où, par la bouche de ses prêtres, Dieu l'a appelé. C'est lui qui, le 15 juillet 1099, emporte d'assaut la Ville Sainte, et c'est dans l'attitude la plus dévote que le pieux soldat vient vénérer le tombeau du Christ libéré.

Mais, pendant qu'il s'allait agenouiller devant les Lieux Saints rendus au Christ, les passions humaines déjà s'agitaient dans la cité. Il fallait organiser la *conquête*.

Les ecclésiastiques qui accompagnaient l'expédition entendaient que la Terre Sainte devînt colonie d'Église; le patriarche en devait être, pour le Pape, une sorte de vice-roi. Le patriarche lui-même, Daimbert, dès le premier conseil, en formula la prétention: point de roi là où le Christ avait prêché l'Évangile et fondé l'Église. Point de roi, disaient aussi les féodaux, mais pas plus n'entendaient-ils se soumettre aux prêtres. Eux, rêvaient de faire de la Palestine une sorte de *république féodale* et nous

verrons qu'ils approchèrent d'assez près leur idéal. En tout cas, ils surent, dès le premier jour, après avoir écarté les prétentions du patriarche, empêcher qu'un « roi » fût donné à la conquête. La légende veut que Godefroy ait « refusé par modestie chrétienne de porter la couronne d'or là où le Christ avait été couronné d'épines. » L'examen des textes infirme cette pieuse tradition. Si, reconnu chef de la cité, il ne prit que le titre d'*avoué du Saint-Sépulcre*, c'est que seigneurs et prêtres étaient d'accord au moins sur ce point qu'il n'y eût point de *monarchie* de Terre Sainte. Et ils semblent avoir dicté au chef, tenu en tutelle, cette ébauche de constitution qui créait non une monarchie, mais une *oligarchie*, et dont tant de traits allaient subsister.

Aussi bien avaient-ils trouvé dans le guerrier lorrain l'homme le moins fait pour contrarier leurs projets. Cet admirable soldat du Christ, après avoir assuré sa conquête, s'endormit, d'ailleurs, l'année suivante, dans la paix du Seigneur au pied du Golgotha.

Seulement il arriva ceci : que ses vertus et ses services lui avaient valu telle autorité qu'il suffit qu'à son lit de mort il eût désigné comme son successeur son frère Baudouin, comte d'Édesse, pour que celui-ci, je dirai dans quelles circonstances, parût s'imposer. Mais Baudouin était aussi ambitieux que Godefroy était modeste. Il prit, lui, le titre de *roi* ; le *royaume* de Jérusalem était ainsi fondé, et une dynastie à qui le titre royal conférait une sorte de *primatie* sur les autres principautés de Syrie : Édesse, Antioche et Tripoli. La France d'Orient était instaurée.

UN GLACIS DE LA CHRÉTIENTÉ

La Syrie constitue, — du golfe d'Alexandrette à la presqu'île du Sinaï, — une sorte de *barrière* entre l'Orient profond et la Méditerranée. Le royaume franc allait des dernières pentes du Taurus à une ligne idéale (car la frontière ne fut jamais très fixe de ce côté) que nous pouvons tendre du port de Laris (au Sud de Gaza), au fond de la Mer-Rouge ; or du Taurus à la région de Gaza courent du Nord au Sud, parallèlement à la Méditerranée, deux chaînes dont la disposition rappelle celle de notre Jura. La chaîne occidentale, dont les plus hautes cimes atteignent 3060 mètres, est constituée, du Nord au Sud, par les

monts *Amanus*, *Akrad* et *Assariés*, le *haut Liban*, les monts plus modestes de *Galilée et de Judée;* la chaîne orientale, qui commence aux collines d'Alep, s'élève avec l'*Anti-Liban* auquel succède l'*Hermon* qui atteint 2760 mètres, les montagnes du *Transjourdain* que flanque, en plein désert d'Arabie, le massif volcanique de l'*Hauran*, la chaîne de l'*Edom* et celle du *Djébel Nebi* qui meurt au Sud à quelques lieues seulement du fond de la Mer-Rouge.

Entre les deux chaînes se creuse un fossé large de dix à vingt lieues: la vallée du *Kara Sou* où s'est fondée Antioche, celle de l'*Oronte* qui fait communiquer cette ville avec Homs, celle du *Leonte* qui s'échappe vers la mer par une faille creusée entre le Liban et le massif de Galilée, près de Tyr, celle du *Jourdain* où, entre le lac de Tibériade et la Mer-Morte, — allongés comme nos lacs jurassiens, — s'est bâtie Jérusalem, celle enfin du *Waldi el Araba* qui relie la Mer-Morte à la Mer-Rouge, dessinent le *thalweg* de ce fossé de trois cents lieues. Si fertiles que soient parfois ces vallées, elles sont trop étroites pour constituer à elles seules une colonie très riche et, entre la chaîne occidentale et la Méditerranée, la corniche, luxuriante, est trop étroite aussi pour que le royaume de Jérusalem, même avec ses annexes, pût jamais être une *Terre Promise*, encore que, trois mille ans avant, la Palestine eût paru telle aux Hébreux, captifs en Égypte. Il est clair que, pour que la conquête fût, économiquement, tout à fait profitable, elle eût dû s'étendre jusqu'à la Mésopotamie, tout au moins jusqu'à Mossoul, sinon jusqu'à Bagdad : à cette seule condition, Alexandrette eût pu devenir la métropole économique d'un État opulent où Jérusalem eût simplement gardé son rôle de métropole sainte.

Mais aux Croisés, — surtout dans les premières années du XIIe siècle, — de tels soucis ne s'imposaient point encore. D'autre part, cette double chaîne encaissant un fossé relativement étroit, coupée de passages assez rares (entre Alep et Antioche, entre Homs et Tripoli, entre Damas et Tyr), valait précisément par ce qu'elle présente, de difficultés à la pénétration. Elle était *un rempart élevé par la nature entre la Mer et l'Islam :* c'était dans les plaines de l'Arabie et de la Mésopotamie que celui-ci était né et avait grandi ; de Médine à Bagdad et à Mossoul, les grands califats s'étaient fondés ; la possession de la Syrie par les émirs sarrasins permettait seule au monde musulman l'accès, de ce

côté, à la grande Mer. En revanche, la conquête de ce rempart donnait à la Croisade toute sa signification. Des ports creusés dans la corniche méditerranéenne, Alexandrette, Latakié, Tripoli, Beyrouth, Tyr, Haïffa, Naplouse, Jaffa, Gaza, l'accès est interdit par quiconque a mis la main sur le double rempart syrien; la Chrétienté, en en reprenant possession, barrait, momentanément, la route de l'Occident à l'Islam. La Syrie serait un glacis de la Chrétienté.

Mais l'Islam ne pouvait, ne devait pas se résigner à une telle aventure; il devait incessamment tenter de forcer la barrière que, par ailleurs, il essaierait de tourner par le Sud. Devant ces essais de reprise, — prévus dès les premières heures de la conquête, — il fallait fortifier encore cette barrière naturelle, à l'abri de laquelle les marchands chrétiens utiliseraient les ports de la corniche : d'où l'édification de tant de châteaux formidables dont nous parlerons tout à l'heure, et lui assurer une défense : d'où les efforts (souvent infructueux) des princes pour constituer une armée permanente; il fallait ne jamais cesser d'en surveiller les portes, les glacis, les fossés, les abords : d'où la fondation d'une *colonie guerrière*. L'histoire de la Croisade et la géographie de la Syrie imposaient aux « Francs » un régime qui, par ailleurs, se devait inspirer des institutions d'Occident alors essentiellement militaires.

UNE RÉPUBLIQUE FÉODALE

Plus qu'aucune autre loi, celle même qui organisait proprement le gouvernement devait se ressentir de telles préoccupations.

L'armée croisée sentit d'instinct que le *Roi*, — puisque le titre s'était, après un an, imposé, — devait être purement et simplement le « *chief seigneur,* » le généralissime. C'est l'idée qui ressort du récit des premiers chroniqueurs comme du texte des lois primitives. Sauf les pouvoirs militaires, les « électeurs » de Godefroy de Bouillon étaient fort peu disposés à accorder au « chief » les prérogatives de la monarchie personnelle.

C'étaient, ces électeurs, des féodaux. Par la loi qu'ils entendaient imposer au chef seigneur s'allaient formuler et concrétiser les aspirations de la féodalité occidentale. C'est ce qui

donne aux institutions franques de Syrie un immense intérêt pour tout historien du Moyen Age.

La féodalité crut bâtir en Palestine *son* État idéal. Le *Roi*, à qui elle avait même refusé tout d'abord un titre jugé tendancieux, ne serait que le président d'une *république féodale;* élu par une aristocratie hiérarchisée, assisté dans tous ses actes par une *Cour* féodale qui ferait la loi et l'appliquerait, esclave des règles féodales dont il ne bénéficierait qu'à la condition de s'y soumettre, tel était pour les électeurs de Godefroy le chef qui siégerait sur la montagne de Sion et tel paraît bien avoir été à peu près le caractère du monarque pendant plus d'un demi-siècle, — jusqu'à ce qu'un roi intelligent et audacieux, Amaury, eût, dans la seconde moitié du XII[e] siècle, fait éclater le cadre étroit où on l'enfermait. L'*Assise du roy Amaury*, dont les historiens de la Syrie franque ont trop méconnu les conséquences, a marqué l'évolution de la royauté féodale en Terre Sainte vers la monarchie traditionnelle.

La constitution primitive fut contenue dans les *Lettres du Saint-Sépulcre*, vraisemblablement dictées au duc Godefroy par ses électeurs : ce furent les *assises* du royaume, mot qui resta au code de lois que, plus tard, après plus d'une transformation de fait, devait recueillir et rédiger le jurisconsulte Jean d'Ibelin sous le titre d'*Assises de Jérusalem*.

Le Roi devait être *élu*. En fait, il y eut toujours, — pour la forme, après les deux ou trois premiers règnes, — *élection*. Godefroy, Baudouin I, Baudouin II sont *élus* par « les grands » *(proceres)*. Mais dès la seconde élection, le principe parut altéré. Godefroy avait, nous l'avons vu, désigné son successeur : son propre frère Baudouin d'Édesse. Le corps féodal l'eût-il accepté? Je ne sais. Mais il fut servi par les circonstances. D'une part, Tancrède, devenu *prince* d'Antioche, fit mine de s'imposer, soldat jugé incommode encore que prestigieux, et, d'autre part, le patriarche Daimbert, que son échec de 1099 ne décourageait pas, réédita ses prétentions à faire du royaume un État théocratique. Au soldat comme au prêtre, les seigneurs opposèrent le vœu du saint Godefroy : ils *élurent* Baudouin; mais cette « élection » n'en était pas moins une homologation et au profit du plus proche parent du chef défunt : par là déjà le principe de l'hérédité venait altérer celui de l'élection. Par ailleurs, Baudouin, affectant de vouloir calmer l'irritation du

patriarche, se fit par lui *sacrer* et sacrer *roi*. Par là, il devenait autant que l'*élu* des hommes celui de Dieu. Et comme *roi*, il réclama l'hommage de tous les princes francs d'Orient, — ce à quoi Godefroy n'avait point prétendu. Comme, à son tour, Baudouin I devait, à son lit de mort, imposer aux électeurs pour son successeur son plus proche parent, le principe de l'élection était, dès 1118, bien compromis. N'est-ce point preuve frappante de cette substitution rapide du droit héréditaire au droit électoral que l'avènement, en 1144, d'un enfant de sept ans, Baudouin, placé sous la régence de sa mère (1)?

La loi cependant subsista, qui affirmait le caractère *électif* de la royauté. A chaque avènement, d'ailleurs, les seigneurs assemblés sous la présidence du patriarche, au « Palais de Salomon » affectent d'examiner les mérites du « candidat » et finissent par l'acclamer roi. Le patriarche le consacre au « Temple » ou ailleurs. Mais, en fait, l'hérédité est fondée.

***

Il ne s'ensuit pas que, de ce coup, la conception primitive de la royauté chrétienne de Syrie ait été modifiée. Si le Roi n'est *élu* que pour la forme, il reste longtemps sous la tutelle étroite de l'oligarchie féodale. Pendant soixante ans, tout au moins, le souverain de Jérusalem est subordonné à sa *Cour* et captif de la Loi féodale. Celle-ci se caractérise en deux mots : indépendance des hauts seigneurs vis-à-vis du Roi, dépendance étroite du Roi vis-à-vis des hauts seigneurs.

Ces hauts seigneurs, — vassaux en titre, maîtres en fait, — sont tout d'abord les princes de la Syrie.

Quatre grandes *baronnies* se partagent la *Terre Sainte : Antioche*, *Édesse*, *Tripoli* et *Jérusalem*. Les trois premières sont, *en principe*, subordonnées à la quatrième, *en fait* à peu près indépendantes. Ce sont presque des *États unis*, — parfois mal unis.

La *principauté d'Édesse* ne devait durer qu'un demi-siècle. Elle s'étendait à peu près sur la région actuellement occupée par les pachaliks de Malatia, Severek, Orfa, Marasch et Aïntab; la capitale était Édesse, ville semi-arménienne, semi-

(1) « On le fist porter à un chevalier, écrit Guillaume de Tyr, entre ses bras jusqu'au Temple por ce qu'il estoit petiz, que il ne voloit mie qu'il fust bas d'eauz, le chevalier estoit granz et levéz. »

musulmane, et la résidence des princes Turbessel, sur la rive droite du haut Euphrate. Défendue par de nombreux châteaux, la principauté était divisée en fiefs, *siries* de Bil-ai-Bir, Ramendal, Samosate, Tulupe, etc., *mouvantes* des princes d'Édesse.

Il en était de même de la *principauté d'Antioche*, gouvernée par une dynastie normande. Elle était la plus belle de la Terre Sainte, le Normand ayant, dans tous les temps, su faire fructifier un domaine. Après 1119, époque où le prince avait soumis au tribut la ville d'Alep, elle comprenait une partie de la Cilicie jusqu'à la rivière Djihoun, était limitée au Nord-Est par la principauté d'Édesse, possédait au seuil du désert oriental, au delà de la rivière Oronte les territoires d'El-Bara, de Fernie ou Apamée, de Caïpharda et de Maïra, appelée alors La Maire, et était bornée au Sud par le ruisseau et la crête, frontière du comté de Tripoli. Les seigneurs de Cirep, de Harrène, du Soudin, de Saone, de Hazart, du Sarut, de Zerdana, de Berzieh, de Caïpharda, etc., presque tous normands, étaient féaux du prince : d'Alexandrette à Latakié, celui-ci régnait sur le littoral.

Entre cette principauté et la seigneurie de Jérusalem, *la Comté de Tripoli* était entre les mains de princes languedociens. Séparée de la principauté d'Antioche par l'Ouadj-Mehica et les pentes du Djebel-Ras, bornée à l'Est par les vallées de *l'Oronte* et du *Baccar* (Bequaa), elle jouxtait, au Sud, à la seigneurie de Jérusalem sur les rives du Mahar-Ibrahim. Plus morcelée encore que la principauté d'Antioche, *la Comté* groupait les fiefs d'Archas, d'Asbaïs, de Behestin, de Besmedin, de Buissira, du Buturan, du Boutron, de Carafaïa, de la Colée, du Crat, de Gibbel Akkar, de Maraclée, du Momestre, de Nephin, de Sura, de Tortose, où s'étaient installés des croisés principalement gascons, languedociens et provençaux souvent de modeste origine.

De la *seigneurie de Jérusalem*, — domaine propre du Roi, — relevaient également des barons assez nombreux. Elle occupait la partie méridionale de la Syrie, des limites de la comté de Tripoli au Nord à la presqu'île du Sinaï et à la Mer-Rouge, tandis que, du côté du désert d'Arabie, la sirie du Krak ou de Montreal lui servait d'avant-poste avancé et formidablement fortifié. Quatre baronnies étaient immédiatement vassales du Roi : le comté de Japhe, la *princée* de Galilée, la seigneurie

de Sagette et cette sirie de Montreal, redan du royaume. Sous ces barons, douze arrière-vassaux se groupaient, le Roi n'ayant guère comme *domaine* personnel, géré par ses agens, que la ville de Jérusalem et ses environs immédiats.

Ce sont ces princes, comtes, sires qui constituaient l'état-major du corps féodal. En retour de la protection que le Roi leur accordait, ils lui devaient trois genres de services : les *services personnels :* payer sa rançon s'il était fait prisonnier (ce qui sera le cas de Baudouin II en 1124 et de Guy I en 1187) et payer ses dettes, sauf recours à la *court;* le *service d'ost,* c'est-à-dire le service militaire, et le *service de court.* En vertu du droit à l'*ost,* le Roi pouvait exiger de chaque vassal immédiat, pendant quarante jours, un certain nombre, — réglé d'avance, — de soldats qui constituaient l'armée féodale du Roi. Le *service de court* était l'assistance des vassaux au Roi dans l'exercice de ses fonctions de législateur et de justicier.

Ce devoir *d'assistance* était inscrit dans toutes les coutumes féodales. Les *Assises de Jérusalem* le définissent de telle façon qu'on s'aperçoit vite que les seigneurs ont transformé ce *devoir* en *droit.* En établissant que tout homme lige du Roi doit être jugé par ses pairs, ils ont fait de la *court le Roy* un véritable tribunal. En déclarant qu'aucune *assise* ne pourrait être modifiée ou établie que du consentement de la *court,* ils donnaient enfin à cette assemblée une puissance législative qui achevait de mettre le Roi entre les mains des hauts barons, — des très hauts barons.

C'est qu'en effet, seuls, les vassaux *immédiats* du Roi constituaient sa *court;* seuls, ils formaient son état-major militaire. C'était d'eux seuls que dépendait la loi et à eux seuls il pouvait s'adresser pour avoir une armée. On comprend que les historiens qui se sont arrêtés aux textes primitifs en aient conclu que la royauté, à Jérusalem, fut serve des seigneurs ses vassaux, et aient cherché dans cette faiblesse les causes premières de sa chute. J'indiquerai qu'elles furent fort différentes. En tout cas si, soixante ans, la royauté de Jérusalem put rester captive de ses hauts vassaux, elle s'était affranchie de ce joug quand tomba le royaume.

Le quatrième roi, Amaury, avait, en effet, soixante ans après la fondation du royaume et par un coup d'État consacré par son *Assise,* élargi à ce point les cadres de la Haute Cour, qu'il avait

transformé en une sorte de *parlementarisme* le régime étroitement oligarchique, mais, en fait, libéré sa couronne du contrôle étroit d'une poignée de hauts barons.

LE ROI AFFRANCHI

Dès lors, le roi de Jérusalem est souverain ; du pouvoir primitif qui lui a été accordé, il a gardé un trait : il est avant tout *chef d'armée*.

Les chroniqueurs insistent surtout sur cette qualité : *Rei militaris multam habens sapientiam.* (Ayant une grande science de la guerre.) Robert le Moine appelle le Roi : « le soldat des soldats, le chef des chefs. »

Tout d'abord, c'est lui qui, dans les grands périls ou en cas d'expéditions jugées nécessaires, convoque l'*ost* et le conduit. Dans les soixante premières années du royaume, les rois guerroient en conquérans ; ils ont presque toujours l'initiative des opérations. Non seulement ils arrondissent leur domaine, — Baudouin I conquérant Arsuf, Césarée, Saint-Jean d'Acre, Sidon et Beyrouth ; Baudouin II Tyr ; Foulques, Paneas ; Amaury, Ascalon, — mais ils tentent parfois, comme Baudouin I en 1115, Amaury en 1168, des incursions en Égypte. Et puis, de temps à autre, un retour offensif de l'Islam oblige à faire front, de l'invasion du calife de Bagdad en 1113 à celle de Saladin en 1187. Suppléé ou secondé par les hauts officiers, *connétable*, *maréchal*, *sénéchal*, le Roi reste le chef de l'armée.

Cette armée est composée de quatre élémens. Tout d'abord, l'élément féodal fourni par le *service d'ost*. A son appel, les vassaux de son domaine, au besoin les princes féaux, doivent amener leurs hommes dont le chiffre est réglé par le contrat féodal. Le domaine proprement dit donne au Roi 577 chevaliers, fournis par les fiefs nobles, 5025 sergens entretenus par les églises et les villes. Le comté de Tripoli doit envoyer de son côté 100 chevaliers, la principauté d'Antioche le même nombre et le comté d'Édesse peut disposer de près de 500 lances.

Mais c'est là un élément qui ne rallie les enseignes du Roi qu'en cas de *mobilisation* et n'y reste que quelques semaines. Les rois ont essayé de se créer une petite armée permanente qui fût plus en leurs mains que l'armée féodale. Ils enrôlent, moyennant fortes payes, des archers italiens et retiennent sou-

vent pour de longues années sous leurs drapeaux les soldats aventuriers, résidus des diverses croisades qui, de 1101 à 1240, ramenèrent en Orient de nouveaux guerriers d'Occident (1). C'est le second élément, étrangement cosmopolite. A cet élément ils en ajoutèrent un autre encore : les *troupes indigènes*. C'est une nécessité qui s'impose à quiconque colonise et les princes de Syrie vite assimilés, nous le verrons, aux mœurs du pays conquis, ne s'arrêtent pas longtemps aux préjugés de race : ils organisent un corps indigène, les *Turcopoles*, qui, ancêtres lointains de nos braves *tirailleurs* musulmans, font apparaître pour la première fois le turban dans les rangs d'une armée franque.

Enfin, le quatrième élément de cette armée composite et non le moins singulier est fourni par les *Ordres militaires*. Ces ordres sont trop connus pour que je m'arrête à en faire ici l'étude. On sait que, dès les premiers mois, une association de chevaliers chrétiens se fonde qui, primitivement, se voue à l'*hospitalisation* des pèlerins : c'est l'*Ordre de l'hôpital Saint-Jean* qui, bientôt, ne se contente plus de soigner les malades, mais fournit aux pèlerins forte escorte et peu à peu devient ainsi *ordre militaire*. Ces *Hospitaliers* constituent un petit corps de chevaliers constamment sous les armes, voués par le serment à la défense de la Terre Sainte, enrichis par les dons les plus généreux, forts d'une discipline que ne connaissent point les armées d'alors, maîtres de nombreux châteaux forts qu'ils savent garnir, puisque celui de Markab, bâti par eux en 1186, est occupé par une garnison de 1 000 hommes. Aussi puissant est bientôt l'*Ordre* qui, installé primitivement dans le palais bâti sur l'emplacement de l'ancien *Temple*, en a pris le nom : cet *Ordre du Temple* fondé en 1123, comme celui de *Saint-Jean de l'Hôpital*, par des chevaliers *français*, arrive vite à une force et à une richesse qui, un instant, dépassent celles des Hospitaliers. *Grand maître* de l'Hôpital et *grand maître* du Temple sont, dès le milieu du XII[e] siècle, des puissances redoutables, car seuls ils ont absolument en main escadrons et bataillons qu'une *règle*, empruntée aux ordres religieux, asservit à une discipline sévère et qu'un recrutement extrêmement rigoureux peuple de rudes soldats. Il en sera de même des *Chevaliers teutoniques*, orga-

(1) En 1147, 1172, 1179, 1191, 1197, 1217, 1239, 1240.

nisés beaucoup plus tard, en 1197, et qui, plus Allemands que Croisés, abandonneront assez vite l'Orient pour aller guerroyer les siècles suivans dans les Marches de Prusse. *Hospitaliers*, *Templiers* et plus tard *Teutoniques* sont partie intégrante de l'armée du roi de Jérusalem, — encore que celui-ci n'en ait la disposition qu'en admettant comme ses lieutenans en campagne les trois grands maîtres, toujours chevaliers de haut rang, précieux par leur valeur comme par leur pouvoir, parfois incommodes, en tout cas nécessaires. Car, tous ces élémens réunis, l'armée du royaume, même aux grands jours, dépassera rarement 40 000 hommes.

De cette armée le Roi est donc le chef reconnu. C'est lui qui déclare la guerre et l'arrête, car, seul, il peut conclure les *trêves*, — l'*Islam* autant que la *Croix* interdisant aux deux partis de conclure *la Paix*. C'est lui encore qui est maître suprême des forteresses : il en fait élever, il en fait détruire : car « bien la peut faire abattre, li rois, la forteresse, dit l'*Assise*, se il voit que (est) trop grave au reiaume celuy chasteau. »

***

Le Roi, chef d'armée et maître de la guerre, est aussi, après le coup d'État d'Amaury, législateur suprême, haut justicier; il est maître de ses finances, protecteur de l'Église.

Le Roi, dit la *Clef des Assises*, peut « faire et amender l'*Assise* » (la Loi), et quatre ou cinq textes aussi formels corroborent celui-ci. Sans doute, en vertu de la constitution primitive, ne pouvait-il faire la loi qu'avec le concours de *Commissions de la Haute Cour* et de la *Cour des Bourgeois*, et d'autres textes l'affirment. Mais l'initiative de la loi lui restait, et de règne en règne le Roi sut accroître sur ce point son pouvoir : le *Livre des Assises* n'est que le recueil des lois édictées par les souverains qui siégeaient à Sion.

Le Roi est aussi haut justicier, « *bon justicier*, dit le chapitre VIII des Assises, *et cruel justicier là où il afiert* (convient). » Il est à la vérité, assisté de sa « Cour; » mais si, au début, il semble lui être soumis, il paraît vite trancher du juge suprême et, s'il préside un tribunal, rend l'arrêt en président tout-puissant. Seulement l'intervention même de la Cour féodale, — dans l'application de la loi comme dans sa confection, — implique

l'adhésion, et, par là, un arrêt royal se fait probablement accepter de Gaza à Alexandrette à une époque où les rois de France auraient grand'peine à faire agréer leur autorité de juge suprême au delà des limites de leur domaine personnel.

Le Roi, par ailleurs, possède sans contrôle deux des plus précieux droits régaliens : il établit l'impôt et frappe la monnaie. On voit sans cesse le Roi créer ou abolir des impôts : ce sont droits de douane perçus à l'entrée des villes (la liste des objets frappés d'un droit à Saint-Jean d'Acre atteint le chiffre de 111), droits d'entrée sur les marchandises venant par mer et qu'on nommait la *Chaîne*, droits de transit acquittés par les caravanes entrant sur le Domaine royal qui faisait barrière entre l'Égypte et la Mésopotamie, fermes et monopoles, *taille* dont étaient frappés les indigènes, *capitation* payée par les sujets musulmans et juifs et enfin *aides* extraordinaires que le Roi exigeait dans les grandes circonstances des vassaux. Les produits en étaient centralisés dans la *Secrète royale*, le *bailli de la Secrète* jouant le rôle de ministre des Finances.

Que le Roi battît monnaie, les savantes études de M. Schlumberger seraient là pour en témoigner, si, par ailleurs, un texte formel des *Assises* n'affirmait même que, dans son domaine, c'était un droit exclusif : tout seigneur était « désérité » du droit de « labourer et batre monée » « por ce que nul home ne deit... fors le roi. » On a retrouvé des monnaies à l'effigie de tous les rois sauf, je crois, de Foulques Ier qui ne fut qu'une manière de *prince consort*. Elles portent généralement au revers une croix ou l'image d'un monument de la Ville sainte. Si les rois abandonnaient parfois à certains, — les Vénitiens de Saint-Jean d'Acre par exemple, — une partie de ce privilège, c'était moyennant un droit élevé qui tout à la fois enrichissait le trésor et sauvait le principe.

Enfin le Roi, protecteur de l'Église, après avoir d'abord paru son protégé (« *serai ton feal aideor et défendeor,* » disait-il au Patriarche lors du Sacre), se faisait payer sa protection par le droit d'intervenir dans l'élection des prélats. Ce droit est un de ceux que, si j'en juge par les chroniques, les souverains laissent le moins s'affaiblir. Partout s'affirme cette « seignorie en la election dou patriarche » que proclame un contemporain à propos d'une de ces élections dès le début du XIIe siècle, et Guillaume de Tyr, — le plus célèbre chroniqueur et le plus

illustre prélat du royaume, — nous montre cette prérogative s'exerçant, parfois despotiquement, à l'âge suivant. Comme il semble bien que le souverain a le droit de créer des évêchés et de présider les synodes, il jouit sur l'Église d'une influence incontestable qui, d'ailleurs, a comme contre-partie une extrême générosité, le *Cartulaire du Saint-Sépulcre* est là pour l'affirmer. Il paraît bien que, déçue dès les premières années dans ses prétentions à la domination, l'Église de Jérusalem se soit résignée à un Concordat où chacun trouvait son profit. Car si les rois protégeaient et enrichissaient l'Église, ils possédaient en elle une cliente précieuse, — la première force morale et le plus riche propriétaire du royaume. Grâce à cette entente qui ne paraît pas avoir été troublée, l'Église proclame volontiers le roi qui siège à Sion successeur de David et de Salomon contribuant par son action à faire du plus réel successeur de Godefroy, — si inféodé à l'oligarchie, — autre chose que le modeste « chief seigneur » qu'avaient rêvé les barons.

Ce roi s'est donc émancipé, et c'est un souverain. Ce souverain vit entouré d'une pompe très spéciale et le spectacle qu'offre sa cour nous fera pénétrer par le haut dans ce monde bizarre de la Terre Sainte conquise par les Francs, mais où les Francs, — selon une des lois de l'histoire, — se laissaient quelque peu conquérir par la terre conquise.

LE SOLDAT FRANC EN FACE DE SA CONQUÊTE

Il faut qu'on se représente ce qu'était le guerrier franc qui, dans les premiers jours du XIIe siècle, s'est installé dans la « terre d'Outre-Mer. »

Venu des bords de la Seine ou du Rhin, de la Loire ou de la Meuse, ce féodal a pénétré dans le monde le plus étranger qui se pût rêver à son milieu de la veille.

Ce seigneur de langue d'oil avait jadis dans son âme et son esprit beaucoup de l'âpreté des climats du Nord. C'est un homme tout d'une pièce. Chrétien, il était habitué à abominer quiconque est « infidèle, » qu'il fût l' « hérétique grec, » le « Juif immonde, » ou le « sectateur de Mahomet, » — un « païen. » Soldat enfermé dans sa *ferté* de France au centre de son fief, au-dessus de la forte glèbe, il méprisait les jeux de l'esprit, les subtilités de la politique, les manigances du commerce; il igno-

rait les raffinemens de la volupté comme les séductions du luxe et, s'il connaissait l'âpre joie de dominer, il ne savait pas le plaisir de vivre. C'est l'envers d'une âme, par ailleurs, magnifique de vaillance et d'audace. Cette âme semble, comme son armure, rigide, lourde, sombre, mais forte.

Or, le voici en face du chatoyant Orient. En cette Syrie composite il rencontre précisément des visages fort différens certes les uns des autres, mais qu'au premier moment il serait porté à confondre d'un mot : des *mécréans*.

Ce pays a gardé une partie de sa population primitive, les descendans très lointains d'Ismaël, qu'Israël a eu tant de mal à dominer dans la terre de Chanaan. La-dessus s'est étendue la couche juive, ces fils de Jacob, retenus ou ramenés autour de Sion par un douloureux amour.

Les Phéniciens, cependant, peuplent toujours, d'Alexandrette à Saint-Jean d'Acre, le littoral septentrional. Et dans le Liban une autre population syrienne autochtone habite : Maronites et Jacobites, chrétiens plus ou moins hétérogènes, tandis que l'on voit se mêler à ces tribus des Arméniens venus du Nord-Est. Sur tout ce monde, le Grec a prévalu. Il s'est glissé en ce pays et il y a même régné lorsque, de Constantinople, rayonnait sur tout l'Orient méditerranéen l'éclat des noms d'Héracléos et de Justinien.

Enfin, il y a l'*Islam :* les Arabes n'ont pas seulement conquis ce pays, ils l'ont, pendant trois siècles, pénétré de cette civilisation, méconnue de l'Occident, mais si activement entreprenante que, de Bagdad à Cordoue, de Brousse à Palerme, elle a partout laissé une trace ineffaçable. Parce que, d'Antioche à Jérusalem, les princes musulmans ont été dépossédés, la population mahométane, fabricans et savans, artistes et artisans, cultivateurs et commerçans, n'a point disparu. Elle subissait plus qu'elle ne les aimait ses émirs, chefs guerriers imposés par la force souvent, parfois différens de sang et de secte des trois quarts de leurs sujets musulmans. Ces musulmans sont restés attachés, ceux-ci à leurs ateliers, ceux-là à leurs écoles, d'autres à leurs sillons et, utiles, précieux, nécessaires, ils s'imposent. Ce qui d'ailleurs fait leur force, c'est que cette Syrie, conquise par la Croix, est enserrée, et, — s'il s'agit de certaines de ses parties, — pénétrée par le monde musulman indompté. Si Bagdad et le Caire ne sont pas si loin qu'ils ne restent menaçans, que dire d'Alep et de

Damas où demeurent des émirs qui, avec Antioche, Édesse et Tripoli voisineront plus qu'ils ne guerroieront. Et puis Sarrasins, Turcs et Arabes sont enchevêtrés avec les populations syriennes, l'intérêt journalier a lié les gens les uns aux autres, et l'on admettrait mal, — même parmi les Grecs, — que fût chassé tel médecin arabe qui dispense la santé et pas plus tel ingénieux mercanti turc, intermédiaire commode avec la Perse et l'Inde. Ce serait utopie que de vouloir faire entre ces races une discrimination.

Il faut donc qu'en attendant de s'y mêler, les Chrétiens d'Occident acceptent ces étranges sujets. A ces élémens s'en ajoute un autre qui achève de donner à cette population le caractère le plus propre, — semble-t-il, — à étonner le guerrier venu des Gaules. Ce sont les marchands italiens. Génois, Pisans, Vénitiens, ont vu dans la Croisade une magnifique *occasion :* c'est pour eux que les Francs travaillent; dans la trouée faite par les lances des compagnons de Godefroy et de Bohémond, ils n'ont pas été longs à engouffrer leurs ballots. Ils ont débarqué derrière la Croisade et, avant même qu'un Roi régnât à Jérusalem, de Beyrouth à Jaffa, fondé comptoirs et marchés. L'État s'organisait à peine que déjà ils entraient en relations étroites avec Syriens, Grecs, Juifs et Musulmans, par la pratique aussitôt établie de l'offre et de la demande. Et c'est sur ce peuple mêlé, descendans d'Ismaël et descendans d'Israël, Syriens chrétiens, Hellènes maîtres des trafics et Arabes maîtres des écoles, bergers bédouins et chasseurs du Liban, commerçans turcs et savans sarrasins, marchands d'Italie, tous gens qu'on pouvait croire indéchiffrables pour les nouveaux gouvernans, que vont régner les soldats francs, fervens chrétiens, rudes, féodaux, devenus ducs, princes et rois, chefs de la Syrie.

Mais voici où se peut étudier le mieux le phénomène d'endosmose qui, neuf fois sur dix, suit la conquête, et que, douze siècles avant, signalait déjà le poète latin, marquant d'un vers célèbre la « conquête du farouche Romain par la Grèce par lui conquise. » Et par là aussi se va affirmer l'*humanité* de ces féodaux que la voix de Pierre l'Ermite avait jetés à la Croisade. Si entiers qu'ils fussent, ils étaient hommes : si parmi eux il se rencontrait des soldats au fanatisme étroit et au cerveau obtus, il se devait trouver des hommes à l'intelligence prompte et à

l'âme accessible. Que faut-il à de tels hommes pour évoluer, sinon le contact de nouvelles réalités? Dès que le soldat de fortune se fait prince, il lui faut compter avec les réalités qui imposent la *politique* et les affaires. Et par ailleurs ces âmes que, tout à l'heure, je comparais à l'armure franque, massive et rude, elles ont presque toutes ce *défaut* qu'on trouve à la plus parfaite des cuirasses : elles méconnaissaient la volupté, l'Orient la leur révèle et les en enveloppe. Quel guerrier, si farouche soit-il, échappe à la triple suggestion de la politique, des affaires et des plaisirs? Il était fatal que la vie féodale s'accommodât promptement à la mode d'Orient.

ACCOMMODEMENS AVEC L'ISLAM

La première concession fut qu'on entra en relations avec l'Islam autrement qu'au bout des bonnes lances. Lorsqu'ils se ruaient sur l'« Infidèle, » nos guerriers eussent été surpris et sans doute indignés à la seule perspective qu'un jour viendrait où l'on accueillerait à deux pas du Sépulcre délivré les envoyés des émirs, sultans et califes. C'était le temps où Pierre l'Ermite, — moine sans aménité, — répondait aux hommes qui criaient famine : « Ne voyez-vous point les Turcs morts? C'est excellent manger, » et où, s'il faut en croire la *Chanson d'Antioche*, d'autres soldats croisés proclamaient « *mieux aimer la viande de Turcs que paon en poivrade.* »

A les trouver vaillans guerriers dans la mêlée et courtois chevaliers dans la trêve, les Francs ont conçu pour les Musulmans une estime dont ils ne se défendent pas longtemps. Retenons que ce rude guerrier de France a le caractère de sa race : il est chevaleresque, il admire le courage et presque l'aime où il le rencontre, et, s'il voit appréciée sa courtoisie, il en redouble, car il a toujours plu à tout Français de plaire, fût-ce à ses ennemis. Dès 1101, — deux ans après la prise de Jérusalem, — Baudouin a fait prisonnière, en une course au delà du Jourdain, la femme d'un grand *sheik ;* il lui a rendu la liberté et l'a fait reconduire avec honneur à son mari, tout « mécréant » qu'il fût ; le *sheik* se fait l'ami, l'allié du « *roumi.* » Dès cette époque, les rapports sont établis. La politique fortifie une disposition que la seule chevalerie a créée; car si Tancrède a envahi les domaines de Josselin de

Courtenay et de Baudouin d'Édesse, ceux-ci n'hésitent point à s'allier contre lui à l'émir d'Alep, Ridhran. C'est un précédent qui a d'assez nombreux effets. A plus forte raison, n'hésite-t-on pas d'Antioche et de Jérusalem à contracter alliance avec un « mécréant » contre un autre : Foulques I, pour ne citer qu'un cas, conclut avec le sultan de Damas traité contre les Turcs de Mossoul, puis contre l'émir d'Alep. Et les relations sont bientôt constantes. Des ambassades s'échangent. Un des futurs ennemis de la Croix, Saladin, enverra des émissaires à la cour de Jérusalem ; mais, pendant cent ans, on a vu les turbans et les burnous des légats arabes et turcs au « Palais de Salomon. » Par ailleurs, des chevaliers sont sans cesse en mission à Alep, Damas, Mossoul ou le Caire. En 1169, les Francs sollicitent et obtiennent du calife d'Égypte qu'un « commissaire, » — vrai ambassadeur permanent, — soit installé en cette ville. On apprend à s'estimer en apprenant à se connaître. Un émir raconte sa visite au roi Foulques ; celui-ci lui a dit : « On m'a rapporté que tu es noble chevalier. Je l'ignorais. — Seigneur, répond Ousâma, je suis chevalier à la façon de ma race et de ma famille. Ce qu'on admire surtout chez un chevalier, c'est d'être mince et long. » L'Angevin aux larges épaules accepte la définition, qui est presque une épigramme. Les chroniques arabes sont pleines de récits de visites cordiales aux princes francs. Et si les chroniqueurs latins en parlent moins, c'est que, écrivant pour l'Occident, peut-être préfèrent-ils laisser ignorer là-bas que la Croix abrite ces connivences.

Si des relations se sont créées avec les princes d'Orient, — ennemis de la veille et du lendemain, — à plus forte raison les princes francs sont-ils depuis longtemps réconciliés avec l'idée de traiter en sujets acceptables les « infidèles » demeurés en Syrie conquise. Il fallait vraiment que le « *fanatisme* » du croisé franc fût peu foncier pour que, si vite, cette idée se fût acclimatée. Point de massacres, les périodes de guerre closes, point même de persécutions. Les écoles et académies *arabes* restent ouvertes ; Tripoli continue à être un centre d'études coraniques, et des Latins viennent s'y initier ; on y apprend l'histoire et le droit musulmans ; la plupart des seigneurs savent parfaitement l'arabe, et servent ainsi d'interprètes entre les croisés du XIIIe siècle, de Richard Cœur de

Lion à Louis IX, et les princes d'Orient; Homfroy de Toron sert ainsi de truchement entre Richard et Malek el Adel, Baudouin d'Ibelin entre saint Louis captif et le *Soudan* d'Égypte. Et comme la science n'a pas de patrie, les Francs font appel, sur certains problèmes de médecine ou d'architecture, aux Arabes de Syrie, maîtres en ces sciences.

A plus forte raison, les comptoirs et bazars turcs restent-ils ouverts et les champs entre les mains de l'Arabe qui les cultivait. Nous avons, au sujet du régime établi, un témoignage peu récusable, puisqu'il vient d'un Musulman. Ibn Djobaïr écrit : « Entre Tebnin et Tyr, nous vîmes de nombreux villages habités par les Musulmans, *qui vivent dans un grand bien-être sous les Francs*... Les Musulmans sont maîtres de leurs habitations et s'administrent comme ils l'entendent. *C'est la condition de tout le territoire occupé par les Francs sur le littoral de Syrie*, c'est-à-dire de toutes les bourgades qui sont habitées par les Musulmans. *La plupart ont le cœur abreuvé de la tentation* (de venir s'y fixer) *en voyant l'état de leurs frères dans les cantons gouvernés par les Musulmans, la situation de ceux-ci étant le contraire du bien-être.* »

En fait, il est visible que, chez le Franc, le désir d'être aimé et l'esprit de justice, — issu de la chevalerie, — ont primé le fanatisme religieux. Il n'est point jusqu'aux Bédouins, qui, venant avec leurs immenses troupeaux de Mésopotamie en Syrie, n'y trouvent accueil et justice.

LES CLASSES DE LA « NATION SYRIENNE »

Aussi bien, ce qui frappe en tout ce régime, c'est que chaque classe a en quelque sorte sa *charte* et particulièrement sa *justice*. Certes, l'*égalité* n'existe pas entre elles : c'était une notion aussi étrangère aux gens du Moyen Age, — qu'ils fussent Latins, Germains, Slaves, Grecs ou Arabes, — que celle de la *liberté*, telle que nous la concevons. Mais on dira un jour lesquels d'eux ou de nous étaient dans la vérité. Chacun se contentait volontiers de cette *charte*, qui lui assurait, avec la liberté de la vie quotidienne, cette *justice* qui, à mon sens, est notion si supérieure à l'*égalité des droits*.

Dans l'organisation sociale de la Syrie franque comme dans son organisation politique, les problèmes imparfaitement

résolus en Occident s'étaient posés dans toute leur intégrité. Et le problème s'était résolu par l'institution d'une *échelle de classes et de races* à laquelle correspondait une série de chartes dans les limites desquelles chacun possédait *un droit*.

En haut, le Roi, les princes feudataires, les barons vassaux. J'ai dit en combien de fiefs se morcelaient les quatre grandes seigneuries, puis les baronnies éminentes. Ces seigneurs n'étaient point tous de grande extraction. Plus d'un aventurier s'était, par un heureux coup de main, taillé une seigneurie, puis, accepté comme féal par le chef seigneur, avait transmis son fief à son fils, faisant souche de *sires*. Si bien qu'un seigneur franc, étant devenu roi ou tout au moins prince, sous lui le chevalier s'était fait baron et parfois le simple écuyer seigneur. Tous, entrés dans la grande hiérarchie féodale, bénéficiaient des droits que dictait l'*Assise*, mais en en acceptant les charges. J'ai dit ce qu'étaient les uns et les autres, si nettement formulés dans le livre de Jean d'Ibelin. Peu vivaient à la cour; ayant bâti ces châteaux où je pense mener le lecteur, ils y menaient la vie guerrière et patriarcale au milieu de vassaux de toutes races.

Il y avait, nous le verrons, des châteaux sur les sommets du Liban ou des monts de Galilée; il en était qui dominaient le golfe d'Alexandrette, les ports de la Méditerranée, les bords de la Mer-Morte; la plupart surveillaient le désert inquiétant, se dressant sur les contreforts de l'Anti-Liban et du Hauran, face à l'Islam de l'Est et d'autres encore regardaient l'Égypte. Nos seigneurs ne sortaient guère de ces forteresses que pour aller battre la campagne ou bien porter leurs querelles devant la Haute Cour, — suivant les prescriptions de ses *Assises*. Ils y trouvaient leurs *pairs*. Car bientôt certaines familles s'étaient distinguées entre toutes. Elles étaient les piliers du royaume, fournissant au Roi ses conseillers, ses officiers, ses administrateurs : ils étaient chanceliers, connétables, maréchaux, maîtres des finances, juges supérieurs. A lire les chroniques de la Syrie, on voit que nulle part la noblesse ne s'était plus que là *humanisée* par la culture. Le vieux sire de Baruth dont parle Jean d'Ibelin (« mon vieil oncle, le Sire de Baruth ») était le type de ces seigneurs très civilisés : possesseur des fiefs d'Ibelin, d'Arsur, de Jaffa, de Ramleh, seigneur du port de Beyrouth (devenu Baruth), il cultivait les arts, et le droit. « Ce

beau et bon parleur » dit de lui Philippe de Navarre, *était le type de ces seigneurs de Terre Sainte dont la famille établie depuis plus d'un siècle s'était complètement nationalisée syrienne.* Car après trois générations, il y avait une noblesse chrétienne de Syrie qui, ayant conservé avec les lointains cousins d'Europe des rapports assez relâchés, avait sa personnalité propre, — supérieure en masse à celle des parens des Gaules.

Avec leurs ancêtres était venu en Asie au temps de la première Croisade tout un monde de petites gens qui, sous cette noblesse, avaient institué une *bourgeoisie* assez relevée. Il est intéressant, après un siècle, de trouver d'Antioche à Tripoli et à Jérusalem, Francs *syrianisés,* des Sourdral, des Le Jaune, des Marmendon, des Puy-Laurent, des Roucherolles, des Larminat, des Tirel, des Desmonts, des Falzhard, des Porel, des Bachelier, etc., tous nés, ainsi que leurs pères, grands-pères, en Syrie, mais qui, s'étant multipliés, formaient bien *une classe* et une classe *à droits,* — ainsi que toutes. A côté des *Assises de la Haute Cour,* code de la noblesse, nous possédons en effet les *Assises de la Cour des bourgeois,* code de la roture et charte de ces bourgeoisies organisées aussi bien à Jericho, Lydda, Saint-Jean de Sebaste, que dans les grandes villes, Beyrouth, Tripoli, Antioche, Saint-Jean d'Acre et Jérusalem. Ils étaient, eux aussi, jugés par leurs pairs et, en outre, participaient à la gestion des affaires de la cité, — si jaloux de leurs droits qu'ils ne les laissent en aucune circonstance périmer. Si, par exemple, Baudouin a rendu une ordonnance sur le nettoyage de rues, les jurisconsultes de la *Cour des bourgeois* la cassent parce qu'elle n'a pas été établie du consentement des bourgeois de la cité, — ce qui permet de conclure que le roi de Jérusalem, tout régnant qu'il soit en plein XIIIe siècle et dans le « palais de Salomon, » a moins de pouvoir que n'en aura, en plein XIXe siècle, à Paris, le baron Haussmann. Aussi un autre roi a-t-il soin, s'il établit des droits d'octroi aux portes de Jérusalem, de faire homologuer son ordonnance par quatre bourgeois qui s'appellent Porel, Bertin, Bachelier et Guillaume Strabon. Car, dit l'*Assise,* il faut au Roi en ces matières « *conseils de ses homes et de ses borgeis de la cité.* » Ainsi, bien avant les bourgeois de Paris, ceux de Jérusalem font plier les rois « *por ce que est le dreit.* »

A côté de ces *bourgeoisies,* d'autres groupes bourgeois ont aussi leurs chartes : ce sont les marchands italiens, troi-

sième élément de la population chrétienne. Ils sont venus, comme je l'ai dit, dès les premiers jours de Venise, de Gênes, de Pise. Les princes ont vite aperçu qu'eux seuls pouvaient créer entre l'Orient et l'Occident le courant commercial dont j'essaierai tout à l'heure de donner une idée. Mais il a fallu les attacher par des *privilèges*. Dans chaque ville, le groupe italien a son organisation propre, petite *colonie italienne* à laquelle Venise, Pise ou Gênes envoie un « *gouverneur* » et qui possède en pleine propriété un quartier, un marché, une église, un bain, un four, un magasin général et, sans payer de taxe, le droit de débarquer et de vendre des marchandises. Ainsi, entre *Francs* et *Italiens* était supprimé tout motif de querelle, sinon de jalousie : le *droit* était net et réglé le privilège.

* * *

Les *Grecs* étaient moins favorisés. Les Croisés latins ne les aimaient point. Ils les tenaient pour mauvais chrétiens, facilement traîtres à la foi, de connivence avec leurs ennemis et d'ailleurs hostiles, — plus que les Musulmans même, — à leur domination. Et ils n'avaient pas tort, car les Byzantins voyaient dans ces Latins des usurpateurs au même titre que les émirs et, plus que les Sarrasins même, d'insupportables brutes. Alexis Comnène avait tremblé devant les soldats de Bohémond, qui l'avaient menacé d'une révolution en pleine Byzance. Mais ces Grecs étaient partout en Syrie : ils servaient de courtiers et de truchemens, rarement sûrs, mais parfois précieux, connaissant les langues d'Orient, ayant eux-mêmes une langue dorée, aptes à mentir, mais aptes aussi à s'entremettre. Et puis quelques liens se créaient, malgré tout, entre Constantinople et Jérusalem : Baudouin III épousera Theodora, nièce de Manuel, remarié lui-même à Marie d'Antioche et c'est le *Basileus* qui forcera Nour-ed-din à mettre en liberté 6000 prisonniers francs, pris au cours de la deuxième croisade. Bref, les Grecs restent, en Syrie, sujets de l'Empire grec, pouvant se réclamer de Byzance, trop habiles pour abuser, mais prêts à jouer le Latin. Ils gardent sous ce gouvernement catholique leurs églises « schismatiques, » leurs marchés, leurs comptoirs.

Mais à ces chrétiens de seconde zone on préférait les Syriens autochtones. Ceux-là furent vraiment heureux. Presque tous, Maronites, Jacobites, Arméniens, étaient cultivateurs. Ce

fut une idée excellente que celle de les attacher avant tous à la domination latine. On entendait même en augmenter le nombre, puisque Guillaume de Tyr écrit qu'en 1115, Baudouin I fit venir d'au delà du Jourdain tous les Syriens ou Arabes chrétiens qui voulurent s'établir dans ses États, leur accordant dans Jérusalem les plus grandes franchises. La confiance en eux était telle que, placés ainsi au-dessus du Sarrasin et du Grec, ils pouvaient prêter serment en justice même contre un Franc. Les *Maronites* surtout, « une manière de gent, dit Guillaume de Tyr, que l'on appelait Suriens qui abitent en la terre de Fenice, entor la terre de Libanie, » étaient très considérés : car « preuz en armes, » ils avaient apporté grand secours aux chrétiens, ajoute-t-il, « quant ils se combatoient à nos ennemis. » Conservant leurs lois et leurs prêtres (1), ils étaient entrés dans le courant franc, bâtissant des églises à Hattoun, Meiphouk, Helta, Maad, etc., avec le style des Latins et gardant, ce qui valait mieux encore, une gratitude, qui a survécu à sept siècles, pour les dominateurs qui les avaient si amicalement traités.

Des liens assez semblables se nouaient avec les Arméniens. Cette nationalité qui résistait et devait toujours résister à l'emprise musulmane, chrétiens restés en plein Orient fidèles à l'Église de Rome, s'était sentie confirmée par l'arrivée en Syrie de l'élément latin. Les souverains de l'Arménie indépendante qui s'étaient non seulement liés par des traités, mais alliés par des mariages avec les princes chrétiens de Terre Sainte, plus particulièrement les princes d'Antioche, devaient un jour aller jusqu'à transmettre par une dernière union leur couronne aux Lusignans de Poitou. De grandes familles arméniennes, — les *Familles d'Outre-Mer* de Du Cange en témoignent, — avaient suivi l'exemple et contracté alliance avec les barons de Palestine. Il était donc naturel que les milliers d'Arméniens établis en Syrie constituassent un fond de population fidèle, traitée avec autant de cordialité que les Syriens proprement dits et par là rattachée plus étroitement qu'eux au régime franc. A côté de la Haute Cour et de la cour des bourgeois, une *cour* avait été créée, composée d'indigènes et jugeant d'après les anciens usages du pays Grecs, Syriens et Arméniens.

(1) A côté du *catholicos* arménien, il y avait, dans le seul patriarcat d'Antioche, des patriarches syriens, maronites et jacobites avec 31 évêques et archevêques des rites orientaux ; dans le patriarcat de Jérusalem, 15 prélats indigènes.

Comment s'en étonner quand, chose plus étonnante mille fois, les *Juifs* eux-mêmes, — si honnis, si méprisés, et parfois persécutés en Occident, — trouvaient, par suite du singulier phénomène que j'ai signalé, un traitement extrêmement acceptable dans le régime établi par la Croisade ? Ils étaient nombreux : rien qu'en la ville de Tyr, plus de 500 familles israélites se comptaient ; certaines industries, notamment la teinturerie, étaient exclusivement entre leurs mains dans tout le royaume, et par ailleurs une académie juive existait à Damas, une école talmudique à Jérusalem. Le régime franc ne ferma ni les écoles, ni les comptoirs, ni les synagogues. C'est à ce titre que le docteur juif El Avizzi, visitant la Palestine, trouvait en pleine prospérité l'école de Jérusalem où des rabbins francs, — si l'on peut dire, — enseignaient le Talmud. Le Juif vivait, méprisé peut-être, mais fort peu inquiété, puisque, fidèle jusqu'au bout au principe de la séparation des classes marquée par celle des justices, le régime reconnaissait l'existence de magistrats spéciaux appelés à régler les différends entre Juifs.

J'ai dit comment enfin le *Musulman* lui-même, l'odieux « mécréant » qu'on était venu « exterminer » parce que « Dieu le voulait, » avait trouvé grâce et plus que grâce, « justice » et parfois faveur. Comment eût-on maltraité ces fidèles de Mahomet quand les rois de Jérusalem formaient, nous l'avons vu, un corps militaire de musulmans, *les Turcopoles* et quand Bohémond IV d'Antioche, pour ne point citer d'autres traits, confiait à un Arabe d'origine, Mansour Ibn Nobil, la charge de *Mathesep* (préfet de police) dans une de ses cités. Aussi bien avons-nous vu de quelle existence favorisée jouissaient les Musulmans, puisque, au dire de l'un d'eux, certains de leurs congénères, restés sous le joug des émirs, allaient jusqu'à envier leur sort.

Les relations étaient telles qu'une race *métis* n'avait pas tardé à se créer. De même que l'on verra naître dans les colonies franques de Grèce cette race de *gasmoulis*, issue de Francs et de Grecs, on a vu promptement les sangs se mêler en Syrie. Les bourgeois, et même quelques seigneurs, avaient honoré de leur faveur des femmes non seulement syriennes, mais sarrasines. Les fils nés de ces rapprochemens étaient, dès la fin du XIIe siècle, assez nombreux pour former une classe. On les appelait d'abord plaisamment, puis officiellement les *Poulains*, et qui sait combien il est resté dans les populations de Syrie de

ces descendans de Francs mâtinés d'Ismaélites et d'Arabes, cousins infiniment lointains et fort inconnus d'excellens Français des Gaules?

Lorsque j'aurai dit que tout un monde d'esclaves vivait en Syrie, Nubiens, Mésopotamiens, Caucasiens, qu'y amenaient, sans aucun scrupule, les trafiquans italiens, et que tout esclave évadé qui revenait de son plein gré en se faisant chrétien, était affranchi parce que, disent les *Assises*, le territoire des seigneuries latines « *est par-dessus tout terre des francs,* » on aura tout à la fois l'impression de cette population étrangement composite, et l'idée du régime singulier où vivaient les classes et les races paradoxalement mêlées sous le sceptre d'un seigneur flamand, poitevin ou angevin, successeur de David sur la montagne de Sion, devenue presque une tour de Babel.

Ce qui en ressort, c'est d'abord un certain ordre dans le désordre, puisque seigneurs féodaux, bourgeois francs, marchands italiens, courtiers grecs, cultivateurs et artisans syriens, arméniens, juifs, musulmans et les esclaves même avaient, — ou peu s'en faut, — chacun sa charte et ses droits; c'est ensuite qu'une tolérance singulière, — plus paradoxale en cette terre où le Franc était venu combattre « les ennemis du Christ, » — régnait, dont ne bénéficiaient pas seulement des chrétiens hétérodoxes, mais jusqu'aux sectateurs du Talmud autour du Golgotha et ceux de Mahomet à l'ombre de la Croix replantée.

L'ORIENTALISATION DU FRANC

Si les idées s'étaient faites telles, — et avec elles les institutions, — on peut penser que les mœurs s'étaient à plus forte raison singulièrement modifiées dans cette société d'Occident transplantée en plein Orient gréco-musulman.

Il existe une pièce de monnaie qui, aux yeux de l'historien, vaut beaucoup plus que son poids d'or. C'est M. Schlumberger qui nous l'a fait connaître. Le besan est chrétien, car sur une des faces, on voit la figure du Christ nimbé. Sur l'autre, apparaît la figure d'un prince qui porte le costume d'Orient; sa barbe longue en pointe tombe sur les plis d'un vaste châle syrien, le *keffieh*, et autour de sa tête s'enroule le *turban*, — à la vérité surmonté de la croix. La *légende* porte en *grec* : *Le Grand Emir Tankredos*. Et ce personnage mi-grec, mi-arabe n'est autre que

ce Tancrède, chevalier chrétien passé prince, dont le Tasse a fait le héros de sa *Jérusalem délivrée.*

A ce signe, — et à bien d'autres, — on s'aperçoit que les Francs n'ont point laissé même à leurs enfans le soin de *s'orientaliser.* En fait, avant vingt ans de règne, le Franc s'est *adapté.*

Le costume s'est le premier imposé. Le climat a ici fait loi. Les guerriers croisés, étouffant sous leurs armures de fer, avaient eu tôt fait de jeter sur casques et cuirasses le *burnous* et le *keffieh* et de substituer même aux armures les fines mailles sarrasines. Installés en Syrie, ils avaient adopté les longues robes molles de soie, les turbans, les chaussures aux pointes relevées, — si répandues après un siècle, que le synode de Nicosie de 1257 devra en interdire le port tout au moins aux clercs. Les femmes s'étaient, naturellement, plus vite que les hommes, jetées sur les parures : elles avaient élu ces tuniques lâches et traînantes que les marchands venus de Perse et d'Inde leur apportaient. Ibn Djobaïr nous peint, drapée de soies voyantes, coiffée d'un vrai diadème d'Orient, une mariée noble à la *noce* de qui il assistait à Tyr en 1184. Les princes cependant ne laissaient à personne sur ce point l'avantage : lorsque Saladin envoie en 1192 à Henri de Champagne, qui règne sur Jérusalem, une tunique et un turban de soie précieuse : « Vous savez, répond le Roi, que *la tunique et le turban sont loin d'être en opprobre chez nous ;* je me servirai certainement de vos présens, » — et, de fait, le prince ne quitte point, durant son séjour à Acre, le turban envoyé par l'émir. La vue en eût étonné Godefroy, avoué du Saint-Sépulcre, et le terrible Pierre l'Ermite ! Par ailleurs, adoptant, du feu grégeois à l'arbalète, maintes armes d'Orient, les anciens compagnons de Godefroy et leurs fils portent au côté les lames recourbées à la mode orientale : ces *damas* suspendus aux cordons de soie, les Tancrède, les Foulques, les Guy de Lusignan les ont portés cinq ou six cents ans avant que d'autres preux francs, — un Lasalle, un Kléber, un Murat, un Bonaparte, — en adoptassent l'usage, du champ de bataille des Pyramides à celui du Mont-Thabor. Ainsi tout est recommencement.

Aussi bien marchands venus de l'Orient reculé et artisans de Syrie rivalisaient pour enlacer le Franc dans les mailles de la civilisation asiatique.

Pas un instant, le nouveau régime ne pensa entraver le commerce et l'industrie qui, tout au contraire, paraissent avoir

pris sous le règne des Francs un essor insolite. C'est que, jusque là, le trafic venait, — ou peu s'en fallait, — mourir au littoral. Frayant, nous l'avons vu, la voie aux entreprenans armateurs de l'Italie, les Francs les avaient de toutes les façons encouragés à faire des neuf ou dix ports du littoral autant de portes ouvertes sur l'Occident (1). Les routes qui, de l'intérieur, y acheminaient, étaient l'objet de soins éclairés : qu'on allât par les passes étroites, d'Alep à Alexandrette, d'Homs à Tripoli, de Damas à Beyrouth et à Tyr, ou encore que, de Damas, on gagnât Jérusalem, Acre, Jaffa, on empruntait les voies qui, à Alep et Damas, se raccordaient aux routes des caravanes apportant les produits de l'Asie. Une sorte d'entente avec les émirs en avait réglé la police : tel chêne imposant, le chêne de Balane, à mi-chemin entre Beit-Djemin et Belinas, marquait le point où la police franque de Tripoli prenait les caravanes des mains de la police turque de Damas. Et au XIVe siècle, Marco Polo admirait ces routes en partie créées, en tous cas bien traitées par les Francs, disparus alors depuis peu.

Denrées de l'Orient et même de l'Extrême-Orient affluaient par là à l'appel que leur faisaient les comptoirs du littoral : car d'Asie Mineure, de Mésopotamie et de Perse arrivaient les tapis moelleux, les riches tentures, les brocarts et les pierres précieuses, d'Arménie les pelleteries fines, hermine, gris, gros et menu vair, loutre et renard ; c'était des Indes que sortaient les matières alors peu connues de l'Occident, camphre, musc, aloès, poivre, ivoire, santal, perles, tandis que soie et cotons venaient de loin se ranger en ballots sur les quais des *Échelles* syriennes italianisées.

Mais la Syrie même s'était mise à décupler ses produits devant les débouchés ouverts par le règne des Francs.

Si la montagne ne fournissait guère que ces bois magnifiques (le cèdre du Liban restait plus qu'aujourd'hui debout) qui, dans l'Antiquité, avaient attiré en Syrie les conquérans d'Égypte, on avait planté sur les pentes vignes et oliviers. Les vignobles de la Syrie septentrionale étaient des meilleurs : les vins de la Liche, de Nephin et du Boutron étaient célèbres. Le vin de Jéricho méritait des éloges et c'était aux vignes d'Engadi, aux rives de la Mer-Morte, que les chevaliers de

(1) Cf. spécialement sur les ports de la Syrie franque Heyd, *Histoire commerciale du Levant au Moyen Age*. Leipzig, 1885, pp. 129-190 et 130-378.

l'Hôpital allaient prendre les boutures d'où naîtraient, plantés par eux, les vignobles, bientôt célèbres, de Chypre. Les arbres à fruits se cultivaient partout ainsi que les mûriers, tandis que canne à sucre et coton sollicitaient le planteur. Oranges, figues, amandes, sucre, vin, huile, aboutissaient aussi aux quais où, d'autre part, débarquaient les céréales et les fers d'Occident.

Autant que l'agriculture, l'industrie syrienne alimentait les comptoirs : tissus de soie de Tripoli, Antioche et Tarse, brocarts d'Antioche, verreries de Tyr, lampes, coupes, bassins, bouteilles de verre travaillées, poteries émaillées de Tyr encore, Jaffa, Beyrouth, — car c'est au XIIIe siècle que la céramique syrienne atteint son apogée, — vases de métal ciselé, armes à la mode de Damas, joyaux d'or et d'argent, chapes de tissu d'or ouvrées à Saint-Jean d'Acre, tapis dont la fabrication a été importée de Perse, étaient autant de produits dont la renommée, après cinquante ans du règne des Francs, s'était répandue en Occident, tandis que les Juifs voyaient, plus que devant, prospérer leurs ateliers de teinture de Latakyé, Tripoli, Sagette, Hébron et Jérusalem, que Tyr raffinait le sucre, Antioche, Tortose et Acre le savon, que la bière dénommée *cervoise* se brassait à Jérusalem et que, de Galilée, sortaient ces nattes de Samarie fabriquées avec le *saman* du Jourdain. Les salines de la Mer-Morte et du littoral étaient en pleine exploitation et les sires de Baruth tiraient de l'or de l'industrie du fer.

A cette industrie, le régime franc appliquait les règles alors en honneur en Occident et qui faisaient des produits ouvrés marchandises solides et loyales. C'est ainsi, pour ne citer qu'un trait, que les *Assises* obligeaient les fabricans de *cendes*, taffetas de Tyr en renom, à présenter les pièces *en blanc* au *boullage* (timbrage) avant que de les teindre, pour que fût prévenue toute supercherie, et que de pareilles règles s'étendaient aux autres ateliers, — y compris les métiers de *moires* et *camelots* de Tripoli où, au XIIIe siècle, Burchardt en comptait 4000.

De tout cela les Italiens et quelques Francs organisaient un gros trafic. Des marchés de l'intérieur (une grande foire annuelle avait lieu dans la plaine de Médan, une autre près d'Ibelin), les marchandises étaient acheminées vers ces *fondes*, sortes de bourses et de halles du commerce, — ces *fondiks* et ces *estançons*, bazars servant d'entrepôts, et enfin en grande partie vers les caravansérails (nous dirions les *docks*), des

ports. Les grandes maisons de Venise, Gênes, Florence, Pise, Marseille, étaient, sous la protection des princes francs, en relations si constantes avec les producteurs syriens que le papier des banques italiennes avait cours jusque sur les places de la Syrie insoumise, Alep et Damas. Aussi bien, une monnaie s'était créée qui empruntait à l'ambiance un caractère bien spécial : les princes, après avoir frappé des pièces avec les coins des émirs expulsés, avaient, je l'ai dit, rapidement créé une monnaie à leur effigie, portant au revers la « tour de David » ou l'église du Saint-Sépulcre, et les Vénitiens autorisés créaient des pièces du style musulman, les *sarracénats*, sur lesquelles aux légendes en l'honneur du Prophète ils substituaient, en langue arabe, des légendes à la louange du Christ, « Messie d'où nous vient notre salut, » — singulier rappel sur les lieux où Jésus avait chassé les marchands du Temple.

UNE CIVILISATION ORIGINALE

A ce nouveau trait comme à tant d'autres, on reconnaît qu'une société vraiment bien spéciale s'était fondée dans cette Syrie franque, rendez-vous de deux civilisations, de deux cultures, de deux richesses.

Ces richesses d'Asie, si elles s'écoulaient en partie vers l'Occident, demeuraient en partie aussi dans la colonie franque. C'était beaucoup pour les dominateurs que travaillaient agriculteurs et artisans d'Asie. Ces étoffes précieuses d'Orient, ces brocarts, ces fourrures d'Arménie, ces bijoux de Syrie, ces perles de l'Inde venaient fort souvent contribuer à la parure des seigneurs, transformant, nous l'avons vu, en apparence, tel sire d'Ibelin ou tel sire de Montréal en une manière d'*aga*, telle noble dame franque de Jaffa, Antioche ou Jérusalem, en une princesse des *Mille et une Nuits*. Les armes *damasquinées*, les poignards persans, les sabres turcs s'accrochaient aux panoplies d'où, pour quelque expédition, les faisait descendre tel chvalier moine ou tel capitaine franc. Ces vases précieux, de verre ciselé, de cuivre niellé ou de terre vernissée, ces hanaps, ces plats, ces assiettes que fournissaient à l'envi les ateliers de Syrie (1)

(1) Un inventaire fait à Acre en 1266 contient une énumération édifiante : aiguières, coupes et pots en or et argent, hanaps de vermeil et d'argent ornés de pierreries, barils, écuelles, douzaines de cuillers d'argent.

venaient orner les tables où se consommaient, après les venaisons des chasses du Liban arrosées des vins de la Liche ou d'Engadi, les célèbres confitures d'Asie. Les tapis épais, les chatoyantes tentures enrichissaient palais et hôtels qui, par ailleurs, s'ornaient de ces peintures, mosaïques, bassins de marbre, — objets d'émerveillement pour pèlerins et croisés survenant d'Occident.

En ces châteaux et hôtels encore se mariaient les deux civilisations, car le mobilier étant d'Orient, le cadre restait pour une grande partie d'Occident. Si c'étaient les étoffes venues de « *pays de païenisme* » qui vêtaient les murs des châteaux et jusque des églises, châteaux et églises restaient les représentans de la nouvelle ère, du style de *Francie*. Si influencés qu'ils fussent eux-mêmes par les ambiances, ingénieurs et architectes francs travaillaient à la *franque :* leurs œuvres, — châteaux, hôtels, églises, — devaient rester pour de longs siècles les témoins d'une domination qui, contrairement à ce qu'on pense communément, sut fonder et bâtir.

Le baron Rey a fait de l'architecture militaire et civile, le marquis de Vogüé de l'architecture religieuse, une étude que je ne pense point reprendre en ce cadre étroit, mais dont je veux donner quelques traits parce que, là aussi, éclate le caractère spécial de ce régime franc.

La Croisade, si elle avait amené les Francs à s'*orientaliser*, n'en avait pas moins, — à l'origine, — imprégné le régime du double caractère que jamais il ne répudiera. L'expédition était d'ordre militaire et religieux : pas un instant, les princes francs ne perdront de vue qu'ils sont des soldats et des chrétiens. Contre le retour offensif possible de l'Islam refoulé, ils établirent cette ligne de châteaux forts qui constituent bientôt la défense du royaume toujours menacé. Et, par ailleurs, venus pour faire triompher la Croix aux lieux où le Christ était né et était mort, ils entendirent que la Terre Sainte fût par eux deux fois sanctifiée, ouvrant leurs trésors pour que partout s'élevassent monastères et églises : Bethléem, Nazareth, Jérusalem, étaient, avant tous autres lieux, sacrés. Les châteaux forts étant la cuirasse de l'État, les églises en seraient l'âme.

Je ne suivrai point le baron Rey dans la description détaillée, pittoresque et attachante, qu'il nous a faite des cinquante châteaux qu'il a *reconstitués* dans un admirable recueil. Je ne pense

visiter derrière lui ni ce Tortose, château du Temple qui émerveilla Joinville, ni ce Chastel-Blanc des contreforts des monts Ansariés, ni ce château Pellerin, dressé entre Césarée et Caïfa contre un ennemi qui se serait rendu maître de la Galilée, ni Giblet, ni Saone où vécurent, deux siècles, deux familles franques célèbres dans les fastes de l'Orient latin, ni Blanche-Garde dominant, entre Jérusalem et Ascalon, la frontière d'Égypte, ni Beaufort accroché à l'une des premières croupes du Liban, ni ce Toron dont M. Schlumberger a retrouvé l'effigie gravée sur une médaille et qu'avait élevé Hugues de Saint-Omer, prince de Tabarie, ni ce Montfort, forteresse des Teutoniques qui semble un *burg* transporté des rives du Rhin en pleine Galilée, ni le château maritime de Sagette, bâti avec les pierres de l'antique Sidon, ni Maraclée, surgi dans un îlot méditerranéen, ni ces vingt châteaux des villes, ni ces formidables forteresses du Désert, Pierre du Désert, Montreal, ce célèbre *Krak des Chevaliers* où, dit Rey, « à peine quelques créneaux manquent au couronnement des murailles, » témoin hautain de l'épopée franque en pleine terre des Moabites.

A en lire la description, on voit que trois types d'architecture militaire nous sont par eux fournis. Les chevaliers de Saint-Jean restèrent les plus fidèles au style de France : remplissant de leur masse un plateau, leurs châteaux semblent des Coucy d'Orient, — sauf qu'aux architectes byzantins ils ont emprunté la double enceinte, qui, de Syrie, passera en Gaule. Les Templiers, plus orientalisés, se sont, plus que leurs frères de l'Hôpital, inspirés des forteresses musulmanes, encore qu'ils aient élevé plus haut leurs murs, creusé plus profondément leurs fossés afin de mieux défier l'escalade comme la mine, muni de herses à l'occidentale l'entrée de l'enceinte et marqué de la croix des constructions en partie sarrasines. Les seigneurs féodaux enfin ont emprunté aux deux écoles : le fond est franc, mais certains détails sont d'Orient.

Mais ce qui apparaît, c'est que ces demeures à l'extérieur guerrier, cernées de fossés, munies de doubles enceintes, flanquées de tours, dominées par le haut donjon carré, offraient un intérieur plus aimable. Là l'influence de l'Orient se révélait par des ornemens que les châteaux de France contemporains n'ont jamais présentés. Un visiteur du XIIIe siècle a vu l'intérieur du château de Beyrouth ou Baruth; il décrit la salle cen-

trale que les Ibelin, à la vérité grands amateurs de beaux-arts, venaient de faire décorer et certain pavage de mosaïque où l'image d'une eau faiblement ridée par la brise procurait une impression de fraîcheur, tandis que, sur la voûte peinte, se jouaient des nuages dans un azur céleste; il dépeint la piscine de marbre où « un dragon paraissait dévorer des animaux peints en mosaïque et lançait en l'air une gerbe d'eau, » le fond du bassin semblant émaillé de fleurs éclatantes. Rey a trouvé dans les châteaux de Césarée et de Margat des traces de lambris en bois précieux et des peintures à fresque, et il ne saurait faire doute que des tentures et des tapis opulens couvraient murs et pavé.

Mais c'était surtout dans les hôtels qu'habitaient, dans les cités, seigneurs et bourgeois, que le luxe se donnait carrière. Sur les rues étroites et parfois couvertes, reliées par des galeries voûtées (1) s'élevaient des hôtels beaucoup plus pareils à ceux de l'Italie, rapporte Herman Corner, qu'aux demeures d'Ile-de-France : quelques-uns paraissent avoir rappelé les palais à créneaux de Florence, mais l'intérieur était encore plus que celui des châteaux accommodé à une vie de luxe : les escaliers, généralement extérieurs, s'ornaient de rampes ouvragées; l'art syro-arabe avait répandu ses trésors dans les salles et galeries qui devaient, par leur composite, donner l'impression singulière que font sur nous les restes admirables des édifices siciliens du XIIe siècle. En tout cas, si l'on allait visiter, en son hôtel d'Acre ou de Beyrouth, le comte de Césarée ou le prince de Galilée, le décor qui accueillait l'hôte rappelait certainement plus, avec ses galeries aux pierres ciselées, ses vitres colorées, ses draperies éclatantes, ses tapis de haute laine, le palais d'un émir que la sombre demeure jadis abandonnée par l'aïeul pour suivre à la Croisade Hugues de Vermandois ou Robert Courte-Heuse (2).

Les édifices religieux eux-mêmes s'imprégnaient dans une certaine mesure de cet exotisme. Cependant les architectes étaient, là plus qu'ailleurs, restés fidèles au style de France qui

(1) Le *souk* de Jérusalem est formé de trois grandes galeries en ogives bâties par les Francs, communiquant par des passages latéraux qui s'appelaient, au XIIe siècle, *marché aux Herbes*, *rue Couverte* et *rue Malcuisant* ou *Malcuisinat*.

(2) Vilbrandt d'Oldenbourg nous décrit une maison d'Antioche d'un luxe tout pareil à celui qu'il nous fait admirer dans le château des Ibelin de Beyrouth.

alors était le roman; car ce n'est guère qu'à Chypre, au XIV[e] siècle, que le gothique français fleurira.

Les croisés n'avaient trouvé debout dans la Ville Sainte qu'une église chrétienne, *la Résurrection* et qu'un monastère chrétien, *Sainte-Marie*, échappés par miracle à la destruction. Godefroy n'eut le temps que de réorganiser l'église (1); ce fut son successeur qui fonda couvens et sanctuaires : à son appel les Bénédictins s'établirent dans la vallée de Josaphat, à Sainte-Marie Latine, à Sainte-Anne, sur le Mont-Thabor, les Augustins dans l'église du Saint-Sépulcre. Les murs blancs aux pures colonnes, aux lignes sévères s'élevèrent. S'ils laissaient subsister églises grecques, synagogues et mosquées, princes et seigneurs édifièrent à l'envi des églises chrétiennes à Tyr, Sidon, Beyrouth, Djebeil, etc., tandis que les Italiens fondaient leurs sanctuaires nationaux. « On a peine à concevoir comment le travail, sans cesse interrompu par la guerre, a pu être aussi fécond, » écrit le marquis de Vogüé, revenant de son voyage d'exploration à travers cette « multitude d'édifices dont les ruines jonchent encore le sol (2). » Quelques-uns restent debout; ce sont les églises converties en mosquées comme ce Saint-Jean où Vogüé n'avait pu pénétrer, mais que, cinquante ans après, M. Enlart put visiter et qu'il nous décrit; Allah a eu beau s'installer chez saint Jean, cette mosquée a donné au visiteur l'impression que lui prodiguaient les cent églises de Chypre qu'il nous a révélées: *l'air de France :* l'abside est d'Auvergne. « Joli modèle de petite cathédrale de colonie, peu coûteuse, élégante, solide et pratique (3). » Elles étaient pareilles, ces églises qu'a reconstituées Vogüé : la Madeleine, Sainte-Croix, Sainte-Anne, Saint-Jacques le Mineur de Jérusalem, cathédrale de Djebeil, Saint-Georges de Lydda, Saint-Jean de Sébaste, Saint-Jérémie de Kariath el Enab, etc. Seulement dans ces murs au style pur d'Occident, un faste oriental se déployait : des seigneurs vêtus des brocarts de Bagdad aux prêtres officiant sous les lourdes chapes d'or ouvrées de Saint-Jean d'Acre, tous étaient redevables à l'Orient de leurs costumes, tandis que les soies molles suspen-

(1) La Terre Sainte était divisée en 2 patriarcats. Dans celui d'Antioche on comptait 4 archevêques, 9 évêques, 9 abbés mitrés, 5 prieurs du rite latin; dans celui de Jérusalem, 4 archevêques, 7 évêques, 9 abbés et 7 prieurs.

(2) Vogüé, *Églises de la Terre Sainte*.

(3) Enlart, *La Cathédrale de Saint-Jean de Beyrouth*, plaquette de 13 pages.

dues aux murs et les riches tapis jetés sur les dalles froides étaient le tribut des « terres de païénisme » au culte du Christ restauré.

*
* *

D'après ce qui précède le lecteur peut, je crois, se faire une idée assez juste de ce qu'avait de très original la vie publique et privée des colonies franques d'Orient. Des palais aux châteaux, des églises aux marchés, des quais des ports aux ruelles de la Ville Sainte, de la table des grands aux cérémonies du Temple, du costume à la nourriture, des armes aux monnaies, tout était composite, mélange d'Occident et d'Orient, de grandeur franque et de richesse asiatique.

Un roi flamand, angevin, champenois ou poitevin règne sur « la Montagne de Sion, » dans le « Palais de Salomon; » sous lui des princes lorrains, normands, languedociens sont seigneurs d'Édesse, Antioche et Tripoli; et des preux venus de toutes les Gaules sont prince de Galilée, comte de Jaffa, sire de Montréal, etc., tandis que des pentes du Liban aux sables du désert de Palmyre, de la Mer-Morte au rivage de Tyr et de Sidon, d'autres ont leurs fiefs. Des châteaux forts assez semblables à ceux de la Seine, ou de la Loire, se dressent. Des églises romanes retentissent des chants latins, tandis que c'est au *Marché aux Herbes* et dans la rue *Malcuisinat* que se débitent les fruits d'Orient. Venise et Pise et Gênes règnent sur les bazars, Paris, Orléans, Rouen, Laon se retrouvent dans les palais.

Mais ces Francs venus, — ou leurs pères, — d'Occident ne ressemblent plus, après vingt et surtout quarante ans, à leurs frères et cousins des Gaules. Une société tout à fait particulière s'est fondée. Tout en haut, dans ce « palais de Salomon, » une cour quasi asiatique s'est organisée, ressemblant plus, en apparence, à celles de Bagdad ou de Cordoue qu'à celles de Paris et de Londres. On y voit le Roi et ses féaux porter le turban, — naguère honni, — et la tunique de soie et les babouches d'Orient. Tandis que s'agitent des esclaves nubiens et que la garde turque assure les portes, des ambassadeurs grecs, arméniens et arabes viennent rendre hommage à celui que les chroniqueurs appellent parfois « le roi de l'Asie, » mais qui, ainsi qu'un Tancrède, ne refuserait point de se laisser qualifier de « Grand

Émir (1). » On y voit, mêlés aux seigneurs francs, de riches marchands d'Italie, représentant les républiques qui se disputent la faveur des rois. Et ce doit être pour le guerrier, fraîchement débarqué, au cours du XII[e] siècle, pour combattre l'Islam, un spectacle stupéfiant que celui de cette cour qui, au centre du grand boulevard de la Chrétienté orientale, s'emplit de toutes gens qu'il était, dans sa patrie, habitué à mépriser ou à haïr. Mais combien doit augmenter son étonnement quand il reconnaît sous le turban ou le burnous les traits brunis d'un pieux guerrier qui, moins de vingt ans avant, a quitté les bords de la Loire, de la Seine ou de la Tamise, bardé de fer et portant la croix rouge ! Les *Ordres* jettent, à la vérité, dans cette cohue somptueuse la note sévère de leurs grandes capes noires à croix blanche sur le dos des Hospitaliers, blanches à croix rouge sur celui des Templiers, mais autour d'eux gravite un monde de familiers orientaux, et il n'est pas jusqu'au clergé qui ne porte vêture d'Asie, tandis que les femmes entourant Mélissende ou Sybile, reines de Jérusalem, étalent sur des robes de rêve des parures que pouvait porter, lorsqu'elle vint dans le vrai « Palais de Salomon, » la reine de Saba.

Or cette cour n'est que l'image de la nation. Dans ces châteaux où revit plus ou moins le style de France comme dans les hôtels crénelés des cités, les seigneurs, au contact d'une culture nouvelle, se sont affinés : ils sont devenus, comme les Ibelin de Baruth, curieux en science et amateurs d'art, protecteurs du commerce qui les enrichit. Dans les marchés, *fondes*, bazars, c'est le pêle-mêle des races, des couleurs, des classes, des religions d'Orient. Un marchand italien passe : toute une cour empressée de Juifs, Syriens, Grecs, Arabes, l'assaille, sollicite sa faveur ; un Bédouin a conduit jusque là son troupeau ; un trafiquant, venu de Bagdad ou du Caire, décharge sa marchandise ; des descendans d'Ismaël ont apporté des oranges, des jarres d'huile, du *saman* dont se feront les nattes. Une mule passe portant, entourée d'esclaves noires, une princesse franque : Hodierne, princesse de Galilée, ou Alix, abbesse de Béthanie. Une bourgeoise, demoiselle Poirel ou demoiselle Bachelier, sort de l'église Saint-Jean, son missel latin entre les doigts chargés de perles de l'Inde. Un chevalier du Temple

(1) Les souverains dans leurs chartes et actes s'intitulent simplement « *Dei gratia rex Hierusalem Latinorum.* »

s'avance à cheval, drapé dans sa cape blanche par-dessus la maille sombre, suivi de sergens au teint basané sous le burnous. Sous la calotte de soie cerise, des Grecs, courtiers sourians, abouchent des cliens, traduisent des offres et des demandes. Un Cistercien fait l'aumône à de petits Syriens au teint ambré; la monnaie qu'il leur distribue porte peut-être l'effigie d'un émir. L'*Angelus* sonne au milieu des parfums d'Orient qui brûlent dans des cassolettes. La mer proche envoie sa brise tiède ; sur le ciel d'un bleu éblouissant se détachent les montagnes au sommet neigeux où s'est bâti un château du Valois ou du Poitou. C'est la Syrie franque, — rencontre de deux mondes, mélange heureux de deux civilisations (1).

LE RÈGNE DE LA JUSTICE

L'Asie en effet n'a pas si complètement conquis les vainqueurs qu'on le pourrait croire. En 1507, Pierre Mésenge dira des Francs de Chypre, eux aussi orientalisés : « Tous ceulx du pays et spécialement les gentilzhommes sont *aussi bons Français que nous sommes en France.* » Il veut dire : par le sentiment. A plus forte raison aurait-on pu l'écrire des Francs de Syrie vers 1290. Foi, loi, coutume, ils n'ont rien répudié d'essentiel en cette prodigieuse aventure qui les a faits seigneurs d'Orient. Chrétiens fervens ils restent : c'est la même foi qu'ils portent sous Guy de Lusignan que sous Godefroy de Bouillon, des champs de bataille où ils guerroient aux églises qu'ils ont fondées. Féodaux ils restent aussi : si le chef seigneur est

(1) Foucher de Chartres écrit : « Dieu a transformé l'Occident en Orient. Nous qui avons été des Occidentaux, celui qui était Romain en France est devenu un Galiléen ou un habitant de Palestine ; celui qui habitait Reims ou Chartres se voit citoyen de Tyr ou d'Antioche. Nous avons déjà oublié les lieux de notre naissance ; déjà ils sont inconnus à plus d'un d'entre nous ou du moins ils n'entendent plus parler ; tel d'entre nous possède déjà dans ce pays des maisons et des serviteurs ; tel autre a épousé une femme qui n'est pas sa compatriote, une Syrienne, une Arménienne, ou même une Sarrasine qui a reçu la grâce du baptême ;... l'un cultive des vignes, l'autre des champs ; ils parlent diverses langues et sont déjà parvenus à s'entendre. Les idiomes les plus différens sont maintenant communs à l'une et l'autre nations et *la confiance rapproche les races les plus éloignées... Celui qui est étranger est maintenant indigène, le pèlerin est devenu habitant ;* de jour en jour nos parens viennent nous rejoindre ; ceux qui étaient pauvres en leur pays, ici Dieu les a faits riches. Ceux qui n'avaient qu'une métairie, Dieu leur a donné ici une ville. *Pourquoi retournerait-il en Occident, celui qui trouve l'Orient si favorable?* »

devenu roi et, après Amaury, roi souverain, ce n'est point en brisant le régime féodal, mais en l'élargissant pour s'y faire plus large place. Et quant à la coutume, elle est restée celle de France, je veux dire cette organisation des classes qui confère exactement à chacune les droits en échange des devoirs. A l'épreuve, foi, loi et coutume ont paru assez souples pour s'adapter sans s'altérer. Et les institutions ont eu tel prestige que c'est des *Assises* que s'inspirent les États chrétiens qui, de Chypre à Athènes, se fondent en Orient.

La foi des Francs, qui en Occident semblait exclusive et susceptible d'être oppressive, s'est simplement tempérée de tolérance. Ces ennemis de la foi qu'on était venu combattre, on les a combattus sur les champs de bataille, mais on ne les opprime point s'ils vivent sous la loi, — sinon dans la communion du vainqueur. On dirait que cette terre où fut prêché l'Évangile a dicté aux Francs la charité. Les synagogues, — ainsi que les temples grecs, — restent ouverts et ouvertes les écoles où s'enseigne le Coran. Le sujet musulman est engagé à se faire baptiser, jamais contraint. De Sion ne part, au nom du Christ, aucun édit de persécution. Et cependant leur dévotion reste la même. Ces « successeurs de Salomon » ont été plus fidèles à leur foi que le sage roi lui-même qui, pour plaire à la reine de Saba, a élevé des autels aux faux dieux sur le « mont du scandale : » ils ont eu leurs reines de Saba, mais n'ont point eu les autels du « scandale. »

S'ils se sont par ailleurs adaptés aux mœurs, il les en faut louer. Car ils n'ont point été seulement ici guidés par la politique ou séduits par la volupté. Chez certains, il y a eu éveil de l'esprit (1), sans que le cœur en paraisse amolli. Les Ibelin, les Giblet, les Montréal, qui cultivent maintenant l'art, le droit, la science, montrent, un et deux siècles après la conquête, contre Saladin en 1187 ou dans le terrible assaut subi à Acre en 1291 la même valeur guerrière. En toutes circonstances, ces gens que le luxe eût pu amollir se confirment des lions. Chez d'autres, — chez presque tous, — l'adaptation est en grande

(1) La noblesse franque de Syrie produisit notamment tout un groupe de jurisconsultes : Jean d'Ibelin, Raymond de Couches, Gérard de Montréal, Arnould de Giblet. Le goût des lettres et des sciences s'était d'autre part répandu. Boheddin dit que Renaud de Sagette était un des hommes les plus instruits dans les lettres orientales. Il entretenait chez lui un docteur arabe chargé de lui lire et commenter les œuvres musulmanes

partie due à ce *désir de plaire* qui, de tout temps, a été, est, sera de leur race; entrant de plain-pied dans la vie orientale, accueillans aux races, tolérans aux sectes, ils n'ont point seulement cherché la satisfaction d'une politique ou l'aisance de la vie, mais la joie de paraître, aux yeux des populations conquises, les plus humains des humains. Partout il est écrit que le Franc a voulu qu'il fût dit que « *la terre des Francs était terre de franchise.* » Et il n'y a pas là qu'un jeu de mots heureux.

Par là ils ont fondé une colonie qu'on juge mal, — comme on a longtemps mal jugé tout ce qui est du Moyen Age. On loue assez communément de notre temps les Anglais d'avoir su être par excellence le peuple colonisateur parce que, restant Anglais, du Canada au Cap et de l'Inde à l'Australie, ils ont su laisser aux peuples conquis leurs lois et leurs mœurs. Si l'on considère de quel libéralisme s'inspirait le régime établi en Syrie, on ne voit point pourquoi on ne décernerait point aux Francs du XIIe siècle la même louange. Car s'ils gardèrent leur organisation propre, ils donnèrent à leurs sujets, avec la liberté de faire leurs affaires et de les faire fort bien, ce que l'homme met au-dessus de la liberté même, *la justice.*

LA CHUTE DU RÉGIME

Le royaume de Syrie devait durer cependant moins de deux siècles. Il avait en 1153 atteint son apogée par la conquête d'Ascalon, mais déjà il avait, en 1144, perdu Édesse. En 1187, Salah ed din, — Kurde devenu sultan d'Égypte, — le *Saladin* de nos chroniques, envahissait par le Sud la Terre Sainte, battait à Tibériade Guy de Lusignan, le faisait prisonnier, investissait, puis, le 11 octobre, prenait Jérusalem, y faisant abattre les croix et purifier les églises qu'il transformait en mosquées. Il conquérait toute la partie méridionale du royaume, y compris Saint-Jean d'Acre qui seul put lui être repris par les rois d'Occident croisés et qui devint capitale du royaume de Syrie singulièrement diminué. L'empereur allemand Frédéric II Hohenstaufen, qui s'attribuait des droits sur ce royaume, put bien en 1229 obtenir, par la voie des négociations, du Soudan d'Égypte la restitution de la Ville Sainte; mais ce Souabe, excommunié par le Pape et honni de la Chrétienté, ne put ni trouver un prêtre pour le couronner au Temple, ni se faire accepter des

seigneurs francs que révoltait la grossière astuce de ce Germain; après avoir abandonné la Terre Sainte, — qui n'avait été pour ce Hohenstaufen qu'un caprice malheureux, — il laissa le soudan Eioub reprendre pour toujours Jérusalem. Le saint roi Louis IX, après l'échec de sa croisade d'Égypte, parut en Syrie; mais s'il fit pieds nus le pèlerinage de Nazareth, il détourna ses yeux pleins de pleurs sur la Ville Sainte qu'il ne pouvait recouvrer. Il pensait y parvenir quand, en 1270, il se croisait derechef. Sa mort sembla clore l'ère des saintes expéditions.

Un nouvel ennemi, Bibars, soudan d'Égypte, se jeta en 1285 sur ce qui restait de l'ancien royaume de Syrie et, ayant détruit Césarée, Arsuf, Jaffa et Antioche, il enleva encore la forteresse de Makrab et Tripoli, ravagea deux ans la Phénicie et fit, de Jérusalem à Antioche, massacrer 100 000 chrétiens. Acre restait le seul débris du royaume. Les puissances islamiques conjurées fondirent sur la ville. Le siège de la malheureuse cité nous a été conté ici même d'une façon aussi précise qu'émouvante (1). Tous s'y étaient réfugiés : Roi, patriarche, princes, prêtres, grands maîtres des Ordres, moines, capitaines, bourgeois, femmes, derniers descendans des Francs de Syrie. Le 18 mai 1291, après une résistance où il parut bien, je le répète, que la valeur guerrière n'avait pas décru chez ces chrétiens, la ville succomba, livrée à une effroyable lutte de rues que suivit un épouvantable massacre. Ceux qui y échappaient se réfugiaient à Chypre où, depuis 1192, les Lusignans régnaient : le Roi garda, avec les *Assises*, le titre de roi de Jérusalem et installa sur ces terres les débris du corps féodal, mais la Syrie était perdue pour les *Francs*. Ils y avaient régné exactement cent quatre-vingt-douze ans.

*
* *

Quoi qu'en aient dit certains historiens, je ne crois pas qu'il faille chercher dans le régime même la cause de cette chute. Le royaume a succombé à des événemens extérieurs à sa constitution. Je concède volontiers que des divisions entre princes chrétiens les empêchèrent d'affermir leur empire en l'étendant. Et j'admets que, dans une certaine mesure, l'insu-

(1) Par M. Schlumberger en juillet 1913.

bordination des grands vassaux se trouvait favorisée par la constitution que les féodaux avaient instaurée en 1099, — encore qu'elle eût été bien amendée par l'*Assise* du roi Amaury. Mais divisions entre princes et querelles de vassaux à suzerains ne sont pas le fait de ce seul royaume : l'histoire de France, pendant tout le Moyen Age, est faite de cent événemens tout pareils, et la France n'a pas succombé. Elle n'a pas succombé à cause de la qualité de ses rois et de certains de ses hommes d'État.

S'il faut en effet chercher à la chute du royaume franc de Syrie des causes autres que d'irrésistibles invasions, c'est, plutôt que dans la constitution même, dans la qualité de la dynastie qu'il faudrait les chercher. Jérusalem ne connut sur le trône de Sion que des héros; mais, sauf Amaury, il n'apparaît point qu'ils aient été des politiques supérieurs, — tels que, pour notre fortune, l'ont été la plupart des fils de Capet. Ils ne surent point notamment concevoir et appliquer une *politique dynastique*, — la seule capable de fonder un empire. Les Francs (la question ne s'étant point posée pour les Capétiens, pendant trois siècles et demi) n'avaient point alors découvert la *loi salique :* quatre femmes régnèrent souverainement à Jérusalem; elles apportèrent la couronne à des princes à qui l'amour d'une femme ne suffisait point à conférer le prestige solide qui entoure le Roi né dans la pourpre. Le trône changea quatre fois de maison en un siècle et demi (Lorraine, Flandre, Anjou, Lusignan, Brienne, sans parler d'un Monferrat qui fut éphémère et d'un Hohenstaufen qui usurpait). Encore le fait eût-il pu être avantageux, si chaque prince consort eût apporté à la couronne un domaine qui l'enrichît. Mais, loin de pratiquer cette *politique du domaine*, qui pour les Capétiens fut la politique essentielle, les rois de Jérusalem semblèrent, au contraire, éviter, écarter toutes les occasions qui leur eussent permis de réunir entre les mains propres seigneuries et principautés. Au lieu de centraliser, ils décentralisèrent, ne cherchant point, d'autre part, à devenir riches, seul moyen de devenir puissans. Par là ils restèrent démunis de l'autorité *réelle* que donnait seule, au Moyen Age, la possession du sol. Et n'étant point, par ailleurs, maîtres absolus de cet État sans cesse menacé, ils ne pouvaient faire tête à l'ennemi que par des appels à l'union, et l'union durable n'a jamais été de ce monde, — même parmi les Francs.

Il est donc peu contestable que les forces dont ils dispo-

saient fussent instables. En outre, leurs moyens militaires étaient faibles. Le souci de laisser à la *nation syrienne* la liberté les empêcha de former, en dehors de l'armée féodale, une armée. Les *Turcopoles* n'étaient que des mercenaires et les rois, dépourvus de domaine, étaient pauvres. Il fallait donc, à chaque assaut de l'Islam, faire appel à l'Europe chrétienne. Mais Français, Anglais, Allemands ou Italiens, les Croisés qui arrivaient, arrivaient tard. Le mal était fait et difficilement réparable. Par ailleurs, ces croisés étaient conduits par de hauts seigneurs : trois rois de France, deux Césars allemands, un roi d'Angleterre parurent en Syrie : le roi de Jérusalem trouvait en eux des alliés incommodes; « Dieu me garde de mes amis! » était-il sans doute tenté de dire; il ne pouvait, malgré l'autorité que lui donnait sa connaissance des lieux, inspirer ni même influencer leurs projets; aucune unité d'action n'était possible, — donc aucune action utile.

Et précisément parce qu'ils ne surent point se faire un trésor avec un domaine et, avec un trésor, une armée, ils ne purent jamais compléter — ce qui était indispensable, — leur royaume : Alep et Damas leur échappèrent. Qui veut vraiment profiter de la Syrie doit y joindre une partie de la Mésopotamie. Mais avant d'aller à Mossoul, il eût fallu posséder tout au moins Damas et Alep.

Cependant, ce n'est point par l'Est, c'est par le Sud que se produisirent les dernières invasions. C'est ce qui me fait dire qu'en dernière analyse, c'est hors du royaume, de sa constitution politique, sociale et même géographique, qu'il faut chercher les vraies causes de sa chute. Le royaume, isolé entre trois masses islamiques, était destiné à périr le jour où, refoulé une heure, l'Islam aurait retrouvé un chef. Il en retrouva un dans Saladin, grand homme de guerre et d'État, et, conduit par cet homme, l'Islam emporta dans un tourbillon le régime franc. La Syrie franque n'eût peut-être pu résister que si, au lieu d'être un *royaume* indépendant, elle eût été une vraie *colonie*, dépendant d'un grand roi d'Occident qui, intéressé à la garder, l'eût nourrie de soldats, gouvernée avec suite ou simplement couverte de son prestige. Elle n'était, par rapport au reste de la Chrétienté, qu'une avant-garde très hasardée, — et d'une armée qui mettait, à chaque alerte, deux ou trois ans à se mobiliser.

Le régime franc sombra dans l'aventure. Lorsque, au prin-

temps de 1291, le soudan Kilaououn eut rejeté à la mer les restes sanglans de la société franque, il sembla que l'histoire des Francs de Syrie était close.

UNE POPULARITÉ SÉCULAIRE

Elle ne l'était pas.

Je ne veux point parler ici de ce *post-scriptum* à cette histoire qu'écrivirent jusqu'en 1489 dix-huit souverains francs de Chypre, régnant appuyés sur les *Assises*, bâtissant de Nicosie à Famagouste ces monumens que nous a jadis révélés M. Enlart, faisant fleurir l'art et la langue de France sur cette côte d'Asie, au point qu'au début du XVIe siècle, on y plaidait encore en langue d'*oil*. Et pas plus je ne compte aujourd'hui évoquer cette colonie militaire de Rhodes qui, grâce aux Hospitaliers, resta jusqu'en 1522 un autre témoin de notre domination dans les parages d'Asie.

A l'époque où Rhodes, à son tour, succombait sous les coups du sultan Soliman et où Étienne de Lusignan protestait âprement contre la dépossession de sa famille, chassée de Chypre, l'Infidèle, partout vainqueur, s'inclinait devant d'autres survivances, — celles-là *d'ordre moral*. En 1535, Soliman concluait avec François Ier les *Capitulations*, qui assuraient à la nation française, avec d'autres avantages considérables dans tout le Levant, le protectorat des Syriens chrétiens et la garde des Lieux Saints. Que la diplomatie du souple Valois ait été pour beaucoup en ce concordat, nul ne le conteste. Mais les titres qu'étalait le roi de France, il allait les chercher ailleurs que dans ses archives d'État. Le Franc était resté prestigieux et même populaire du Taurus à la Mer-Rouge. Son nom, qui restait synonyme de chrétien aux yeux des Infidèles, était resté, à ceux des Syriens, synonyme de défenseur du droit.

Tel est généralement ce qui survit à notre domination. « Quelles terres n'avons-nous pas conquises et perdues! » gémissait l'historien Buchon, qui venait d'explorer les anciennes principautés franques de Grèce. Nous ne les perdons jamais complètement. Des rives du Saint-Laurent à celles du Nil, ce que nous avons possédé nous reste acquis, tout au moins par le cœur. Une sorte d'*amitié* survit à nos désastres, — des siècles parfois. Cela tient à ce que, de toute domi-

nation française, il reste un souvenir : celui d'une *justice*.

Nous avons vu qu'en Syrie ç'avait été la principale condition de notre régime : l'institution d'une justice. Les *Assises* furent le premier code qu'ait connu l'Orient depuis les Romains, et elles ne semblaient inspirées que de ce souci : assurer à chacun la justice. Un libéralisme singulier, — ce néologisme anachronique s'impose, — présida à l'organisation d'une terre où tant de races, de classes, de sectes coexistaient. Les Francs résolurent le problème par l'établissement des *justices*. Par là le roi de la Syrie franque mérita l'honneur, — fort lourd, — de siéger dans le « Palais de Salomon. »

« Terre des Francs est terre de franchise, » disait un chroniqueur d'Orient. Les historiens arabes eux-mêmes ont reconnu que, non seulement Syriens et Arméniens venaient des terres non francisées s'établir sous la loi de Jérusalem, mais les Musulmans mêmes, parce que, « ayant à se plaindre de leur gouvernement et de ses injustices, ils n'ont qu'à se louer de la conduite des Francs, *en la justice de qui on peut se fier.* » Tout le secret d'un prestige si longtemps survivant tient dans cet aveu d'un ennemi.

Les seigneurs arabes et turcs occupaient les châteaux forts bâtis par nos chevaliers, et les églises romanes étaient devenues mosquées où le Prophète était loué, et, ailleurs, châteaux et églises croulaient sous les injures ; mais un monument restait debout : le souvenir de la justice franque. Et c'est là un patrimoine que ni les révolutions d'Orient, ni les entreprises de nos adversaires, ni nos propres révolutions n'ont pu détruire. Ce patrimoine moral, — que, de François I[er] à Napoléon III, les souverains de France ont étayé de leurs efforts, — nous l'avons par ailleurs fait fructifier par nos missions, augmenté par nos bienfaits, fortifié par nos services. Nul ne saurait nous en disputer l'avantage ni la gloire. Et ce sont, — avec de plus récens, — les parchemins jaunis, mais encore éclatans, que la France, héritière des Godefroy de Bouillon et des Guy de Lusignan, jetterait, le cas échéant, sur le tapis autour duquel se discuteraient, un jour, les titres et les droits.

LOUIS MADELIN.

L'ÉTERNELLE PRÉSENCE

NOCTURNE EN UN ACTE, EN VERS[1]

PERSONNAGES

LA MÈRE | **LE FILS**

Un intérieur assez simple. La chambre d'un jeune homme. Table à écrire, armoire, planchettes couvertes de livres. Une mère aux cheveux blanchissans veille près de la cheminée. Un lit apparaît vaguement, derrière ses rideaux, dans un coin d'ombre. Il doit être très tard : grande sensation de mystère nocturne. La lampe éclaire à peine, mais une fine clarté lunaire argente les rideaux de vitrage. Très loin, sourdes rumeurs de canon qui cesseront après le premier vers.

LA MÈRE, seule.

Mon Dieu ! mon Dieu !... toujours ce grondement là-bas !...
Elle tend l'oreille, n'entend plus rien.
Puis tout se tait... Quelle heure est-il ? — Je ne sais pas...
Tard sans doute, car l'huile a baissé dans ma lampe.
Elle fait un mouvement pour se lever, attend encore.
Allons !... parmi cette ombre où la mort rôde et rampe,
Triste mère inutile, hélas ! à quoi te sert
De t'accouder sans fin à ton foyer désert ?...

Quel impossible espoir te rive à cette place
Où, quand il rentrait tard, tu songeais dans ton coin ?
Les veilles ont usé ta pauvre tête lasse,
Et les beaux jours, — encor si près ! — sont déjà loin.

Que pourrait t'apporter cette nuit de Décembre?
Ton fils s'en est allé pour ne plus revenir...

Elle s'est levée, s'arrête, promène ses regards autour d'elle.

Et pourtant sa présence emplit encor la chambre.
Chaque objet remué réveille un souvenir.

Rien n'a changé!... Parmi son linge, dans l'armoire,
Les robes qu'il portait tout petit sont encor.
Ses cahiers, ses jouets dorment là... Sa mémoire
S'associe à tel point à ce calme décor,

Ses livres familiers rangés sur cette planche
Parlent tant de celui qui se pencha sur eux,
Et cette grande nuit de lune, pâle et blanche,
Ressemble tant aux nuits où nous étions heureux,

Aux soirs où je restais, près de l'âtre, à l'attendre,
Que parfois ma raison s'égare, et, par moment,
Je crois presque le voir reparaître, et l'entendre
Me répéter : « Bonsoir, maman!... »

UNE VOIX dans l'ombre, presque un murmure.

Bonsoir, maman!...

LA MÈRE.

Lui? — Non... J'ai pourtant bien entendu... Non, personne...
Rien qu'un souffle qui passe, un rideau qui frissonne.
Faut-il qu'au moindre bruit je sois tout en émoi?...
C'est fini! Bien fini!...

L'apparition s'est faite, plus douce que tragique, d'un « bleuet, » bien sanglé dans sa tenue propre, n'évoquant plus rien des horreurs de la guerre.

LA VOIX, plus nette.

Pardon, maman. C'est moi...

LA MÈRE, comme dans un rêve, doutant encore.

Toi, mon fils!...

Elle tend les bras, hésite, ne pouvant croire.

LE FILS, avec une infinie tendresse.

Oui, la nuit, dans l'immense mystère
De cette heure où les cieux semblent un peu plus près,
A ceux qui comme nous s'aimèrent sur la terre,
Dieu permet quelquefois des rendez-vous secrets.

Car c'est un grand secret que l'homme heureux ignore,
Mais quand tout dort, que tous les bruits sont assoupis,
Plus d'une qui pleurait a pu surprendre encore
Le pas du bien-aimé glissant sur le tapis.

Et pour bercer ta peine et calmer tes alarmes,
Je viens à toi, ma mère...

LA MÈRE.

Oui... c'est toi que je vois...
Mes yeux discernent mal, brûlés par trop de larmes,
Mais je reconnais bien tes gestes et ta voix.

C'est toi que j'ai veillé pendant ces nuits sans nombre
Où j'épiais ton souffle et te parlais tout bas...
Et si je fais un rêve et si tu n'es qu'une ombre,
Fantôme de mon fils, je ne te chasse pas!

Hélas! dans ma détresse et dans ma solitude,
Je t'ai tant appelé depuis que tu partis,
Mon petit, au visage apâli par l'étude,
Car nos fils, même grands, sont toujours nos petits!...

Aussi qu'allas-tu faire en la grande bataille?...
Toi, si frêle et chétif, pourquoi partir?... Pourquoi?...
Pour les rudes combats tu n'étais pas de taille.
La guerre, mon enfant, ce n'était pas pour toi.

Mais tu rêvais de gloire et je cachais ma crainte.
Ah! le jour du départ, quand le train s'ébranla,
Que ne t'ai-je serré d'une assez forte étreinte
Pour te garder?...

LE FILS, sur un ton de très tendre reproche.

Maman ! non ! ne dis pas cela...

Rappelle-toi Paris, le tumulte, la gare,
Où tu voulus, vaillante, accompagner ton fils,
Et ces mères, roulant dans l'immense bagarre,
Qui faisaient par milliers le grand don que tu fis.

Rappelle-toi ce peuple insoucieux naguère,
— Travailleurs, boutiquiers, commis, étudians, —
Clamant *la Marseillaise*, ou criant : « Guerre !... Guerre !... »
Quand bondissaient vers l'Est les trains impatiens.

Les filles de Paris jetaient aux gars des roses,
L'ouvrière escortait l'ouvrier faubourien,
Des couples à l'écart songeaient à tant de choses
Qu'ayant trop à se dire, ils ne disaient plus rien.

Un sifflement soudain marqua l'adieu suprême.
Alors un grand baiser vers toi me souleva.
Tes bras me retenaient, mais tu m'offrais quand même.
Ta bouche disait : « Reste ! » et tes yeux disaient : « Va !... »

LA MÈRE.

Mon petit, de ce jour chaque détail me reste.
Le moindre souvenir demeure si vivant,
Que, d'eux-mêmes parfois recommençant leur geste,
Mes bras pour t'enlacer se tendent en avant.

Et elle tend les bras comme pour étreindre une ombre insaisissable.

Et je te vois encor, debout à la portière,
Me jetant un dernier baiser avec la main...
La rame des wagons glissa vers la frontière,
Alors je me vis seule et repris mon chemin.

Un train me ramena dans le village vide
Où le triste jour d'août lentement s'achevait.
Collant à ses carreaux son visage livide,
Presque à chaque fenêtre une femme rêvait.

Et le soir descendit, le premier soir du drame.
Je restai seule... Un train, je ne sais où, siffla.
La maison avait l'air d'avoir perdu son âme.
La France a peu dormi, mon fils, cette nuit-là.

Et, depuis lors, ma vie a passé, morne et grise,
Dans notre étroit logis que ta mort fit si grand.
Nuit après nuit, je reste à regarder, surprise
Que, rien n'ayant changé, tout soit si différent.

Parfois un bruit léger scande le grand silence.
Je me dresse, et j'ai beau, de mes yeux bien ouverts,
Chercher quel balancier dans la nuit se balance,
Je n'entends que le grand tic tac de l'univers...

LE FILS.

Crois-tu donc, maman, peux-tu croire
Que jamais l'ardeur des combats
Pût effacer de ma mémoire
La mère qui veillait là-bas?
Je le sais... Le sort fut sévère
Que l'âpre devoir t'imposa.
Rude à gravir fut ton calvaire,
Pauvre « maman » *dolorosa.*
Mais si ton fils, mort pour la France,

N'est pas tombé, ma mère, en vain,
Peut-être aussi que ta souffrance
Répond à quelque but divin,
Peut-être que, toute meurtrie,
Si tu sanglotes à présent,
C'est qu'il fallait à la Patrie
Tes pleurs comme il fallut mon sang!

Va!... Ceux que l'égoïsme mène,
Ceux-là qui n'ont rien assumé
De la grande douleur humaine,
Qui n'ont point souffert, point aimé,
Plains-les!... Notre part est meilleure.
Jésus l'a dit et je le crois :
« Heureux, heureux celui qui pleure!... »
Pauvre maman, porte ta croix.

LA MÈRE.

Mais, mon petit, ma part dans la commune épreuve,
Je l'acceptais... Pourtant, moi, j'étais déjà veuve.
J'avais payé ma dîme et n'avais plus que toi.
Pourquoi m'a-t-il fallu t'abandonner?... Pourquoi
Fallut-il qu'à ta mort te manquât ma tendresse?...
J'ai beau faire, un remords confusément m'oppresse.
Je sens que la maman qui rebordait tes draps
Eut tort de ne pouvoir te prendre dans ses bras.
Pour te rendre plus doux l'instant du grand passage.
Je t'aurais dit : « Dors bien... Vois... Je suis là... Sois sage... »
Et je t'aurais baisé le front si tendrement
Que tu n'aurais pas su que tu mourais...

LE FILS, très ému.

Maman!...

LA MÈRE, pousuivant.

Toi qui si loin, si seul, sans amour, sans asile,
Tombas!...

LE FILS, dominant son émotion pour consoler sa mère.

Mourir, maman, n'est pas si difficile!...
— Je revois tout : c'était un matin de juillet.
La campagne immobile aurait eu l'air déserte,
Si, coupant les prés verts, une ligne moins verte
N'avait marqué la place où l'ennemi veillait.
— D'invisibles canons, tapis sous la ramée,
Grondaient : moi, je guettais à mon créneau, suivant
Du regard le vol blanc des flocons de fumée,
Quand un cri résonna tout à coup : « En avant!... »
— Tous partirent!... Soudain la bataille fit rage.
Nous allions, salués par les tirs de barrage,
Bondissant côte à côte, en groupes fraternels,
Sous l'entre-croisement des obus... Les shrapnels
Éclataient. Dans le vent passait *la Marseillaise.*
Ayant jeté mon sac pour courir plus à l'aise,
J'allais, ivre, léger, sans poids... Il me sembla
N'avoir jamais vécu que pour cet instant-là!...

J'allais... Dans un rapide éclair de vie intense,
Devant moi repassa toute mon existence.
Et je t'apercevais, maman, si nettement
Que jamais tu ne fus plus près... Mais, au moment
Où notre vague allait atteindre une tranchée,
Soudain je me sentis la poitrine touchée.
Je tombai. Mes regards se brouillèrent un peu.
Et je me dis : « La mort ! c'est donc cela !... »

LA MÈRE.

Mon Dieu !...

LE FIS, de plus en plus calme et consolant.

Et ce fut un instant très paisible et très tendre.
Sur le sol maternel il fut doux de m'étendre.
J'oubliais l'ennemi qui s'acharnait là-bas,
Pour ne penser qu'à ceux que j'aimai sur la terre,
Ceux pour qui librement, en soldat volontaire,
J'ai combattu les bons combats.

Tous je les revoyais à ce moment suprême :
— Femmes, enfans, vieillards, jeunes filles, — et même
La vierge aux blonds cheveux qui me sourit un jour.
Et, malgré l'ouragan déchaîné dans la plaine,
Sous le beau ciel d'été je mourus l'âme pleine
De moins de haine que d'amour.

Dans un dernier adieu ton enfant t'a bénie.
Puis, sans même un sursaut de lutte ou d'agonie,
Il me sembla bondir d'un bord à l'autre bord.
— Ce fut tout. — Je fermai les yeux une seconde.
Lorsque je les rouvris, j'étais dans l'autre monde.
J'ai d'un coup dépassé la mort.

LA MÈRE, que gagnera progressivement une sorte d'extase.

Pour la première fois, mon fils, pour la première,
Ces grands mots consolans je les entends ce soir.
Comme, à l'aube, la nuit se teinte de lumière,
Ta parole à mon deuil mélange un peu d'espoir.
Oui. Tu revis !... Des voix obscures qui m'arrivent
Disaient bien ta présence invisible, en effet.

D'ailleurs, je le comprends, tant que les mères vivent
Les fils ne peuvent pas être morts tout à fait.

J'accepte tout. — Debout au clair appel des armes,
— Oui! — tu fis bien d'offrir ta poitrine au canon.
Quand la France est en pleurs, je veux ma part de larmes,
L'on voudrait m'épargner que je répondrais : « Non. »

Songer pourtant, songer qu'il nous était possible
De rester tous les deux bien serrés sous ce toit!...
Ta vie aurait coulé, lente, heureuse, paisible...

LE FILS.

C'est alors que vraiment je serais mort pour toi.

LA MÈRE, après un temps, sentant un espoir renaître.

Donc, c'est vrai?... Des liens peuvent unir encore
La mère presque morte au fils presque vivant.
Tu m'aperçois de quelque étoile que j'ignore.
Tu te penches sur moi comme avant...

LE FILS.

Mieux qu'avant!...

Je ne suis plus qu'à toi, tout entier, sans partage.
Qu'aurait-il fait de moi, le monde, où, chaque jour,
Ton fils en grandissant te quittait davantage?
Rien ne peut désormais atteindre notre amour.

Je sais tous les secrets de ton âme blessée.
Jamais si tendrement dans ton cœur je ne lus.
Jamais ton fils, sans cesse occupant ta pensée,
N'a tant compté pour toi que depuis qu'il n'est plus.

Et nous nous rejoindrons tôt ou tard dans l'espace.
Encore quelques nuits de solitaire émoi!...
Chaque instant nous rapproche, et chaque jour qui passe
Est comme un pas de plus que tu ferais vers moi.
Nous nous retrouverons tels qu'aujourd'hui nous sommes.
Et ton petit, maman, qui te sera rendu,

Demeure ton trésor sur la terre où les hommes
N'ont éternellement que ce qu'ils ont perdu.

LA MÈRE, peu à peu gagnée, tout enveloppée d'une tendresse mystérieuse.

Oui, petit, je sens ta présence.
Comme au matin de ta naissance
Mon être a tressailli d'espoir.
Ta chambre vide... n'est plus vide,
Puisque le temps qui se dévide
Prépare un éternel revoir.

Tu resteras ma douce étoile.
J'avais devant les yeux un voile
Qui s'est lentement écarté.
Ta voix a fait ma nuit moins sombre...
— Ah! si ton ombre... était une ombre,
Que serait alors la clarté?...

Les premières blancheurs du jour filtrent à travers les rideaux.

LE FILS.

Mais déjà l'aube pâle argente la fenêtre.
Pourtant, si l'heure tinte où je dois disparaître,
Tout le meilleur de moi te reste...

LA MÈRE, voulant le retenir.

Oh! parle encor!...
Répète-moi...

LE FILS, jetant cette phrase comme un adieu.

L'amour est plus fort que la mort.

LA MÈRE, pour bien se convaincre elle-même.

Oui. D'invisibles fils qui nous liaient nous lient.
A tout, même à la mort, ils pouvaient résister.

LE FILS.

Les morts n'oublient jamais que ceux qui les oublient.
Il ne tient qu'à l'amour de les ressusciter!...

ANDRÉ DUMAS.

LES RÉVOLUTIONS ÉCONOMIQUES DE LA GUERRE

II[1]

CHEZ LES NEUTRES

I

A côté des nations qui, avec leur sang, écrivent l'histoire, comment vivent celles qui, plus heureuses, la lisent, mais ne la font pas ? Il est pour les belligérans des degrés dans la gêne, et l'on ne saurait comparer les Français qui mangent du pain blanc aux Allemands qui mangent du pain noir ; mais, pour nos alliés comme pour nos ennemis, la cherté est cause de misère. Pour les neutres, elle est parfois effet de la prospérité. La vie a enchéri dans tout l'univers, mais tout l'univers ne souffre pas de cet enchérissement.

Chez les neutres dont le change a monté par rapport aux belligérans de 15, 20 ou 25 pour 100, comme la Hollande, le Danemark, la Suède et la Norvège, il est clair que la cherté ne vient pas d'une inflation monétaire, d'une abondance excessive de cet instrument de crédit qu'est le billet de banque ; mais chez eux les prix, quoique exprimés en une monnaie recherchée et qui fait prime, subissent l'influence des frets sur les objets

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

importés par mer, et, lorsqu'il s'agit d'une marchandise dont le blocus prive l'Allemagne, les efforts faits par nos ennemis pour se la procurer se traduisent chez leurs voisins par une hausse sensible de ces articles. La liste en est longue : ils comprennent toute la contrebande de guerre, les Alliés ne la laissant pénétrer en pays neutres qu'autant que ceux-ci s'engagent à ne pas approvisionner l'ennemi.

La Hollande, par où transitaient avant la guerre des milliards de francs d'importations allemandes, a pris des mesures énergiques pour remplir loyalement ses engagemens envers les Alliés : elle a créé tout au long de ses frontières de l'Est une zone de contrôle de 10 kilomètres; les villes de cette région ont été déclarées en état de siège, ce qui permettait une plus stricte surveillance militaire. A Tilburg, tous les chemins conduisant hors de la ville sont barricadés et les véhicules contrôlés; à Wow, à Philippine, des bandes de contrebandiers ont été souvent arrêtées et des compagnies d'agens cyclistes ont été déplacées maintes fois, parce qu'elles s'entendaient trop bien avec les habitans; depuis quelques mois on a doublé les postes. L'appât du gain, pour le simple soldat auquel on offre des sommes énormes, l'incite évidemment à laisser les fraudeurs passer à travers les lignes hollandaises.

Les Allemands, qui laissent les marchands hollandais s'avancer sur territoire belge, ne négligent rien pour provoquer la contrebande; dans une affaire d'exportation frauduleuse de margarine et d'huile de lin, jugée par la Cour d'appel d'Arnhem, où le procureur requérait six mois de prison, il fut prouvé que tout avait été organisé par la « Centrale d'achat » de Berlin. Tantôt c'est du cuivre qui reste en souffrance aux bords de la Meuse, par suite d'une crue de la rivière ; tantôt c'est du caoutchouc que la maréchaussée, prévenue par la légation de Belgique, saisit aux environs de Bréda. La liste noire des firmes suspectes en pays neutre, publiée par le gouvernement anglais, contient soixante-sept noms pour les Pays-Bas; mais elles sont surveillées, et l'Association hollandaise, — la *Nederlandsche Overzee trust*, — organisme qui comprend plus de sept cents employés, exerce un contrôle aussi sévère que possible sur les ventes.

Si l'efficacité de ces mesures pouvait être mise en doute, il suffirait de rappeler l'émoi et les récriminations qu'elles ont

soulevés en Allemagne. A la forte pression de Berlin, exigeant officiellement la vente des graisses, le gouvernement néerlandais n'a pourtant pas cédé. Sa résistance se justifiait par les nécessités intérieures, pour les huiles par exemple qui avaient doublé. Pour les produits de son propre sol, la Hollande demeure libre; à condition de ne pas trop se démunir, elle exporte une partie de ses denrées agricoles à des conditions avantageuses : les fromages ont haussé de 33 à 70 florins les 50 kilos; les œufs, de 4 à 7 florins le cent. Le même produit, sur le marché hollandais, vaut plus ou moins cher, selon qu'il est accompagné ou non d'un permis d'exportation : avec permis, le beurre se vend 4 fr. 70; sans permis, 3 fr. 20; chiffre d'ailleurs double de ce qu'il valait en 1914. On conçoit que les envois de bétail, de laitages ou de légumes se soient multipliés dans la proportion de 40, 60 ou même 100 pour 100.

Cet excès de sortie de ses productions, pompées par l'Allemagne, crée une hausse dont la Hollande *profite;* elle en *subit* une autre sur les articles introduits du dehors : sur le sucre qui a doublé, sur l'alcool de grain qui a triplé. Si le renchérissement de la vie n'est estimé en moyenne qu'à 32 pour 100 dans les Pays-Bas, c'est que d'autres prix ont peu varié. C'est même parce que celui de l'étain, par exemple, était demeuré bas que le ministre des Colonies a vendu, dit-on, 800 000 kilos d'étain de Bornéo à l'Allemagne, afin d'obtenir des couleurs d'aniline dont l'industrie des Indes néerlandaises avait besoin.

D'Allemagne aussi ont été exportés cet été nombre de pneus de bicyclettes en Hollande, où leur apparition a causé quelque surprise. Ils étaient tirés, croit-on, des magasins français saisis dans le Nord de la France, et le gouvernement allemand les laissait sortir pour ne pas perdre complètement le marché hollandais. « Chose qui paraît incroyable et qui pourtant est vraie, disait en 1916 l'*Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam, l'Allemagne exporte aux Pays-Bas des articles en soie et coton et des parties de machines dont le cuivre forme la partie essentielle. »

Il est peu probable que ces ventes aient été de quelque importance; mais il est certain que le libre-échange néerlandais profitait depuis longtemps à l'Allemagne : c'est ainsi qu'avant la guerre on construisait aux Pays-Bas les chalands rhénans en tôle allemande, *moins cher que dans le pays producteur* des

matériaux, parce que le Syndicat des métallurgistes germains consentait des rabais à la Hollande, où, les salaires aussi étant plus bas, les chantiers établissaient les mêmes types à moindre prix.

Ce principe de la porte ouverte auquel les Pays-Bas sont attachés et qu'ils se flattent de maintenir après la paix, — leur ministre des Finances, M. Treub, l'a nettement déclaré à la seconde Chambre, — fera naturellement de leur territoire le dépôt d'élection des produits allemands, pressés de se répandre sur le globe. La Hollande sera ainsi favorisée d'une grosse clientèle de transports, mais entraînée *commercialement* dans la sphère d'influence germanique ; il se peut que son *industrie* en éprouve quelque gêne, si l'Entente économique, conclue entre les Alliés, n'est pas un vain mot.

La Belgique, au contraire, cherchera dans son industrie la base de sa prospérité future ; elle a de la houille à revendre et pourra même alimenter de coke les hauts fourneaux des nations voisines, s'il est exact que l'on ait découvert, quelques mois avant la guerre, dans le Sud de la Campine, à une faible profondeur, la suite des riches veines de la Westphalie. Chacun sait que le charbon de notre bassin lorrain est impropre à la transformation en coke et que, pour la fabrication du fer, nous étions tributaires du coke allemand, dont il a été introduit chez nous, en 1913, pour 160 millions de francs. La Belgique industrielle, victime de l'hypertrophie du transit, était inondée des marchandises de l'Allemagne, qui dominait même à Anvers où, par sa marine de commerce, elle contrôlait toute l'exportation.

II

D'Allemagne aussi dépendaient les royaumes scandinaves, pour nombre d'objets fabriqués et de denrées agricoles : les usines germaniques ont fixé à leur gré le cours des articles dont elles avaient le monopole; elles ont fait savoir l'hiver dernier à leurs correspondans danois que tous les produits colorans seraient majorés de 400 pour 100 et que le paiement devrait se faire en couronnes danoises. Pour les denrées, au contraire, les Allemands ont subi les lois des Scandinaves; la Suède a été sollicitée de leur vendre celles que précédemment

elle leur achetait : seigle et avoine, viande et lard. En effet, depuis que la Suède a cessé d'être un État purement rural, — un tiers de la population étant employé dans les manufactures, — elle a perdu le pouvoir de se nourrir elle-même : 3 millions de quintaux de grains, presque autant de viande, 30 millions d'œufs, etc., y étaient annuellement importés. Aussi le prix des blés, — ou plutôt des seigles dont il se consomme deux fois plus, — monta-t-il jusqu'à 70 pour 100 au-dessus du taux ordinaire, en ce pays qui jouissait pourtant, comme ses voisins, d'une « commission de ravitaillement » et de maxima imposés par décret.

On se mit spontanément à fabriquer par économie un pain spécial, avec des flocons de pommes de terre mélangées à la farine dans la proportion de 10 pour 100 ; la distillerie fut supprimée pendant quatre mois et l'on fut sur le point d'interdire l'emploi du grain pour les bestiaux. La hausse n'est plus maintenant que de 30 pour 100 sur le pain et c'est au même taux que l'on évalue le renchérissement moyen de l'alimentation depuis la guerre. Ici, comme en Hollande, les chiffres sont exprimés en une monnaie qui fait prime de 29 pour 100 sur l'allemande. Le surcroît de dépenses, que l'on peut évaluer à 230 francs par an pour un ménage de travailleurs, a été compensé par une hausse sur les salaires. Les mêmes phénomènes s'observent en Norvège et en Danemark, en tenant compte, pour ce dernier royaume, que les prix du temps de paix y étaient toujours plus bas que dans les deux autres.

Il se produisit de brusques sauts, lorsque Copenhague, l'an dernier, acheta *en un jour* 690 000 livres de thé sur le marché anglais, alors que ses acquisitions normales étaient de 1 100 000 livres *par an ;* il y eut aussi un boum du hareng, qui doubla, et une baisse passagère de la viande en 1914, parce que la rareté des fourrages avait fait abattre quantité de bétail. Sur le beurre, les interdictions autant que les licences de sortie firent osciller fortement les cours ; ils s'étaient élevés en Scanie à 6 fr. 50 le kilo lorsque le gouvernement suédois en prohiba l'exportation, sauf pour qui s'engage à vendre à l'intérieur partie de sa production à prix convenus. Sur l'exportation des beurres, si le gouvernement danois ne publie aucune statistique et prend toutes les précautions pour empêcher le public d'être renseigné, c'est qu'il redoute de mécontenter soit l'Alle-

magne qui paie 3 couronnes 45 le kilo, soit l'Angleterre qui ne paie que 2 couronnes 50, mais qui tient la clef des provisions d'outre-mer.

Chez les Alliés, la cherté vient d'une disproportion entre les besoins et les ressources, entre la consommation et la production; quelques citoyens en profitent un peu, la nation y perd beaucoup parce qu'elle doit acheter au dehors et, — sauf l'Angleterre, — payer une prime sur les monnaies étrangères.

Chez les neutres, au contraire, dont les monnaies sont toutes au pair, certaines marchandises ont haussé sensiblement, il est vrai, sous l'influence des frets, — la tonne de charbon, par exemple, de 16 à 40 couronnes en Suède et les dépenses d'exploitation des chemins de fer ont passé de 55 à 71 millions; encore le gouvernement de Stockholm s'est-il procuré 12 millions de tonnes de Cardiff à bon marché en échange de certaines facilités de transit pour la Russie; — mais, comme la cherté de tous les produits indigènes venait uniquement d'une demande exceptionnelle de l'étranger, les classes agricoles et commerçantes ont réalisé de gros profits.

En Danemark, les dépôts aux caisses d'épargne *rurales* ont quintuplé; à Copenhague même ils ont diminué; mais, dans l'ensemble, à voir les emprunts scandinaves largement souscrits au pair dans chacun des trois royaumes; à voir le rachat par les Danois, à un taux avantageux, de la presque totalité des actions de l'*Union danoise de crédit*, société hypothécaire naguère en mains allemandes; à voir enfin le chiffre de 75 millions de francs auquel monte cette année la taxe sur les bénéfices de guerre dans ce pays de 2 millions et demi d'habitans, on se rend compte que la vente de tous les stocks, de toutes les provisions qu'ils ont écoulés à haut prix a créé dans la région scandinave une balance pécuniaire favorable.

Chez les neutres aussi, l'arrêt des importations, c'est-à-dire des concurrences étrangères, a suscité ou ressuscité des industries nouvelles ou mourantes : telle, en Espagne, celle du sucre qui traversait avant la guerre une crise terrible. « Nous avons, disait un fonctionnaire espagnol, les sucreries les plus perfectionnées comme matériel ; mais il existe entre nos betteraves et celles de l'étranger une différence de 15 à 20 francs la tonne; le combustible, principal auxiliaire de la fabrication, et les moyens de transport sont chez nous aussi insuffisans que chers;

tout cela explique que notre produit ne circule sur le marché mondial que dans des circonstances exceptionnelles. »

Il avait été construit en Espagne un nombre de sucreries supérieur aux besoins nationaux qui, faute de pouvoir même lutter contre l'importation, traînaient une vie précaire. La guerre les a débarrassées de toute concurrence, a augmenté leur vente, et, comme leur machinerie était allemande, par conséquent impossible à obtenir en ce moment, les sucreries espagnoles, placées pour produire dans de meilleures conditions, se sont rouvertes, et les valeurs sucrières ont monté de 300 pour 100. Le plus curieux est que le sucre a légèrement baissé de prix en Espagne : le kilo s'y vendait en moyenne 1 peseta 20 durant les cinq années qui ont précédé la guerre; il s'y vend maintenant 1 peseta 07 cent. Différence que suffit à expliquer la hausse du change espagnol, qui était au-dessous du pair en 1913, tandis que la peseta fait maintenant une prime de 20 pour 100 sur le franc.

Cette prime, qui renchérit pour nous les produits espagnols, contrarie par là même leur exportation, — d'ailleurs interdite pour le sucre, — et maintient dans la péninsule un bon marché relatif. Relatif, disons-nous, puisque, depuis 1913, le pain de froment et les pommes de terre ont haussé de 20 pour 100, la morue de 25 pour 100, les œufs de 30 pour 100, la viande de bœuf et de mouton de 17 pour 100; mais, comme les pois chiches, le lait, le riz, le vin, ont peu varié, que l'huile même a baissé de 12 pour 100, la nourriture pour la classe populaire n'a augmenté en moyenne que de 18 pour 100 dans les campagnes et de 15 pour 100 dans les villes capitales de provinces.

Tout autre a été le renchérissement des objets fabriqués et des matières premières; beaucoup venaient de l'étranger, leurs sources se sont taries, la production indigène n'était pas capable de combler le déficit : l'Espagne, faute d'importation de Russie et de Suède, manque de bois; ses massifs montagneux ne suffisent pas à l'alimenter; les papetiers recommandent de les planter en épicéas, parce que la pâte à papier a haussé de 60 pour 100, ainsi d'ailleurs que les produits chimiques et le charbon. Le chanvre a fait défaut; les lainages aussi : les draps communs, originaires, soit du pays, soit du midi de la France, ont enchéri de 200 pour 100.

Une cause contraire, — l'exportation intensive, — a eu le

même résultat pour d'autres objets : les cuirs ont triplé, la bougie et le savon ont haussé par suite de la rareté du suif, conséquence de la vente du bétail à l'étranger. Que la résine et l'essence de térébenthine, très demandées par les nations alliées pour la fabrication de leurs explosifs, aient monté, pendant que les usines de bouchons de liège, privées de commandes, ont licencié leur personnel, l'importance de ces industries n'est pas telle que la nation puisse se ressentir de leurs fortunes diverses; tandis que la pénurie de charbon a fortement influé sur l'extraction des divers minerais, et que la disette de fer et de zinc a paralysé les constructions urbaines et provoqué des chômages forcés.

Les salaires sont loin d'avoir augmenté en même proportion que les subsistances; dans les usines de textiles, la différence avec 1913 est seulement de 3 francs *par semaine* pour les hommes, de 2 francs pour les femmes mariées et de un franc pour les jeunes filles. L'industrie n'était pas suffisamment outillée en Espagne pour profiter des perspectives nouvelles que lui ouvrait la guerre. A qui la faute? Les hommes d'affaires l'imputent à la lourdeur des impôts qui, dans certaines cités, représentent 400 francs par cheval-vapeur; il serait trop long de discuter les responsabilités.

III

Si la prospérité d'une nation dépendait de son gouvernement, c'est en médiocre posture que les États-Unis se fussent trouvés au mois d'août 1914. Ils étaient en pleine expérience d'un nouveau régime politique que l'on pourrait définir un « Essai du rétablissement de l'esclavage, » à cette nuance près que la couleur des nouveaux esclaves était passée du noir au blanc : les « démocrates » d'il y a cinquante ans s'opposaient à l'affranchissement de 4 millions de nègres; les démocrates d'aujourd'hui avaient pour principal objectif de mettre sous le joug de l'État un certain lot de blancs, levain précieux de la pâte humaine, *businessmen* dont le génie créateur, le travail et la volonté tenace ont réussi depuis un demi-siècle cette « affaire » colossale, telle que le monde n'en avait jamais vu ni rêvé, qu'est l'Amérique contemporaine.

Le temps est loin où écrivait Tocqueville, où Laboulaye

publiait son *Paris en Amérique;* en ce pays qui fut longtemps ennemi de la réglementation, en ce pays de respect traditionnel de l'État pour l'initiative privée s'organise aujourd'hui l'envahissement méthodique de l'État dans la gestion des grandes industries. Les capitaines de l'activité nationale sont coupables de s'être enrichis eux-mêmes en enrichissant leur pays.

Lors même que ces « surhommes » privilégiés abandonnent une partie de leur fortune à la collectivité, ces donations généreuses demeurent, aux yeux de certains groupes politiques, suspectes des plus noirs desseins. Les ploutophobes jaloux ne désarment pas devant ces millions qui s'aumônent; et c'est avec surprise que nous autres Européens avons vu par exemple la « fondation Rockefeller, » connue surtout de ce côté-ci de l'Atlantique par ses larges envois de secours à la population belge, soumise à une inculpation, à une « investigation » judiciaire, devant une Commission fédérale, sous prétexte que cette œuvre philanthropique, dotée par son fondateur d'un capital de *cinq cent vingt millions de francs*, aurait par ses distributions charitables une trop grande influence sur le marché du travail. On prétendait qu'elle pourrait à l'occasion servir comme d'une « agence à briser les grèves, » — *strikebreaking agency*.

La haine de tout organisme privé, de toute force individuelle ou collective, indépendante de l'État, s'est traduite parfois en motions dont notre vieux continent ne se serait pas avisé : les législateurs de l'Ohio ont édicté une peine de 500 francs d'amende *ou de six mois d'emprisonnement* contre les patrons qui renverraient un ouvrier pour s'être affilié à un syndicat. Les démocrates du Colorado, prétendant que les journaux remplissent un service public au même titre que les chemins de fer, ont proposé, par voie de referendum, de les soumettre à la même législation, concernant leurs tarifs d'abonnement ou d'annonces. Un bill, voté par le Sénat de cet État, pour prévenir le monopole des agences télégraphiques d'information, analogues à notre *Havas* français, veut les contraindre, sous peine de 5 000 francs d'amende, à communiquer leurs nouvelles indistinctement à tous les journaux qui en feront la demande, moyennant un tarif légal.

Pour les chemins de fer, le régime des tarifs que l'État

arbitre à sa guise, en même temps qu'il impose un plus grand nombre d'employés et réduit la journée de travail; ce droit des pouvoirs publics d'augmenter à son gré les dépenses en diminuant les recettes, conduisait les compagnies à la ruine : dans un seul État, — le Missouri, — quatre d'entre elles avaient fait faillite depuis deux ans. L'abaissement des droits de douanes, dont l'Europe, il est vrai, avait lieu de se féliciter, mettait en péril les hauts salaires dont les États-Unis étaient si fiers, le chômage augmentait; il est en effet chez eux des industries un peu factices, — celle des lainages notamment, — qui ne sauraient lutter avec les nôtres sans des tarifs ultra-protecteurs. L'acier même était menacé; la grande corporation de l'*United States Steel*, en déficit, suspendait ses dividendes ordinaires.

Telle était, en 1914, la situation précaire de l'industrie américaine, due au triomphe du parti démocrate en 1912, et il est utile de la bien préciser parce que, si elle s'est radicalement transformée depuis deux ans, on saisit mieux ainsi les causes du contraste et combien la prospérité récente des États-Unis vient exclusivement de la guerre européenne.

La période du 30 juin 1912 au 30 juin 1916, — l'année statistique aux États-Unis se calcule du 1er juillet au 30 juin, — quelque matière ou quelque industrie que l'on envisage, offre le spectacle de deux courans successifs : l'un de baisse et de dépression, qui va s'accentuant jusque vers l'automne de 1914; l'autre de hausse et de gain que les achats de l'Europe ont créé, grossi et entretenu jusqu'à ce jour. Que l'on recherche par exemple l'origine des commandes d'acier dans les principaux centres sidérurgiques : celles de l'intérieur ont augmenté de 10 pour 100, celles de l'étranger de 300 pour 100. Sous cette influence, les prix moyens de la tonne *manufacturée* sont passés de 30 dollars à 60. Les cliens indigènes et les plus importans de tous, les chemins de fer, restreignent leurs achats au strict nécessaire.

D'autant plus que le renchérissement est général sur les divers métaux comme sur l'ensemble des marchandises. La demande semble insatiable, la capacité de production et de transport grandit sans parvenir à l'égaler : grains ou coton, articles d'habillement, d'alimentation ou d'éclairage, sans parler des munitions dont les ordres de livraison *s'étendent dès maintenant sur l'année 1918*, atteignent des cours inouïs; celui

du froment à 6 dollars l'hectolitre ne s'était pas vu depuis la guerre de Sécession en 1864.

Les pays neutres, que les belligérans fournissaient naguère, s'adressent aux États-Unis pour obtenir les produits que ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne, bien en peine de suffire à leurs propres besoins, ne sauraient exporter ni établir. C'est pourquoi la cherté ne paralyse pas la vente. De ce Pactole dont nous faisons les frais, les citoyens américains, ceux du moins qui n'en sont pas les bénéficiaires directs, se plaignent en qualité de consommateurs, obligés de surpayer toutes choses.

Mais ils ne nous paraissent pas très à plaindre ; le peuple voit ses salaires singulièrement haussés et, pour la classe bourgeoise, les prix élevés n'entravent pas le développement du luxe. Bien que l'opinion ait violemment protesté contre l' « exagération » des cours de l'essence, montée de 20 à 30 centimes le litre, le nombre des automobiles en service aux États-Unis est passé, depuis le 1er janvier 1916, de 2 225 000 à *trois millions cinq cent mille* pour une population de 100 millions d'habitans. A elle seule, la ville de New-York en compte 100 000, c'est-à-dire 50 pour 100 de plus que toute la France en 1913, où l'effectif était de 66 000 autos. Un sixième seulement des autos enregistrés aux États-Unis fait un service commercial ; les cinq autres sixièmes sont des véhicules de famille et d'agrément, — *family and pleasure cars*.

L'année dernière encore, le réseau téléphonique du Nouveau-Monde s'est étendu et allongé : on y cause maintenant à 4 800 kilomètres de distance, — entre New-York et San Francisco, — au tarif de 100 francs les trois minutes. Depuis que le blé vaut 30 francs l'hectolitre au port d'embarquement, l'ouvrier paie son petit pain un sou de plus ; mais l'exportation fait encaisser des milliards aux fermiers de l'Ouest.

Pour la viande, si nous parcourons les rapports de deux grandes usines de Chicago, — Swift et Armour, — qui ensemble ont fait l'an dernier 5 milliards 700 millions de francs d'affaires, nous constatons qu'elles ont vendu le quintal de bœuf dans les principales villes 5 pour 100 moins cher que l'année précédente, tout en payant un peu plus le bétail sur pied, — 80 francs les 100 kilos. — Leur bénéfice de 150 millions de francs est venu tout entier de la hausse des cuirs, engrais, savons et autres sous-produits. Or, ces sous-produits sont *exportés* beau

coup plus que la viande elle-même, dont une bonne part est au contraire *introduite* d'Argentine aux États-Unis à l'état frigorifié, au plus grand profit des importateurs.

Ainsi, ces produits qu'ils vendent à l'Europe, les États-Unis les ont, ou transformés ou créés tout exprès pour elle depuis la guerre : sur un million de tonnes de zinc que le monde civilisé consommait en 1913, la moitié venait d'Allemagne et de Belgique et 320 000 des États-Unis. La disparition partielle de ce métal fit tripler son prix. Aussitôt, les fonderies américaines multiplièrent à l'envi leurs cornues et leurs fours : en 1915, elles offrirent 500 000 tonnes, à la fin de 1916 leur capacité est portée à 824 000 tonnes, soit 150 pour 100 d'augmentation depuis deux ans. L'*American Zinc* qui perdait, en 1913, 169 000 dollars, qui en gagnait seulement 77 000 en 1914, a gagné 5 millions de dollars en 1915 et 7 millions et demi en 1916.

On ferait les mêmes observations sur la production de l'aluminium, qui a quintuplé aux États-Unis, où il atteint 100 000 tonnes, contre 22 000 en 1913 ; sur celle du tungstène, métal employé pour durcir l'acier des machines-outils et des tours à grande vitesse, dont la consommation est présentement énorme. Une véritable fièvre du tungstène, rappelant la fièvre de l'or en 1859, règne en Californie et au Colorado, où des camps s'élèvent du soir au matin. Quoique l'extraction ait doublé, ce minerai se vend 11 500 francs la tonne, et les États-Unis, incapables de suffire à la demande, en importent de l'Amérique du Sud.

Les relations, d'ailleurs, entre les deux parties du Nouveau Continent, sont devenues beaucoup plus étroites. Du domaine théorique et politique, la doctrine dite de Munroë, l'Amérique aux Américains, est entrée par la force des choses dans le domaine financier et industriel. « La guerre, disent les leaders aux États-Unis, nous a appris bien des choses dans l'ordre des faits économiques, et ce n'est pas la moindre de ses leçons que de nous avoir montré combien nos rivaux étaient solidement retranchés sur des terrains que nous croyions ouverts au premier venu. Nous avons vu la cessation des placemens européens dans le Sud-Amérique suivie d'un arrêt du progrès et d'une réduction du pouvoir d'achat de ces contrées. Nous avons compris que les prêts de l'Angleterre seule représentaient

environ 20 milliards de francs qui avaient été envoyés sous forme de marchandises anglaises. »

Au début de la guerre, l'Angleterre possédait 100 milliards placés à l'étranger, dont 46 dans les colonies et dominions britanniques, 7 milliards aux États-Unis, et 38 dans le reste du globe. Du revenu que lui rapportait ce capital elle replaçait sur les lieux mêmes chaque année plus de la moitié. Les autres pays suivaient cet exemple et, par les prêts qu'ils consentaient à l'étranger, se ménageaient des débouchés pour leurs produits. On estime que l'Allemagne et la Franee avaient placé chacune environ 5 milliards de francs en Amérique latine. Les États-Unis n'y détenaient aucunes valeurs de portefeuille; seuls quelques-uns de leurs trusts avaient directement entrepris, sur les côtes Atlantique et Pacifique, des affaires minières et commerciales que l'on peut évaluer entre 1 500 millions et 2 milliards de francs.

Comment eussent-ils fait davantage puisqu'eux-mêmes étaient débiteurs de l'Europe? Lorsqu'ils avaient conçu ce projet d'apparence insensée, qui consistait à lancer *sans capitaux*, d'un océan à l'autre, une dizaine de voies ferrées à travers un *pays vide*, où il n'y avait par conséquent ni voyageurs, ni marchandises, c'est l'argent de l'Europe qui les avait aidés à mener à bien cette entreprise; puis, avec les exportations de l'agriculture, ils soldaient l'intérêt des sommes que leur industrie avait empruntées au dehors.

Ils furent saisis d'une grande inquiétude au début d'août 1914: « Le remboursement au pair de 2 milliards 600 millions de nos obligations, disaient les *railroadmen* les plus autorisés, est exigible d'ici la fin de 1915; il nous faut en outre chaque année 2 milliards de francs pour le développement normal de notre réseau; — la *Pensylvania company*, à elle seule, avait dépensé à cet effet 1 350 millions dans les quatre années antérieures au 30 juin 1914. — Or, non seulement nous ne pouvons plus compter sur l'Europe pour de nouveaux prêts pendant plusieurs années, mais nous allons être submergés par un déluge de nos propres titres que les belligérans vont envoyer vendre sur notre marché, au risque d'écraser les cours. »

Ces craintes ne se sont pas réalisées; l'Amérique a racheté pour 18 milliards de ses valeurs au vieux continent et lui a prêté en outre un chiffre de milliards qui grossit sans cesse.

De débitrice, elle est passée créancière et ses exportations qui, au 30 juin 1916, ont dépassé de 16 milliards et demi ses achats au dehors, ne nous donnent qu'une idée très incomplète de l'accroissement subit et prodigieux de sa richesse nationale.

Les pessimistes, — ils ne manquent pas aux États-Unis, — observent « qu'il y a chez eux une sorte d'inflation; qu'à l'instant où la paix sera en vue, tout ce flot d'ordres de matériel de guerre cessera soudain; » et il est vrai que les explosifs, qui figurent pour 2 milliards 400 millions de francs dans les envois américains de 1916, disparaîtront, que le fer et l'acier qui représentent plus de 3 milliards de francs ne seront plus payés au même prix; que nous fabriquerons à nouveau notre sucre et demanderons à la Russie partie des 800 millions de pétrole et des 1 500 millions de blé, que nous avons tirés exclusivement cette année des États-Unis. « L'Europe alors commencera un long et pénible travail de réajustement; les pertes de la guerre auront grandement réduit son pouvoir d'achat; le besoin forcera ses producteurs à lutter plus durement que jamais pour vendre à bas prix, en basant leurs offres sur des salaires plus bas. L'Amérique, attaquée sur son propre marché, aura peine à se défendre. »

La majorité des Américains ne croient pas à ces sombres pronostics; ils admettent bien que l'acier, tantôt prince et tantôt mendiant selon le mot de Carnegie, sera offert à des conditions tout autres pour la construction que pour la destruction, pour la paix que pour la guerre; mais ils ne croient pas que des nations, affaiblies par le manque de capitaux, de matières et de main-d'œuvre, pliant sous le poids de lourds impôts, puissent rivaliser avec une Amérique alerte et bien entraînée. Ils s'entraînent donc et se préparent, de l'autre côté de l'Atlantique, afin de conserver et d'accroître leur avance. Ils s'attendent à trouver en face d'eux une nouvelle Europe, sortie de la guerre plus particulariste, plus jalouse que l'ancienne de son marché national.

Cela ne les a pas empêchés et cela même peut-être les a-t-il décidés à créer sans bruit, sous le nom d'*American International Corporation*, le plus formidable organisme financier et industriel que l'on ait jamais vu dans l'un ou l'autre hémisphère. C'est proprement le trust des trusts, ce sont les États-Unis en marche à la conquête pacifique de l'univers, ce par quoi ils

entendent réaliser leur rêve nouveau de « banquiers du monde, » — *World's banker*, — pour le plus grand profit du monde.. et d'eux-mêmes.

Il se peut que les Allemands voient la chose d'assez mauvais œil; quant à nous, Français, qui n'avons qu'à nous louer durant cette guerre des procédés américains à notre égard; nous qui n'avons à redouter dans l'avenir aucun conflit avec la nation pour l'indépendance de laquelle nous avons jadis versé notre sang, nous n'avons qu'à nous féliciter de cette organisation nouvelle, qui pourra nous servir, lors de la conclusion de la paix, de barrière la plus efficace aux tentatives d'invasion industrielle de la Germanie. C'est donc avec un intérêt sympathique que nous la voyons surgir.

Cette « corporation, » société d'études et de lancement, débute avec le capital ultra-modeste de 250 millions de francs. Ses administrateurs pouvaient le souscrire entre eux sans trop de gêne; elle n'a fait aucun appel au public. Ce qui signale en effet cette entreprise, c'est, avec l'étendue de son programme, le groupement sans précédent de tous les chefs, de tous les « rois » si l'on veut, de la banque et des grandes industries, de l'électricité ou de la viande, des chemins de fer ou du pétrole, des aciers, des cuivres, des bateaux, etc. Elle réunit des hommes et des sociétés qui, depuis des vingtaines d'années se sont combattus à outrance; les pro-germains y fusionnent avec les amis des Alliés et, quoique cette gigantesque collaboration de tant de forces dût sembler au gouvernement un odieux monopole, c'est au contraire avec l'assentiment et de concert avec le secrétaire d'État du Commerce que les promoteurs ont élaboré leur plan; preuve qu'il s'agit ici d'une *affaire pour ainsi dire nationale*.

Elle se propose, dit sa charte d'incorporation, d'ouvrir de nouveaux marchés aux produits américains, de régénérer et développer, tant par ses capitaux que par ses ingénieurs et par ses manufacturiers, les entreprises industrielles dans les pays étrangers, y compris les affaires connexes qui pourraient, aux États-Unis, concourir à la même fin.

Pour commencer, la « Corporation » vient d'acquérir, en union avec les Compagnies de navigation Atlantique et Pacifique, le plus grand chantier de constructions maritimes, — le *New-York Shipbuilding C°*, — dont elle double la puissance de

production. Elle se forge ainsi l'outil indispensable pour la reprise des transports. En attendant que l'Europe s'ouvre à son activité et réclame ses services, elle vient de traiter avec le gouvernement chinois pour quelques milliers de kilomètres de chemins de fer et pour le dragage et l'approfondissement du Grand Canal.

Les États-Unis se préparent donc à fabriquer, à vendre, à commanditer partout sur le globe. Ils ont réformé depuis deux ans leur système de banque à l'intérieur, ils entendent le perfectionner au dehors, suivant les méthodes allemandes, en multipliant les crédits à long terme et les « acceptations, » qui mobilisent par avance le travail et le profit. Ils envoient ou reçoivent des missionnaires commerciaux en Russie ou en Hollande, aussi bien que dans les républiques du Centre-Amérique, où jusqu'ici la part de leur importation ne dépassait pas 4 à 5 pour 100 du total. Et pour dresser un personnel propre à cette besogne d'éclaireurs et d'avant-garde, c'est encore l'Allemagne que vient d'imiter la *National City Bank*, en allant recruter sur les bancs mêmes des Universités l'élite de jeunes gens *nés en Amérique*, — condition formelle, — qu'elle essaimera dans l'univers.

Ces ambitions ne sont pas pour inquiéter la France, bien au contraire; accompagnées de bonne volonté à notre égard, elles ne marquent aucune arrière-pensée de domination politique. L'Amérique nous trouvera tout disposés à causer affaires avec elle, après cette guerre qui va déplacer l'axe du monde.

L'Amérique a cessé d'être neutre depuis que ces lignes ont été écrites, et il se pourrait, lorsqu'elles paraîtront, que cette puissante république, sacrifiant son repos à son idéal de justice et à ses glorieuses traditions d'honneur, ait pris place à nos côtés parmi les belligérans. Déjà les partis y ont oublié leurs querelles pour se grouper autour du président Wilson. Quelle que soit la décision future des États-Unis, aux sympathies qu'avait chez eux rencontrées notre cause, s'ajoute désormais la réprobation dont ils ont frappé l'Allemagne, et les liens qui les unissent présentement à l'Entente, aux heures héroïques de la lutte, sont de ceux que la paix ne fera que resserrer et affermir.

GEORGES D'AVENEL.

LES ALPINS A SAINT-DIÉ

25-29 AOÛT 1914

Dans les derniers jours du mois d'août 1914, une forte attaque, brusquée par nos ennemis, conformément aux intentions du kaiser et selon les directives du grand état-major de Berlin, déborda nos frontières de Lorraine et d'Alsace, ramena la guerre du versant alsacien au versant lorrain des Vosges, et concentra dans le pays montagneux et boisé qui tour à tour creuse des vallées, dresse des futaies, étale des prairies entre la Meurthe et la Moselle, principalement autour de la ville de Saint-Dié, une lutte sanglante, — peu connue, — qui dura plusieurs semaines, et dont l'issue finale, condition indispensable de la victoire de la Marne, est due pour une grande part à la vaillance indomptable de nos bataillons de chasseurs.

« Diables bleus » ou « diables noirs, » ainsi surnommés par les Bavarois du prince Rupprecht, par les Wurtembergeois du général von Knœrzer, par les Badois du général Stenger, ils inspirent à leurs adversaires une terreur attestée par d'innombrables témoignages. Ces chasseurs de France, entraînés dès le temps de la paix par l'héroïque apprentissage d'une vie dangereuse, ont tous rivalisé d'audace, d'élan, et même, à l'occasion, de patience et de longanimité, se montrant capables de toutes les vertus militaires, même de l'endurance résignée et silen-

cieuse qui sait supporter sans plainte les déceptions et les mécomptes, en attendant l'échéance, parfois tardive, de la récompense méritée et des justes honneurs.

L'histoire de nos bataillons alpins, appelés en toute hâte des cantonnemens de la Savoie et du Dauphiné, ou brusquement ramenés d'Alsace après la retraite de notre armée de Lorraine, mérite d'être contée en détail, étape par étape, épisode par épisode et, pour ainsi dire, fanion par fanion. C'est une épopée douloureuse et sublime, dont les fragmens, aujourd'hui détachés par la dispersion des épisodes, pourront servir plus tard, en l'honneur de la France d'aujourd'hui, à l'achèvement d'un poème comparable aux chansons de gestes que les trouvères ont consacrées à la France d'autrefois. Il faut que des récits véridiques, appuyés sur des faits et sur des preuves, offrent déjà au courage, à l'abnégation de nos vaillans soldats une part de la récompense méritée par des hauts faits trop ignorés, et préparent pour les poètes futurs, aussi bien que pour les historiens à venir, l'œuvre définitive où les générations successives viendront, pendant des siècles, chercher une ressource inépuisable de consolation, d'espérance et de fierté.

Grâce à des documens nouveaux, obtenus par l'enquête scrupuleuse et passionnée d'un père et d'une mère affligés d'une glorieuse douleur, il nous est permis de retracer quelques tableaux d'un drame qui doit être mis en pleine lumière, et de rendre hommage à des milliers de braves, de maintenir le souvenir de leurs épreuves et la tradition de leur exemple, en faisant connaître notamment, par des renseignemens précis et probans, ce qu'a souffert le 51e bataillon de chasseurs alpins pour la défense de la ville de Saint-Dié, pour le salut de la patrie.

I. — L'ARRIVÉE

Pauvre ville de Saint-Dié! Déjà envahie pendant la guerre de 1870, elle pouvait de nouveau s'attendre, hélas! à un triste sort, étant située à quelques kilomètres de la nouvelle frontière, que l'on peut atteindre en deux ou trois heures de marche, d'un côté par la route de Wisembach et de Sainte-Marie-aux-Mines, en grimpant la rampe de Saulxures et le raidillon du Han, de l'autre par le chemin qui va de Provenchères à la trouée

de Saales et au val de Bourg-Bruche, chemin qui traverse Remomeix, Frapelle, villages avenans, égayés par les eaux claires de la Fave, tout fleuris par des bouquets de peupliers et d'aulnes, tout bruissans de la rumeur laborieuse des filatures et des scieries. Au delà du gros bourg de Provenchères, — encore occupé par les Allemands à l'heure où paraissent ces lignes, — on monte vers Saales à travers le bois de la Baulée et les hautes futaies du Houssot. Rien de plus superbe ni de plus charmant que ces sapinières, en été, lorsque le soleil, incliné vers l'Occident, allume des clartés obliques à travers les branches incendiées de rayons. Au moment où le soir descend sur les vallées, la forêt, dans le crépuscule, semble enchantée et surnaturelle. C'était un asile fait à souhait pour la contemplation des peintres et pour la rêverie des poètes. Mais le regard du spectateur, même au temps de la paix précaire et troublée qui nous fut imposée par le traité de Francfort, était assombri par une réalité brutale. Les brèches des Vosges étaient des portes ouvertes sur notre territoire, depuis que Bismarck avait savamment dessiné notre frontière de façon à mettre tous nos départemens de l'Est sous le talon de la botte allemande. La ligne de démarcation, à travers le département de la Meurthe et sur les confins des Vosges, suivait en zigzag, à la façon d'un fil de fer barbelé, depuis le dôme du Donon jusqu'à la crête du Ballon d'Alsace, un tracé qui était contraire à tous les principes les plus élémentaires de la géographie physique, et même à toutes les règles du bon sens, mais qui n'était que trop conforme aux ambitions féroces de l'empire germanique et à son perpétuel instinct d'empiétement sur nos marches de l'Est. Par toutes les fractures de la montagne, par toutes les failles de cette frontière machinée comme un traquenard, l'Allemagne était sur nous, chez nous.

Les trois vallées convergentes de la Vezouse, de la Meurthe et de la Mortagne, plus loin la vallée de la Moselle sont des routes naturelles par où les armées d'invasion peuvent pénétrer en France. Les Allemands se proposaient aussi de faire irruption dans notre domaine par le couloir de la Meuse, et de briser, à Verdun, la pierre angulaire de notre système fortifié. Les historiens de nos grandes guerres ont raconté comment, en 1792, le roi de Prusse, le duc de Brunswick, le prince de Hohenlohe et le prince Esterhazy essayèrent de faire entrer en France, par ces multiples voies, leurs innombrables hordes de reîtres et de

lansquenets. Ils avaient échoué contre la barrière opposée à l'invasion germanique par l'héroïsme de nos soldats dans les défilés de la forêt d'Argonne. Mais, en 1871, nos éternels ennemis ont pris toutes les précautions utiles à leurs mauvais desseins. De sorte que la ville de Saint-Dié se trouvait exposée, en première ligne, à tous les risques d'une soudaine agression, prévue par les signataires allemands de ce fatal traité qui, en traçant la ligne de démarcation au-dessus de la ferme du Frenois, sur la crête des Vosges, fort escarpées en cet endroit, s'étaient réservé, par une malice calculée, le canton de Saales, c'est-à-dire, selon l'expression cynique de Bismarck, une des « clefs de notre maison. » Ces positions étaient impossibles à défendre contre les masses allemandes qui affluaient par les routes de Strasbourg et de Schlestadt. A cette poussée formidable s'opposa, jusqu'à l'épuisement des forces humaines, sur un terrain âprement disputé, l'indomptable énergie des chasseurs alpins et de leurs dignes compagnons d'armes. On verra comment les efforts de ces braves gens, incapables de désespoir dans une situation qui semblait désespérée, ont réussi, en somme, à enrayer le mouvement de l'ennemi, à le retenir, par une vigoureuse contre-attaque, aux abords de la Meurthe et de la Mortagne, à lui fermer le chemin de la Moselle et de la trouée de Charmes, à faire échouer les plans du grand état-major de Berlin (1). Si l'armée du général von Heeringen, si les Bavarois du kronprinz Rupprecht, si les Wurtembergeois de Knœrzer et les Badois de Stenger avaient pu aller plus loin, s'ils avaient franchi la Meurthe, la Mortagne, et la Moselle, la route d'Épinal à Paris était ouverte aux armées du kaiser, la victoire de la Marne était impossible.

La bataille de Saint-Dié fut un des plus mémorables épisodes de cette longue lutte, multiple en ses aspects, tragédie pleine de sang, de larmes et de ruines où, très souvent, les populations civiles et inoffensives ont subi des souffrances atroces. Les bataillons de chasseurs, en combattant sur la Meurthe et sur la Mortagne, en barrant avec des poitrines humaines le passage ouvert par l'interruption de nos forts d'arrêt entre Épinal et Toul, ont fermé aux Allemands, venus de l'Est, la route de Paris. Les faits d'armes, accomplis en Lor-

(1) Voyez, dans la *Revue* des 15 novembre 1916 et 15 février 1917, les lumineux articles de M. Gabriel Hanotaux sur la *Bataille de la trouée de Charmes* et la *Bataille des Ardennes*.

raine et en Alsace par les alpins d'Annecy, de Chambéry, d'Albertville, de Grenoble, d'Embrun sont presque ignorés du public, les grands événemens de la Marne ayant détourné nos regards de ce qui se faisait aussi de beau et de noble et de décisif sur le front d'Alsace et de Lorraine. Une patriote lorraine écrivait de Saint-Dié, le 10 août : « On se bat tout le long de la frontière... *Maintenant, ce sont les alpins qui tombent.* Cette lutte des chaînes est épouvantable... Saales, Sainte-Marie, le Bonhomme fument sous les canons. On masse des quantités de troupes. Mais les Allemands sont si nombreux ! »

Telle était l'écrasante supériorité de ce nombre, qu'un chasseur du 6e bataillon, en voyant déboucher sur les crêtes de Vergaville, le 20 août, l'armée du prince Rupprecht, une invraisemblable avalanche de fantassins gris et de chasseurs verdâtres, disait à son lieutenant :

— Ça grouille de tous les côtés !

Ce même jour, 20 août 1914, l'armée allemande de la Meuse, ayant violé la neutralité de la Belgique sous les ordres du général von Emmich, entrait à Bruxelles, suivie d'un interminable convoi de batteries lourdes et d'automobiles blindés. Le vaste plan d'encerclement, élaboré jusque dans le moindre détail par l'état-major de Berlin, semblait réussir. Il s'agissait de prendre la France et de la broyer, comme entre les mâchoires d'un étau gigantesque. Enivré d'un succès obtenu par la violation cynique des traités conclus au nom de l'Allemagne, le kronprinz de Bavière était chargé de nous attaquer par l'Est, en liaison avec les armées allemandes du Nord et de la Woëvre. Ne doutant point de la victoire, il se flattait de passer entre les forteresses d'Épinal et de Toul, par la trouée de Charmes, afin de pousser son offensive vers la Haute-Marne, de prendre à revers, par les voies ouvertes dans le Bassigny et dans le pays meusien, notre armée de Verdun, et d'opérer sa jonction avec le kronprinz de Prusse, le général von Kluck et le kaiser, auxquels il avait donné rendez-vous à Paris.

En quittant Dieuze, les Bavarois disaient aux malheureux habitans de la Lorraine annexée :

— Nous ne vous quittons que pour un instant. Nous ménageons aux Français un nouveau Sedan (1).

(1) Ils voulaient recommencer la manœuvre d'encerclement qui, dans la journée du 2 septembre 1870, avait surpris l'armée de Châlons, immobile et passive. Les

C'était leur idée fixe. Ils voulaient célébrer en France le *Sedantag*, anniversaire d'une journée mémorable. Mais ils avaient compté sans les chasseurs alpins. Au défilé de Gélucourt, deux bataillons de ces troupes d'élite, le 23e et le 27e, se sont sacrifiés pour assurer la retraite de la 29e division.

Toutefois, dans la journée du 20 août 1914, la situation semblait si menaçante, qu'on pouvait craindre que la poussée de l'ennemi, se prolongeant en même temps par Wissembach et par Provenchères, par les vallées de la Fave et de la Blape, ne débordât sur Fraize, Plainfaing, parvenant ainsi à envahir toute la vallée de la Haute-Meurthe, et fermant toute issue à nos troupes engagées dans les Vosges. Notre 334e régiment d'infanterie avait quitté Saales précipitamment, le 20 août, à huit heures du matin, pour renforcer, au nord de Sainte-Croix-aux-Mines, le 229e, qui se trouvait aux prises avec des forces supérieures. Ce jour-là, le commandant d'un groupe d'artillerie, posté provisoirement au col du Bonhomme, disait à ses officiers :

— Je crains que nous ne soyons embouteillés (1) !

Déjà l'on voyait luire aux alentours des routes de dégagement, entre le col et le « haut » du Bonhomme, les baïonnettes dentelées des patrouilles bavaroises. Les chemins restés libres semblaient impraticables. On redoutait une attaque allemande par la chaume de Rossberg, ouvrant le chemin de la Croix-aux-Mines et du col des Journaux (2). Le canon tonnait furieusement vers Sainte-Marie. C'étaient des coups incessans, précipités, sourds. En prêtant l'oreille à ces salves sinistres, les artilleurs du col du Bonhomme disaient :

— C'est la poursuite.

Poursuite implacable, en effet, et qui eût marqué d'un désastre la journée du 20 août 1914, si l'héroïsme patient et tenace des chasseurs alpins n'eût opposé, à la ruée d'un ennemi qui se croyait victorieux, un obstacle infranchissable.

C'est précisément dans cette journée du 20 août, que la

Bavarois se souvenaient d'avoir contribué au succès de cette manœuvre par les combats de Beaumont et de Balan, par l'incendie et par les carnages de Bazeilles. Le prince Rupprecht de Bavière avait été élevé dans ces souvenirs.

Voyez Georges Bertrand, *Carnet de route d'un officier d'alpins*, p. 15.

(1) *Impressions de guerre*, extraits d'un carnet de route, par le docteur P.-J. M.

(2) Cette attaque, déclenchée avec des forces énormes, fut enrayée par les alpins du 13e et du 22e bataillon. Le commandant Verlet-Hanus (du 13e) et le commandant de Parisot de la Boisse (du 22e) furent tués dans ces rencontres, à la tête de leurs chasseurs, l'un le 27 août, l'autre, le 3 septembre.

section de mitrailleuses du 14e bataillon résista pendant cinq heures au plus violent bombardement, et se fit décimer plutôt que de se rendre, au Champ-du-Feu (1).

De tous les côtés, par toutes les brèches des Vosges, par toutes les coupures de la frontière béante, la Bavière et le Wurtemberg précipitaient sur nous, comme au temps des invasions d'autrefois, leurs fantassins et leurs cavaliers innombrables. On a dit, avec raison, que l'offensive des Allemands par le Nord a échoué sur la Marne et sur l'Yser. Il faut dire aussi que leur offensive par l'Est a échoué sur la Meurthe et sur la Mortagne.

Au secours de la ville de Saint-Dié arriva, dans la matinée du 25 août, dès l'aube, le 51e bataillon de chasseurs alpins. On jugera de l'état d'esprit et, comme on dit, du « moral » de cette troupe, en lisant ce qu'écrivait, quelques jours avant l'heure du départ, un des officiers de ce bataillon, le sous-lieutenant Allier, chef de la section de mitrailleuses, qui disait à ses parens, en parlant de ses hommes :

Je les ai regardés chacun dans les yeux, et leur poignée de main m'en a appris plus long que des discours : nous pouvons partir ensemble ; leur âme est trempée. Espérons que ce sera bientôt ! Tous sont impatiens de partir, et une trop longue attente serait déprimante.

Qu'il fait bon vivre de telles heures ! Il m'est impossible de vous décrire les émotions profondes qu'éprouve un officier dans de tels instans. Cela vous paraîtrait de la littérature. Je viens de recevoir un fanion. Puissé-je le rapporter dans quelques mois, troué de balles ! C'est un fanion bleu, bordé de jaune, en forme de flamme. D'un côté il est orné d'un grand cor de chasse, de l'autre il porte l'insigne des mitrailleurs : deux canons croisés, avec l'inscription :

51e Alpin
Section de mitrailleuses.

Le 51e bataillon, ainsi entraîné par un élan d'émulation juvénile et vibrante, muni de force morale, animé par la parole et par l'exemple de ses chefs, était depuis longtemps prêt à partir en campagne, équipé de neuf avec un soin extrême. Le jeune officier, dont la lettre qu'on vient de lire atteste les résolutions intrépides et joyeusement stoïques, écrivait à ses parens, le 10 août :

(1) Voyez le *Diable au Cor*, du 16 mai 1915.

Je n'ai pu, depuis le 1[er] août, vous écrire que quelques lignes hâtives. Je pensais qu'à la tête d'un détachement tel que celui qui m'a été confié, ma responsabilité était trop grande pour que je pusse me désintéresser d'un seul détail de la mobilisation. J'ai donc passé plusieurs journées à m'assurer les meilleurs mulets de la région d'Annecy, en accompagnant la commission de réquisition. En même temps, je surveillais minutieusement l'habillement de mes hommes, afin qu'il ne leur manquât ni un bouton ni un dé à coudre ; j'inspectais mes pièces, je réglais mon télémètre, je me procurais, chez l'armurier, le plus grand nombre possible de pièces de rechange, je faisais ferrer mes mulets à neuf, ajuster leurs bâts, vérifier leur harnachement, je me procurais des mousquetons, des revolvers, des munitions, des percuteurs de mitrailleuses, des épaulières, des fioles d'huile, de pétrole, de valvoline, des brosses, des étrilles, des baguettes, des éponges, des bâches, des musettes de pansage, des sacs de chiffons, des cordes à fourrage... Pardon de cette énumération que je pourrais prolonger encore.

J'ai eu peu de temps pour dormir, mais je puis me rendre cette justice de n'avoir négligé aucun détail pour sauvegarder les 35 vies dont j'aurai à rendre compte. *Mes hommes le savent*. Or à la guerre *la confiance est tout*. Je n'ai pour ainsi dire pas eu à faire *un pas ou un geste* qui ne fût *prévu, heure par heure* dans mon pli de mobilisation ; c'est le triomphe de l'organisation et de la méthode.

Et le jeune officier exprimait avec une émotion généreuse les sentimens qu'il éprouva, en accompagnant à la gare d'Annecy ses camarades et ses chefs du 11[e] bataillon, désignés pour un des premiers départs vers la frontière :

... Le moment tant désiré approche. Nous ne pouvons plus retenir nos hommes. Il y a deux jours, le 11[e] est parti pour la frontière de l'Est au milieu d'un indescriptible enthousiasme. Quand sera-ce notre tour? Dans tout le 51[e], il n'y a pas un homme qui n'ait fait d'avance le sacrifice de sa vie...

Ce « tour » impatiemment attendu était venu enfin. Le mardi 25 août 1914, à trois heures trente du matin, au lendemain des combats indécis de Rozelieures et de Champenoux, au moment même où le 52[e] et le 46[e] bataillon de chasseurs alpins s'apprêtaient au combat de Clézentaine, le 51[e] débarquait avec armes et bagages, en gare de Saint-Dié.

En sortant de la gare de Saint-Dié, on entre en ville par une avenue large et droite, qui se prête aux beaux défilés de troupes et où, très souvent, notamment à l'occasion du 14 juillet, les habitans de cette vieille cité lorraine ont applaudi l'allure crâne et décidée de leurs chasseurs à pied. Ce n'est

pas par là qu'entrèrent les alpins venus pour combattre. La gare des voyageurs étant déjà encombrée par l'exode des civils et par l'évacuation des blessés, le 51[e] bataillon mit pied à terre dans la gare des marchandises, tandis qu'un taube survolait, comme un oiseau sinistre, la ligne et les bâtimens du chemin de fer. Les compagnies défilèrent en formation de marche, l'arme à la bretelle, par l'entrée qui fait face à la fonderie Burlin, suivirent à gauche la rue du Petit-Saint-Dié, franchissant la voie ferrée par la rue de Foucharupt, et gagnèrent la rue de la Bolle. A la hauteur de la rue du Parc, les alpins firent halte. On imagine aisément l'accueil qui fut fait dans cette ville aux alpins de la Savoie, en ce moment tragique où un terrible choc en retour, succédant à la vive entrée des Français en Lorraine et en Alsace, faisait peser sur la frontière mutilée, ouverte de toutes parts, une masse innombrable d'ennemis déchaînés par un furieux mouvement d'offensive, décidés à mener la guerre avec une férocité proportionnée à leur ferme propos d'en finir au plus vite, *per fas et nefas*. Le tonnerre, d'abord lointain, des canons allemands se rapprochait, d'heure en heure, avec une implacable rapidité. Les coups sourds des batteries lourdes étaient répercutés par les échos des montagnes, comme un formidable présage du bombardement prochain. Une douloureuse angoisse, succédant à l'allégresse des premiers jours, étreignait tous les cœurs. Cependant, lorsqu'on vit s'avancer, au delà du pont de la Meurthe, entre les deux rangées de façades monumentales que la ville de Saint-Dié doit à la munificence du roi Stanislas, ce beau bataillon, si bien équipé, armé, entraîné, un renouveau d'espoir et de confiance ranima tous les courages. Pendant les heures brèves du cantonnement, la population eut la joie de fraterniser avec la troupe. Les alpins du 51[e] furent accueillis comme des libérateurs.

La ville de Saint-Dié, dominée par un amphithéâtre de hautes montagnes que drape un épais manteau de forêts sombres, se sentait entourée d'une sorte de menace mystérieuse, sous l'œil des Barbares cachés dans l'ombre des sapinières de l'Ormont, et s'avançant tout le long de la ligne bleue des Vosges. Elle fit fête à ses défenseurs qui, pendant les instans de cette brève halte, furent comblés d'attentions par les habitans. En rejoignant, à travers les rues déjà dépeuplées par un commencement d'exode, les bâtimens des « Teintureries et

Retorderies de l'Est, » désignés pour leur cantonnement, les chasseurs pouvaient lire, sur les murs des édifices publics, le texte des affiches par lesquelles la municipalité invitait la population au calme et à la confiance. Ce fut un moment de répit cordial, avant les heures sanglantes.

A dix heures trente, ordre de départ. La majeure partie du bataillon, rassemblée devant l'église Saint-Martin, sur la vaste chaussée, défile au pas cadencé, sous un soleil ardent, et traverse le pont de la Meurthe, tourne à droite et prend la route qui monte au hameau nommé Dijon, situé sur des terrasses gazonnées, à la lisière des bois d'Ormont, tandis que la 9e compagnie, sous les ordres du capitaine Aweng, est désignée pour aller faire des tranchées dans la plaine, sur la route nationale, aux abords de Sainte-Marguerite. Deux compagnies, commandées par le capitaine Rousse-Lacordaire, se déploient en avant de Dijon, sur les hauteurs de la vallée de la Fave, tandis que les compagnies de réserve et la section de mitrailleuses cantonnent au lieu dit Gratain, sur des pentes (1) d'où l'on découvre les toits rouges de Saint-Dié, les maisons de grès rose, éparpillées dans la verdure, et tout le décor montagneux où s'encadrent ces jolis paysages qui semblaient faits pour abriter un bonheur épris de solitude alpestre, en de paisibles villégiatures d'été : le chemin du Paradis, les clairières voisines de la roche du Sapin-Sec, les retraites mystérieuses de la Croix du Rendez-Vous, lieux charmans, naguère égayés d'aimables visions, désormais hantés de sinistres fantômes...

Toutefois, la nuit du 25 au 26 août fut assez calme. Dès l'aube du 26 août, on se mit au travail. Des tranchées furent creusées à la hâte. Cinq gourbis abritèrent les mitrailleurs et leurs mitrailleuses. Plusieurs taubes survolaient la position, repéraient les chasseurs alpins.

C'est ce jour-là, mercredi 26 août, à dix heures, que commença le bombardement de Saint-Dié (2). On s'était furieusement battu, les jours précédens, sur tout le front des Vosges : le 19 août à Rosenthal, le 22 à Saint-Blaise, à Stampoumont, où le 11e et le 12e bataillon de chasseurs alpins furent chargés

(1) Les cotes 459 et 320.

(2) Ont péri, dans ce premier bombardement d'une ville ouverte, Willemain (Eugène), 47 ans; Hummel (Édouard), 69 ans; Colin (Augustine), 23 ans; Simon (Jeanne), 16 mois, etc. (Note de M. Burlin, adjoint au maire de Saint-Dié.

d'arrêter l'avance de plusieurs divisions bavaroises. Une chaude affaire, dans la journée du 24, avait cruellement éprouvé le 75e régiment d'infanterie au col de Hanzs et à Bourg-Bruche. Les coloniaux du 6e régiment avaient perdu leur chef, le colonel Cortial (1). Les artilleurs des 53e et 54e régimens, les fantassins du 140e et du 52e luttaient avec acharnement dans les forêts de hêtres qui avoisinent Saint-Benoît, sur la route qui va de Rambervillers à Raon-l'Étape, aux environs de Saint-Michel-sur-Meurthe, dans les bois de Senones et de Moyenmoutier. Les batteries alpines du 2e régiment de montagne prenaient position entre Meurthe et Mortagne, sur les coteaux de la Bourgonce, au-dessus de la combe de Nompatelize, non loin de la Salle, où le 7e bataillon de chasseurs se dévoua pour tenir tête à des forces qui semblaient, hélas! incalculables et insurmontables. Après avoir tenté une contre-offensive sur la ligne de la Meurthe, l'aile gauche de l'armée Dubail, cédant à une pression énorme, avait dû se replier entre Meurthe et Mortagne. Telle était, à peu près, la situation militaire dans la région vosgienne, lorsque les chasseurs alpins du 51e bataillon, sous les ordres du commandant Dechamps, reçurent les premiers obus des batteries lourdes établies par les Allemands sur la butte de Beulay, près de Provenchères.

A ce moment, un commandant du 54e régiment d'artillerie, qui avait logé au presbytère de Saint-Jean-d'Ormont, et qui faisait conduire ses pièces sur les hauteurs des Raids de Robache, col ouvert entre l'Ormont et la Bure, sur la route de Saint-Dié au Ban-de-Sapt, disait à M. l'abbé Gérard, desservant de la paroisse :

— Vous allez être témoin de grands événemens, mais courage (2)!

Quel courage ne fallut-il pas aux braves du 51e bataillon, qui étaient arrivés la veille en gare de Saint-Dié, et qui recevaient ainsi le baptême du feu! Contre le bombardement dirigé de la butte de Beulay par les artilleurs ennemis, ce bataillon n'était soutenu que par quatre pièces de 65... L'explosion des bombes emplissait d'un fracas épouvantable et d'un horrible éclatement de fer et de fonte un ravin qui est proche des bois

(1) Ce vaillant officier, tué le 20 août 1914, était le beau-frère du capitaine Jean Pravaz, mort lui aussi au champ d'honneur.

(2) Lettre de M. l'abbé Gérard à M. Louis Colin.

d'Ormont, et qui s'appelle l'Enfer. Le tir de démolition, dirigé par les batteries lourdes sur la gare de Saint-Dié, sur la manutention et sur le pont de la Meurthe, sembla s'écarter, un instant, de cet objectif, pour viser, en enfilade, les cantonnemens des alpins. A ce moment, un violent orage, un de ces orages d'été qui parfois couvrent de nuées, de trombes d'eau et de rafales traversées d'éclairs fulgurans les cimes et les vallées des Vosges, les bruyères sauvages et les feignes tourbeuses, vint ajouter son tonnerre aux détonations de la canonnade, au crépitement de la fusillade, et interrompit, vers la fin de cette terrible journée, l'offensive ennemie. Cette offensive, contenue au prix des plus héroïques efforts, par le 6e bataillon de chasseurs à Lamath, au Ban-de-Sapt par le 53e, à Ménil-sur-Belvitte par le 54e, autour de Fraize, et de Plainfaing par le 13e et le 22e, déjà prêts à escalader les pentes boisées de Mandray et du col des Journaux, fut menée par les chefs allemands, notamment par le trop fameux général Stenger, avec une incroyable férocité. C'est précisément dans l'après-midi du 26 août, vers quatre heures, que, par ordre du général Stenger, le premier lieutenant Stoy, commandant la 7e compagnie du 112e régiment d'infanterie de l'armée allemande, transmit à ses hommes l'ordre de la brigade : « A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront abattus. Les blessés, armés ou non, seront abattus. Même les prisonniers en grande formation seront abattus. Il ne doit pas rester un ennemi vivant derrière nous. » Le même ordre fut transmis le même jour, par le capitaine Crutius, commandant la 3e compagnie du même régiment, et par le chef de bataillon Muller. On sait qu'à Thiaville et autour du village de Sainte-Barbe, incendié par les Bavarois, un grand nombre de blessés et de prisonniers français furent victimes de cette abominable consigne, dont l'exécution stricte et presque machinale ensanglanta, pendant les jours suivans, la ville et les faubourgs de Saint-Dié.

Les Allemands étaient exaspérés de voir que les soldats français, notamment les chasseurs alpins, défendaient les passages des Vosges et les issues de la ville de Saint-Dié avec une ténacité qui finalement a fait échouer leur mouvement stratégique et tactique vers la route d'Épinal et vers la trouée de Charmes. De là leur rage forcenée.

Dans la journée du jeudi, 27 août, les alpins du 51e bataillon

devaient parvenir douloureusement au point culminant du calvaire dont ils avaient gravi les premières stations. Ce fut une de ces luttes inégales où la fatalité aveugle et sourde s'acharne sur les meilleurs parce qu'ils sont les moins nombreux. C'est sur une poignée de braves qu'allait retomber, pendant une journée entière, tout le poids de la défense suprême de la ville en détresse. Dès l'avant-veille, les formations sanitaires de Saint-Dié avaient reçu l'ordre d'évacuer les ambulances et de se retirer du côté d'Épinal. Après cette évacuation précipitée, un arrivage de blessés sans abri mit le comble à la confusion. Quelques-uns mouraient en pleine rue, les brancardiers ne pouvant suffire à les transporter jusqu'à l'hôpital Saint-Charles, à l'hôpital n° 7 de la Société de secours aux blessés militaires, au Grand-Séminaire, refuges restés ouverts en ces jours d'angoisse et de deuil. Le bombardement avait ravagé la pauvre ville qui, privée de communications télégraphiques et postales avec le reste de la France, sentait se resserrer autour d'elle un cercle de fer et de feu. Les rues de Saint-Dié s'encombraient d'une multitude de fugitifs, accourus de tous les villages d'alentour, et que l'instinct grégaire des foules affolées amassait çà et là en troupeaux divagans. La bataille avait dispersé la population civile, refoulée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par le va-et-vient des combattans et par l'entre-croisement des tirs d'infanterie et d'artillerie. Ce jour-là, on se battait tout autour de Saint-Dié : à Saulcy-sur-Meurthe, à Entre-Deux-Eaux, où les brancardiers du 133ᵉ régiment d'infanterie, allant au secours des blessés du 23ᵉ, reçurent, à bout portant, des coups de fusil tirés par une patrouille bavaroise ; à Coinches et dans la forêt communale de la Béhouille, où deux compagnies du 5ᵉ bataillon de chasseurs furent fauchées par l'artillerie allemande ; à Moyenmoutier, à la Neuveville-lès-Raon, où le meurtre, l'incendie, le vol, furent organisés par le général von Deimling en personne ; à Hurbache, à Denipaire, au Ban-de-Sapt... Partout les populations civiles étaient soumises, par ordre, aux plus cruels traitemens.

On juge aisément dans quel état d'esprit se trouvaient les habitans de Saint-Dié, en voyant leur ville emplie de terreur par la débandade des paysans que chassait de leurs communes l'avance incessante de l'invasion. En vain les affiches municipales, collées au mur de la mairie et signées par le maire de

Saint-Dié, recommandaient à tous « un inébranlable sang-froid » et conseillaient à chacun d' « envisager sans émotion » ces événemens extraordinaires. En voyant ce flot de fugitifs, que déversaient sans arrêt les communes de Colroy-la-Grande, de Provenchères, de Lusse, de Lubine, de Sainte-Marguerite, de Coinches, de Saint-Michel-sur-Meurthe, de la Bourgonce, de la Salle, d'Étival, de Raon-l'Étape et même de Baccarat, on éprouvait, par l'effet d'une sorte de contagion mentale, une impression d'effroyable malaise. Les mères contemplaient leurs enfans avec une tendresse épouvantée. La rumeur publique et aussi quelques numéros de l'*Est républicain* et de l'*Éclair de l'Est*, entrés on ne sait comment dans la cité assiégée et bombardée, avaient fait connaître en ville les atrocités et les pillages commis par les Allemands dans la Lorraine mise à feu et à sang : la tragique aventure du maire de Badonviller; les incendies et les tueries de Nomény, où le 4e régiment d'infanterie bavaroise s'était particulièrement signalé par sa férocité sanguinaire; les cruautés organisées à Lunéville par le général von Fasbender; les crimes commis à Maixe par la troisième division bavaroise et notamment par le 3e régiment de chevau-légers; les carnages d'Einville, les cambriolages de Baccarat... On était sous l'impression de ces récits affreusement véridiques. Les plus sinistres échos venaient de Gerbéviller, brûlée, ensanglantée l'avant-veille par le général von Klauss, sur l'ordre du général von Heeringen. On redoutait, de la part du général wurtembergeois, von Knœrzer, alors cantonné, avec son état-major, à Sainte-Marguerite, les mêmes fureurs et les mêmes violences. C'est pourquoi l'exode d'une population aussi nombreuse que disparate encombrait d'un enchevêtrement inouï de voitures, de charrettes, de bagages, de bœufs effarés, de vaches affolées, de piétons inquiets et traqués, au milieu d'un indescriptible pêle-mêle de véhicules de tout genre et de tout âge, vieilles carrioles, chars à bancs, caissons abandonnés et disloqués, les routes qui entraînaient cette fuite, par monts et par vaux, de montées en descentes, vers la faim, vers la misère, peut-être vers la mort. On voyait ces troupeaux humains s'égarer dans des chemins de traverse, à travers les bois, afin d'éviter de tomber aux mains des Boches qui infestaient toute la contrée, soutenus, comme toujours, par la formidable artillerie qui assurait le succès de leurs attaques réitérées et leurs effets de terreur méthodique.

Cet exode ressemblait aux migrations en masse qui dépeuplaient jadis le pays des Lorrains, lorsque les Hongrois ou, comme on disait autrefois, les *Ogres*, venaient, par leurs incursions périodiques, ravager nos marches de l'Est.

C'était une panique, un sauve-qui-peut. On s'évadait de Saint-Dié comme d'une souricière. Bientôt, dans cette ville infortunée, autour de laquelle l'encerclement fatal se resserrait d'heure en heure, il n'y eut que des blessés, des malades, des religieuses, des prêtres, des magistrats, des fonctionnaires publics ou des employés de la ville, et les habitans courageux qui n'avaient pas voulu abandonner leurs foyers sous la menace de l'envahisseur. L'évêque de Saint-Dié, Mgr Foucault, ne quitta pas son siège épiscopal. Le supérieur du grand séminaire, M. le chanoine Gentilhomme, demeura fidèle à son poste. Nombreuses furent les femmes qui, dans ces circonstances tragiques, ont fait preuve d'un courage viril. Ne pouvant les nommer toutes, on citera notamment la sœur Rose et Mlle Marcelle Ferry, qui rivalisèrent de zèle et de courage, en restant, au péril de leur vie, près du chevet de leurs blessés. Des jeunes filles de dix-neuf ans, Mlle Germaine Marchal, Mlle Adrienne de Lesseux, allaient, en automobile, chercher des blessés sous le feu de l'ennemi.

Dans cette situation terrible, les deux adjoints, MM. Louis Burlin et Ernest Colin, le directeur des travaux de la ville, M. Kléber, M. Lavalle, receveur municipal, M. Gérard, secrétaire de la mairie, M. François, président de la Croix-Rouge, et quelques autres personnes de bonne volonté avaient pris la direction des affaires municipales et assumé la périlleuse mission de soutenir, le cas échant, les intérêts de la ville contre les exigences du vainqueur.

Cependant la résistance armée continuait, malgré les conditions défavorables où se trouvaient nos troupes, dispersées en colonnes volantes, disloquées par paquets, sans liaison possible avec le haut commandement, menacées, à chaque instant, d'un désastre irréparable par les mouvemens concentriques de l'ennemi.

Ces mouvemens étaient contenus, dans toute la mesure du possible, sur tous les points où s'exerçait la formidable pression. Les Allemands n'avaient pas pu déboucher par le col du Bonhomme. Arrivés à Coinches, à sept kilomètres de Saint-Dié, dès

le 26 août, ils fusillèrent dans cette commune un malheureux, nommé Durand, capturèrent dix-sept otages, et s'apprêtaient à tout piller, lorsqu'ils se heurtèrent, tout près de là, au 5e bataillon de chasseurs, dont deux compagnies, résolues à se sacrifier jusqu'au dernier homme plutôt que de se rendre, furent littéralement fauchées par l'artillerie lourde des Allemands. Dans la commune de Saulcy-sur-Meurthe et à Anozel, les envahisseurs procédèrent au déménagement méthodique d'un château qu'un industriel du pays, M. Gillotin, avait généreusement transformé en ambulance; ils tuèrent le curé de la paroisse, l'abbé Jeanpierre; ils brûlèrent une quarantaine de maisons; mais ils trouvèrent devant eux les soldats de notre 22e d'infanterie, descendus péniblement du col de Sainte-Marie-aux-Mines, ces héroïques fantassins de l'Isère et du Rhône, dont les restes, glorieusement ensevelis dans les cimetières d'alentour, attestent le sacrifice. Ce régiment avait déjà perdu son chef, l'intrépide colonel Angelvy. Sa mission était de contribuer à la défense du col du Haut-Jacques, que les Allemands voulaient atteindre par la route d'Anozel à Taintrux et à Rougiville. Parmi ceux qui combattaient dans les rangs du 22e régiment d'infanterie, il y avait, entre autres braves, un professeur de la faculté des sciences de Lyon, le normalien Jean Merlin, lieutenant de réserve, glorieusement tombé au col d'Anozel, retrouvé, quelques jours après, à la lisière d'un bois, près de Foucharupt. Déjà les morts glorieux du 140e régiment d'infanterie commençaient à peupler le cimetière de Saint Michel-sur-Meurthe, où un bon Français, M. Adolphe Tisserand, domicilié dans cette commune, a veillé avec un soin touchant sur leur ensevelissement et leur sépulture. Le 140e régiment d'infanterie, soutenu par le 11e bataillon de chasseurs alpins, a retardé, tant qu'il a pu, l'occupation de Moyenmoutier, où les Allemands entrèrent dans la terrible journée du 27 août, venant des bois de Saint-Prayel, et dessinant toujours leur mouvement concentrique sur Saint-Dié, à la recherche d'un nouveau Sedan. Du côté de Raon-l'Étape, le 14e bataillon, à peine revenu d'Afrique, ayant fait la guerre dans le Sud marocain, au delà de Mogador, à travers des forêts d'arganiers, au pays des Anflous, arrêtait par une lutte corps à corps, dans les sapinières de Répy, l'avance des Bavarois, et réussissait à barrer la route aux ennemis, dont l'objectif était d'aborder la vallée de la Moselle par la route de Ramber-

villers et le col de la Chipotte. En même temps que par ce col, les colonnes allemandes devaient déboucher de Baccarat par les bois de Glonville et de la Moncelle et sortir de Saint-Dié par Nompatelize et Jeanménil. Triple mouvement, qui visait le même but. Sur ces trois routes, les chasseurs alpins ont dit à l'ennemi : « Halte-là ! »

De cette tâche presque surhumaine la plus grosse part sans doute retomba sur le 51e bataillon, chargé de défendre la ville et les environs de Saint-Dié, en des conditions malheureusement capables de décourager les plus braves. En pareil cas, l'énergie individuelle est la ressource suprême des gens d'honneur. A la gloire du 51e bataillon de chasseurs appartient l'héroïque mémoire du capitaine Rousse-Lacordaire qui, dans la matinée du 27 août, ayant organisé habilement les positions de sa compagnie, réussit, avec l'appui d'une batterie d'artillerie, à tenir en échec les Allemands, qui accouraient innombrables, de toutes parts, à l'attaque de la ville de Saint-Dié, défendue par une poignée d'hommes.

Émerveillé par le spectacle de la vaillance avec laquelle ces braves luttaient contre l'écrasante supériorité du nombre et de l'armement, le commandant de la batterie d'artillerie s'écria :

— Courage, mes enfans, nous faisons du beau travail!

Devant cette attitude résolue d'un bataillon qui voyait le feu pour la première fois, les Allemands, aguerris cependant par vingt jours de campagne, font un mouvement de recul si évident que les artilleurs de la batterie, canonnant le terrain à découvert, dans la direction du village de Nayemont-les-Fosses et de la ferme de la Malgrange, sont obligés d'allonger leur tir.

Alors les alpins s'élancent au pas de charge, baïonnette au canon, le capitaine Rousse-Lacordaire courant à la tête de ses hommes, sabre en main. La fusillade est vive. Les balles sifflent de tous côtés. Tous les bois d'alentour semblent vomir des casques à pointe. Que faire, un contre dix, contre vingt, contre trente, contre cent? La batterie d'artillerie étant obligée de se replier pour n'être point prise par l'ennemi, les alpins sont criblés de projectiles de gros calibre. Peu s'en faut que la batterie ne tombe aux mains des Allemands. Sur toutes les hauteurs qui dominent Saint-Dié, d'Ormont, des Raids de

Robache, du Bois-Brûlé, l'ennemi débouche à flots précipités où l'on sent toutefois l'exécution d'un plan préparé longtemps d'avance. Il est évident que cette manœuvre d'encerclement est la conséquence d'une longue préméditation, patiemment continuée, pendant près d'un demi-siècle, avec une méthode perfectionnée sans cesse par deux générations de savans et d'espions, mobilisés en deux équipes parallèles. Toutes les positions qui avoisinent Saint-Dié, — la montagne d'Ormont, les terrasses de Gratain, les roches Saint-Martin, les murailles démantelées du château de Spitzemberg, le col d'Anozel, la vallée de Taintrux, qui ouvre le chemin de Rougiville, de Bruyères et d'Épinal, — avaient été soigneusement repérées, sous prétexte de tourisme, par ces promeneurs en vareuse verte et en chapeau tyrolien, dont le crayon d'Hansi a noté tous les ridicules, et dont notre débonnaire police n'a peut-être pas surveillé suffisamment tous les méfaits.

La butte boisée de Beulay avait été marquée longtemps d'avance pour servir d'emplacement et de défilement aux batteries lourdes qui devaient balayer de leurs rafales toute la vallée de la Fave, et faire éclater un enfer de projectiles fusans et percutans sur les alpins du 51e bataillon, isolé, accroché aux pentes d'une colline battue par les bombes.

Que faire en une pareille extrémité, sinon se faire tuer pour sauver l'honneur? C'est ce que fit notamment le capitaine de la 7e compagnie, M. Rousse-Lacordaire, admirable officier, dont les dernières paroles, toutes inspirées par un magnifique idéal, ont été recueillies, au moment suprême, par les témoins de sa mort glorieuse (1). Les sous-lieutenans Bonimont et Girard tombèrent au même champ d'honneur. Les mitrailleuses ne cessèrent de tirer sur l'ennemi, jusqu'au moment où la retraite des artilleurs, à court de munitions, se repliant en bon ordre sur Saint-Dié pour sauver leurs pièces, obligea les alpins à redescendre dans la ville. Jusqu'au bout, le sous-lieutenant Allier, chef des mitrailleurs, se maintint sur sa position, malgré l'intensité du bombardement. Le percuteur d'une de ses mitrailleuses s'étant cassé, il n'en continua pas moins son feu, pointant lui-même l'unique pièce dont il disposait, resté presque seul, tenant tête à l'ouragan des « mar-

(1) Voyez Ferdinand Belmont, *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, p. 31-33.

mites » qui l'encadraient de tous côtés. Il ne consentit à se retirer que sur l'ordre formel de ses chefs (1).

Comme le chef de bataillon Dechamps restait encore sur un point très exposé, le sergent Maubert, déjà blessé, et le caporal-fourrier Chaumont lui demandèrent ce qu'il fallait faire.

— Partez, répondit-il, et rejoignez le bataillon.

Et, comme il restait immobile sur place, en vue de l'ennemi qui s'avançait à grands pas :

— Venez, mon commandant, dit le caporal, ne restez pas ici.

— Laissez-moi, répondit le brave et malheureux officier, je veux mourir ici.

A grand'peine, l'insistance respectueuse du sergent et du caporal arrachèrent de cette position dangereuse l'infortuné commandant, qui avait vu, pour ainsi dire, son bataillon se fondre sous ses yeux, et dont le désespoir, facile à comprendre, hélas! était tragique.

Pendant ce temps, le 51e bataillon se reformait, tant bien que mal, avec le concours d'un commandant d'infanterie, sans liaison possible avec le haut commandement, dans cette ville qu'il avait traversée l'avant-veille, fanfare en tête, avec tous ses convois au complet, ses mulets bien harnachés, ses mitrailleuses toutes neuves. Aux alpins se joignent quelques fantassins, débris d'unités éparpillées par les combats de la veille. D'un commun accord, ces braves gens se préparent à défendre la ville rue par rue et maison par maison. La rue du Nord et la rue Saint-Charles, par où les Allemands doivent nécessairement arriver, sont barricadées. Mais que peut faire un si petit nombre d'hommes, au fond d'un entonnoir creusé par la vallée de la Meurthe, sous la pression d'une armée qui occupe les hauteurs avoisinantes, et qui, par une série de mouvemens concentriques, recommence sans cesse, selon l'habitude des Allemands, la manœuvre de Sedan? C'est miracle que les vaillans alpins n'aient pas été tous cernés et faits prisonniers d'un seul coup.

(1) Témoignages du chasseur Décurninge, du chasseur Carroux, du muletier Paulmaz, ce dernier parlant en présence du capitaine Aweng, qui fut lui-même grièvement blessé à Sainte-Marguerite, le 26 août.

II. — LA BATAILLE DES RUES

Durant toute cette douloureuse journée du jeudi 27 août 1914, le 51e bataillon avance tour à tour, et se replie à travers la ville bombardée, au gré des fluctuations de cette lutte inégale. Un moment vient où, la position n'étant plus tenable, il se retire, par le quartier de la Bolle, au lieu dit « les Tiges. » Survient, à ce moment critique, l'ordre de rentrer dans la ville et de « la défendre jusqu'au bout. » C'est effectivement ce que tentent les alpins, sous une rafale d'obus, tirée de Sainte-Marguerite et de Provenchères. Que faire là contre, avec des fusils et des baïonnettes? Rue d'Alsace, les tirailleurs bavarois se sont dissimulés dans les mansardes des maisons barricadées, et tirent à bout portant sur les chasseurs. Rue de la Prairie, les alpins réussissent à se retrancher derrière une barricade bien organisée, où ils peuvent éviter les ricochets. Arrive un obus, démolissant la barricade, tuant ou blessant tous les défenseurs. Un instant, les survivans de cette catastrophe se groupent autour d'un commandant d'infanterie, qui fait preuve d'une énergie extraordinaire, et qui, parmi les décombres fumans et les cadavres palpitans, fait face à l'ennemi, le revolver au poing. Un obus tombe dans la rue, un autre sur une maison dont le toit s'effondre... Les combattans, ébranlés par la secousse, paralysés par le déplacement d'air, voient chanceler, dans un nuage d'étouffante fumée, le commandant blessé.

Au Nord de la ville, le sous-lieutenant Allier, — avec ses quelques hommes, un sous-officier du 62e bataillon alpin, le sergent Yvert, et son unique mitrailleuse, — ne s'était replié que lentement. Avant de se diriger vers les rues du centre, il veut s'assurer si le bataillon est poursuivi. Il improvise une position défensive, et envoie un chasseur en reconnaissance. Celui-ci revient, disant :

— Les voilà, ils avancent en colonnes par quatre et sont très nombreux. Sauvons-nous, mon lieutenant!

— Non, s'écrie l'officier, il faut les attendre!

En effet, au moment où les assaillans débouchent en formation serrée, au bout de la rue, un feu terrible les accueille. Leurs premiers rangs sont fauchés. Pris de panique, ils se sauvent en désordre, cherchant à se réfugier dans les maisons,

dont ils enfoncent à coups de crosse les portes et les fenêtres.

Témoin de ce haut fait d'armes, accompli par une poignée d'hommes animés de la volonté de résister jusqu'au bout à la supériorité du nombre, un commandant, qui se trouve là, s'écrie :

— La mitrailleuse du 51e sera citée !...

Ce malheureux officier ne peut en dire davantage, ni exprimer toute son admiration pour son jeune camarade. A ce moment, une balle allemande le frappe et il tombe (1)...

Quelques instans plus tard, sous les arcades de l'hôtel de ville et aussi dans le faubourg d'Alsace, rue de Périchamp et à l'entrée de la rue qui monte à Foucharupt, d'autres barricades arrêtent, pendant quelques instans encore, la marche des envahisseurs. C'est une résistance opiniâtre, acharnée, où le sol est disputé pied à pied, pierre par pierre, tandis que les balles sifflent de tous côtés, et qu'au crépitement de la fusillade se mêlent les détonations sourdes des bombes de gros calibre, éclatant au milieu des ruines accumulées par l'incendie. Les infortunés habitans de Saint-Dié craignent de voir leurs maisons, leurs magasins s'écrouler dans cette fournaise. Ils hésitent à rester chez eux. Et cependant s'ils sortent de leurs caves pour échapper au feu et à la fumée, ils risquent de subir le sort du comptable de la bonneterie Blech et Cie (2), qui fut saisi par les Allemands, ainsi que les sieurs Chotel, Léon Georges, Henri Louzy, et forcé de marcher de front, avec ses compagnons d'infortune, devant une colonne d'assaut, contre une barricade. Au bout de quelques pas, Chotel tomba sur les genoux et sur les mains. Un flot de sang s'écoulait de ses vêtemens. Se retournant vers les Allemands, il s'écria d'une voix forte :

— Assassins! Lâches!

Ce furent les dernières paroles de ce malheureux homme. Poussant un gros soupir, il s'étendit, mort.

Littéralement enragés par la résistance d'une ville qu'ils avaient cru pouvoir saisir d'un coup de main, les assassins et les lâches qu'avait flétris ce dernier mot d'un mourant continuaient à pousser devant eux, en les piquant à coups de baïonnette, en les frappant à coups de crosse, un troupeau de civils,

(1) Récit d'un mitrailleur du 51e, rapporté par le chasseur Décurninge.
(2) M. Georges Visser, père de cinq fils sous les drapeaux.

pris entre deux feux, dans la fusillade et la canonnade. Le comptable de la bonneterie Émile Blech fut atteint d'une balle au ventre. En le voyant tomber, un officier allemand se mit à rire, en disant :

— Vous saurez que ce sont des balles françaises qui vous frappent, et non des balles allemandes.

Un Boche dont l'Histoire doit conserver le nom et flétrir les méfaits, le lieutenant bavarois A. Eberlein, eut l'infernale malice de forcer trois civils à s'asseoir sur des chaises, au milieu d'une rue balayée par l'artillerie et la mousqueterie (1). Le *Herr Leutnant* jouissait férocement du supplice de ses victimes. Leurs prières angoissées, les gestes de leurs mains jointes l'amusaient prodigieusement. Et qu'on ne voie point dans cette cruauté atroce uniquement l'effet d'une fantaisie individuelle. C'était la conséquence d'un ordre donné par le général en chef von Knœrzer. Sous les fenêtres de l'hôpital Saint-Charles, deux autres otages sont poussés contre un mur et fusillés par un peloton de six soldats allemands (2). Eberlein voit leurs cadavres gisant sur la chaussée et se réjouit.

Pendant ce temps, devant une maison de la rue Tharin, brûlée par ordre, arrosée de pétrole, embrasée méthodiquement par l'emploi des pastilles incendiaires qu'a inventées le professeur Ostwald, chimiste officiel de l'université de Leipzig, un colonel allemand faisait des discours à une assemblée de vieillards, de femmes et d'enfans terrorisés :

— Regardez, disait-il, regardez votre ville, comme elle brûle bien! Cela vous apprendra à nous déclarer la guerre!

Toujours le mensonge allemand, machine de combat, dont l'emploi est réglé par les barbares savans, aussi attentifs au « bourrage des crânes » qu'au chargement des obus de 420, — le mensonge incessant, répété, s'imposant par l'obsession physique aux soldats du kaiser et faisant de l'armée allemande une horde dont l'équipement homicide est complété par une provision de sophismes meurtriers. La consigne est de répéter

(1) Eberlein s'est vanté lui-même de cette « bonne idée » dans les *Dernières nouvelles de Munich*, du 7 octobre 1914 (*Vorabendblatt*, p. 2).

(2) M[lle] Marcelle Ferry, infirmière-surveillante à l'hôpital Saint-Charles, témoin de ce fait, a déposé sous serment devant la Commission d'enquête, instituée par décret du 23 septembre 1914. V. *Rapports et procès-verbaux d'enquête* de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, tome V, page 179.

par rangs et par files l'énorme imposture du baron de Schoen, ambassadeur d'Allemagne à Paris, affirmant qu'un aviateur français a bombardé la voie ferrée de Nuremberg au mois de juillet 1914! Ce mensonge est une vérité pour les têtes carrées qui, sous d'innombrables casques à pointe, descendent sur Saint-Dié par le chemin de la Corvée, par les hauts de Robache, par les sentiers des Molières, par la route de Saint-Jean-d'Ormont.

Les survivans du 51e bataillon de chasseurs alpins, voyant leurs barricades détruites par un bombardement auquel notre artillerie ne pouvait pas répondre, vont s'abriter au faubourg des Tiges, situé à l'Ouest de la ville, sur la route que traverse le passage à niveau du chemin de fer de Lunéville à Épinal. Là, au café de la Madeleine, ils voient un colonel d'artillerie, penché sur une carte d'état-major, et donnant des indications à quelques officiers de leur bataillon, ainsi qu'à des gradés de tous régimens, réunis comme par hasard en cet endroit, au milieu d'un inquiétant pêle-mêle d'uniformes dépareillés. Mais voilà qu'une vive fusillade, éclatant du côté des roches Saint-Martin, annonce aux défenseurs de Saint-Dié qu'ils vont être contournés, cernés par des ennemis dont ils ne peuvent même pas évaluer le nombre ni la force. Les masses allemandes semblent se multiplier de tous côtés. La gare est envahie. Toute retraite sera bientôt coupée, si l'on ne se décide à une prompte résolution. Il n'y a plus que deux alternatives : se rendre sur place ou se donner de l'air, prendre du champ par la dernière issue, afin de revenir bientôt et d'empêcher les Allemands de pénétrer dans le massif boisé qui sépare Bruyères de Saint-Dié. L'idée d'une capitulation est vivement écartée. Sous les ordres du commandant Dechamps, le repli commence, en bon ordre. Les hommes peuvent se défiler, par des chemins détournés, et sous la faible protection de la voie ferrée, jusqu'au ruisseau du Taintrouet, qu'il faut passer à la nage. Malheureusement, les eaux de ce torrent ont été subitement grossies par un orage récent, et plusieurs blessés, entraînés par les flots, périssent avant d'avoir pu atteindre la rive salutaire.

Enfin, au terme de cette affreuse journée, où les élémens eux-mêmes, soulevés par la tempête, semblaient favoriser les desseins de l'ennemi, nos héroïques alpins, exténués, purent se coucher, s'endormir sur la paille, sous les sapins, ou dans le

foin des granges, dans les maisons longues et basses, sous les toits en bardeaux qui s'allongent pour couvrir d'un même abri les animaux et les hommes, au milieu des bois de la Madeleine et d'Herbaville, à la scierie de la Menantille, aux baraques de Sauceray, aux chalets des marcaires de la Croix-Idoux, aux Moitresses, à la grande scierie de Rougiville. Le ravitaillement n'ayant pu parvenir jusqu'à ces cantonnemens improvisés, plusieurs chasseurs s'estimèrent heureux de retrouver, au fond de leurs musettes, quelques bonbons que leur avaient donnés, l'avant-veille, les habitans de Saint-Dié, lorsqu'ils étaient entrés dans la ville, fanfare en tête et fanions au vent.

Le lendemain matin, 28 août, sur le coup de neuf heures, un automobile portant aux panneaux de sa carrosserie l'écusson de l'empire germanique, l'aigle rapace aux ailes éployées par une envergure menaçante, amenait à Saint-Dié, venant de Sainte-Marguerite par la rue d'Alsace, Son Excellence Karl-Albert von Knœrzer, général en chef. Ce personnage mit pied à terre devant les arcades de l'hôtel de ville, se fit présenter les adjoints, MM. Colin et Burlin, et leur commanda aussitôt d'afficher la proclamation que voici :

PROCLAMATION

AUX HABITANS DE SAINT-DIÉ

Le gouvernement de la République française a fait passer ses troupes *(sic)* la frontière allemande pour venir en aide à la Russie.

Je sais combien cette guerre est peu populaire en France, qui vous a été octroyée par votre gouvernement contre la volonté bien déterminée du pays.

La parole est maintenant aux armes.

La civilisation européenne, défendue par l'Allemagne et l'Autriche contre les Serbes et les Russes, protecteurs de l'assassinat politique, et la discipline allemande bien connues *(sic)* sont la garantie que l'action armée ne se dirigera que contre les forces militaires.

Tous les non-combattans peuvent être sûrs qu'ils ne seront pas inquiétés ni dans leur personne, ni dans leur fortune tant qu'ils resteront tranquilles.

Les armées allemandes ont fait leur entrée en France.

Si bien que nous respecterons la liberté des non-combattans, si bien *(sic)* nous sommes décidés à réprimer avec la dernière énergie et sans pardon tout acte d'hostilité commis contre les troupes allemandes.

Seront immédiatement fusillés :

Toute personne se rendant coupable d'un acte d'hostilité contre un membre de l'armée allemande ;

Tous les habitans et les propriétaires des maisons dans lesquelles se trouvent des Français faisant partie de l'armée française, ou des personnes tirant sur nos troupes, sans que ces faits ou la présence des personnes suspectes aient été annoncées *(sic)* à la commandature de la place, immédiatement à l'entrée de nos troupes ;

Toute personne qui cherche à aider ou qui a aidé la force armée ennemie ou qui cherche à nuire ou qui a nui à nos armées d'une façon quelconque, surtout en coupant les fils télégraphiques ou téléphoniques;

Toute personne qui arrachera ces affiches.

Seront tenus responsables :

M. le curé, le maire, l'adjoint du maire et les instituteurs, pour les actes d'hostilité de la population.

Seront brûlés :

Les bâtimens d'où seront sortis les actes d'hostilité.

Dans des cas répétés, la ville entière sera détruite et brûlée.

En outre est ordonné :

1° Toutes les armes (fusils, pistolets, revolvers, brownings, sabres, etc.) devront être remises immédiatement à la commandature de la place dès l'entrée de nos troupes;

2° La circulation dans la ville est défendue entre huit heures du soir jusqu'à six heures du matin ; les sentinelles vont tirer sans appel sur tous les individus faisant infraction à cet ordre ;

3° Tout rassemblement de plus de trois personnes est défendu ;

4° Est défendu le son des cloches ou de communiquer avec l'ennemi par des moyens quelconques ;

5° M. le curé, le maire, le maire-adjoint et les instituteurs auront à se présenter immédiatement après l'entrée de nos troupes à la commandature de la place qui me réserve le droit de les retenir comme otages pour l'exécution de ce qui est dit ci-dessus à leur égard ;

6° Est défendu de s'approcher quoi que ce soit des malades, blessés ou morts de nos armées, ou des prisonniers de guerre se trouvant sous la protection de nos armées ;

7° Seront punis, d'après les lois de guerre allemandes, toute personne faisant infraction à ce qui est ordonné ci-dessus ou qui commet contre nos autorités ou leurs membres des actes répréhensibles.

Saint-Dié, le 27 août 1914.

Le général commandant en chef :

KNŒRZER.

Autant de mots, autant de mensonges énormes et de malices noires. Ce document semble avoir été copié sur la proclamation que von Emmich adressa aux Belges, lorsque l'armée allemande de la Meuse violait la neutralité de la Belgique.

Le général von Knœrzer se croyait bien sûr de la victoire. Son dessein, dicté par le kronprinz Rupprecht de Bavière, était de franchir la Meurthe, la Mortagne, la Moselle ensuite entre Bayon et Châtel par la trouée de Charmes. Il comptait sortir de Saint-Dié par la rue de la Bolle, le lieu dit « les Tiges » et les bois de la côte Saint-Martin; se diriger, par la vallée de Taintrux, vers Rougiville; franchir le col du Haut-Jacques; escalader la colline des Rouges-Eaux; déboucher à Bruyères pour gagner Épinal. Il avait compté sans les chasseurs alpins, par lesquels il fut, pour ainsi dire, embouteillé dans sa conquête.

III. — L'EFFORT SUPRÊME

A sept heures du matin, le 28 août, au col du Haut-Jacques, 180 chasseurs du 51ᵉ bataillon se rassemblent, sous le commandement des lieutenans Sauzet et de Serbrun. En descendant le sentier abrupt de la Fouriotte, ils retrouvent à Rougiville une importante fraction de 600 chasseurs, réunis sous les ordres du commandant Dechamps et de quelques autres officiers. Le bataillon est reconstitué, dans toute la mesure du possible, et l'on marche en formation serrée sur Saint-Dié, pour exécuter une contre-attaque.

Les Allemands occupent le hameau des Tiges et le passage à niveau de la voie ferrée de Lunéville à Épinal. Il s'agit de les déloger de cette position d'où ils menacent la route de Bruyères. Toutes les explications étant données aux commandans de compagnie et aux chefs de section sur l'objectif assigné, les hommes mettent sac à terre, forment les faisceaux, prennent quelques momens de repos. Une distribution de pain est faite, — la première depuis le 25 août!

A deux heures de l'après-midi, les clairons sonnent la charge. Les chasseurs s'élancent pour une vigoureuse contre-attaque, en liaison avec les fantassins du 99ᵉ régiment. L'ennemi, surpris par ce mouvement inattendu, réagit par un bombardement intense. Malgré la violence de ce tir de barrage, le hameau des Tiges est enlevé d'assaut, à la baïonnette. Les Allemands s'enfuient en désordre, abandonnant leurs prisonniers et tout leur matériel. Était-ce l'heure d'attaquer à fond les conquérans de Saint-Dié? Une coordination de mouvemens eût-elle pu refouler très vite le général von Knœrzer et ses

Wurtembergeois? Quoi qu'il en soit, la brillante opération du 51e bataillon demeura isolée et n'eut point les conséquences qu'on en pouvait attendre. L'ennemi eut le temps de se fortifier aux abords de la ville, principalement dans la rue des Cités, perpendiculaire à l'avance des chasseurs.

Quand le 51e bataillon, dispersé par l'attaque à la baïonnette et qui avait encore perdu deux officiers, les lieutenans Birmann et Gouyt, eut été rassemblé, une section fut envoyée en avant par un commandant d'infanterie. Sa mission était de reconnaître l'entrée de la ville et de protéger par ses feux l'avance des troupes qui devaient aborder, quelques instans après, le quartier de la Bolle, incendié au pétrole par les Allemands. Les renforts attendus, annoncés, n'arrivèrent pas. Quel dommage! L'ennemi, à cette heure, était nettement dominé. La gare n'était plus occupée. Une mitrailleuse allemande tiraillait, sans blesser personne, comme si les tirailleurs affolés eussent été incapables de prendre la ligne de mire... L'occasion fut perdue.

Les chasseurs de la section envoyée en reconnaissance eurent la joie, dans cette déception, de trouver, vers huit heures du soir, dans une maison de la rue de la Bolle, le sous-lieutenant Allier, qui s'était avancé le plus loin possible dans la direction de l'ennemi. Ils avaient la plus grande confiance en ce jeune officier. La veille, on l'avait vu à l'œuvre, avec sa mitrailleuse, sous les arcades de l'hôtel de ville. Malheureusement, dans la bousculade de la contre-attaque, il s'était trouvé brusquement séparé de ses hommes, qui le croyaient tué.

— J'espère sous peu les retrouver! dit-il au caporal-fourrier Chaumont.

Les Allemands étaient si près qu'ils entendirent le sous-lieutenant parler avec le caporal et ouvrirent un feu très vif dans leur direction. Le jeune officier commanda le silence aux braves gens, un peu disparates, que le hasard mettait sous ses ordres, et qui, tout heureux de trouver un chef, ne voulaient plus le quitter. La nuit tombait, très calme, ralentissant le combat, ramenant, après les rudes instans de la lutte et de l'agonie, les doux momens du sommeil et du repos.

Tout à coup, dans le jardin de la maison occupée par cette troupe isolée, le caporal Chaumont croit entendre un bruit de feuilles remuées. Il s'avance vers l'endroit d'où venait ce bruit

étrange, et voit soudain sortir d'une touffe de lauriers-roses, dans l'ombre, un homme, vêtu d'habits civils. Est-ce un espion? Ses réponses à un interrogatoire immédiat sont inintelligibles. Il semble ignorer le français. On le saisit, on lui lie les mains avec la cravate d'un chasseur. Il est plus mort que vif.

— Ne le maltraitez pas, dit le sous-lieutenant au caporal. Soyez indulgent... S'il ne dit pas la vérité, il n'y coupera pas. Et surtout, ne le laissez pas échapper.

Vérification faite, c'était un pauvre Savoyard, ne connaissant guère que le patois de son village, et qui, fait prisonnier la veille par les Allemands, s'était évadé de leur corps de garde, et s'était réfugié dans une maison abandonnée où il avait trouvé des habits civils qu'il avait aussitôt revêtus. Ainsi accoutré, il avait passé la nuit sous un lit, sans prendre de nourriture. Ayant entendu le refrain de son bataillon, sonné par les clairons, au moment de l'attaque, il était sorti de sa cachette, et s'efforçait de regagner les lignes françaises...

Brave garçon! avec quel plaisir on le détache, on le félicite, on le fête! Il pleure de joie, se ressaisit, retrouve l'usage de la parole humaine et de la langue française. Finalement, on l'envoie se reposer et dormir, dans une auberge voisine, avec le caporal-fourrier qui l'a découvert dans son bosquet de lauriers-roses, et duquel désormais il ne veut plus se séparer.

Quand l'aube se leva, dans un de ces brouillards d'été qui planent quelquefois sur le paysage matinal des Vosges, une quinzaine de chasseurs et un officier étaient postés au passage à niveau devant la maison du garde-barrière, et se proposaient, malgré leur petit nombre, d'imposer un cran d'arrêt à l'avance des Allemands déjà prêts à déborder Saint-Dié. C'est par cette poignée d'hommes parmi lesquels le petit Savoyard, retrouvé la veille, fit le coup de feu avec une admirable crânerie, que fut défendu le passage à niveau des Tiges, — lieu désormais célèbre, où fut égalée la bravoure d'un Bayard, défendant presque seul le pont du Garigliano.

Le commandant d'infanterie qu'on avait vu la veille donner ou transmettre des ordres, et qui n'était autre que le chef de bataillon Gay, ancien officier du 13e alpins, passé au 99e d'infanterie, avait résumé en ces termes énergiques le suprême effort à faire en cet endroit :

— Vous allez vous déployer en tirailleurs dans ce pré. Vous

avancerez jusqu'à la voie ferrée, face la gare; vous vous installerez au passage à niveau; si vous n'êtes pas attaqué, vous avancerez jusqu'à ce que vous ayez le contact avec l'ennemi. Vous me rendrez compte de tout ce que vous apercevrez. Dans n'importe quel cas, vous défendrez le passage à niveau jusqu'au bout...

Le commandant Gay insista :

— Jusqu'au dernier homme.

L'action du 29 août 1914 n'aurait pas pu s'engager, et les Allemands eussent trouvé l'issue qu'ils cherchaient pour déboucher sur la route de Bruyères, si cette défense héroïque du passage à niveau n'eût opposé à leur marche, pendant des heures décisives, un obstacle invincible.

Cette journée fut atroce. Exaspérés par une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, les Allemands ont commis, ce jour-là, les pires cruautés, fusillant les prisonniers, achevant les blessés, mettant le feu partout, assouvissant sur les choses et sur les gens leur rage forcenée.

La maison Villemin, aux Tiges, porte encore la trace des crimes qu'ils ont commis en fusillant, à bout portant, des hommes désarmés.

Dans la cuisine de cette maison s'étaient réfugiés une trentaine de soldats du 99e régiment d'infanterie. La section dont ils faisaient partie avait d'abord été disposée en lignes de tirailleurs sur le talus du chemin de fer et surveillait les prairies, lorsque l'ennemi survint à l'improviste, du côté opposé. A peine se sont-ils repliés dans la maison Villemin, qu'ils y sont cernés sous le feu des mitrailleuses qui coupent la route, entourant la maison de tous côtés. N'ayant point d'officier parmi eux pour organiser la défense, ces malheureux fantassins, privés d'un chef, se résignent à se rendre. Par un long et étroit couloir qui débouche sur la cour de la maison, l'un d'eux s'avance vers l'ennemi, agite un linge blanc. Les autres le suivent, à la queue-leu-leu. Un lieutenant allemand les fait défiler un à un, leur ordonnant de quitter leur équipement et de mettre bas les armes. La route est pleine d'Allemands, coiffés du casque à pointe avec manchon de toile grise. Tout à coup, un cri d'effroi retentit : « On les fusille ! » En effet, le soldat Palayer, du 99e, arrivé au seuil de la porte, a vu ses camarades, ceux qui venaient immédiatement avant lui, alignés contre le mur de la

maison. Vainement ils invoquent les lois de la guerre. Vainement un soldat allemand intervient auprès d'un officier, qui le repousse de la main, d'un geste dur. Le feu d'un peloton d'exécution, disposé sur deux rangs, à cinq pas des victimes, répond à ces cris de détresse. Palayer, qui se trouve à l'extrémité de cet alignement funèbre, ayant eu la chance de n'être pas touché, se laisse tomber sur le côté gauche, fait le mort, se cache derrière un portail, et peut ainsi, après le départ des bourreaux, escalader une échelle qui mène à un fenil, où il restera caché dans le foin, pendant plusieurs jours, vivant d'un paquet d'oignons, et se dérobant, par un nouveau miracle, aux investigations d'un Boche, qui vient, à plusieurs reprises, piquer de sa baïonnette le foin et la paille du fenil. D'autres fantassins du pauvre 99e, notamment Joseph Blanc, François Reynard, Maximin Grand, Marius-Vincent Dufaud, ont pu se réfugier dans une cave, d'où ils furent délivrés lors de la rentrée des troupes françaises dans la ville de Saint-Dié. Ils ont raconté, sous la foi du serment, leur lamentable aventure et cet horrible carnage, dont il ne restait que sept rescapés.

Le jour même où cet épisode navrant montra, une fois de plus, hélas! en quel état de détresse peut tomber une troupe qui ne se sent plus dirigée ni commandée, les quinze alpins du passage à niveau trouvaient un chef dans la personne de Roger Allier, sous-lieutenant mitrailleur du 51e bataillon.

A mesure que le brouillard s'élevait au-dessus des vallées ondulées et des croupes rondes, la situation était de plus en plus critique. La fusillade faisait rage. Deux mitrailleuses battaient les abords du passage à niveau. Le caporal Chaumont, chargé de surveiller la situation et d'en rendre compte, aperçut des sections ennemies qui traversaient la rue de la Bolle et se rendaient à la gare. Il avertit son chef.

— Feu à répétition! s'écria celui-ci, hausse à 250 mètres.

Le tir dut être terrible. Les cris des blessés arrivaient jusqu'aux intrépides défenseurs du passage à niveau.

Mais des forces ennemies, protégées par une mitrailleuse que le sous-lieutenant Allier tint à repérer lui-même, au péril de sa vie, s'avançaient de manière à contourner la position et à prendre à revers cette élite de braves.

Debout, dressant sa haute taille, méprisant la mort, encourageant ses hommes par sa fermeté, sa vaillance et son entrain,

le jeune officier dirigeait les feux avec un courage superbe. Le brouillard s'étant dissipé, le soleil d'une merveilleuse matinée d'été, adorablement pure, brillait au-dessus des montagnes vertes, dans l'azur du ciel exempt de nuages. Sur l'herbe et sur la mousse flottait l'ombre légère des sapins. C'était une de ces heures radieuses qui semblent faites pour la victoire. Une salve d'artillerie, annonçant par ses coups secs et précis la présence, toute proche, d'une batterie de 75, balaya la grande prairie d'Hellieule, anéantissant par ses rafales les élémens ennemis qui venaient par la gauche. Ayant aperçu des outils de terrassier, le sous-lieutenant Allier fit faire une tranchée. Il prit lui-même une pelle et commença le travail. Le sol était dur, plein de cailloux. Protégés par cette tranchée, les chasseurs tiraient sans discontinuer. Deux ou trois fantassins du 99e les ravitaillèrent en cartouches. A un certain moment, leurs fusils devinrent intenables, tant ils étaient chauds. Animés par un chef qui d'ailleurs avait fait comprendre très clairement qu'il n'admettait aucune velléité de retraite ni aucune tentation de défaillance, rivalisant de prouesse, insoucieux du danger, les défenseurs du passage à niveau faisaient des ravages dans les rangs des Allemands. Ceux-ci, ébranlés par cette farouche résistance, ne se doutaient pas qu'ils avaient affaire à un si petit nombre de braves gens. Déjà, l'avant-veille, un adjudant de la 10e compagnie du 51e bataillon, nommé Callendrier, ayant eu le malheur de tomber entre leurs mains, fut presque martyrisé par des officiers allemands qui allèrent jusqu'à lui mettre le revolver sur la tempe, le questionnant vainement pour savoir où était le bataillon, et combien il pouvait compter encore d'hommes en état de faire campagne. Pour en finir, et croyant avoir devant eux un gros effectif, alors qu'ils avaient affaire à quinze hommes dont plusieurs étaient déjà blessés, ils mirent en mouvement plusieurs colonnes qui s'avancèrent par la gare. Leur nombre augmentait toujours. Averti par un de ses signaleurs, le sous-lieutenant Allier sortit de sa poche une feuille de papier, sur laquelle il traça, d'une main ferme, quelques mots au crayon. Quand il eut fini d'écrire ce billet, il commanda :

— Un chasseur !

Le caporal Chaumont, debout à côté de lui, s'avance

— Tenez, Chaumont, lisez...

Il ajoute :

— Derrière la barricade, à côté du café, vous trouverez un commandant d'infanterie. Vous lui remettrez ce billet et vous lui donnerez les indications nécessaires sur notre situation.

Voici le contenu de ce billet :

Des forces ennemies s'avancent du côté Est de Saint-Dié et vont nous contourner. Faites le nécessaire.

Signé : Sous-lieutenant ALLIER.

Après le départ du caporal Chaumont, qui malheureusement ne trouva pas le commandant d'infanterie, et fut lui-même grièvement blessé, le sous-lieutenant continua de diriger cette résistance obstinée. On lui avait dit de « tenir jusqu'au bout. » Il « tenait, » fidèle à l'ordre reçu, à la consigne donnée, au devoir accepté. Il « tenait, » jusqu'aux dernières cartouches, prenant lui-même un fusil pour faire le coup de feu. Les derniers survivans de ce combat ramassaient les cartouches des morts et des blessés. Cela dura toute la matinée, jusqu'aux approches de midi, malgré le feu terrible d'une mitrailleuse allemande qui, par le soupirail d'une maison voisine, tirait presque à bout portant sur cette troupe héroïque. A ce moment (il était environ onze heures et demie), le sous-lieutenant, debout, sous un arbre, regardait au loin, avec sa jumelle, lorsque soudain ses hommes le virent s'affaisser, atteint aux deux jambes par des balles de mitrailleuse. Le drap de ses bandes molletières était arraché. Son sang coulait à flots. Deux chasseurs le transportèrent un peu en arrière, afin que la maison du garde-barrière pût lui servir d'abri. Comme on le déposait devant la porte, il insista pour qu'on le laissât en cet endroit.

— Ne vous occupez pas de moi, dit-il. Que les blessés se cachent, s'ils le peuvent, dans la maison.

Et il répéta la consigne suprême :

— Quant aux autres, ils doivent tenir jusqu'au dernier.

Le caporal Minazzoli se pencha vers le jeune officier pour lui faire un pansement. Mais il tomba lui-même, blessé. Une grêle de balles criblait le terrain. La situation devenait intenable pour ces braves gens, qui, en perdant leur chef, avaient, en quelque sorte, perdu l'âme de leur héroïque résistance. Pourtant, deux ou trois chasseurs résistaient encore dans la tranchée. Les autres, presque tous blessés, se réfugièrent dans la maison du

garde-barrière. Resté seul, le chasseur Carroux les rejoignit et, par la fenêtre, tira encore quelques cartouches.

— Du moins, disait-il, on en aura descendu quelques-uns de plus.

A peine Carroux avait-il prononcé ces paroles, qu'une balle lui fracassa les os du bras en déchirant les chairs... Avant de s'éloigner de la fenêtre, pour se réfugier dans la cave, le dernier combattant de cette lutte désespérée vit que les Allemands n'étaient plus qu'à quelques mètres de la maison, et s'apprêtaient à l'incendier. Le sous-lieutenant Allier, gisant sur le sol, avait été immédiatement entouré par la horde furieuse.

Que devint ensuite ce jeune homme intrépide, ce chef qui, avec quinze hommes, a su pendant plusieurs heures, empêcher les Allemands de sortir de Saint-Dié, donnant ainsi à ses frères d'armes le temps d'organiser une nouvelle contre-attaque et de refouler vers la frontière un ennemi qui croyait déjà tenir l'une des voies qui auraient conduit l'invasion au cœur de la France?

Un adversaire chevaleresque eût recueilli ce glorieux blessé avec tous les honneurs et tous les égards qui étaient dus à sa prouesse. Les Allemands le laissèrent porter dans une des ambulances de la ville, où il resta jusqu'au lendemain. Des documens d'ordre historique et judiciaire diront, un jour, quel crime fut commis avec préméditation, au moment où ce blessé, qui n'avait encore reçu aucun pansement, allait être évacué sur l'Alsace. Qu'attendre d'un Knœrzer? Ce Wurtembergeois servile et brutal avait en poche, lui aussi, l'ordre transmis par le général Stenger aux Badois de la 58e brigade : *Von heute ab werden keine Gefangene mehr gemacht. Sämmtliche Gefangene werden niedergemacht. Verwundete ob mit Waffen oder wehrlos, werden niedergemacht... Kein Feind bleibt lebend hinter uns.* Cet affreux grimoire veut dire : « A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront abattus. Les blessés, armés ou non, seront abattus... Il ne doit pas rester un ennemi vivant derrière nous. »

La mort du sous-lieutenant Roger Allier, lâchement assassiné par les Barbares, inflige une tache indélébile au nom déshonoré des soldats allemands et des chefs allemands auxquels son héroïque sacrifice a fermé l'issue par où ils voulaient sortir de Saint-Dié pour atteindre plus loin la route qu'ils croyaient ouverte à leurs appétits de conquête et à leur fureur

de dévastation. Les derniers jours de la noble vie qu'il a donnée pour la France résument tout ce qu'une âme française peut contenir de vaillance consciente, de clairvoyante bravoure, d'abnégation stoïque, de courage et d'honneur. C'est une haute et idéale figure dans l'élite de ces jeunes hommes qui, voués d'avance au plus glorieux destin, désignés par une sorte de vocation sublime aux consécrations de l'histoire et de la poésie, sont allés cueillir, sur les champs de bataille, la palme du martyre, en moissonnant, pour notre France immortelle, les lauriers de la victoire.

Le suprême sacrifice de ces braves n'aura pas été inutile. Leur résistance, poussée jusqu'au bout, avait arrêté l'ennemi au débouché d'un passage où il comptait s'engager pour une action décisive. Grâce à eux, les Allemands n'ont pas pu profiter de l'occupation de Saint-Dié, et furent rejetés hors de la ville vers des positions qui n'avaient plus aucune valeur militaire et qui ont acheminé définitivement les Bavarois, les Wurtembergeois, les Badois vers la frontière en un mouvement de retraite qui se terminera par la déroute de l'ennemi.

GASTON DESCHAMPS.

DES TRANCHÉES

AUX PARADIS DE

LA RIVIERA RUSSE

I

(De juin à septembre 1916.)

Parmi les délices de la Crimée, enveloppée dans le prestige de son passé, comme une belle morte dans des voiles de soie, subsiste une ancienne ville tartare, séjour des Khans, au nom tout musulman de *Baktchi-Saraï* (le Palais des Jardins). Aucune dénomination ne conviendrait mieux à ce magnifique palais de Livadia, résidence printanière des Tsars de Russie, où la bienveillance de S. M. l'Impératrice Alexandra-Féodorovna m'a permis de pénétrer hier soir.

Depuis un an, et par à-coups si prompts qu'ils ressemblent à ces rapides transformations des enchanteurs aux récits desquels notre enfance se complut, je passe du cauchemar au rêve, de l'abattement à l'enthousiasme, des visions de douleur et de mort aux spectacles de la plus parfaite sérénité, dans cette prodigieuse Russie où tout se coudoie, se mêle, se confond pour former, en fin de compte, le plus saisissant tableau d'humanité qui soit. C'est ainsi que, des champs de bataille de Riga et de Galicie, des pentes sanglantes de Tchartorisk, des plaines de neige où s'abattaient soudain les corbeaux voraces, des hôpitaux de Tsarskoié-Sélo où sont soignés les blessés à

peine sortis de l'enfer des tranchées, je me trouve transportée dans les paradis de lumière où, à l'ombre des catalpas aux lourdes grappes mauves, les blessés de la guerre et les affaiblis remontent vers les tranquilles régions de la santé physique et morale enfin recouvrée.

Afin que le miracle de résurrection s'accomplît, afin que rien ne subsistât dans l'âme de ces hommes des terribles épreuves passées, la bonne Impératrice rêvait pour eux un dépaysement complet, un isolement dans le silence, dans la beauté, parmi les tendres soins : un réapprentissage du bonheur. Son ingénieux amour a résolu le problème. Dans les sites les plus merveilleux de cette Crimée appelée à devenir la Riviera russe, elle a fait surgir et édifier à ses frais, — parfois même sur ses plans, — des établissemens où l'air joue entre les colonnes des terrasses, à travers les baies largement ouvertes, où la lumière apporte ses vivifiantes ondes, où les vapeurs iodées de la mer, les émanations résineuses des pins et, en certains cas, l'air plus sec des altitudes, charrient de la force et de l'apaisement.

L'un après l'autre, dès le printemps de 1916, ces sanatoria se sont ouverts. Blessés ou malades ne cessent d'y affluer, telles de pauvres hirondelles qu'un violent orage aurait meurtries... Sa Majesté a bien voulu me permettre d'accompagner un des grands trains sanitaires impériaux qui les ont amenés ici.

TSARSKOIÉ-SÉLO

Mercredi, cinq heures du soir. — Il pleut. Le sentier qui conduit à la Gare impériale, d'où notre train doit partir, court entre des prés mouillés. Printemps du Nord, capricieux et souvent maussade ! Il fait froid. Cette pluie pourrait bien être de la neige avant demain. Le clocheton de la gare, tout doré, prolongé par les dentelles d'or de la toiture, a l'air confus d'un boyard en costume d'apparat qui se serait inconsidérément risqué au dehors. Une pareille averse sur un si bel habit !

Sur le quai, les soldats, les uns contre les autres, cannes ou béquilles posées à côté d'eux, éveillent vraiment l'idée des oiseaux migrateurs qu'ils sont. En face de ce ciel brouillé de pluie, ils rêvent au soleil, échangent des prévisions sur leur prochaine résidence, tâchent de se représenter ces paradis du

Sud plus mystérieux pour eux que, pour le jeune Aladin, les jardins enchantés de Bagdad. De la Russie aux multiples aspects, beaucoup d'entre eux ne connaissent que les plaines solitaires du Nord, où la beauté se dilue dans trop d'espace; les ruisseaux trop lents, où les roussalkas (1) entraînent le passant attardé; les forêts où la Baba-Yaga, la fée Carabosse de leurs contes, fait cliqueter ses jambes d'os (2). D'autres ont vu les gouvernemens du centre, vallonnés de collines, comme ce gouvernement de Koursk, aimé des rossignols, qui a le charme de notre Ile-de-France. Mais la concentration de la beauté leur est inconnue, — et c'est vers cela qu'ils vont! Assurément, ils ne raisonnent pas ces choses, ils les portent en eux, confusément, et c'est de toutes ces sensations, devenues presque mystiques en passant à travers leur âme, qu'est faite leur attente un peu émue de héros redevenus enfans.

Dans la salle qui fait face au salon impérial, et dont le mobilier semble dessiné d'après les très vieilles images, les officiers se sont réunis. Ceux-là savent; aussi leur attente est-elle moins impressionnante. Mais ce qui ne l'est pas moins, ce sont leurs visages émaciés, leurs bras en écharpe, leurs jambes raidies dont on n'imagine pas qu'elles puissent reprendre jamais la souplesse d'antan.

Mais voici que passent les blessés sur civières : celui-ci, avec des narines qu'on dirait déjà pincées par la mort; cet autre, un colonel, héros à moustache grise, les yeux clos comme s'il n'avait plus devant lui aucune espérance où reposer son regard. Atteindront-ils les chauds effluves en qui réside leur dernière possibilité de guérison?...

D'un groupe à l'autre, les Sœurs de Charité circulent, un peu frileuses sous leur voile blanc et, parmi elles, des mères ou des épouses d'officiers à qui une place a été réservée dans les wagons. C'est un des plus grands charmes de l'Impératrice de n'oublier, dans le bien qu'elle fait, ni le côté esthétique, ni les droits du cœur.

Le train sanitaire impérial, bleu de roi, écussonné au chiffre de Sa Majesté Alexandra-Féodorovna, entre en gare. Un drapeau de la Croix-Rouge palpite aux deux bouts de chaque wagon,

(1) Sortes de Sirènes de la mythologie russe, auxquelles beaucoup de paysans croient encore.

(2) D'où lui vient dans les contes son nom de *Kostina i naga*, « la jambe d'os. »

comme si on avait voulu lui ajouter des ailes. Sans cette croix, évocation de pitié, on croirait voir un train pavoisé pour la victoire!

Une exclamation vole de bouche en bouche : « L'Impératrice! »

Sa Majesté, accompagnée des grandes-duchesses Olga et Tatiana, a voulu apporter la joie de sa présence à ceux qui s'en vont vers les asiles qu'elle leur a préparés. Vêtue de la robe de toile grise, les cheveux complètement cachés sous le voile, sans manteau malgré la soirée trop fraîche, l'Impératrice s'approche des Sœurs, tend la main aux officiers, s'enquiert de l'état des soldats...

— C'est ta jambe qui te fait souffrir? demande-t-elle à l'un d'eux, en un russe très pur. Sois tranquille, le soleil réparera tout cela.

Les grands blessés étant déjà installés dans leurs couchettes, l'Impératrice, toujours accompagnée des grandes-duchesses, monte dans le train et parcourt les wagons. Du fond de mon coupé, — où je me suis réfugiée par discrétion, — je cueille au passage de ravissans sourires qui, semble-t-il, m'ont reconnue. Et tout ce charme, toute cette bonté répandue, c'est déjà du soleil en attendant celui de là-bas.

Le matin ouvre ses yeux gris sur la plaine immense. Nous sommes déjà loin. Un office religieux doit être célébré dans la salle à manger du train, provisoirement transformée en oratoire. Je me hâte... Une croix orthodoxe, un évangile, deux flambeaux d'argent sont placés sur une petite table, sous une icône du Christ. Le prêtre officie déjà. Les voix graves des soldats accompagnent la liturgie. Les officiers valides se sont massés, debout, sous le portrait de l'Empereur. Sur le cuir sombre des cloisons, le voile blanc des Sœurs plaque des taches de lumière...

A chaque nom vénéré, à chaque bénédiction du prêtre, les têtes s'inclinent et les signes de croix se multiplient. Une atmosphère religieuse nous enveloppe... Quelques grains d'encens s'évaporent en fumée bleue dans une navette d'argent... A travers les fenêtres du train, on voit défiler la plaine rapide...

La cérémonie terminée, le prêtre, vêtu de la simarre, suivi d'un soldat portant une coupe d'or, passe le long des wagons

pour les bénir. Et, pendant ce temps, au bruit mécaniquement rythmé de notre puissante locomotive, dans la partie du train réservée aux opérations et aux pansemens, les infirmiers préparent les autoclaves, rangent les pinces hémostatiques pour les docteurs qui vont venir. Ce mélange du plus respectable archaïsme avec le modernisme le plus aigu submerge mon âme d'une impression jamais éprouvée, et c'est avec la foi un moment adoptée et la ferveur d'une sainte Olga que je m'approche de l'évangéliaire pour en baiser la reliure d'or.

Ces villages qui fuient, entourés de leurs clôtures, ces champs verdoyans, ces forêts bleuissantes sont les mêmes que j'ai vus sous la neige, lors de mon voyage au front de Galicie. Les *isbas* (maisons paysannes) coiffées de chaume, à croupetons sur le bord de la route, ont l'air de vieilles petites mères-grand, venues pour nous voir passer. Mais ce n'est qu'un éclair! Alors les petites *isbas* s'attristent et pensent : « Que ne sommes-nous pareilles à la maison de la Baba-Yaga, bâtie sur des pattes de poule, et qui avait la faculté de se retourner? Comme nous le suivrions des yeux, le train de la bonne Impératrice qui emporte nos enfans vers le soleil, jusqu'à ce qu'il ait disparu derrière la colline où tournent les moulins à vent! »

Passée la colline! passés les moulins dont les grandes ailes nous font des signes d'adieu! Nous traversons Tver, puis Moscou, près de ce *Mont des Moineaux*, d'où Napoléon contempla pour la première fois les palais et les dômes de l'ancienne capitale des Tsars; Toula, dont les cheminées d'usine montent dans le ciel, comme des colonnes sans chapiteau; Koursk, chère aux rossignols... A Kharkhoff, grand remue-ménage : des officiers et des soldats nous quittent pour être dirigés sur les villes d'eaux du Caucase. On se sent un peu triste; on s'était habitué à eux depuis trois jours... C'est déjà l'éparpillement qui commence.

— Au revoir! Bon voyage! On se reverra!

Car on se retrouve. N'ai-je pas rencontré, ici, deux infirmiers du train de la grande-duchesse Olga, avec lesquels j'ai fait mon émouvante veillée des grands blessés (1)? D'avoir tant soigné les autres, les braves gens ont besoin de l'être à leur tour.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1916.

Et maintenant voici la Petite-Russie, la terre noire, la terre féconde du blé. Pendant tout un jour, le train roule à travers ces plaines sans fin. Les jeunes filles, en jupe rouge, qui travaillent dans les champs, ont l'air de gros coquelicots, fleuris avant la moisson. Une herbe fine, promesse des gerbes futures, ondule sous la brise : *Panem nostrum quotidianum*... La Russie nous prépare du pain!

EUPATORIA ET LA PETITE COSAQUE

Visages bruns, écharpes rouges, jaunes ou vertes, toute la gamme des couleurs sur les voiles et sur les habits : c'est la petite gare d'Eupatoria, où une foule à demi musulmane attend nos blessés. Souvenir attardé des coutumes coraniques, des hommes à tuniques plissées et à calotte d'astrakan font face au groupe féminin sans s'y mêler. Au bout du steppe sans arbres, du côté de la mer étincelante, un mince minaret blanc se fusèle sur le bleu du ciel. Nous entrons dans la Russie musulmane, pays des Khans, des jardins et des légendes, où d'antiques fontaines s'épuisent à raconter sous les cyprès des histoires dont personne ne connaît plus le sens!

Des cochers tatares, à faces basanées, amènent des véhicules dont quelques-uns rappellent ceux qu'on voit circuler, de l'autre côté de la Mer-Noire, dans les rues de Trébizonde et de Samsoun. Sœurs et brancardiers s'empressent, transportent dans les automobiles de la Croix-Rouge ceux de nos blessés qui doivent demeurer ici. Notre colonel passe sur sa civière, abrité du soleil par une ombrelle qu'une Sœur élève au-dessus de sa tête... Ses yeux s'ouvrent maintenant, et un pâle sourire erre sur ses lèvres...

Deux verstes sur une route sans arbres, inondée d'un soleil africain, et nous arrivons à la ville tatare, — la ville au minaret blanc, — puis au *Sanatorium de Sa Majesté Alexandra-Feodorovna*. Dans ce désert de soleil, son jardin lui fait un frais asile. Sous les arbres, d'où pleuvent par instant des pétales de fleurs, se retrouve toute l'ordinaire et glorieuse clientèle des hôpitaux de guerre; ce ne sont que bras en écharpe, têtes bandées, jambes que l'on dirait condamnées à une immobilité définitive. Et voici les fauteuils roulans où les reins meurtris se réparent un peu chaque jour, les chaises longues au

creux desquelles s'attarde la paresse heureuse des convalescens.

Près du jet d'eau, dans un lit blanc, un blessé fait la dînette, servi par une Sœur blanche, debout près de lui.

La fée qui présida aux destinées d'Eupatoria lui a départi trois dons : une plage, à laquelle on ne peut comparer que celle de notre Royan ; un soleil, qui est un thérapeute sans rival ; un lac de boue, piscine naturelle des rhumatisans. Ces précieux élémens curatifs ont été ingénieusement utilisés au Sanatorium impérial. La maison s'élève à cent mètres environ de la plage et, du matin au soir, un va-et-vient de cannes et de béquilles s'établit sur la partie du boulevard qui y conduit. A l'heure où j'y arrive, une vingtaine de blessés y rissolent au soleil, couchés dans le sable ou assis en brochettes, jambes pendantes le long de l'estacade. Non loin d'eux dans la mer peu profonde, s'ébat une troupe rieuse de petits êtres au corps nu et bronzé, pareils à de jeunes dieux marins.

— A quoi pensez-vous pendant vos longues siestes sur la plage ?

Le soldat interrogé a levé vers moi des yeux où se reflète toute l'ingénuité d'âme de sa race éternellement naïve et confiante :

— Des fois à rien ; on regarde, comme ça, la mer. D'autres fois, on pense à la guerre, aux camarades, qui sont restés *là-bas;* mais, le plus souvent, c'est à l'*isba* qu'on revient, aux travaux pour lesquels peut-être les vieux ne suffiront pas, aux enfans qui doivent être grands depuis si longtemps qu'on est parti.

Rien ne réussit à les retenir tout à fait. Fût-il pauvre et désolé, c'est toujours leur coin de terre qu'ils revoient à travers les mirages du ciel et de la mer. Cependant, aucune impatience d'y revenir. Ne faut-il pas d'abord libérer la terre russe ? Leur obéissance passive, dont on a tant parlé, s'éclaire de la compréhension très nette du devoir. Ce ne sera pas un des moindres bénéfices de cette guerre que d'avoir transformé la psychologie du paysan russe et ouvert dans son cerveau une large trouée de lumière.

— Venez voir nos bains de soleil ! me dit la générale Douchkine, à mon retour au sanatorium.

Dans le fond du jardin, à un endroit plus découvert, s'élève une ligne de bâtimens composés d'un simple rez-de-chaussée,

divisé en compartimens égaux et fermés sur trois côtés seulement. On croirait voir, vidées de leurs richesses exotiques, les petites boutiques turques qui escaladent les ruelles de Stamboul. Mais, à l'encontre de celles-ci, toujours pleines d'ombre et de fraîcheur, le soleil est ici chez lui. Il s'étale sur le lit, lutine le verre et la fourchette, rôde dans tous les coins comme un gnome fureteur. « Si la montagne ne vient pas à toi, va à la montagne. » Le proverbe est renversé. Ces braves ne pouvant aller vers le soleil, on a obligé le soleil de venir à eux. Un deuxième jardin, en cette saison tout pimpant et fleuri, est aménagé pour les bains de soleil des valides et des convalescens.

— Et maintenant, les bains de boue !

Passer des jardins d'Armide à l'un des cercles du Dante, quelle perspective ! Ce fut moins tragique, heureusement.

Vous connaissez nos bains de Dax ? Procédé et traitement sont ici les mêmes. Les *limans* abondent dans la Russie du Sud, notamment dans la région d'Odessa. La boue employée pour les malades du sanatorium est apportée du lac Maïnak, à deux verstes d'Eupatoria. Avant de l'utiliser, on la ramène à sa température naturelle. Les malades y sont plongés partiellement ou tout entiers, suivant les exigences de leur état. Aussitôt après, un second bain, — d'eau claire, cette fois ! — rend à leur corps sa netteté première.

— Micha (1), appelle un officier, à qui la générale vient de me remettre ; Micha !

Un jeune soldat, debout sur le perron, en descend et vient à nous. J'admire son allure martiale et pourtant souple, sa démarche légère, malgré les lourdes bottes qui lui montent jusqu'aux genoux. Il a les yeux gris, les cheveux blonds, la bouche mutine et ne paraît pas plus de seize à dix-sept ans. Un « volontaire, » sans doute.

— Permettez-moi, dit l'officier, en me montrant le jeune soldat, de vous présenter Mlle Micha, Cosaque, trois fois blessée, décorée de la médaille de Saint-Georges...

J'ai un petit mouvement de surprise. Le cas n'est pas rare de jeunes filles ou de femmes enrôlées dans l'armée russe et qui y font bravement le coup de feu. Mais il en est peu qui aient osé embrasser la rude vie du Cosaque !

(1) Diminutif du nom de Michel.

Au long des allées fleuries, la jeune fille m'a conté son odyssée guerrière. Fille et nièce de Cosaques, bercée au bruit des chansons qui exaltent la bravoure, Micha vit, en ce terrible été de 1914, l'armée des Cosaques bondir en selle à l'appel du Tsar. Ses vingt ans frémissaient d'impatience. Elle voulut partir. On l'en empêcha. Qui dira quelles ardeurs, quelles révoltes aussi, battent sous la blouse légère des filles du steppe? Deux fois Micha se sauva; deux fois elle fut reprise et ramenée. Une troisième tentative eut plus de succès.

— Enfin, j'étais libre! J'avais un cheval, une pique... A Moscou, j'achetai des habits de soldat et je partis pour Souvalki (front du Nord). Près de la ville, je rencontrai un régiment de Cosaques. Je leur racontai que j'étais un jeune volontaire qui avait perdu son régiment. Ils consentirent à me prendre. Peu à peu, ils s'attachèrent à moi, et je devins l'enfant gâté de la *sotnia* (escadron de cent Cosaques).

Comme dans les romans, où le hasard crée de si étonnantes rencontres, la jeune Cosaque avait dans ce régiment un oncle qui faisait partie d'une autre sotnia. Il apprit la présence, dans le voisinage, d'un jeune engagé volontaire qui portait le même nom que lui. Il eut la curiosité de le voir et tomba, un beau matin, au milieu du camp. Qu'on juge de sa stupéfaction en reconnaissant la fille de son frère!... Mais le moyen d'être sévère? Il emmena sa nièce et la prit sous sa protection. Quinze jours plus tard, il tombait sous les balles allemandes. La jeune fille se retrouva seule au milieu de ses compagnons d'armes...

Rude est la vie du Cosaque. A toute heure : alerte! et toujours à cheval. Les opérations les plus périlleuses sont confiées à ces étonnans cavaliers : reconnaissances, poursuites, pénétration à l'arrière des lignes ennemies... Pas de ravitaillement régulier possible avec des troupes dont la mobilité fait toute la force. La jeune fille, d'apparence pourtant délicate, sut s'adapter à tout. On n'a pas pour rien chevauché à cru dans le steppe et sucé le lait des cavales. Blessée à la tête, puis deux fois à la poitrine, près de Varsovie, soignée dans un hôpital de cette ville, après chaque convalescence, la jeune Cosaque retourna sur le front. Son cheval fut tué sous elle au cours d'un combat.

Restée intrépide, elle entra dans une compagnie d'éclaireurs. Au cours d'une reconnaissance, son détachement fut survolé

par un aéroplane qui jeta des bombes contenant des gaz asphyxians. La jeune fille fut enveloppée dans le nuage meurtrier. Le sang lui jaillit de la bouche et les Cosaques l'emportèrent évanouie. Cette fois, le mal était profond : les poumons étaient atteints. Évacuée sur Tsarskoié-Sélo, Micha n'y resta que trois jours et fut envoyée sous un ciel plus doux. Les émanations résineuses des pins et des cyprès de Yalta rendirent leur libre jeu aux organes que les gaz empoisonnés semblaient avoir à jamais détruits et, maintenant, sous le chaud soleil d'Eupatoria, la jeune Cosaque achève sa guérison.

— *Isvostchich*, à la ville tatare !

— La ville tatare, *barina?...* un vrai marécage aujourd'hui.

— N'importe ! Va, va, on te paiera bien !

Promesse magique ! L'*isvostchich* se retourne sur son siège, enlève d'un joyeux coup de fouet ses chevaux, qui n'en auront d'ailleurs pas un picotin de plus.

Un vrai marais, certes! Il a plu cette nuit ; le quartier tatare et celui des tsiganes ont pris l'aspect d'une Venise boueuse et barbare. L'eau noire clapote sous les pieds des chevaux, rejaillit en éclaboussures... De chaque côté de la rue, une lisière de terrain surélevé forme digue. « Mieux vaut aller à pied ; descendons ! »

Des murs de boue séchée, percés de portes ouvrant sur des cours : c'est la « Rue des Tsiganes. » Des ruelles impraticables, des impasses sans nom, y aboutissent. Le long des murs, des femmes se glissent : yeux de braise dans des visages de bronze clair. Les belles statuettes que doivent être les très jeunes, nues! Quant aux costumes, c'est le pittoresque de la loque : rien de plus. La misère en a effrangé les bords et le soleil en a mangé les couleurs. Pourtant, j'ai la curiosité de ces êtres, enfermés derrière le double rempart de leurs murs et de leur langage, qu'aucun être civilisé ne parle ni ne comprend.

C'est de ces ruelles que partent ces femmes ardentes et belles, aux robes bariolées et traînantes, que l'on croise sur les trottoirs de Pétrograd et de presque toutes les grandes villes de Russie. C'est au fond de ces cours, que ces mêmes femmes apprennent, encore enfans, à jouer du feu de leurs yeux ; qu'elles se rompent aux danses lascives, étudient les mystères du tarot et du marc de café, s'entraînent à distribuer l'éternelle

illusion !... Avant la guerre, il n'y avait pas en Russie de fête complète sans ces danseuses raffinées et barbares... Les grandes dames les faisaient entrer chez elles par la petite porte, leur livraient la paume de leur main ou attendaient anxieusement que de leurs lèvres tombassent les révélations du « grand jeu » sur l'avenir...

Ceux-là mêmes qui ne se laissent pas prendre au mensonge de leur science secrète, subissent leur ascendant. L'énigme qui est à l'origine de leur race les enveloppe d'une poésie persistante. Elles apparaissent comme des sphinx, plus troublans que ceux d'Égypte, à cause de l'afflux de vie qui, dans leurs veines, se renouvelle sans fin...

Ici, chez elles, leur séduction est moindre. Il y manque la parure, l'éclat, l'isolement du milieu, qui est parfois repoussant. Une marmaille, vêtue de haillons, grouille dans les cours. Sur le pas des portes, on aperçoit des taches jaunes, vertes, rouges, citron, qui sont des femmes accroupies. Presque pas d'hommes; sans doute ils flânent au bazar... Une guitare, qu'on ne voit pas, joue quelque part, derrière un de ces murs. Et, dans la rue, une fillette, presque une gamine, — haillons rouges et anneaux de cuivre, — obéissant à un instinct secret, se déhanche en mesure, sans bouger de place, au rythme de la chanson!

Bazars d'Eupatoria, de Sinféropol, de Baktchi-Saraï et de tant d'autres villes aux noms grecs ou arabes; maisonnettes tatares, serrées autour des mosquées ou disséminées entre les arbres fruitiers et les peupliers d'Italie; vergers qu'on dirait normands; cyprès que l'art des quatrocentistes a pour jamais naturalisés florentins; petites boutiques où semble avoir échoué la défroque des Mille et une Nuits ; citadelles grecques et ruines byzantines; Tchoufont-Kalé, rempart tombé des derniers Karaïtes (1); que de choses à raconter, — si ce n'était la guerre! — à propos de vous, merveilleux pays qui vous êtes appelés la Tauride et dont les paysages, tantôt sauvages et tantôt charmans, ont pu servir de cadre aussi bien à la légende d'Iphigénie, sacrifiée à la Diane sanguinaire de Pharos, qu'à celle de

(1) Derniers survivans d'un peuple d'origine turque et de religion juive moins le Talmud, qui ont déserté Tchoufont-Kalé pour se réfugier à Eupatoria, où ils forment une nombreuse et riche confrérie. Un des leurs, M. Douvann, est maire de la ville.

la jeune sultane, Nenkedjan-Khanime, se précipitant du haut d'un rocher par désespoir d'amour!

LA RÊVERIE SUR LA TERRASSE

Nous avons laissé derrière nous Sébastopol, le Gibraltar de la Mer-Noire ; salué le souvenir des héros anglais, français, italiens tombés à la bataille de Balaklava; contemplé, à travers la vaste échancrure de Baïdar, le panorama de la Mer-Noire se déroulant à une profondeur de 900 mètres, au-dessous d'un vertigineux éboulis de roches granitiques. Après une halte à la petite auberge tatare, dont la terrasse surplombe le gouffre, nous repartons à toute allure dans la direction de Livadia. De loin en loin, nous traversons des villages tatares. Le premier étage des maisons, en saillie au-dessus du rez-de-chaussée et supporté par des colonnes frustes, en bois ou en pierre blanchie à la chaux, forme galerie. Autour des fontaines, le plus souvent gracieuses et ornées de sentences arabes, des jeunes filles babillent, la tête cachée sous des châles à grands ramages. Les femmes portent un tour conique, en velours noir, assez élevé et orné de sequins qui, lorsqu'elles sont jeunes et jolies, les fait ressembler à des prêtresses de quelque culte secret.

La route est taillée en pleine montagne. Ses invraisemblables lacets semblent devoir, à chaque instant, nous envoyer « boucler la boucle » au fond de l'abîme. Nous avons à peu près toutes les dix minutes la sensation, d'ailleurs peu agréable, que notre soldat-chauffeur vient de nous sauver la vie par un habile coup de volant.

Le soleil est près de disparaître derrière les monts Jaïla, lorsque notre auto s'arrête devant l'ancien Svitsky Dom ou « Maison de la Suite. » Un gai moutonnement de voiles blancs et de croix rouges nous reçoit sur le perron : ce sont les Sœurs, autorisées par l'Impératrice à venir se reposer ici, après leurs longs services dans les hôpitaux ou sur le front.

La maison est accueillante dans sa parure de glycines. Nous entrons : une grande pièce avec deux fenêtres ouvertes sur le jardin, des meubles tendus de percale claire, un bureau propice au travail, un bouquet de roses sur un guéridon.

Journée de repos; visite du parc et des jardins; promenade à l'Orangerie, aux Écuries, à toutes les dépendances du Palais

qui forment une petite ville, brillante et animée, lorsque la présence de l'Empereur y amène les officiers caracolant, dans leurs éclatans costumes du temps de paix, sur des chevaux qui rivalisent de beauté et de vitesse. La route qui relie le Palais à ses dépendances est bordée de grands arbres qui font berceau, puis descend en pente douce, entre les vignes impériales, jusqu'à l'aigle d'or qui marque la limite des terres de Livadia. En arrière, sur la montagne, s'étagent les vergers impériaux et, au delà, on aperçoit la ferme d'où l'on apporte chaque matin le lait et la crème qui font les délices de notre déjeuner, — et de celui des officiers hospitalisés dans les sanatoriums de l'Impératrice. Les employés, civils ou non, sont logés dans les Maisons de la Couronne et gratifiés, chaque automne, d'une certaine quantité de raisins provenant des vigues impériales. Les palais et les terres de Livadia ne sont pas possession particulière du tsar Nicolas II : ils font partie des Apanages de la Couronne et sont la propriété de l'Empereur *régnant*.

De l'ancien Svitsky Dom, on descend au Palais, tout proche, par un sentier sablé, entre des massifs d'arbres. C'est le printemps, gloire et splendeur de Livadia. Fleurs lie-de-vin des arbres de Judée, grappes d'or du *Zoloto i diéréva* (l'arbre d'or), tendres pétales des milliers et des milliers de roses y remplissent leur fonction divine qui est d'embaumer et d'embellir. A mi-chemin, une fontaine de marbre, à inscription coranique, découpe un éclatant rectangle sur la sombre verdure d'un bouquet de cyprès. Mais, depuis la güerre, sa chanson se tait. De même se taisent les cloches, apparentes et presque à portée de la main, du petit clocher qui avoisine l'église blanche, dominée par la croix d'or enchaînée. Seuls résonnent, autour du Palais à l'architecture italienne, les pas des sentinelles qui y montent leur garde nuit et jour.

La nuit est venue, saturée de parfums et criblée d'étoiles. Je suis allée m'asseoir sur la longue terrasse à balustres du Nouveau Svitsky Dom, face à la mer. La lune a commencé son ascension silencieuse. Pas une âme sur les terrasses, pas une voile sur les eaux. Ici, comme partout, la guerre a mis son empreinte. Seulement, tandis que dans les villes, parmi les ouvriers, sur le front, parmi les combattans, elle a centuplé l'activité, le mouvement et le bruit, ici elle a fait la solitude et créé le silence. Et voici que je revis le passé, tel que l'ont repré-

senté à mon imagination ceux qui en furent les heureux témoins.

Souveraine heureuse d'un grand peuple pacifique, l'Impératrice aimait Livadia. Dans ces allées, où le voile blanc des Sœurs semble un vol de mouettes égarées entre les arbres, et qu'anima jadis le mouvement joyeux d'une suite nombreuse, Alexandra-Féodorovna passait dans la voiture qui remplaçait pour elle l'automobile dont elle s'accommode mal. Les deux aînées des grandes-duchesses, que les mêmes malaises ne retenaient point, descendaient tous les jours en automobile à Yalta avec l'Empereur. On prenait le thé sur le yacht impérial, *Le Standart*, ancré dans le port. Parfois aussi, on se rendait par le chemin des vignes jusqu'au tennis que l'on aperçoit là-bas... Ce large sentier sablé, bientôt disparu sous les futaies, puis taillé en corniche au flanc de la montagne et, à certains endroits, surplombant l'abîme, est celui que l'Empereur suivait, — le plus souvent seul et à pied, — pour rendre visite à la grande-duchesse Xenia, sa sœur. C'est par là aussi que Sa Majesté s'en alla, un beau matin, vêtu de l'uniforme de simple soldat, et fusil sur l'épaule, comme me le conta pour cette *Revue* le grand-duc Georges Mikhaïlovitch (1).

A gauche, entre les arbres, près du Petit Palais, où mourut l'empereur Alexandre III, on voit un petit môle avec son signal, son mât de pavillon, ses anneaux pour amarrer les barques : c'était, avant la guerre, le coin de prédilection du tsésarévitch (2), le grand-duc Alexis. Il jouait là, sans danger, foulant de ses petits pieds déjà hardis et impatiens les galets du môle, faisant hisser ou baisser le pavillon. Quelquefois, accompagné de son fidèle matelot, suivi d'enfans de son âge, vêtus comme lui d'un costume de marin, il descendait jusqu'au *Standart*, où l'on pouvait faire de la vraie manœuvre sur une véritable mer! Avec quelle tendresse, malgré tout un peu inquiète, l'Impératrice le recevait au retour!... Maintenant, les barques abandonnées sont rangées dans le vestibule du Petit Palais où je les ai vues, à côté du magnifique canon, acajou et cuivre, qui fut aussi un des joujoux de l'héritier impérial. Le tsésarévitch a

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1916.

(2) C'est à tort que nous employons en France le mot *tsarévitch* qui désigne, non pas le grand-duc héritier, mais indistinctement tous les grands-ducs, fils des tsars.

suivi l'Empereur au quartier général de l'armée où il se développe, dans un milieu de grand air et d'activité qui lui plaît, car il adore tout ce qui est action. La guerre l'a pris enfant des bras de sa mère; c'est presque un homme qu'elle lui rendra!...

Pendant que je rêve ainsi, la lune a continué de s'élever dans le ciel. Elle est maintenant presque au zénith et baigne le paysage d'une clarté quasi irréelle. Par je ne sais quel jeu merveilleux de la réflexion de la lumière, elle dessine sur la mer des échelons d'argent qui, du sommet de la vaste courbe tracée par les eaux, vont s'élargissant jusqu'au rivage. Cet escalier idéal évoque soudain à ma pensée un vibrant souvenir. Je revois l'Empereur, — tel qu'il m'apparut en la mémorable journée du 12 février 1916, — descendant les degrés de l'hémicycle du Palais de Tauride, lors de sa première visite à la Douma. Avec quelle simplicité pourtant majestueuse et empreinte de bonté, le Tsar allait vers son Peuple!... Ce murmure lointain, est-ce le bruit des vagues, où l'écho des ovations, des hourrahs qui montaient des bancs des députés, descendaient des tribunes et venaient déferler aux pieds de l'Empereur, comme ces mêmes vagues au bas de l'escalier d'argent que la lune dessine sur les eaux? Jamais je n'ai douté de la victoire des Alliés, mais jamais non plus elle ne m'apparut plus tangible qu'en cette journée où l'âme du Souverain de toutes les Russies a communié avec l'âme de son peuple : fusion de deux forces en lesquelles résident toutes les grandes possibilités de l'avenir.

AU SANATORIUM IMPÉRIAL DE LIVADIA

La Novaïa Bolnitzia (Nouvel Hôpital) avec sa façade blanche, ses deux corps de logis en avancée pour former les ailes, son église polygonale qui en occupe le centre, ses terrasses à balustres du rez-de-chaussée, ses piliers supportant les terrasses du premier étage, n'a rien de la sévère et monotone régularité qu'on est convenu d'attendre d'un hôpital. L'Impératrice en a tracé le plan, et l'on ne s'étonne pas d'y retrouver ce cachet d'élégance et de parfaite distinction.

Je surprends la Novaïa Bolnitzia en pleine activité. C'est le matin, heure des opérations et des pansemens. Les infirmiers poussent devant eux les lits roulans, les Sœurs vont d'une salle

à l'autre, portant les remèdes... Un docteur passe, en *halatt*, manches retroussées : j'ai l'agréable surprise de reconnaître en lui le docteur Stoïko, attaché l'hiver dernier comme chirurgien au train de la grande-duchesse Olga-Alexandrovna, et qui fut l'un des élus appelés à manger le *chachelik* des officiers sur le front de Galicie (1).

Épuisée la joie de notre rencontre et de nos souvenirs communs, le docteur veut me faire les honneurs de son hôpital, dont il est très fier.

— Plus qu'un petit pansement à faire. Attendez-moi. Je reviens.

En effet, l'absence est courte : juste le temps de jeter un coup d'œil sur la flore stylisée aux nuances délicates qui orne les murs du vestibule, des corridors et du salon dans lequel on m'a introduite. Maintenant, nous voici dans les chambres aux meubles clairs, où chaque blessé peut se croire en villégiature dans quelque élégante et confortable villa modern-style.

— Il y a bien par là, avoue le docteur, une salle d'opérations et deux salles de pansemens pour rompre cette douce illusion, mais nous faisons tout ce qui dépend de nous afin de rendre la nécessité d'y passer moins pénible.

En même temps, le docteur ouvre les portes, me fait remarquer le système de tuyaux qui court autour de la salle d'opérations et permet, par des jets de vapeur, d'obtenir chaque fois une stérilisation parfaite. Tout un côté de la salle forme vitrail : la belle lumière de cette matinée de juin fait étinceler les armoires de verre, le métal des appareils, et donne aux menus instrumens de chirurgie, pinces, ciseaux, lancettes, l'apparence d'objets élégans sortis de la trousse de toilette d'une jolie femme... L'opérateur et ses aides immédiats ont seuls accès dans la salle. Le matériel nécessaire est préparé dans une pièce contiguë et passé à travers un guichet au fur et à mesure des besoins.

— Vous n'imaginez pas, me dit le docteur Stoïko, quelles cures merveilleuses nous obtenons ici. Le soleil de la Crimée est un médecin incomparable. J'ai vu revenir à la vie des malades dont on n'osait plus espérer la guérison dans nos pays du Nord. Quant à nos opérés, leur convalescence est sensiblement

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1916.

abrégée, grâce au climat qui agit à la fois sur le physique et sur le moral. Revenez, et vous verrez combien ici la vie est douce pour nos blessés.

Je suis revenue à l'heure du repos sur les terrasses. Il y a de tout un peu parmi les hôtes de la Novaïa Bolnitzia : poumons ruinés par les gaz asphyxians, nerfs ébranlés par le formidable choc des explosions, organismes délabrés, visages déformés, que la gloire fait pour nous plus beaux, et jusqu'à un lycéen, victime innocente d'un obus lancé par le *Breslau* sur la paisible cité d'Eupatoria. Mais celui qui me frappe le plus parmi les blessés, c'est un officier de vingt ans, convalescent d'une horrible fracture du crâne. L'os a complètement disparu, sur une longueur de plusieurs centimètres, creusant une cavité profonde. Au fond de ce ravin, la chair s'est reformée, si tendre encore, si peu protectrice qu'on y peut compter les pulsations du sang. Cette terrible blessure est le résultat de la décharge, à quelques pas, d'une mitrailleuse. Certains centres de la sensibilité ayant été atteints, le jeune officier est en partie paralysé du côté droit, ce dont on ne désespère pas de le guérir. Détail curieux, non pour les praticiens, mais pour les personnes peu versées dans les mystères de la physiologie : c'est par le cerveau, directement, et non par l'intermédiaire du canal auditif, que les bruits et surtout la musique, frappent le blessé. Leur répercussion est plus forte que la normale, ce qui lui cause une sensation désagréable; aussi apprécie-t-il la paix de ce paradis du silence.

ENTRE CIEL ET TERRE

Péniblement, par un sentier qui me rappelle les rocailleux chemins de Sicile, nos chevaux gravissent la côte où, presque entre ciel et terre, s'élève le sanatorium fondé par S. Exc. le général Popoff, chambellan de Sa Majesté, puis offert à l'Impératrice et placé sous le vocable des grandes-duchesses Olga et Tatiana. La vue s'étend sur toute la baie, domine les forêts de pins, les jardins d'où s'élance le fût pyramidal des cyprès. De l'autre côté du ravin, le palais d'été de l'Émir de Boukhara, bijou mauresque enchâssé dans les verdures, contemple de loin le parc de Massandra, pareil au manteau brodé d'une sultane...

Je ne suis point étonnée que le premier blessé rencontré ici ait été un aviateur. A trop planer on prend la nostalgie de l'espace. Les sanatoria les plus rapprochés des nuages semblent naturellement destinés à nos « oiseaux » blessés.

L'aviation russe, née de la guerre, a déjà créé de remarquables types d'avions et donné des héros. J'ai visité les grands établissemens où se construisent les *Illia Mourometz* (1), ces géans de l'air, qui sont à l'aéroplane ce que le zeppelin est au dirigeable; j'ai vu les grands hydravions manœuvrer entre les îles, sur la Néva; j'ai causé avec des professeurs de l'École d'aviation de Pétrograd et du champ d'expérience de la mer Caspienne. J'étais heureuse et fière de serrer la main à l'aviateur S..., sauvé par miracle, lors de la perte du premier *Illia Mourometz*.

— Nous sommes tombés d'une hauteur de 600 mètres, me dit S..., et je ne me rappelle rien, sinon un bruit assourdissant, suivi d'un terrible choc. Je suis resté douze jours presque sans connaissance, avec, seulement, de rares momens de lucidité. J'ai eu, d'un côté, dix côtes enfoncées; de l'autre, deux côtes brisées dont une a perforé le poumon, et, pendant longtemps, j'ai craché le sang. J'ai eu un bras cassé à la hauteur de l'épaule et au coude; une jambe atteinte au genou, sans compter un nombre incalculable de fractures, de contusions, d'ecchymoses... Tout cela ne serait rien, reprend l'aviateur avec un sourire un peu triste; mais les nerfs!... ah! les nerfs!... Je ne dors presque pas.

— Cependant vous êtes bien placé ici, pour recouvrer le calme physique.

— Aussi j'espère m'y mettre bientôt en état de repartir.

— Pour le front?

— Certes. Les journaux sont remplis des prouesses de nos aviateurs. Comment supporter de rester inactif?

A ces mots, le visage des blessés qui nous entourent a pris une expression de nostalgie presque farouche. Ces « emparadisés » rêvent à l'enfer d'où ils sont sortis!...

— Que voulez-vous, madame, me dit l'un d'eux, s'il n'y avait pas les morts que pleurent les épouses et les mères, la guerre serait l'état de vie le plus parfait pour l'homme. A la

(1) Ces mots désignent un héros des Chansons de Geste russes, renommé pour sa force et sa stature.

guerre, les facultés se décuplent; les sensations aussi. Tout ce qu'il y a en nous de meilleur : activité, décision, fermeté, maîtrise des autres et de soi, se développe et entre en jeu. L'égoïsme s'abolit, la mort devient indifférente ou méprisable : le but seul compte. Chacun se sent partie intégrante, — et fortement intégrante! — d'un tout dont il doit et veut assurer le succès. Ainsi, chacune de ses pensées, chacun de ses actes prend une importance capitale par laquelle sa personnalité s'affirme et s'accroît. La guerre est à la fois le triomphe de l'individu et de la collectivité, de l'obéissance et de l'initiative, toutes choses qui, dans la vie ordinaire, semblent opposées ou du moins incompatibles...

— Et, dit un jeune lieutenant, il y a aussi quelquefois des choses amusantes...

On se récrie :

— Oh! si V... commence!...

Mais j'insiste :

— Je vous en prie, racontez.

— Rien qu'un petit fait parmi tant d'autres, s'excuse le lieutenant. Une nuit, nous avions fait prisonniers des officiers et des soldats. J'étais de garde. A l'aube, mes hommes remarquent un soldat qui sort des tranchées allemandes et rampe vers eux. Arrivé à moitié chemin, il agite un mouchoir blanc. De l'autre main, il tenait une gamelle fumante. « Que diable est-ce là? se disent les soldats. Faut-il tirer ou non? — Comment tirer contre un homme qui n'a pas de fusil et qui agite un mouchoir blanc? » L'homme s'approche et crie : « Café! café!... » On n'y comprend rien. Alors on vient m'avertir. Je sais l'allemand; j'interroge le soldat. Son officier avait été fait prisonnier la veille. Il avait attendu le matin, puis, pensant que les prisonniers n'étaient pas loin, il avait eu l'idée de porter du café à son lieutenant!... Je l'ai fait accompagner jusqu'à l'endroit où étaient cantonnés les prisonniers, et il paraît qu'il n'a été qu'à moitié surpris lorsqu'on l'a invité à y demeurer avec son officier.

J'avoue que j'avais d'abord été touché de cet étrange témoignage d'attachement, puis j'ai pensé que le café n'avait été qu'un prétexte à passer de l'autre côté... et j'ai réservé mon admiration!

— Si jeune et déjà si sceptique!... s'exclame un des blessés en souriant.

LE TÉMOIGNAGE D'HENRY SIENKIEWICZ

Au galop de deux trotteurs, je longe la route, bariolée à souhait, qui va de Livadia au Sanatorium de Massandra où l'on m'a promis une émouvante interview.

Voici que nous croisent deux imposans personnages enturbannés, vêtus de cafetans sombres sur des robes de couleurs tendres, — deux musulmans de la suite de l'Émir de Boukhara dont se voit, à gauche, le palais d'hiver. Un officier à peau basanée, tatare de Crimée ou indigène du Turkestan, passe à cheval, élégant et correct, regardé par les buveuses de thé attablées à la terrasse sur pilotis d'une confiserie de Yalta. L'aimable petite cité balnéaire est en pleine saison et, sans quelques soldats qui se promènent dans le jardin accompagnés par leurs Sœurs de Charité, on y pourrait croire que la guerre est un bluff monstre inventé par les journaux. La mode y est aux châles tatares, rouges, blancs, jaunes, verts, à grosses roses multicolores... On les porte drapés de côté, laissant une épaule libre. Et l'on dirait que les jolies baigneuses de Yalta se sont, par jeu, emparées des plus belles roses, écloses dans les parterres de Massandra ou de Livadia !

Toutes les boutiques sont ouvertes, étalant les tapis persans, les écharpes de soie, les coussins arabes, les petites tables incrustées de nacre et ces exquises babouches, brodées de mille couleurs, que la nonchalance musulmane inventa et qui traînent si languissamment sur le pavé des cours. Devant les boutiques de fruits, des Tatares flânent, pantalons bouffans, veste courte, ceinture de métal ciselé, bonnet conique d'astrakan, au fond orné d'une rondelle d'or.

Des femmes tatares coudoient les Européennes et, sur le quai, les petits ânes excursionnistes trottinent, accompagnés par ces guides aux yeux noirs qui se sont fait, parmi la riche clientèle des hôtels, une si dangereuse réputation de beauté.

Tout au bout du quai, et comme contraste à ces spectacles profanes, s'élève une chapelle orthodoxe. Elle est ouverte ; l'or des icônes et la flamme des cierges brasillent dans l'ombre. Un prêtre officie, et la foule déborde jusque sur la dernière marche. Prières pour la guerre ? Jour de fête ou *Te Deum?* Je ne sais... mais la psalmodie nous rejoint sur la route de Massandra, entrecoupée par le son des cloches et le chant rythmé de la mer.

— Nous l'attendions depuis plusieurs jours, mais il n'est arrivé qu'aujourd'hui et il se repose, me répond le docteur à qui je demande des nouvelles du blessé dont on m'a promis l'interview.

Je profite de ce répit pour admirer le confortable tout battant neuf du *Sanatorium de Sa Majesté Alexandra Feodorovna;* pour descendre jusqu'à la plage, toute proche; pour faire une courte promenade dans le parc de Massandra dont la grille s'ouvre, à côté; et même pour accepter de partager le déjeuner improvisé, offert au colonel de Wiltchkowsky, sous la conduite de qui je visitai, il y a quelques mois, les hôpitaux de Tsarskoié-Sélo, et qui est ici en tournée d'inspection...

Comme nous terminons, on vient m'annoncer que notre malade est disposé à me recevoir. M. Henry Sienkiewicz, neveu de l'illustre auteur de *Quo Vadis?* est un jeune officier aux yeux noirs, aux cheveux couleur de châtaigne mûre. Sa longue et douloureuse captivité a laissé sur sa lèvre, qu'une petite moustache ombrage, un sourire triste et comme épuisé.

— Je suis rentré d'Allemagne, me dit-il, après une terrible captivité de quatorze mois! Blessé de deux balles à la jambe, sous le fort de Touraou, et contusionné à la tête, j'ai été laissé pour mort sur le champ de bataille. Combien d'heures a duré mon évanouissement? je l'ignore. J'en ai été tiré par une vive douleur au bras. C'était un coup de baïonnette. J'ouvris les yeux et je vis avec horreur des soldats allemands occupés à larder ainsi tous les Russes pour s'assurer qu'il n'y avait pas de blessés oubliés parmi les morts!.. Je compris le tragique de ma situation et je souhaitai de mourir. Des brancardiers me relevèrent. Je crus qu'on m'emportait à l'ambulance; mais on me jeta dans une écurie parmi d'autres blessés. Nous demeurâmes quatre jours dans ce lieu infect, sans soins, sans pansemens, sans nourriture, dévorés de soif et de fièvre, n'ayant avec nous qu'un malheureux infirmier russe impuissant à nous secourir. Plusieurs de mes compagnons moururent de la gangrène dans cette sinistre écurie de Touraou. On ne prit pas la peine d'enlever leurs cadavres. L'air, déjà vicié, devint irrespirable, l'écurie n'étant aérée que par des trous. Nous suffoquions. La nuit passée en compagnie de ces morts nous apportait d'indicibles angoisses... Mon « pansement individuel » heureusement conservé me sauva. J'avais de

l'iode, et je l'appliquai sur mes blessures. Enfin, nous fûmes conduits à l'hôpital d'Ostrakno où je demeurai quatre jours encore. Manquant de matériel de pansement et réservant tout ce qu'ils avaient pour les leurs, les Allemands nous traitaient à la morphine. Aussi, presque tous les soldats ou officiers venus d'Allemagne sont aujourd'hui morphinomanes.

« Même à l'hôpital, et dans les premiers mois de la guerre, la nourriture était insuffisante. Plus tard, et surtout dans les camps, elle devint infecte. Les hommes mouraient littéralement de faim. Tout ce qu'on a pu ou qu'on pourra vous dire à ce sujet est au-dessous de la vérité. Mais, de tous les prisonniers, les plus à plaindre étaient les pauvres *moujiks* russes, ceux dont la femme ne sait, le plus souvent, ni lire ni écrire et dont les villages sont disséminés dans les immenses steppes de l'Est! Jamais une lettre, jamais un paquet à leur adresse. Leur maigre portion dévorée, la faim continuait à leur torturer les entrailles. Ils se ruaient sur les débris les plus répugnans. Et que n'ont pas fait les Allemands pour leur enlever la confiance dans le succès de leur patrie?... Quels que soient sa résignation, son pardon des offenses, sa foi naïve, le paysan russe se souviendra longtemps des geôles allemandes pour les maudire... Est-ce qu'un Dante ne surgira pas parmi nous, pour décrire et stigmatiser les supplices de cet autre Enfer?...

M. Henry Sienkiewicz se tut, la gorge serrée par l'émotion. La baie vitrée, grande ouverte, encadrait le splendide paysage criméen. Comment accorder un regard à ces spectacles de joie tandis que, là-bas, des hommes, nos amis ou nos frères, lèvent vers le ciel des visages que l'œil même des mères ne reconnaîtrait plus?...

— J'ai vécu quatre semaines parmi les fous, reprend M. Henry Sienkiewicz, et je les ai enviés de vivre, à notre époque de cauchemar, dans un monde créé par leurs rêves. Cependant, la promiscuité de ces démens fut pour mes nerfs une terrible épreuve. Ayant refusé d'enlever mes épaulettes, — il n'y a pas d'avanies, de blessures d'amour-propre qui ne soient infligées à nos officiers prisonniers! — je fus envoyé dans un camp de soldats. Les punitions corporelles y sévissaient avec une inflexible rigueur, causant de nouveaux et parfois irréparables ravages dans les organismes affaiblis.

« De transbordement en transbordement, je finis par être

évacué sur l'hôpital de Stralsund, où le traitement était un peu meilleur. Il se faisait temps! J'étais à bout de résistance physique. J'ai connu à Stralsund des officiers français; leur société me fut un grand allégement moral : nous nous entendions à merveille et nous établîmes entre nous une forte solidarité. C'est ainsi que les Allemands nous ayant ordonné de saluer leurs sous-officiers, nous refusâmes d'un commun accord. Cela nous valut une mise aux arrêts de quinze jours. L'officier Carbonel, de Marseille, chercha à s'évader en faisant un trou dans le mur. Le secret fut bien gardé, et l'officier faillit réussir. Malheureusement, il se cassa la jambe dans sa chute, fut repris et condamné à trois mois de prison.

« Mais ce que j'ai vu de près et qui paraît incroyable, c'est le traitement infligé à mon camarade, le capitaine Fomine. Blessé de quatorze blessures, à peine pansé et souffrant horriblement pendant son transport en wagon, il ne pouvait retenir ses cris. Une brute s'approcha, le prit à bras le corps et le jeta du train en marche!... Par miracle, Fomine ne fut pas tué. Il roula du remblai sur la route où les passans, reconnaissant un Russe, lui crièrent des injures, lui jetèrent des pierres et lui donnèrent des coups. Un pauvre paysan, — puisse Dieu le reconnaître parmi les siens! — mit fin à cette passion douloureuse. Il ramassa le blessé et lui sauva la vie. »

Depuis un moment, M. Henry Sienkiewicz passe et repasse sa main sur son front. Je devine que l'évocation de ces souveinrs lui est pénible; j'arrête là cette interview.

— J'éprouve, avoue le jeune officier, des souffrances parfois intolérables à suivre longtemps la même idée. Mais le plus terrible, ce sont les insomnies et les cauchemars. Je revis pendant mon sommeil ma vie d'Allemagne : ces nuits empoisonnent mes jours.

Je ne puis quitter M. Henry Sienkiewicz, sans rappeler la personnalité du grand écrivain polonais dont il porte le nom et le prénom et qui, à cette date, était encore vivant.

— Mon oncle est à Paris, dit le jeune homme. La France est sa seconde patrie. Pendant des mois, j'ai dû le laisser sans nouvelles précises. A l'heure actuelle, il n'ignore plus rien de ce que j'ai souffert.

Puis, se tournant vers une femme vêtue de noir, qui avait

assisté à notre entretien, et dont le mari est mort de la gangrène dans une prison d'Allemagne :

— Voilà, ajoute-t-il, celle qui, pendant ma captivité, a remplacé la mère que j'ai perdue. Pendant des mois, comme vos *marraines* de France, elle m'a écrit, sans me connaître, et m'a fait parvenir ces petits paquets qui sont d'un si grand secours matériel et moral aux prisonniers. Je lui dois en partie de n'avoir jamais désespéré de l'avenir.

— Et moi, remarque l'épouse en deuil, je dois à cet enfant, qui m'est aujourd'hui cher comme un fils, de n'avoir pas succombé sous le poids de la douleur.

Puissance éternellement vraie de la charité et de l'amour !

L'HOMME PROPOSE...

« Peut-être, me dit quelqu'un, serait-il intéressant pour vous de compléter votre enquête en Crimée par une visite au Sanatorium impérial de Koutchouk-Lambatt, uniquement occupé par des soldats. C'est un peu loin, mais avec un bon auto... »

Pourquoi pas? Et je décide de m'y rendre le surlendemain. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Le soir même de ma visite à M. Henry Sienkiewicz, je tombais malade. Sa Majesté, avertie, a fait télégraphier pour que je reçoive ici tous les soins que mon état exigera. Les Sœurs ont transporté dans ma chambre leur état-major général... Convalescence, rechute et encore convalescence. Juillet et une partie d'août se sont écoulés en ces peu agréables alternances. Sœur Emilianova et Sœur Onkoyeva ont regagné leurs hôpitaux; d'autres sont venues qui ont pris auprès de moi leur rôle d'assistance fraternelle... Et voici que j'ai une rivale dans les attentions de mes gardes-malades : une sœur de charité russe, très souffrante des suites d'une grave maladie contractée sur le front. Je l'ai vue arriver en voiture, son jeune visage pâle et rond strictement enserré dans la *kassincka* blanche, une médaille de Saint-Georges sur la poitrine. Elle a un joli nom : Nadiejda-Ivanovna. Et Nadiejda, en russe, veut dire : Espérance. Nous nous visitons parfois, de chambre à chambre, et les Sœurs partagent entre nous leurs assiduités.

Août s'achève. En France, où nous devançons de treize jours le calendrier russe, c'est déjà septembre, le mois des

feuilles dorées, des oiseaux de passage, des panerées de fruits et des raisins mûrs ! Hélas ! ces joies de la terre féconde ont perdu pour nous le meilleur de leur sens. Toute vie est devenue grave, austère et silencieuse. La chanson des moissonneurs et des vendangeuses est remplacée par celle des obus et des balles à qui, d'un bout à l'autre de l'Europe, la voix des usines répond. Moins heureux que jadis, nous nous sentons cependant un cœur plus riche. C'est que, comme nos granges et nos celliers ploient à l'automne sous les richesses de la terre, nos âmes débordent de richesses morales accumulées. Nos sacrifices, nos dévouemens, nos abnégations, l'héroïsme de nos soldats : quelles belles moissons, quelles précieuses vendanges où puiseront longtemps encore les générations de l'avenir !

CARNET DE SŒUR NADIEJDA-IVANOVNA

J'ai prié Nadiejda-Ivanovna de me raconter pour la *Revue des Deux Mondes* ses souvenirs du front. Timofée, le domestique, a roulé nos fauteuils de convalescentes sur les terrasses du Svitsky Dom. Nous y passons de longues heures, en face de l'été mûrissant. Comme tout a changé depuis trois mois ! Le parc a revêtu une parure en harmonie avec la saison. De pimpant et coquet, il s'est fait somptueux. Le rouge et l'or y dominent. Les violets sombres y mêlent à la pourpre leur note épiscopale. C'est un poème de splendeur !... Autour du palais éclate une fanfare dont la gamme va des dahlias grenats au cœur d'or jusqu'au rose aigu des « fleurs de corail, » en passant par le médium ardent des géraniums et la dominante des orgueilleuses « crêtes de coq. » On croirait entendre les trompettes guerrières célébrant les victoires des Alliés, des bords de la Somme à ceux de l'Isonzo et du Stokhod... Mais, tandis que la jeune Sœur de Charité russe parle, en feuilletant son Carnet de guerre, il m'arrive de fermer brusquement les yeux, à cause de tout ce rouge, — pareil à des flaques de sang répandu.

Cependant, les heures qu'a vécues Nadiejda-Ivanovna Rglitskaïa étant parmi les plus émouvantes et les plus tragiques de cette guerre, nous avons fait taire, l'une et l'autre, notre sensibilité trop aiguë de convalescentes pour en consigner ici le souvenir.

Les derniers jours de Vilna (fin juillet 1915).

Enfin, je pars pour le front. Il y a longtemps que je le désirais. Notre *Starché Sistra* (Sœur directrice) vient de m'en apporter la nouvelle et, tout de suite, je cours l'annoncer à mes deux amies : Mlles Viriofkine.

Surprise : elles partent avec moi ! La ville de Vilna a formé une ambulance à laquelle nous serons attachées. Le commandant, un prêtre, deux docteurs, deux assistans, cinq Sœurs et quelques *sanitaires* (infirmiers) en composent le personnel. Au premier moment de libre, je monte pour préparer mon menu bagage : quatre *kassinckas* (voiles) blanches, deux noires pour l'hiver, de bonnes chaussures, une robe de rechange, ma veste de cuir, enfin l'indispensable. Il y a longtemps que mes vingt-quatre ans ont mis de côté toute espèce de coquetterie.

C'est aujourd'hui que nous partons. Je suis plus remuée que je ne l'aurais cru. Comme mon hôpital m'est cher ! C'est le premier, le seul où j'ai travaillé jusqu'ici. J'ai assisté à sa fondation et tous mes souvenirs de guerre s'y rattachent. J'y ai fait mes études d'ambulancière aux côtés de mes deux amies et sous la direction de leur mère, Mme Viriofkine, femme du gouverneur de Vilna. Je me rappelle la visite de l'Empereur qui, de sa propre main, nous distribua nos croix rouges. C'était la première fois, nous dit-il, qu'il avait l'occasion de remplir ce rôle. Aussi on le devinait très ému, presque timide, — vous savez, de cette timidité jolie qui s'allie en lui à la majesté et qui lui va si bien ! L'Impératrice vint nous voir à son tour. Il n'est pas un coin de Russie où sa réputation de bonté n'ait pénétré. Partout où elle passe, son sourire fait de la lumière. Nos soldats étaient avides de sa présence. Et, bien longtemps après son départ, nous la sentions encore parmi nous.

Des mois ont passé. J'ai vu arriver bien des blessés, repartir bien des guéris, j'ai assisté bien des mourans... Entre ces murs blancs, je me suis fait une âme nouvelle. Il y a loin de la Nadine vive, enjouée, même un peu ironique d'autrefois, à la Sœur Nadiejda-Ivanovna d'aujourd'hui. Certes, j'ai encore de la gaieté dans l'âme, mais elle ne sert plus qu'à alimenter ce courage tranquille cette égalité d'humeur que nos fonctions

exigent. Comment n'aimerais-je pas *mes* blessés? Je leur dois l'acquisition de richesses morales que mon insouciante adolescence ne soupçonnait point.

Il est bien cruel de s'arracher à eux. Quelques-uns me semblent adhérer à mon cœur. Ce sont les plus isolés, les plus malheureux, les plus souffrans. Celui-ci, par exemple, à droite de la salle : il a une main amputée, l'autre à demi paralysée et, chaque fois qu'il veut quelque chose, ses yeux cherchent les miens avec une tendre et muette imploration. Il y a aussi cet autre, là-bas, si gravement atteint qu'on n'ose pas encore espérer l'arracher à la mort.

Allons, Nadine, courage. Tu quittes ces êtres que tu appris à aimer, mais c'est pour aller au-devant d'autres plus meurtris encore, et qui, du champ de bataille où ils sont tombés, attendent peut-être, à cette heure, tes bras pour les relever, tes mains pour panser leurs blessures, tes paroles pour réconforter leurs âmes...

Et je suis partie sans me retourner, en écrasant les larmes qui s'obstinaient à monter à mes yeux !...

La grande place de Vilna. Au centre, une table, entourée d'icônes et sur laquelle sont posés la Croix et l'Évangile. Face à la table, en ligne et attelées, nos voitures de la Croix-Rouge, avec le personnel de l'ambulance groupé tout auprès. Le prêtre dit les prières, puis nous bénit. Une grande foule curieuse nous entoure. Notre ambulance est la première que la ville de Vilna envoie sur le front. L'émotion est grande ; plus encore parmi ceux qui restent. On se demande ce que nous allons trouver là-bas... Varsovie est prise (1); les Allemands avancent ; les nouvelles empirent chaque jour. Vilna regorge de réfugiés, sans pain et sans gîte, et chacun se demande si ce ne sera pas bientôt son tour de partir. Pour se rassurer, on se dit qu'après tout, notre plan primitif ne comportait pas la défense de la Pologne, stratégiquement dangereuse ; que notre vraie ligne de défense nous reste, de Kovno à Brest-Litowsk. Tiendra-t-elle? Nos troupes ont du courage à revendre, mais les cartouchières sont légères et les caissons presque vides...

Août. — Voilà une semaine que nous rôdons autour de Vilna, attendant l'ordre d'aller au front... Le front? Y a-t-il un

(1) 22 juillet 1915.

front en Pologne en ce moment? Un front, c'est-à-dire une ligne inflexible que l'ennemi ne peut dépasser. Hélas! depuis Varsovie, le front est partout et nulle part. Nous voulions aller vers lui, et j'ai bien peur que ce ne soit lui qui vienne à nous!...

C'est fait. Notre sortie de Vilna n'aura été qu'un faux départ. Hier, nous venions à peine de nous installer dans une propriété abandonnée, à quelques verstes de la ville, lorsqu'on vint nous avertir de l'approche des éclaireurs allemands. Bousculade rapide; ordre d'atteler les voitures... et nous voilà repartis en hâte, dans la direction de Vilna. Quelle déception!

D'heure en heure, la situation devient plus alarmante... La canonnade se rapproche... Les éclaireurs allemands sont partout... Les habitans fuient précipitamment vers l'Est... La débandade est épouvantable. Les trains ne peuvent suffire aux départs. La rue ressemble à un fleuve qui charrierait, mêlés et confondus, hommes, femmes, enfans, meubles, bétail, tous les débris d'une inondation formidable... Cris, pleurs, et, ce qui est pire, parfois un lugubre silence... Les troupes se préparent à défendre Vilna.

Nous partons pour les tranchées. Notre ambulance est attachée à une division pour le temps que durera la défense de Vilna. Nous sommes en plein centre d'action. Tous les jours canonnade, aéroplanes... Cinq à six cents blessés nous arrivent journellement. On mange à la hâte, on dort à la hâte, on ne s'inquiète même plus du sort des batailles : seuls comptent la minute présente et l'accomplissement ponctuel du devoir. Et moi, qui craignais de trop m'attendrir! On n'en a pas le temps. La sensibilité s'émousse un peu, mais on y gagne une certitude de main, une promptitude d'exécution plus précieuses pour le blessé qu'un apitoiement dont il n'a pas besoin. Les pluies ont commencé. La situation de nos troupes en est rendue plus difficile, et la nôtre plus pénible.

Les Allemands sont entrés dans Kovno.

Les soldats échappés de la ville viennent de passer près de nous. Figures bouleversées, yeux hagards comme au sortir d'une grande épouvante... Nous avons essayé d'en tirer quelques mots au passage : ils répondent à peine, par monosyllabes,

ayant hâte, semble-t-il, d'échapper à ceux qui les regardent, de ne plus rien entendre, de ne plus rien voir... Quelqu'un en a pris un cliché... Quel document pour l'avenir!...

Septembre. — Ce matin, à cinq heures, brusque réveil. Il faut reculer. Les Allemands sont tout près. L'héroïsme de nos troupes n'aura pas sauvé Vilna. Après la prise de Kovno, c'était prévu.

Vilna (quatre heures avant l'entrée des Allemands dans la ville). — Quel retour dans la ville déserte!... Des rues vides; plus de militaires, plus de police : des magasins fermés et des volets clos... Çà et là, quelques figures de juifs apeurés. Notre passage bruyant épouvante les chats, déjà habitués au silence. Quelques-uns traversent la rue en une fuite folle; d'autres, placidement assis sur les fenêtres ou au seuil des maisons, dans les faubourgs, nous regardent passer. Leurs yeux énigmatiques me donnent le frisson. On dirait qu'ils savent... et nous trahissent... On voit errer de pauvres chiens perdus!... Qu'est devenue la coquette et brillante Vilna, si gaie, si pleine de vie? Déserte la maison du gouverneur où j'ai passé, avant la guerre, de si bonnes heures! Fermées les aristocratiques demeures polonaises, ornement de la Cité! Vides les villas, les maisons de plaisance, les riches domaines qui forment à Vilna une brillante couronne! Évacué notre hôpital avec mes chers blessés!... Et les Allemands sont sur nos talons. Dans quelques heures, leurs pas lourds martelleront ce pavé. Des ordres, des cris, tous les bruits qu'entraîne après soi une armée brutalement conquérante empliront la ville silencieuse. Puis, ce sera la ruée vers les maisons, l'éventrement des portes que personne n'est là pour ouvrir, le pillage, la dévastation, le viol de ces demeures où dort un long passé et dont les façades m'émeuvent comme des visages de mortes!...

Avec l'ennemi sur nos pas.

Nous marchons depuis dix-sept jours, le plus souvent à cheval. Les chemins sont encombrés de fuyards, retardés par les *impedimenta* qu'ils s'obstinent à traîner après eux. Ce n'est plus une foule, c'est une horde. Dès qu'ils n'entendent plus le

canon, ils se croient sauvés et — si las! — s'arrêtent pour se reposer un peu. Les routes, les champs, les forêts sont criblés des traces de leur passage : feux éteints et débris épars. Quelques-uns de ces pauvres gens, épuisés, laissent partir le gros de la troupe, refusent d'aller plus loin, improvisent des campemens... Nous les molestons au passage. Les Allemands sont là, derrière nous : il faut fuir, fuir encore, fuir plus loin... Alors ils se lèvent, rechargent sur leurs misérables épaules le fardeau trop lourd et repartent : femmes hagardes, enfans qui pleurent, vieillards courbés et dolens, juifs au visage pâle, quelques-uns aux boucles emmêlées, aux lévites crasseuses : cohue sans nom que de nouvelles recrues viennent grossir à chaque village rencontré. — Des bandes de corbeaux volent sur nos têtes en croassant.

Nous serrons nos troupes de près, ayant soin d'éviter les patrouilles allemandes. L'armée russe se retire en bon ordre, en harcelant l'ennemi... Arrêt pour les engagemens, plus ou moins importans, mais toujours acharnés... Pansement rapide des blessés... Parfois une halte pour faire reposer nos chevaux. On couche dans les *khaloupas* (chaumières polonaises), enfermés dans des sacs de couchage, au milieu des soldats et des paysans. On mange au *kotiol* (gamelle) et on se lave quand on peut!... D'autres fois, on passe la nuit dans des maisons abandonnées, gardées par de maigres chiens hurlans. Souvent aussi, on dort en plein air, sur la terre déjà humide. Nuits affreuses : les fusées éclairantes rayent le ciel; les chiens épouvantés hurlent; les corbeaux réveillés s'envolent avec des croassemens. On est sur un continuel qui-vive, à cause des surprises possibles. Les nerfs sont tendus jusqu'à l'exaspération; néanmoins, on conserve un calme apparent.

Nous venons d'arriver à la station de Gondagaïe, après avoir échappé par miracle à une poursuite allemande. Ordre de s'arrêter ici. Installation rapide de notre ambulance. De grandes batailles se livrent dans les environs. A la gare et tout autour, quel spectacle! On marche sur les blessés et les mourans. Il y en a partout : sur les banquettes, sur le parquet, et dehors, le long du quai. Les moins gravement atteints se sont tassés dans les coins et nous regardent, silencieux. Ils savent que le droit de préséance appartient aux autres. La gare est pleine de gémissemens, que traverse parfois un cri aigu. Un pauvre petit

soldat de moins de vingt ans soutient, de la main gauche, sa main droite à demi arrachée!... Un autre, plus âgé, assis par terre, le dos appuyé au mur, les yeux fermés, si pâle qu'on le dirait déjà mort, avec une large tache rouge au côté, roule incessamment sa tête contre la muraille en répétant toujours le même mot : « *Bogé moï! Bogé moï!* » (Mon Dieu! oh! mon Dieu!) Visions affreuses!... A peine a-t-on le temps de s'y arrêter. D'autres blessés arrivent; mais l'horreur est si intense que rien n'y peut plus ajouter... Et sur tout cela une incessante canonnade, car le champ de bataille n'est pas loin... En dix-huit heures nous avons reçu, pansé et évacué 1 800 blessés!

Tout à coup, rumeurs... On vient nous avertir de l'État-major que la station qui précède Gondagaïe est déjà occupée par les soldats allemands... Tout le monde s'agite. Le nombre des fuyards qui encombraient les abords de la station, et la station même, augmente de minute en minute. Le dernier train est sous pression. Les blessés affolés se traînent vers nous, quelques-uns rampant sur leurs mains déchirées, sur leurs moignons sanglans. Il y a une minute de terrible affolement. Il faut presque se battre avec les réfugiés pour les empêcher de prendre d'assaut les places réservées à nos blessés. Bousculade, coups de poing, enfans piétinés, cris des mères, désespoir furieux de ceux qui, plus faibles ou moins agiles, n'ont pu s'accrocher au convoi : l'instinct de conservation exaspéré jusqu'au crime; la lutte pour la vie dans toute sa hideur!... Le train part, avec des grappes humaines suspendues à tout ce qui fait tant soit peu saillie. Combien de ces malheureux, les mains raidies, les bras épuisés, tomberont sur les rails et y resteront sans secours? On refuse d'y penser... Une longue file de véhicules s'ébranle sur la route. Des chevaux, affamés, harassés, s'effondrent entre les brancards, remis debout à grand renfort d'injures et de coups de fouet... Tout ce qui n'a pu s'accrocher au train suit, à pied...

Nous avons recueilli, dans nos voitures déjà bondées, les derniers blessés. Au moment où nous nous disposons à partir, une jeune fille court vers nous. Elle porte un petit paquet, noué dans un linge blanc. Elle parle très vite, la poitrine secouée de sanglots, nous supplie de l'emmener. Son père a été pris par l'ennemi; sa mère, malade, est morte sur la route;

elle-même tremble de tomber entre les mains des Allemands. Le chef de l'ambulance, attendri, cède : « Allons, celle-là encore, et filons! » Éperdue de gratitude, elle fait des signes de croix, nous baise les mains. « Non, non, pas d'effusion ; on n'a pas le temps! »

Une voix crie : « La gare va sauter! » Nous fouettons désespérément nos chevaux qui s'enlèvent, cabrés... Nous n'avions pas fait cinq cents mètres qu'une formidable explosion nous apprend que « tout est accompli! »

Le soir du même jour. — Tout est en feu. Gondagaïe brûle derrière nous. D'autres villages allument à l'horizon leur torche sanglante. Nous fuyons à la lueur de ces incendies. Spectacle terrible et grandiose! Le canon tonne, incessamment. Les fusées éclairantes déchirent le ciel. Sur ce fond de feu, tantôt traversé par des colonnes de fumée qui l'assombrissent, tantôt rouge comme un coucher de soleil incandescent, ou comme une invraisemblable aurore boréale, des silhouettes noires se profilent : télègues en longue file, fourgons militaires, canons, caissons, convois de blessés... Et les charrettes paysannes, pyramides branlantes d'objets entassés que leur ombre précède et agrandit; et les cavaliers qui traversent la plaine au galop, pareils à des bronzes animés; et les groupes de piétons, noires taches mouvantes d'où un geste, bizarrement amplifié, se détache soudain ; et les traînards, les isolés, ombres falotes et misérables, jetées par le Destin au milieu d'une des scènes les plus tragiques du drame éternel de l'humanité.

Une estafette vient d'arriver : il nous reste bien peu d'espoir d'échapper à l'étreinte allemande. Nous sommes entourés. Cinq verstes seulement restent libres; et il faut que toute une armée avec ses canons, ses malades, ses bagages, ses convois, s'engouffre à travers cet étroit espace. Nos nerfs sont surexcités jusqu'à la folie; mais on se tient... Et l'on recule, on recule toujours!... Au bout de 15 verstes, nous arrivons dans une propriété abandonnée. Il n'y reste qu'une vieille femme, un vieil homme et un vieux chien. Certains de mourir en route, ils se sont refusés à quitter leur dernier abri. Notre présence leur apporte une dernière joie. Ils nous ouvrent les chambres, nous offrent de leurs mains tremblantes tout ce qui leur reste. Le vieux chien les accompagne, nous rendant à sa manière les devoirs de l'hospitalité. Nous passerons la nuit, tous ensemble,

dans la grande salle, en bas. Comment dormir, alors qu'à chaque instant on peut s'attendre à voir la porte s'ouvrir sous la poussée des bottes allemandes?...

Dès que nous sommes réunis, le commandant nous distribue des billets d'identité, en français. En cas de capture, ils justifieront de notre qualité de Sœurs de la Croix-Rouge. Moment d'émotion. Mon regard cherche celui de mes amies, Mlles Viriofkine. Et, tout de suite, je les devine fermes et assurées, comme moi. Se laisser abattre? Avoir peur? Ah! non, par exemple! On verra bien... Au beau milieu de cette scène pathétique, un chant s'élève :

— Qui chante, grand Dieu?...

Un des aides du docteur a découvert, je ne sais où, un gramophone et en a mis la manivelle en mouvement. Quelle heureuse inspiration! Nos nerfs se détendent peu à peu, et c'est en écoutant les airs favoris de Chaliapine, de Vialtsova et de Smirnoff de Moscou, que nous attendons les Allemands... ou le jour.

C'est le jour qui arrive!... Un matin calme dans la grande paix du paysage. Nous hélons des cavaliers qui passent : les Allemands ont été repoussés, la brèche ouverte s'est élargie, donnant passage à l'armée tout entière nous sommes sauvés! On danse, on s'embrasse, on est un peu fou... Les vieux en ont pleuré de joie!...

A travers le champ de bataille.

Octobre. — Grand succès de nos troupes, aux environs du lac Narotch. Ordre est donné à l'ambulance de rallier le gros de l'armée. La route est libre d'ennemis, mais encombrée de tout ce qui jonche les abords des champs de bataille. Nous avançons lentement, au milieu de caissons abandonnés, d'armes jetées, de bidons perdus. Des chevaux morts gisent sur le flanc, les quatre pieds en l'air. Des nuées de corbeaux s'envolent, puis se reposent, un peu plus loin. D'autres chevaux, blessés, tournent vers nous des yeux presque humains... Il en rôde aussi, sur la route ou dans les champs, indemnes, mais qui hennissent la faim. Nous en prenons plusieurs, dont les harnais portent l'écusson de Guillaume II.

A mesure que nous avançons, le spectacle se fait plus poignant. Le terrain, couvert de débris de mitraille est bouleversé

par l'artillerie. On s'est battu partout. Aucun abri naturel sur ce sol plat, sans arbres, où un chat même ne se glisserait pas sans être aperçu. Et, pour comble, le piège des marécages, presque partout tendu. La température n'est pas assez basse pour les rendre praticables et la glace légère, formée le matin à leur surface, n'est qu'un traquenard de plus. Il est vrai que le danger est pire encore pour les Allemands, moins familiarisés que nous avec ces traîtrises du sol... Voici des tranchées, creusées à la hâte, partout où la poursuite de l'ennemi a permis à nos troupes de s'accrocher... On n'a pas eu le temps de relever les morts. L'un d'eux, assis dans la tranchée, les yeux grands ouverts, l'air égaré, a son fusil posé à côté de lui. On dirait qu'il me regarde et veut me dire quelque chose qui ne vient pas... Un autre, tombé, est mort en faisant le signe de la croix. Il a encore le bras levé, le coude en angle aigu et les trois doigts de la main droite rapprochés et à mi-chemin du front. Un troisième, avant de mourir, a jeté une lettre à côté de lui Dernier geste de confiance, et combien touchant! La lettre était ouverte, nous n'avons pu résister au désir de la lire, pieusement, comme la dernière pensée de l'un des nôtres.

« Ma chère femme,

« Quand tu recevras cette lettre, je serai mort, tué par la main cruelle des Allemands. Je t'aime beaucoup, et je m'inquiète beaucoup pour toi. Je t'en supplie, ne te chagrine pas trop de ma mort, parce que, si tu mourais aussi, nos pauvres petits resteraient orphelins. J'avais espéré revenir, mais Dieu en a décidé autrement. Ne quitte pas la maison, veille sur les champs et sur notre part de forêt. J'embrasse les enfans et je te bénis au nom de Dieu.

« TATIENNKA (le petit père). »

L'adresse était mise et nous avons jeté la lettre à la première poste, afin d'accomplir le vœu du mourant.

L'une après l'autre nous vidons toutes les poches, nous ramassons l'argent, les papiers écrits et nous remettons le tout au commandant de l'ambulance. Ce devoir rempli, les sanitaires viennent enterrer les morts, une centaine, pour lesquels on a creusé une fosse près d'une église en ruines dont je ne sais plus le nom.

Au village de Slabada.

Octobre. — Enfin, la retraite est terminée; nos troupes se sont retranchées et fortifiées; la guerre de positions commence. L'hiver est proche. Déjà il a neigé et, le matin, la terre est dure. Mieux vaut cela que les horribles boues dans lesquelles nous pataugeons depuis deux mois!

Notre division, — quatre régimens d'infanterie, une brigade d'artillerie et une *sotnia* de cosaques, — s'est installée au village de Slabada. L'état-major occupe la plus grande *isba.* L'ambulance est installée tout près, mais un peu à l'écart. Entre le village et la forêt, les soldats ont établi leur camp, creusé leurs *zimliankas* (abris), disposé leurs cuisines de campagne, improvisé des écuries pour leurs chevaux...

Le nombre des blessés diminue. Nous n'en recevons plus que cinq ou six par jour, ce qui nous fait de longs loisirs que nous consacrons aux réfugiés. Leur détresse est navrante. Ils sont cachés dans les forêts, presque sans vêtemens et sans nourriture! Nous avons créé pour eux un petit poste où tous les jours nous leur distribuons la soupe et le pain. La nouvelle s'est communiquée de proche en proche et, à l'heure dite, on voit s'avancer à travers les sapins une cohue étrange et bigarrée d'êtres de tout âge, munis des ustensiles les plus divers : pots, bidons, marmites et quelquefois, hélas! boîtes de conserves vides, car la misère a aussi ses degrés!... Nous en assistons plus de sept cents chaque jour.

Nous ne sommes qu'à deux verstes des positions, par conséquent en plein sur la ligne de feu. Il ne se passe pas de jour où les Allemands ne tirent sur le village. Leur tir, en arrosage, commence à une heure et finit à quatre; mais, peu précis, il atteint rarement son but. Les obus tombent le plus souvent autour du village ou près d'une petite agglomération de maisons occupées par des soldats.

Tout près de l'ambulance s'étend un petit bois que nous prenons presque chaque jour pour but de promenade. Au courant des habitudes de l'ennemi, nous partons de bonne heure, afin d'être de retour avant l'arrosage quotidien. Quelquefois, cependant, on s'oublie... Tout à coup, un grand bruit déchire l'air : c'est un obus... On rentre vite, en courant, à l'ambulance

où nous avons la naïveté de nous croire à l'abri... Les Allemands ont eu tôt fait de nous débarrasser de nos illusions. Il y a quelques jours, ils nous ont pris pour cible. Shrapnells, obus, tombaient autour de nous. Quelques soldats ont couru se réfugier dans la forêt, mais aucune de nous n'a abandonné son poste d'honneur auprès des blessés. Heureusement, personne n'a été atteint.

Noël au front.

Décembre. — Nous avons traversé Vileïka, tragique dans la désolation de ses maisons incendiées, et nous sommes à 15 verstes en avant, à B..., avec notre division. Le petit village de B..., qui fut peut-être heureux et riant, n'est maintenant qu'une pauvre chose morte : débris, cendre et poussière ! Il n'y a que le cimetière qui semble vivant, à cause de ses croix neuves !... Dès notre arrivée, nos soldats ont aménagé la place, installé le camp, creusé des *zimliankas* et, pour les consolider, coupé des arbres dans la plus proche forêt. C'est une navette ininterrompue d'hommes qui partent, la hache à la ceinture, et reviennent traînant après eux les branches de sapin dont les fines aiguilles balaient la neige et des fûts entiers de bouleaux, à l'écorce lisse et blanche qui s'écaille et brunit par endroits. Autour des feux allumés, les Cosaques s'assemblent pour chanter leurs chansons guerrières, que termine souvent un cri aigu comme un coup de poignard : « You ! » Vers le soir, les files de traîneaux arrivent, apportant le ravitaillement. A certaines heures, le camp et ses alentours dégagent une poésie intense et pénétrante : soir qui tombe, plaine immense, forêt estompée de bleu ou emmantelée de blanc, soldats qui rentrent un à un ou par groupes, files de traîneaux étrangement silhouettées dans le soir et, parmi les bruits qui s'apaisent, une voix, mélancolisée par l'éloignement : celle de quelque accordéon que, du fond de sa *zimlianka,* un soldat en mal du pays fait pleurer...

A défaut de maison, toute l'ambulance, malades, sœurs, sanitaires, s'est installée dans des *zimliankas.* Nous formons une petite cité souterraine, à une seule rue, dont les toits presque à ras du sol et cachés sous la neige laissent échapper de minces filets de fumée bleue. Peu de blessés et, comme à Slabada, nous donnons une partie de notre temps aux réfugiés. L'hiver

aggrave l'horreur de leur situation. Ils grouillent dans des trous couverts de branchages, se terrent dans la forêt où ils grelottent sous des tentes faites de chiffons innommables, ou autour de feux dont le bois mouillé brûle mal. Pour comble d'infortune, la petite vérole et la fièvre typhoïde sévissent parmi eux. Mangeant au même *kotiol*, dormant pêle-mêle, ils se contaminent à qui mieux mieux, et il faut organiser de véritables battues pour les obliger à se présenter à la vaccination.

Noël approche. On prépare des arbres de Noël : à l'ambulance, pour les blessés ; à la division, pour les soldats ; au poste de secours, pour les réfugiés et jusque dans les tranchées, là-bas, pour les combattans... Tout le camp est en émoi, car on sait qu'il y aura un cadeau pour chacun. Nos soldats se sont disputé l'honneur de choisir et de couper dans la forêt les plus beaux sapins, aux branches les plus fournies et aux aiguillettes les plus vertes.

Nous avons fait assaut d'émulation, — et d'habileté stratégique ! — pour obtenir ou confectionner les objets destinés à orner nos arbres : bougies, fleurs en papier, cartons-surprises... Nos zimliankas présentent l'aspect de bazars souterrains; on dirait un village tatare dont chaque maison serait une boutique. Les vêtemens de laine : jupes, tricots, fichus, manteaux, — destinés aux petits, mais qui feront pleurer de joie les mères, — s'entassent dans un coin ; les bas, les souliers, les chaussons montent à l'assaut du banc ou en débordent en vagues plongeantes; sur le lit de camp s'étalent les pipes, les briquets, les porte-monnaie pour nos soldats. Çà et là, les roses en papier mettent leur note un peu prétentieuse de petit jardin artificiel. Il y a en plus, chez moi, une lanterne vénitienne, toute ronde, ventre de poussah ceinturé de rouge, de jaune et de bleu. Cette trouvaille me vaut un gros succès :

— Vous savez que Nadiejda a déniché une lanterne vénitienne pour le sapin des réfugiés ?...

Ma *zimlianka* ne désemplit pas !

Le grand jour est arrivé; la veille, le prêtre a célébré l'office nocturne, nous avons chanté les hymnes, et, le jour de Noël, on a festoyé dans les *zimliankas*. Après la soupe, copieuse, additionnée de quelques douceurs, nous avons pu réunir nos réfugiés autour de l'arbre pesamment chargé et leur distribuer nos cadeaux sans être inquiétés par la canonnade... Les mères

nous ont baisé les mains en pleurant, et les enfans sont partis en serrant leur paquet entre leurs petits bras... Il y a eu aujourd'hui, pour tous, un peu de joie et un peu d'oubli...

Janvier 1916. — Nous avons « rencontré » la nouvelle année, à quatre verstes de B..., dans une petite ferme que notre général de division occupe avec son état-major. La soirée, commencée par les prières rituelles, s'est continuée par un dîner fort animé. Les nouvelles sont bonnes, l'ennemi est cloué sur ses positions pour de longs mois et, si quelqu'un avance avant le printemps, ce ne sera pas lui... Après le dîner, chants, *balalaïka*, souhaits, puis le départ dans la nuit noire, mais que la neige tombée fait blanche sous nos pas...

Le général est venu à B... Il nous apporte des médailles de Saint-Georges, récompense de notre attitude pendant le bombardement de notre hôpital à Slabada. Joie d'enfans ! On s'embrasse, on est ému ; plus ému, ma foi, qu'on ne l'était sous les bombes allemandes ! »

Ainsi parlait la « Sœur de charité du temps de guerre » Nadiejda-Ivanovna Rglitskaïa, tandis que les hydroplanes, rasant de près les eaux de la Mer-Noire, vérifiaient la stabilité des mines; que le bateau-sentinelle veillait, prêt à signaler le moindre périscope à l'horizon ; ou que, du large, le roulement de la canonnade nous annonçait qu'un vaisseau russe donnait la chasse à quelque pirate turc ou allemand...

VERS L'HOPITAL DU GRAND PALAIS CATHERINE
(à Tsarskoié-Sélo).

« Madame, sur l'ordre de Sa Majesté l'Impératrice, je viens vous chercher pour vous conduire à l'hôpital du grand palais Catherine, à Tsarskoié-Sélo. »

C'est le général de Bonchêne qui entre dans ma chambre, suivi du docteur Batonieff. Un wagon sanitaire m'attend à Sinféropol, et nous partons après-demain... Les bontés de l'Impératrice, mon séjour à Livadia, le souvenir de mon pays lointain, la pensée de la guerre, tant de choses vues, tant de sentimens éprouvés, tout cela se fond, se résout en une émotion qui m'enivre et m'accable...

11/24 septembre, 11 heures du matin. — L'automobile est devant la porte. J'ai reçu tous les adieux. Je suis prête pour le départ... Quelques amis et quelques domestiques de la maison sont dans ma chambre, attentifs à s'assurer que rien ne me manque...

— *Nacha Madame!... Nacha Madame!...* (Notre Madame) répète la petite femme de chambre, Tina, avec de gros soupirs de regret.

— Allons! il faut partir!...

Mais quelqu'un frappe, entre. C'est la vieille Irène, la laveuse de vaisselle : elle a craint qu'on n'oubliât d'accomplir avant mon départ la cérémonie russe de l'adieu... Sur un signe, chacun dépose les menus objets dont il s'était chargé déjà et l'on s'assied, les mains jointes. Irène fait la prière, puis chacun de nous se signe, se lève et salue les Images... Maintenant on peut partir.

Merci, bonne et vieille Irène, merci pour m'avoir traitée, moi Française, comme une des vôtres, comme une des filles de la sainte Russie...

Nous sortons en silence. Timofée, le domestique, ferme, derrière moi, la porte. J'entends le bruit de la clé dans la serrure... Quatre mois de ma vie, d'une vie douloureuse, mais ardente, sont enfermés là, à jamais!...

MARYLIE MARKOVITCH.

REVUES ÉTRANGÈRES

LES « IMPRESSIONS DE GUERRE » DE M. D'ANNUNZIO

La Leda senza Cigno, racconto di Gabriele d'Annunzio, *seguito da una Licenza*, trois vol. in-16 ; Milan, librairie Treves, 1916.

Je féliciterai avant tout M. d'Annunzio d'avoir conservé, même parmi ses souffrances personnelles et ses nobles émois patriotiques de l'heure présente, le remarquable souci d'élégance et de beauté formelles attesté naguère par la « mise au point » extérieure de tous ses autres livres. Le fait est qu'on ne saurait souhaiter trois petits volumes d'une apparence plus discrète, à la fois, et plus charmante, imprimés en des caractères d'une netteté exemplaire, sous d'originales couvertures blanches dûment encadrées d'un double filet, et où c'est à peine si le noir du titre se relève expressivement, çà et là, d'une pointe de rouge. Et que si, de la même façon qu'il nous apprend « qu'il lui a été impossible de corriger en personne les épreuves de ces trois volumes, » M. d'Annunzio s'est également trouvé empêché d'en surveiller de ses yeux la « réalisation » matérielle, à coup sûr du moins c'est lui qui en a conçu le projet jusque dans ses moindres détails, — avec, dorénavant, un mélange bien manifeste de richesse ornementale et de sobriété dont je ne serais pas étonné qu'il en eût pris le goût pendant les récentes années de son séjour en France.

Toujours est-il que le voici nous offrant, dans ces trois petits tomes, « un roman suivi d'une *licenza !* » Le roman s'appelle *la Léda*

sans le Cygne. Il a été écrit « dans la Lande, » — c'est-à-dire sans doute aux environs d'Arcachon, — durant le mois de juin 1913; et vraiment, malgré le rythme et la couleur magnifiques de maintes de ses phrases, je n'ai pas l'idée qu'il ajoute rien à l'ancienne gloire de conteur de M. d'Annunzio. Mais l'histoire de cette « Léda » mortellement inquiète de l'absence de son « cygne » remplit à peine les 150 petites pages du premier volume, tandis que, tout au long de la *Licenza* qui la suit, et qui s'étend jusqu'au bout du tome troisième et dernier, l'auteur oublie complètement l'aventure, un peu trop « particulière, » qu'il nous a racontée pour ne plus nous entretenir que de sujets bien plus amples et plus proches de nous, — ainsi que cela seyait, d'ailleurs, dans une *Licenza*.

Car je dois au hasard merveilleux qui, jadis, m'a permis d'étudier de tout près, avec mon cher G. de Saint-Foix, chaque note de chacune des œuvres de la jeunesse de Mozart, je dois entre mille autres choses à cette inappréciable fortune de connaître à peu près exactement l'objet et les caractères propres du genre, infiniment « classique, » de la *Licenza*. A Salzbourg comme à Milan, — car on sait combien l'influence italienne régnait alors d'un pouvoir absolu dans toutes les cours d'Allemagne, — jamais le jeune Mozart ne remettait en musique une *pastorale* ou une *cantate* dont le poème avait déjà servi précédemment, et jamais non plus il ne préparait la « reprise » de l'une de ses partitions chantées d'auparavant, sans être tenu d'adjoindre aux airs, ensembles, ou chœurs de cette partition un grand air nouveau, composé sur des paroles dont on venait de le fournir tout exprès pour la circonstance, — des paroles où, cessant absolument de s'occuper de l'arrivée d'*Ascagne à Albe* ou des divers épisodes moraux du *Songe de Scipion*, poète et musicien ne songeaient plus qu'à complimenter le couple princier en l'honneur duquel avait été exécutée la *pastorale*, ou bien simplement à louer le fastueux prélat salzbourgeois qui avait commandé la « reprise » de la noble, grandiloquente, et somnifère *cantate*. En un mot, une sorte d'appendice improvisé, sans aucun rapport avec l'œuvre où il s'ajoute; un appendice éminemment libre, comme déjà suffirait à l'indiquer son nom, et cependant ayant pour habitude constante, — sinon peut-être pour règle, — de se rattacher d'aussi près que possible à l' « actualité » du moment. Telle m'est toujours apparue la *licenza* chez Mozart et tout l'aimable groupe des compositeurs d'opéra italiens de la seconde moitié du XVIII[e] siècle; et telle encore elle m'apparaît dans l'œuvre nouvelle de M. d'Annunzio, avec seule-

ment cette différence notable, qu'au lieu de n'avoir à la fin de l'œuvre que les modestes dimensions d'un air précédé ou non d'une vingtaine de lignes de *récitatif*, la voilà qui, après les 150 pages de la *Léda sans le Cygne*, se prolonge jusqu'à remplir entièrement les deux autres volumes, — risquant peut-être de contrevenir ainsi aux vieilles et vénérables traditions du genre, mais sans que, certes, personne des lecteurs d'aujourd'hui ait l'idée de s'en plaindre !

Tout au plus se rencontrerait-il quelques lecteurs français qui, même en face de la traduction la plus parfaite, ne pourraient pas s'empêcher de regretter que M. d'Annunzio n'eût pas réduit aux dimensions d'un seul les deux volumes de sa *Licenza*. Car il faut savoir que, pour émouvans et pour « actuels » que soient les sujets traités par l'illustre écrivain dans ce long « appendice » de sa *Léda sans le Cygne*, ces sujets y sont souvent traités d'une manière, — pour ainsi dire, — purement « musicale, » ou bien entremêlés d'intermèdes où les mots ne tâchent absolument qu'à faire fonction de « musique. » Jamais encore, je crois, dans aucune de ses œuvres en prose, M. d'Annunzio ne s'est aussi pleinement abandonné à sa conception favorite d'un emploi tout « lyrique » de sa langue natale. Il y a dans sa *Licenza* des chapitres entiers, — par où j'entends des suites de vingt, de quarante pages, — qui ne sont qu'un simple jeu d'images et de rythmes, beaucoup plus pareils à une *sonate* d'un Domenico Scarlatti ou d'un Claude Debussy qu'à n'importe quel chapitre d'un prosateur, ou même d'un poète, de chez nous (1). Et il se peut que la chose, comme je l'ai dit, ait de quoi déconcerter un lecteur français : mais je ne crois pas qu'elle risque d'étonner ni d'ennuyer ou de fâcher en aucune façon les lecteurs italiens, accoutumés comme ils le sont tous à une telle utilisation, exclusivement et d'ailleurs adorablement musicale, de leur vocabulaire. Que l'on se rappelle, par exemple, la place considérable que tient ce que je serais tenté de définir le « surplus musical » de la langue d'outre-monts dans la poésie du délicieux Pétrarque, le plus « national » des poètes italiens ! Ou plutôt non : car la patrie de M. d'Annunzio a produit au XVIIIe siècle un autre poète en qui elle s'est reconnue et aimée plus encore, me semble-t-il, que dans l'auteur des *Triomphes* ; et je ne

(1) On trouverait bien chez Lamartine, dans les *Harmonies* et dans les *Recueillemens*, des poèmes qui nous feraient aujourd'hui l'effet de n'être rien que des chants musicaux : mais toujours nous sentons que l'intention primitive du poète a été d'y mettre de la « pensée, » par-dessous ses « cadences. »

sais pas en vérité de « phénomène » littéraire plus significatif que celui de l'enthousiasme unanime et prolongé du public italien à l'égard des poèmes d'opéras du « divin » Métastase. Par-dessous les chants modulés dont maintes générations de compositeurs se sont ingéniés à revêtir ces récitatifs et ces airs d'*Artaserse* et de la *Clemenza di Tito*, tout le monde s'accordait à proclamer que les vers de Métastase possédaient, par eux-mêmes, une richesse de musique pour le moins égale. Les plus subtils « connaisseurs » mettaient au niveau de Dante et de Pétrarque ce poète dont l'œuvre entière n'avait pas à leur offrir une idée personnelle, mais qui, toute sa vie, — sous l'effet d'une ambition infiniment caractéristique, — s'était diverti à rivaliser d'avance en harmonie et en chant avec les musiciens à l'usage desquels il créait ses « livrets. »

Et certes les *Licenze* devaient abonder dans la somptueuse édition des *Œuvres Complètes* de Métastase dont un exemplaire fut donné solennellement en hommage au petit Mozart, durant les premiers jours de février 1770, par le comte Firmian, gouverneur impérial de la Lombardie : mais je doute qu'une seule des pages du « divin abbé » méritât d'être comparée, pour la maîtrise et la diversité de ses « effets » musicaux, à ces *intermèdes* de la nouvelle *Licenza* de M. d'Annunzio où celui-ci prend pour thème, par exemple, une promenade sur les canaux et le long des quais de Venise qu'il a eu l'occasion de faire, l'été dernier, avec deux amis français. Ou bien encore, dans toute la première partie de l'étrange *Appendice*, ce sont des promenades à Chantilly, des visites à sa meute aimée de lévriers, qui forment ainsi, quasiment, le départ de vastes et mélodieuses improvisations « lyriques, » — entre lesquelles viennent élégamment s'encadrer d'autres morceaux d'une portée et d'un accent aussi différens que possible : des évocations de souvenirs personnels admirablement précis et concrets, à tel point qu'on aurait le droit d'en regarder l'ensemble comme une suite « autobiographique » d'« impressions de guerre » de l'auteur de *l'Intrus* et de *la Fille de Jorio*.

Ce sont d'abord, au début du second volume, de frémissantes images de l'espèce de réveil à la fois étonné, curieux, et confiant qu'a provoqué au cœur de chacun de nous l'annonce, infiniment soudaine et imprévue, d'une guerre. Puis M. d'Annunzio nous rappelle l'aspect de nos rues pendant les inoubliables semaines de la mise sur pied de ces troupes qui sont en train de nous défendre, en même temps, et de nous couvrir de gloire depuis trente mois. Mais tout

d'un coup, après ces semaines d'une exaltation héroïque, voici toutes nos âmes étreintes d'une angoisse de mort! Et M. d'Annunzio trouve « dans le livre de sa mémoire, » à la date du 30 août 1914, des pages que j'aurais aimé pouvoir citer tout entières :

Aujourd'hui l'envahisseur est à La Fére. Ses chevaux remontent, par la vallée de l'Oise, vers Paris; déjà ils foulent sous leurs pieds le vrai cœur de la France; et à chaque pas la fureur bestiale de leurs cavaliers profane un souvenir, offense une beauté, ravive une douleur. J'ai vu un voile subit troubler le regard de l'ami qui, tout à l'heure, m'apprenait la triste nouvelle, — un ami qui, lui-même, est né dans la contrée natale de Jean Racine, à l'ombre des vieilles tours élevées jadis par Louis d'Orléans...
A Paris, le ciel paraît encombré de cendres, les rues sont pâles comme des artères d'où le sang s'est écoulé, la Seine stagnante et épaissie semble résister à l'effort du remorqueur fumeux qui traîne la longue file des bateaux chargés de charbon; et tous les arbres se mettent d'un seul coup à perdre leurs feuilles, comme si, brusquement, ils venaient d'être saisis de la maladie de l'automne.

Nous sentons l'inquiète tristesse des places désertes, pendant que « les douze stations de chemins de fer de Paris ne se lassent point d'emporter hors de la capitale et ceux qui vont combattre et ceux qui vont chercher un abri. » Longtemps, en une succession de petits tableaux où il n'y a pas jusqu'au bruit et à l'odeur des choses qui ne nous soient savamment restitués, le poète procède à déchiffrer le « livre de sa mémoire. » Après quoi il nous dit ses propres émotions, sa crainte vraiment toute filiale pour Paris et la France, et l'impossibilité qu'il éprouve, tout d'un coup, d'être seul, et cependant combien l'excès même de la douleur ne réussit pas à détruire chez lui la nouvelle conscience d'une sorte de beauté surnaturelle, sacrée, de la guerre. Et puis, le 3 septembre, « à la veille du miracle, » le voici transportant son observation de peintre-poète et sa rêverie dans notre Ile de la Cité, où il lui semble que, depuis un instant, « l'âme civique de la France s'est merveilleusement renforcée! » Il a l'impression consolante « de voir soudain entrer dans la cathédrale de Notre-Dame l'image d'une France mal armée, mais victorieuse à force d'intrépidité, de la même façon que jadis y est entré à cheval le roi Philippe le Bel avec cette demi-armure, sans cuirasse ni jambières, qu'il avait portée pendant sa récente victoire de Mons-en-Puelle. » La petite église de Saint-Julien-le-Pauvre, avec le vénérable trésor de ses souvenirs; de sombres ruelles oubliées où l'on croit qu'en son temps a demeuré Dante; et le pieux pèlerinage du poète s'achève au « sanctuaire » de

Saint-Séverin. Là encore, la tradition nous affirme que Dante « avait coutume de prier et de méditer, » en ajoutant même qu'il s'était choisi un endroit préféré pour y venir, chaque jour, plier ses genoux. Si bien que voilà M. d'Annunzio, en ce soir tragique du 3 septembre 1914, tâchant à détourner sa pensée et son cœur de la vision de la Bête monstrueuse déjà tapie sinistrement au seuil de Paris, pour ne plus s'occuper tout entier qu'à rechercher, dans notre vénéré « sanctuaire » de Saint-Séverin, le recoin privilégié où venait autrefois s'agenouiller le plus grand, à coup sûr, des hommes de sa race!

La haute nef centrale est éclairée d'une double rangée de fenêtres : mais de part et d'autre les deux nefs latérales, basses comme les voûtes d'un cloître, sont peuplées d'une ombre chaude et brune qui fait penser à la patine précieuse déposée par le temps et par la musique sur le bois vivant d'un violon ancien. Entre des piliers nerveux, j'aperçois une verrière à losanges sans images, pareille à une dalle de glace que des pieds auraient innombrablement fendillée. Plus au delà, parmi des reflets ensanglantés, je distingue un Jésus en croix percé du coup de lance du soldat romain. Et toutes les chapelles à l'entour s'imprègnent d'un silence animé, sous la garde active d'un saint ou d'une vierge : saint Louis de Gonzague recevant l'hostie des mains de saint Charles Borromée; saint Georges transperçant le dragon; saint Séverin appuyé au rebord de son puits et s'entretenant avec Chlodoald... Mais je sens bien qu'en vérité ce n'est point au solitaire rhénan du Moyen Age qu'appartient, désormais, cette forêt de pierre. La Sainte Espérance en habite la partie la plus secrète, ainsi qu'elle a coutume de faire dans nos cœurs humains. Et c'est pour elle que les piliers de pierre dressent et élancent vers l'ogive de la voûte les mêmes palmes qui, jadis, furent agitées en hommage glorieux sur le chemin de Jérusalem!

Mais pendant que M. d'Annunzio, ayant ainsi pris contact avec l'incomparable « forêt de pierre, » s'est remis à chercher le lieu favori des oraisons de Dante, et croit même l'avoir découvert « auprès de cette colonne centrale de l'abside qui se tord avec un mouvement impétueux afin de faire saillir plus haut les feuilles de la palme sainte, » la voix grave d'un orgue s'élève derrière lui. Et le poète, s'étant retourné, découvre que la nef principale s'est remplie d'une foule de fidèles silencieux et immobiles, qui d'ailleurs lui paraissent ne former qu'une seule âme, projetant « vers l'ogive de la voûte » une seule prière.

Et voici qu'en effet une parole surgit :

— O Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nos frères!

Et la foule reprend l'humble et fervente parole, la prolonge en un

murmure infiniment doux et profond, tandis que, contre les piliers, les cœurs d'or offerts en ex-voto se mettent à rayonner, comme allumés sous la flamme de l'unanime prière. Et je vois Notre Dame de la Sainte-Espérance resplendir entre deux vitraux; et puis à chacune des invocations de la litanie le chant, d'abord tout contenu, se renforce et s'accuse :

— Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour eux!

— Saint Michel, patron de la France, priez pour eux!

— Saint Maurice, patron des combattans, priez pour eux!

— Anges saints, tenez-les sous votre garde et priez pour eux!

Après quoi, il y a des instans où le chant s'abaisse, tremble, s'affaiblit, comme s'il se baignait de larmes; et puis, de nouveau, il se renforce, afin d'appeler sur les chers défenseurs de la France la protection de Dieu :

— Par ta longue passion, par ta solitude et ta désolation, par ton agonie et par ta mort, protège-les, ô Seigneur, préserve-les, ô Seigneur, et sois leur force, et leur courage, et leur tranchée en face de l'ennemi, ô Seigneur notre Dieu; et daigne accepter leur sacrifice! *Amen.*

Et la prière fut exaucée, dans les profondeurs et au plus haut des cieux.

Les scènes religieuses sont si fréquentes, — et si belles, — dans la *Licenza* de M. d'Annunzio, que l'on m'excusera de citer encore, par manière de « pendant » à cet émouvant « salut » de Saint-Séverin le soir du 3 septembre 1914, une messe matinale sur le front italien. Le poète guerrier, à son réveil, apprend qu'une brigade momentanément campée dans une ville voisine, à Versa, y va écouter, tout à l'heure, l'allocution d'un « orateur » attitré de l'armée, appartenant à l'ordre des Barnabites, — et qui pourrait bien être ce même éloquent et ardent P. Semeria que notre public parisien a eu, ces jours passés, l'occasion d'entendre... Je voudrais me borner à résumer les préliminaires du récit : mais ces phrases chantantes de M. d'Annunzio sont, avec cela, si pleines de couleur et de vie que je ne puis me résigner à y substituer la plate inertie de ma prose :

Je vais donc à Versa. C'est une matinée d'octobre toute limpide, et quasi trempée et fourbie comme une arme neuve. Les routes, avec leur aridité déjà trop sensible, s'apprêtent à redevenir des tourbillons de poussière. Défilé de soldats, défilé de mules, défilé de camions : le tout poussé d'un mouvement insolite. On sent qu'il y a quelque chose dans l'air, que quelque chose de grand se prépare; et déjà l'on respire une odeur de sang, de la même façon que les narines perçoivent légèrement le fumet du moût à la veille du jour désiré des vendanges.

Arrivé au camp, je cherche aussitôt l'autel. Je le vois qui se dresse au milieu des peupliers jaunis, attaché avec les couvertures de laine brune dont s'enveloppe le sommeil des soldats dans la tranchée. Quelques-unes

sont si vieilles qu'elles découvrent leurs trous, de telle sorte qu'on voit le soleil à travers.

Les hommes de la brigade, des Siciliens bronzés et noueux, viennent se ranger sur les deux côtés, baïonnette au fusil; et puis c'est l'arrivée du duc d'Aoste, « avec son aspect toujours grave et un peu distant, mais tout simple et tranquille. » Et la messe commence, célébrée par un prêtre « solide et barbu comme un sapeur. » Sur l'ordre d'un chef, tous les soldats s'agenouillent, s'appuyant sur leurs fusils. « De la même façon que, dans les cathédrales, la prière est soutenue par les flèches et l'ogive élancée des arcs, de même ici, aujourd'hui, elle m'apparaît fichée aux pointes des baïonnettes, — une prière toute hérissée, comme aussi tout aiguë. » Et M. d'Annunzio nous décrit les visages de ces hommes agenouillés, dont quelques-uns lui semblent déjà « irrémédiablement touchés de la mort, marqués déjà pour l'hécatombe prochaine par l'Ouvrière qui ne se lasse pas. » Au loin, les canons des deux armées ennemies entremêlent leurs voix. Un aéroplane autrichien se montre, tout d'un coup, au plus haut de l'azur : mais dès la minute suivante, tous les yeux se sont de nouveau baissés, pour contempler avec respect l'imposante figure du prédicateur, « qui parle de courage à ce courage vivant qui l'écoute, armé et taciturne. » Et le poète, qui sait que demain, à midi, s'ouvrira la plus terrible offensive qui jamais encore ait été commandée à ces pieux héros, se rappelle involontairement les mots prodigieux inscrits sur la chaire, vénérable entre toutes, de la basilique de Grado : *Soyez vous-mêmes les exécuteurs* (*facitores*) *de la Parole, au lieu d'en être, simplement, les auditeurs !*

Le moine barnabite a cessé de parler. Le sacrifice de la messe est repris par l'officiant, dont je vois les semelles toutes plantées de gros clous, chaque fois qu'il s'agenouille devant l'autel. Les soldats, eux, sont à genoux de nouveau, la tête penchée sous l'étincelante forêt des baïonnettes. On entend dans les arbres jaunes un croassement confus de corneilles. Le duc se tient immobile, pensif, avec cette pâleur à la fois mâle et triste qui semble remonter, chez lui, des profondeurs séculaires d'une race de guerriers et de saints. Le vin vermeil resplendit dans le calice sur la table de l'autel, et l'un de ses reflets vient frapper l'épaule droite d'Emmanuel-Philibert, revêtant d'un signe lumineux l'ample manteau militaire fait d'un drap grossier.

Le croassement assourdi des corneilles au faîte des arbres d'or accompagne la fin de cette messe de sang. *Ite, missa est!* Le divin sacrifice est terminé. Les soldats se dressent debout, en conservant à leurs genoux un peu de terre amollie. Ils présentent les armes, pendant que le duc se met

en marche, suivi de ses officiers, pour s'en aller à l'endroit où il attendra que toutes les compagnies défilent en revue devant lui, — devant ce délégué de notre gloire nationale,

Ce même soir, veille de la grande offensive italienne, le « meilleur des compagnons » de M. d'Annunzio, son « pilote des jours de tempête et des plus ardus vols » vient frapper à la fenêtre de la chambre basse où s'est logé le poète. « Qui sait s'il ne vient pas m'offrir la fin héroïque ? Mais en tout cas je lui dis, cette fois comme toujours : Bienvenu est ton nom ! » Il va l'emmener pour une dernière exploration de Goritz et des retranchemens ennemis. Et à peine M. d'Annunzio s'est-il de nouveau senti emporté passionnément dans l'espace, que, de nouveau, il devient un autre homme « tout fait d'air et d'âme, » et « vivant une vie d'une perfection absolue. » Son compagnon lui parle : mais il ne l'entend pas, ni ne cherche à l'entendre.

Au moment où nous passons sur Goritz, le pilote abandonne un instant son levier, et étend les bras vers ce pays qui demain sera nôtre, comme vers une belle dame, avec une subite fantaisie juvénile. Sur le vert et le brun du sol, les courbes des chemins sont comme des rubans servant à lier la terre. Les dents de l'Alpe mâchent l'or du couchant, le ruminent, l'effilochent. Nous sommes au-dessus de la grande plaine. Udine fait une tache blanche dans l'air violacé. Le soleil disparaît parmi la bande des nuages, semblables à des épées qui le décapitent. Et bientôt nous voici à 2800 mètres du niveau de la mer, montant toujours d'un vol à la fois balancé et téméraire. La proue, désormais, donne du bec dans l'ombre. Le monde entier s'est mis à tourner autour de mon rêve. La plaine immense se soulève pour devenir le ciel; le soleil me passe par-dessus la tête comme s'il s'en retournait à son midi; les montagnes dansent une gigue frénétique; les cités et les bourgs sont projetés dans l'espace comme des pierres que lancerait sans trêve une fronde de Titan. Et voici que le soleil tournoie, enveloppé de ses bandes d'or! Un discobole divin se prépare à le lancer vers la destinée de demain.

Le pilote, après de nouveaux appels sans effet, tire enfin le poète de son rêve en lui touchant le genou. C'est, ce pilote, un superbe et charmant jeune héros de vingt-sept ans, mais hanté d'un remords dont il ne peut s'affranchir. Un jour, ayant appris qu'une amie passerait par la gare centrale de Vérone avec un convoi de grands blessés dont elle était l'une des infirmières, il a couru à Vérone, et n'a point cessé de tenir dans ses bras l'amie adorée, jusqu'à la minute où le lugubre train s'est remis en marche. Mais voici qu'alors un regard fortuit lui a révélé le contenu de chacun des compartimens du train, toute cette « chair douloureuse » qui saignait et gémissait pendant

que lui-même, tout à l'heure, s'abandonnait librement à la jouissance d'aimer ! Si bien que, depuis lors, « pour se pardonner son sacrilège, il avait promis à son remords une expiation ; il avait juré de s'offrir ardemment au plus grave danger, maintenant et toujours, pendant toute la guerre. »

Une fois de plus, le jeune pilote décrit à son compagnon sa vision d'horreur dans la gare de Vérone. Puis on parle d'appareils divers et d'autres sujets « professionnels ; » et M. d'Annunzio, tout en écoutant l'aviateur, songe au lien terrible qui unit désormais leurs deux avenirs. Il songe que tous les deux, infiniment différens d'âge et d'éducation et, semblerait-il, de carrière, pourront fort bien n'être plus, le lendemain, qu' « un même petit amas de chair carbonisée, quelques os noircis, quelques cartilages tordus, deux crânes hideux avec peut-être le vif éclat d'une dent d'or rayonnant dans la boue. » Ou bien encore, peut-être, sera-t-il donné aux deux compagnons d'être les premiers à abattre un avion ennemi, « et à descendre ensuite tout entourés de gloire ? »

Et puis le vol s'achève, et le jeune héros s'en revient chez lui. Mais M. d'Annunzio ne peut se résigner à laisser se fermer, dans le « livre de sa mémoire, » la page consacrée au récit de cette veille glorieuse de l'assaut sur Goritz. Étouffant dans sa chambre et ne parvenant pas à dormir, il a l'impression qu'une tranche de pain remplirait l'espèce de vide qui s'est fait en lui. Au même instant, il entend un bruit continu de pas, sur le pont voisin. Des soldats qui arrivent, sans doute ? Poussé tout ensemble par sa vague sensation de faim et par une curiosité enfantine, le poète sort de sa chambre, et se met à suivre la longue brigade qui défile, d'un pas alerte, par les rues de Versa, « s'en allant vers la mort. » Pas une étape de cette marche nocturne qui ne s'évoque devant nous, incomparablement vivante et proche, comme si, de fait, le poète et nous-mêmes étions en train d'y prendre part, écoutant la rumeur confuse des voix, — où s'entremêlent quelques cris plus distincts de : *Vive la guerre!* ou de *Vive l'Italie!* — examinant les visages intrépides des chefs et des soldats, ou bien encore bondissant tout d'un coup au-dessus de la réalité pour nous remplir les oreilles d'un grand flot de savantes et mélodieuses paroles. Mais voici que l'attention de M. d'Annunzio est attirée par un jeune soldat qui, au lieu de chanter avec ses compagnons, s'occupe à dévorer, de ses belles dents blanches, sa ration de pain frais ! Et aussitôt la faim de l'écrivain se réveille. S'approchant du soldat, il lui demande un morceau de son pain.

— C'est que j'y ai déjà mordu, seigneur lieutenant! — me répond-il avec un regret tout imprégné de douceur, en me montrant la marque de ses dents dans la croûte brune.

Avec une commotion profonde, — comme si je venais d'entendre la voix même de mon frère, parti jadis tout jeune de la maison paternelle pour n'y plus rentrer, — je reconnais l'accent de mon pays, l'intonation de la terre des Abruzzes!

J'enlève au soldat le pain de la main, je le partage en deux, et lui en rends la moitié. Il demeure tout surpris, les yeux baissés; et, à la lumière des étoiles, j'aperçois la courbe que dessinent ses longs cils. Je mords hardiment à même le pain, dans la croûte et la mie. Et c'est là, en vérité, le meilleur pain qu'il m'ait jamais été donné de manger, depuis que, moi-même, je possède des dents d'homme!

J'ai dit, tout à l'heure, que les peintures de scènes religieuses abondaient d'un bout à l'autre de la *Licenza* de M d'Annunzio ; et jamais non plus, assurément, l'incomparable érudition classique du poète italien ne s'est montrée à nous avec un caractère aussi volontiers « spirituel, » prodiguant des citations d'auteurs pieux où se viennent ajouter, à chaque ligne, d'ingénieuses et poétiques allusions à des « légendes » de saints. Mais il y a plus ; et je ne serais pas étonné que l'esprit et le cœur infiniment mobiles de M. d'Annunzio eussent traversé une véritable espèce de « crise chrétienne, » pendant les mois affreux de ténèbres et d'attente au cours desquels l'héroïque blessé a dicté pour nous ses « impressions de guerre. » Le fait est qu'entre toutes les singularités et vertus sans pareilles de cette *Licenza*, il n'y en a point qui m'ait frappé autant que la profonde et constante humilité de l'auteur, — se traduisant à nous, notamment, par son effort manifeste à ne nous rien dire de soi-même qui nous le révélât comme autre chose qu'un simple témoin anonyme des spectacles divers évoqués devant nous. Pas un mot des premiers appels guerriers de M. d'Annunzio à ses compatriotes italiens, ni de ses inoubliables discours de Gênes et de Rome, ni, non plus, de l'accident glorieux qui a naguère failli le priver de la vue. Nulle trace, dans les deux volumes, d'un rôle national que, cependant, l'histoire de l'Italie ne pourra manquer de noter respectueusement : de telle manière que, par delà les grands maîtres passés qu'avait coutume de nous rappeler chacun des livres précédens du poète italien, j'ai songé, cette fois, à de pauvres et obscures chroniques du bienheureux Jacques de Voragine où, semblablement, le saint prélat a jadis raconté les luttes sanguinaires de ses farouches ouailles

génoises tout en s'abstenant de la moindre parole sur ses propres travaux pour les réconcilier.

Serait-il arrivé vraiment à M. d'Annunzio d'avoir retenu au passage, dans *la Légende Dorée* du même évêque de Gênes, l'histoire merveilleuse de ce géant appelé Christophe qui un soir, après avoir servi tour à tour un grand nombre de maitres qu'il croyait les plus puissans d'ici-bas, avait enfin reconnu le plus puissant des maîtres dans un enfant couronné d'épines, et plus lourd à porter que tout le poids du monde ? Ou bien pouvons-nous espérer de lire bientôt une autre série d'*Impressions de guerre* où, désormais, M. d'Annunzio nous dira ce qu'il a fait en personne pour engager et pour mener à bien cette guerre libératrice ? Mais je doute qu'en tout cas aucune de ses œuvres nous offre, de nouveau, le charme à la fois discret et subtil des pages tirées par lui du « livre de sa mémoire » pendant que, les yeux bandés, dans un hôpital de Venise, il se demandait si jamais encore il lui serait donné de fournir ce « livre » précieux d'un surcroît de vivantes et chantantes images !

T. DE WYZEWA.

Des circonstances bien indépendantes de ma volonté m'ont empêché de rectifier, jusqu'ici, une très grave et fâcheuse erreur commise par moi dans ma chronique du 15 novembre 1916 sur le dernier roman de M. G. Wells. Je me suis trompé en affirmant que la présente guerre avait modifié les opinions de M. Wells touchant la Russie ; et c'est, au contraire, quasiment de tout temps que l'admirable conteur et philosophe anglais s'est distingué de la plupart des autres écrivains socialistes de son pays par son refus obstiné de ne voir dans les Russes qu'une « horde barbare, » attendant, pour s'ouvrir au progrès, le bienfaisant influx de la « culture » allemande.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Il n'est que juste de commencer la chronique de cette quinzaine par un hommage aux armées britanniques, qui, aux deux bouts du vaste champ de bataille, en Occident et en Orient, sur l'Ancre et sur le Tigre, ont fait de si beau travail et remporté de si beaux succès. Les Allemands, à l'Ouest de Bapaume, tout comme les Turcs au Nord de Kout-el-Amara, battent en retraite devant nos alliés ; et les Turcs, tout comme les Allemands, jurent leurs grands dieux, ou leur grand Dieu, — car il n'y a pour eux qu'un Dieu, mais c'est le leur, — que cette retraite est volontaire. Ils vont même plus loin, de toute manière : ils assurent, avec cette gravité dont, là-bas, un homme en place ne se départ jamais, que les Anglais l'ont complètement ignorée, non seulement avant et pendant, mais après, ce qui est pourtant difficile à faire croire, fût-ce à un peuple qui a toujours aimé les contes où les héros, mis en situation embarrassante, sont tout à coup enveloppés d'un nuage et rendus miraculeusement invisibles. Le Ludendorff d'Enver pacha, en rédigeant son communiqué, n'a oublié qu'un petit détail : les deux mille prisonniers ottomans tombés aux mains de l'ennemi, avec des mitrailleuses, des fusils, un important matériel de guerre. Mais, du moment que c'était sans s'en apercevoir et sans que les Anglais s'en fussent aperçus, le fait, évidemment, perd beaucoup de son intérêt. C'est certainement aussi sans s'en douter que les troupes du général Maude se sont trouvées portées, par une nouvelle avance, à quelques étapes de Bagdad, comme c'est sans y avoir songé que les Russes, qui opèrent en Perse, ayant repris Hamadan, à mi-chemin entre Téhéran et Kermanchah, sont maintenant au carrefour des principales routes d'une région à laquelle, pour des raisons diverses, le Sultan et l'Empereur, Méhémet et Guillaume, semblaient devoir tenir également. L'état-major alle-

mand, quoique de peu de pudeur, n'a tout de même pas osé aller jusqu'à ce degré dans la fantaisie; il accorde que le maréchal sir Douglas Haig et son lieutenant le général Gough, ont bien pu constater sa retraite en Picardie, quand elle a été terminée; ce n'est qu'avant et pendant qu'elle leur aurait échappé. Mais on pense s'il explique et s'il épilogue : il n'a pas reculé, il manœuvre. Nous-mêmes, on a beau dire que nous « sous-estimons » ou « sous-évaluons » parfois nos adversaires; l'astuce, et pourquoi ne pas le reconnaître? la science militaire des Allemands nous en a fait voir de tant de sortes et de tant de couleurs que, d'instinct, nous nous sommes méfiés. Cette facilité à rompre, ce terrain cédé sans défense, ces lignes solides subitement abandonnées pour une ligne qui ne les vaudrait pas, tout cela ne nous paraissait pas naturel. Plus d'un, chez nous, et plus d'un qui est du métier, — nous en avons vu, — a interrogé ses cartes, cherchant à pénétrer le mystère : peut-être les Allemands allaient-ils, lorsque l'armée britannique, à son tour, formerait un saillant, l'attaquer en même temps de front et sur son flanc droit. Et l'on entrait dès lors dans la série infinie de « peut-être, » qu'à la guerre, d'ailleurs, et en face d'un vieux routier comme Hindenburg, il est prudent de parcourir tout entière. Peut-être le maréchal raccourcissait-il le front allemand pour constituer une armée de choc qu'il se proposait d'employer autre part, soit contre nous, soit, en reprenant son jeu favori, en poussant à leur plein rendement ses chemins de fer, contre tel ou tel de nos alliés. Peut-être préparait-il, et même commençait-il à exécuter son offensive, ou peut-être simplement voulait-il retarder la nôtre, celle des Anglais du moins, en dérangeant leur plan et les obligeant ainsi à refaire leurs propres préparatifs. Peut-être était-ce, en somme, une façon de nous arracher et de s'assurer l'initiative des opérations désormais prochaines. Il va de soi que l'État-major impérial ne nous l'a pas dit, mais il ne l'a pas dit davantage à l'Allemagne elle-même, à qui il a cependant éprouvé le besoin de dire toute sorte de choses.

C'est un aussi grand argument contre les états-majors que contre les églises et les gouvernemens, que l'histoire de leurs variations. Or, depuis quinze jours, le grand quartier allemand n'a cessé de varier. Il a d'abord allégué la boue, « la vase » de ses tranchées; et il se peut en effet que l'argile des marécages de l'Ancre soit un séjour peu confortable; mais les Anglais, qui passent pour aimer leurs aises, s'y sont néanmoins installés; à vue de pays, il serait extraordinaire qu'il y eût tant de « vase » sur la butte de Warlencourt, par

122 mètres d'altitude. Et puis, de fil en aiguille, au bout de dix autres versions, l'état-major impérial a fini par invoquer son génie, les feintes dont il se couvre quand il va être le plus malin. Attendons l'illumination. Pour nous, notre incertitude est venue de ce que nous avons cherché le motif auquel ont obéi les Allemands en eux plutôt qu'en nous, de leur côté plutôt que du nôtre, et de ce que nous n'avons pas immédiatement rattaché le fait à ses causes. Une des causes, c'est tout bonnement la supériorité prise, peu à peu, dans ce secteur, par l'armée anglaise, notamment par l'artillerie anglaise; c'est un « marmitage » de six mois, qui a retourné le sol, nivelé les remblais, pulvérisé les abris; si bien qu'au bout du compte, les Allemands sont partis pour la raison qui forcera toujours tout le monde à partir, parce qu'ils n'ont pas pu rester. Et le fait, c'est qu'ils sont partis; c'est qu'ils ont reculé, — même s'ils persistent à soutenir qu'ils n'ont fait que manœuvrer en arrière, — de trois à cinq kilomètres en profondeur sur un front de plus de vingt kilomètres; c'est que le nombre des villages français libérés dans cette région a été par ce fléchissement, porté à plus de soixante; c'est encore que, depuis la bataille de la Marne, on n'avait plus jamais ou presque jamais atteint d'un coup un pareil résultat. Le reste ne peut être qu'hypothèses, et il y en a une qu'il ne nous déplairait pas de retenir. Ce serait que, dans la mesure où les Allemands sont demeurés maîtres de leur repli, ils aient voulu éprouver, par une expérience qui pourrait être répétée plus en grand, le moral de leur nation, pour le jour ou ils seraient contraints, en restreignant le territoire occupé, de resserrer la « carte de guerre. » Mais ne forçons pas le fait, qui, tel qu'il est, nous suffit provisoirement, et qui n'a peut-être pas achevé de développer ses conséquences.

Les autres fronts sont calmes ou assez calmes, mais dans une atmosphère toujours et de plus en plus lourde. Partout se multiplient les signes de l'action qui se rapproche, sauf sur le front roumain et le front macédonien en sommeil, à cause, sans doute, de l'état du terrain, ou parce que la tempête prend décidément une autre direction. Sur le front occidental, ou, plus exactement, sur la partie de ce front tenue par l'armée française, on en est quotidiennement aux reconnaissances, aux engagemens de patrouilles, aux coups de main, aux premiers accrochages de la bataille. Nous enlevons un jour, on nous enlève le lendemain, et le surlendemain nous reprenons quelque élément de position avancée, d'où nous ramenons des prisonniers. Il en est ainsi entre l'Oise et l'Aisne, en Champagne, au Nord de Verdun,

dans les Vosges, de telle sorte que quelque chose d'énorme s'ébauche, sans que rien encore soit nettement dessiné. On signale de grosses concentrations alternativement en Alsace et en Belgique. Est-ce Belfort qui serait visé? Est-ce Calais? Ou nos deux ailes ensemble? Et nous, pourquoi resterions-nous passifs? Les états-majors impériaux, l'allemand et l'autrichien, se remuent et on les remue beaucoup. Hindenburg et Ludendorff, Falkenhayn, l'Empereur en personne, sont apparus, sur notre front, au moins dans les télégrammes de certaines agences, qui les avaient suivis auparavant sur l'Isonzo ou le Carso, inspectant le front italien. Ce qui est sûr, public et officiel, c'est que le maréchal Conrad von Hoetzendorff a été remplacé dans ses fonctions de chef d'état-major général par son collègue, le moins malheureux des généraux autrichiens, Von Arz; et comme le même rescrit qui le destitue lui promet d'autres destinées, on en conclut qu'ayant passé toute sa carrière à méditer l'invasion de la Lombardie, c'est cette opération que, pour la couronner, il va être chargé de conduire. Simultanément, Hindenburg, des quatre coins de l'Allemagne, est étourdi d'appels et d'implorations; on lui plante dans la tête des adresses comme naguère on lui plantait des clous dans le corps, et Ludendorff est, après lui, proclamé l'homme indispensable, providentiel, placé au-dessus des atteintes de la grâce et de la disgrâce du Kaiser. Vieillards allemands, femmes allemandes, enfans allemands, particuliers et associations, parlent, écrivent, manifestent, s'agitent, chantent l'hymne au sous-marin allemand pour faire suite à l'hymne au zeppelin allemand, détrôné, acclament la guerre allemande qui amènera la paix allemande. Il y a là-dedans quelque délire; nous n'en savons pas tout, et ce que nous en savons, nous le savons mal, mais ce n'en est pas moins un signe. Population, industrie, organismes militaire, politique, économique, tout l'Empire est tendu, autant qu'il peut se tendre, pour un immense effort.

Il se pourrait bien que nous fussions aux premières minutes du dernier quart d'heure. Ce n'est pas seulement l'Empire allemand qui tend ses muscles et ses nerfs. Ce sont tous les pays belligérans. En Angleterre, au début de la quinzaine, M. Lloyd George a prononcé de fortes et un peu rudes paroles. Il a estimé de son devoir de tenir, à un peuple viril, un langage viril, de lui dire la vérité sans périphrases, et de le placer sans ménagement en face de la réalité. Au fond, tout son discours se résume en un mot: « Voici venir les temps difficiles, » et certes il n'a atténué, — au contraire, — aucune des difficultés. On dirait volontiers qu'il les a grossies à dessein, en vue de l'effet à

obtenir et des mesures à faire accepter. Mais, si l'on ne lit pas ce discours avec des lunettes allemandes, on n'y trouve point trace de lassitude, encore moins de découragement. Loin de là, et tout à l'opposé ; c'est un souffle héroïque qui le traverse et l'anime. A outrance, jusqu'au bout, jusqu'à la victoire ! Les sacrifices de luxe ou de bien-être que M. Lloyd George demande à la nation britannique, il les lui demande non par nécessité, mais par prévision, pour accroître à son bénéfice, et au bénéfice de l'Entente, sa puissance de durée. On ne saurait nier que, maîtres de la mer dès le mois d'août 1914, les Alliés n'ont été privés et ne se sont privés de rien ; que, sous ce rapport, au total, ils n'ont jusqu'ici senti que très légèrement la guerre. Mais on ne saurait nier non plus qu'une guerre qui se prolonge pendant trois ans réduit la production et épuise les ressources du monde, pèse sur les quantités et sur les prix d'un poids chaque jour aggravé, bouleverse les transports et les changes, secoue les finances les plus solides, vide les trésors les mieux garnis. A cet égard, comme à tous les autres, il s'agit de gagner et de garder pour soi le dernier quart d'heure. C'est le sens profond, la vraie raison des restrictions, réglementations et rationnemens qu'on nous impose. Les peuples qui ont donné généreusement, pour vivre libres et tranquilles, la fleur de leur chair et de leur sang subiront de bon cœur ces médiocres ennuis, à la condition qu'ils en comprennent l'utilité, qu'on leur montre à quel but on veut les conduire par de tels chemins, et qu'ils soient assurés qu'on ne les soumet qu'aux privations qu'on n'a pas pu leur épargner. Il n'y a qu'une chose qu'ils ne toléreraient ou ne pardonneraient pas, et qui serait qu'une administration, trop routinière ou trop molle, au lieu de prendre la peine de chercher à résoudre les questions à l'avantage du public, jugeât plus commode de les faire résoudre par le public lui-même à son détriment. Arrivés au point où nous sommes, tous les peuples, dans tous les temps, se sont pliés à toutes les dictatures, sauf une seule, sauf celle de l'incapacité. En la circonstance, nous avons un motif de plus pour prendre garde de n'exiger que les sacrifices inévitables. Il serait par trop maladroit de donner à l'Allemagne un prétexte de déclarer ou d'insinuer que sa campagne a réussi, que son blocus sous-marin a réalisé son objet, brisé entre nos mains la maîtrise des mers, et que, malgré la protection de la flotte anglaise et la complaisance des neutres, nous sommes maintenant aussi gênés qu'elle ; ce qui lui serait à l'intérieur un réconfort, et à l'extérieur un moyen de pression. N'exagérons donc ni en bien, ni en mal ; ni l'optimisme, comme on dit, ni le pessimisme ; ce n'est pas le moment,

quand va sonner le fameux dernier quart d'heure, de remonter, par une erreur qui serait perfidement exploitée, l'esprit allemand prêt à défaillir. En revanche, c'est plus que jamais le moment de nous rappeler la maxime que nous aurions dû avoir incessamment présente à la mémoire : « La guerre se mesure avec les hommes, avec l'argent, avec le gouvernement, et avec la fortune, — ou la chance. » — Les hommes, l'Entente les a ; ses effectifs dépassent sensiblement, au trente-deuxième mois de la guerre, ceux des Puissances dites de l'Europe centrale. L'argent, l'Entente le possède : le récent emprunt britannique vient d'en fournir, après les nôtres, le plus éclatant témoignage, plus de vingt milliards d'argent frais. La fortune même, ou la chance, nous a plus d'une fois souri, quoique, ne nous étant pas montrés grands connaisseurs de l'occasion, nous n'ayons pas su la saisir et que nous l'ayons laissée se retourner contre nous. Reste le quatrième terme, le quatrième des facteurs par lesquels se décide le sort de la guerre. Si l'Entente a pour elle les trois autres, il ne faudrait pas qu'il pût être dit que celui-là lui a manqué.

Tandis que le Président Wilson attendait la réponse de l'Autriche-Hongrie à la note où il la priait de lui faire savoir si elle s'associait à l'Allemagne et se solidarisait avec elle dans l'exaspération de la guerre sous-marine, réponse qui ne lui est parvenue que ces jours-ci, par l'ambassadeur des États-Unis à Vienne, et non par le comte Tarnowski, dont les lettres de créance n'ont pas encore été présentées à la Maison Blanche, plusieurs incidens venaient coup sur coup clarifier et simplifier la situation. Un sous-marin impérial coulait sans avertissement, et avec des raffinemens d'ironie qu'on ne peut qualifier que de « barbares, » dût la susceptibilité de l'Allemagne en être irritée, le paquebot anglais *Laconia*. Sur ce navire avaient pris passage quelques Américains et Américaines, dont deux au moins, deux femmes, sont mortes, du torpillage ou de ses suites. L'opinion, déjà émue à Washington comme à New-York et dans tout l'Est, en relations continuelles avec l'Europe à travers l'Océan désolé par ces brigandages, en a été vivement surexcitée. Il s'y est formé, pour ainsi dire, un remous d'indignation et de colère. Toutefois, dans l'Ouest, qui ne touche qu'au lointain Pacifique, et surtout dans le Moyen-Ouest, dont les fermes sont perdues au milieu des terres, les masses ne s'échauffaient pas. C'est une chose curieuse, qui nous semble incroyable, et qui est pourtant avérée, que cette guerre, la plus grande de toutes les guerres dont fassent mention les annales de l'humanité, et où tant de problèmes de tout ordre sont posés à la fois, puisse apparaître là-bas

comme une querelle locale, entre habitans d'un petit continent, avides de prendre les uns le bien des autres; chicane qui n'intéresse que la famille ou, tout au plus, le voisinage. Mais voici qu'à leur tour l'Ouest et le Moyen-Ouest sont blessés ou menacés dans leurs parens et leurs voisins. Il en est de la guerre, d'une pareille guerre, comme de la politique : point n'est besoin de s'occuper d'elle pour qu'elle s'occupe de vous. M. Wilson, sentant dans le Congrès du flottement ou des résistances, fait révéler un beau matin que le gouvernement allemand, dès le 19 janvier, alors qu'il négociait avec le gouvernement de la Confédération, ce n'est pas assez dire, alors qu'il le caressait, qu'il l'accablait de ses protestations amicales, fomentait en sous-main les passions au Mexique, proposait au général Carranza une alliance éventuelle, l'éblouissait du miroitement de la plus riche proie, — les trois États américains du Nouveau-Mexique, du Texas et de l'Arizona, — se piquait même de l'extravagante prétention de détacher le Japon de la Décuple Entente et de l'entraîner roulé dans son intrigue. Au vrai, à réfléchir sur l'interminable aventure des Carranza, des Villa, de leurs partisans et de leurs rivaux, à en observer tant soit peu la marche et le caractère, à tracer le diagramme de leur fièvre, dont la courbe était précisément celle des embarras ou des inquiétudes de l'Allemagne, on n'était pas, auparavant, sans soupçonner là-dessous quelque machine, *made in Germany*. De même, à Cuba, lorsque nous avons vu tout à point reparaître, nous sommes tentés de dire ressusciter, le vétéran de toutes les insurrections, ce Maximo Gómez, qui est pour nous une ancienne connaissance, espèce de *condottiere*, et, à l'enthousiasme, au lyrisme, à la chevalerie près, de Garibaldi du Nouveau-Monde; Dominicain au surplus, natif de Saint-Domingue, et non Cubain, qu'on croyait plus que retiré, enterré à jamais puisqu'il en avait fait autrefois le serment : « Si, dans la maison où je vais demeurer, il y a une cour et un arbre, j'arracherai l'arbre, tant je suis dégoûté de la brousse et de ses hôtes, de la *manigua* et des *manigueros !* » A l'apparition de ce spectre, on avait cherché le médium, et on l'avait vite deviné. Mais on n'avait cependant pas la preuve de la duplicité, de la trahison allemande : on l'a désormais, et elle est écrite; bien plus qu'écrite, signée de M. Zimmermann, en sa qualité de ministre secrétaire d'État à l'Office impérial des Affaires étrangères. Et l'on a par surcroît, pour la corroborer, tant d'autres preuves, et de si éclatantes, que la publication, assure-t-on, en ferait scandale. A la lecture du document, l'univers civilisé, celui qui ne confond pas la civilisation avec la Kultur, n'a eu qu'un cri : « Com-

ment est-ce possible? » Possible, plus encore comme sottise que comme mauvaise foi ? Ce n'est possible qu'en Allemagne, sous la domination prussienne, mais c'est si spécifiquement, si ingénument allemand, que pas un Allemand n'a eu un mouvement de révolte. Aux États-Unis, au contraire, même l'indifférent Moyen-Ouest, même l'Ouest placide, ont tressailli. Les Germains non encore dénaturalisés, les progermains, les germanophiles, toutes gens qui d'ordinaire avaient le verbe haut, se sont tus.

Mais M. Wilson a fait mieux que de parler, il a agi. On se souvient que, lors de la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, il avait ajouté, exprimant diplomatiquement une confiance invétérée en la clairvoyance et la discrétion du gouvernement impérial : « Pourtant, si des vaisseaux américains, des existences américaines devaient réellement être sacrifiés, je prendrais la liberté de revenir devant le Congrès demander qu'on me donne l'autorité nécessaire pour protéger nos marins, nos concitoyens au cours de leurs voyages légitimes et pacifiques en haute mer. » En exécution de cet engagement pris envers lui-même et envers la nation, le Président est revenu le 26 février devant le Congrès, et il lui a dit : « J'espère ne pas avoir à donner plus d'assurances que je n'en ai déjà donné, pendant près de trois ans, de ma patience anxieuse et du fait que je suis l'ami de la paix, que je désire maintenir longtemps pour l'Amérique. Je ne me propose pas la guerre et je ne l'ai pas en vue, non plus qu'aucune mesure pouvant y conduire. Je demande seulement que vous m'accordiez par votre vote les moyens et l'autorité nécessaires pour sauvegarder les droits d'un grand peuple qui jouit de la paix et est désireux de la conserver dans l'exercice des droits reconnus depuis des temps immémoriaux par toutes les nations civilisées. Aucune ligne de conduite que j'adopterai ou que le peuple adoptera ne peut provoquer la guerre, qui ne peut être provoquée que par des actes d'agression préméditée. »

Réunie aussitôt, la Commission sénatoriale chargée des affaires extérieures approuvait le projet de loi relatif aux armemens pour la défense des navires marchands et accordait les crédits demandés. Presque aussitôt, elle aussi, la Commission correspondante de la Chambre des représentans approuvait ce même projet de loi, mais non sans quelque « tirage, » par 17 voix seulement contre 14, et avec une modification, en supprimant les mots : « ou tous autres moyens » pour le maintien desquels M. Wilson insistait. C'est le texte de la Commission, déposé, sous forme de motion, par

M. Flood, que, le 2 mars, la Chambre adoptait à la quasi-unanimité, par 403 voix contre 13. Mais, le Président persistant à le considérer comme incomplet, il y avait lieu de lui faire substituer, par le Sénat, un bill qui conférerait à M. Wilson, outre le droit d'armer les navires marchands, celui d'employer « tous autres moyens » pour mettre les États-Unis en état de neutralité armée en face de l'Allemagne, d'où, par abréviation, le titre : projet sur la neutralité armée. Étant données les dispositions du Sénat, il ne semblait pas qu'il dût y avoir de bien grandes difficultés. Les pacifistes les plus irréductibles paraissaient être résignés, sinon convertis ; M. Bryan lui-même, venu à Washington pour se mettre à leur tête, en était reparti, persuadé qu'après la découverte des machinations allemandes au Mexique, il n'y avait plus rien à faire. Mais c'était compter sans les « flibustiers, » sans les faiseurs d'obstruction, qui pouvaient n'être et n'étaient en effet qu'une poignée, sans leur capitaine M. Stone, qui se trouvait être président de la Commission des affaires extérieures, et sans cette coïncidence qu'on était au 3 mars et que les pouvoirs du Congrès expiraient le 4, en même temps que finissait la première magistrature de M. Wilson. Toute la nuit du vendredi 2 mars au samedi 3, on discuta. Trois heures durant, M. Stone se promena dans l'hémicycle, gesticulant furieusement et proférant par intervalles des sons inarticulés. Le sénateur Lafollette et une dizaine d'autres firent comme lui, et firent tant que l'heure où expirait le mandat de la législature arriva avant que le vote eût pu être émis. Le bill sur la neutralité armée demeurait donc non en échec, mais en suspens. Pas en échec, puisque l'escrime parlementaire fournissait une riposte du tac au tac, et que 83 sénateurs contre 13 signaient un manifeste par lequel ils déclaraient approuver entièrement le bill, en regrettant d'avoir été mis dans l'impossibilité de l'adopter. Fort de cette adhésion explicite, fort avant tout de ses pouvoirs constitutionnels, qui sont parmi les plus étendus qui soient, en aucun pays et dans aucune forme de gouvernement, attribués à un chef d'État, sûr également d'être soutenu par la très grande majorité du peuple des États-Unis, M. Woodrow Wilson marqua d'abord l'intention d'agir par lui-même, en vertu de son droit propre, et en quelque sorte *proprio motu*. Mais c'est un homme d'études et un homme de loi, un juriste ; il lui naquit un scrupule. N'y a-t-il pas une loi de 1819, qui, tout en ne refusant pas au Président le droit d'armer les navires de commerce, en l'absence d'une autorisation directe du Congrès, excepte cependant le droit de s'en servir contre des Puissances « amies? » Or, tant que les États-

Unis ne sont point en guerre ouverte et déclarée avec l'Empire allemand, l'Allemagne, juridiquement, est pour eux une Puissance « amie. » On voit le point. M. Wilson, quoiqu'il soit du métier, et sans doute parce qu'il en est, n'a eu d'apaisement que lorsqu'il a eu consulté des collègues, de hauts fonctionnaires, de hauts magistrats, et le plus haut de tous après le président de la Cour Suprême, l'attorney général de la Confédération. D'une voix unanime, ils lui auront dit que cette loi de 1819, promulguée, sous l'administration de Monroe, au moment où, Jackson ayant, malgré ses instructions, envahi la Floride, alors territoire espagnol, et deux Anglais qui servaient dans les rangs adverses ayant été tués, les États-Unis s'étaient mis en délicatesse à la fois avec l'Espagne et avec l'Angleterre, fut une loi de circonstance; mais qu'aujourd'hui, envers l'Allemagne, le cas est différent jusqu'à être renversé : ce ne sont pas les États-Unis qui ont attaqué des vaisseaux allemands et compromis des existences allemandes; mais bien l'Allemagne, qui a « réellement sacrifié des vaisseaux américains, des existences américaines; » et que sacrifier des vaisseaux et des existences n'est point se conduire en Puissance « amie. » Qui détruit mon bien, tue mes hommes, confisque mon droit et ma liberté, je puis bien encore, selon le protocole, lui donner le nom que je veux; mais, en fait, ce n'est plus mon ami. L'avis de l'attorney général, comme tous les autres, aurait été catégorique. Quoi qu'il en soit, M. Wilson les ayant recueillis, et bien qu'ils aient confirmé son opinion personnelle, a résolu d'inviter le Sénat à introduire dans son règlement un paragraphe qui permette à l'avenir d'empêcher, de limiter ou de briser l'obstruction. Sans retard, les crédits ont été votés, avant le 4 mars, par le Sénat même : 150 millions de dollars pour parer à toute éventualité; 115 millions, pour hâter les constructions navales, 35 millions pour augmenter le nombre des sous-marins; et 535 millions de dollars, encore, pour renforcer la marine fédérale : en tout, plus de quatre milliards de francs. C'est une assez belle entrée de jeu, et c'est une assez franche entrée en scène. La situation évolue et mûrit. M. Wilson, inaugurant sa seconde présidence, l'a définie, devant 50 000 personnes, dans son discours du Capitole, qui est une page aussi claire que noble d'accent et d'une pure beauté, exempte des préparations, des précautions oratoires et des réticences qui parfois ont pu sembler mettre, dans ses notes diplomatiques, comme une hésitation de pensée ou de volonté. L'Allemagne aurait tort de se réjouir. La marche du Président est lente et mesurée, mais ce n'est déjà plus la sienne : c'est celle de la fatalité.

Aussi bien, les Allemands de Berlin, et encore moins les Allemands d'Amérique, ne se réjouissent ils guère. La balourdise de la Wilhelmstrasse devient évidente et affligeante. C'est ce que la Commission supérieure du Reichstag a fait entendre hier à M. Zimmermann. Elle ne pouvait pas ne pas le couvrir, et elle l'a couvert, à l'unanimité de ses voix, moins deux, qui seraient socialistes. Mais elle le couvre théoriquement, et pratiquement elle le fustige. « Le ministre, convient-elle, devait prévoir les conséquences diplomatiques du conflit avec les États-Unis ; » et les prévoir, c'était tenter de mettre le Mexique avec soi, et de séparer le Japon de l'Entente, pour le jeter contre l'Amérique. En cela, M. Zimmermann n'avait point péché. « Tout le mal est venu de ce que la dépêche a été interceptée. » Ainsi le mal n'est pas d'avoir fait le mal, mais de s'être laissé prendre. Et voilà encore une maxime spécifiquement allemande à joindre à toutes celles qui forment, au xx° siècle, le corps de la doctrine ou de la morale allemande ; un pendant au « chiffon de papier. » Ici, au rebours du sentiment universel, ce n'est pas le crime qui fait la honte, c'est l'échafaud. Mais, comme un malheur ne vient jamais seul, les fautes, — les seules qui comptent, celles où l'on se laisse prendre, — s'accumulent et se précipitent. Le 5 mars, l'Allemand Fritz Kolb est arrêté à Hoboken ; il confesse avoir voulu attenter le soir même à la vie du Président Wilson ; le 7, à New-York, la police américaine s'empare, sous différentes inculpations, d'un docteur Chakiaberty, Indien, d'un docteur Sokunner, et d'un sieur Henri Schwarz, Allemands ; à Minneapolis, la cour martiale condamne, pour espionnage à la frontière maxicaine, le soldat Paul Scharfenberg, dont le nom décèle l'origine. En dépit de ces mésaventures, M. de Bethmann-Hollweg prend des poses. Dans une harangue, qui trahit des soucis d'ordre intérieur, et où, rebuté, harcelé par les conservateurs, préoccupé peut-être des répercussions possibles d'un mécontentement grandissant, s'il venait à s'élever un jour jusqu'à l'Empereur et à la dynastie, il essaie de donner brusquement un coup de barre à gauche et de contracter à temps une façon de contre-assurance. Il fait, pour le dehors, le bravache, l'imperturbable, l'inflexible. « Nous ne reculerons pas ! » tranche-t-il.

Soit. Les États-Unis non plus. Le monde non plus. Jetons, en terminant, autour du globe, un rapide coup d'œil. Les petits États neutres, qui sont le plus près de la colossale et farouche Allemagne, sont naturellement les moins fermes. Les Pays-Bas, à qui elle a, le mois dernier, torpillé en un jour sept navires, paraissent se borner

à demander qu'elle les lui remplace. La Suède s'accroche à sa neutralité, et, après avoir renvoyé le ministère Hammarskjoëld, elle le rappelle. Néanmoins, les Scandinaves, Danois et Norvégiens en tête, d'abord terrorisés, se reprennent; ils se reposent de nouveau dans l'antique adage, « que, s'il est nécessaire de naviguer, il n'est pas nécessaire de vivre; » et, au demeurant, il n'est pour eux qu'un moyen de vivre, qui est précisément de naviguer. L'Espagne n'a pas été en reste pour rencontrer la bonne formule, elle l'a prise à son grand ministre Cánovas, M. de Romanones n'a fait que la répéter : « La vie de la nation ne peut être interrompue. » Par conséquent, le cas échéant, l'Espagne non plus ne reculerait pas. Les Républiques latines de l'Amérique du Sud, pour la plupart, le Brésil, le Chili, le Pérou, tout en conservant la conscience de leur latinité, ont, qu'on nous passe le barbarisme, acquis la conscience de leur « américanité; » et les deux se rejoignent, les poussent dans la même direction, la même intention, la même action. La Chine, en Extrême-Orient, rompt les relations diplomatiques avec l'Allemagne, et, faisant tomber la dernière carte qu'espérait jouer la Chancellerie, d'une brouille et d'une lutte entre les Jaunes, emprunte pour son armée des instructeurs à l'armée japonaise.

Récapitulons maintenant. C'est le monde entier, ce sont les deux mondes, que l'Allemagne va avoir contre elle. Si, vraiment, elle l'a voulu, elle n'a pas à se plaindre, et pourtant elle se plaignait l'autre semaine, par l'organe du major Moraht, qui, triomphant jadis, tourne à la Cassandre ou au Jérémie. Il reprochait amèrement à M. Bonar Law d'avoir opposé, avec méchanceté, « la nature allemande à la nature humaine. » Le monde entier crie à l'Allemagne qu'il pense là-dessus comme le premier lord de l'Amirauté. Le genre humain se range d'un côté, et laisse de l'autre le *Deutschtum*. Mais l'Allemand ne peut s'en prendre qu'à lui-même, d'être devenu un loup pour l'homme.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

